



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

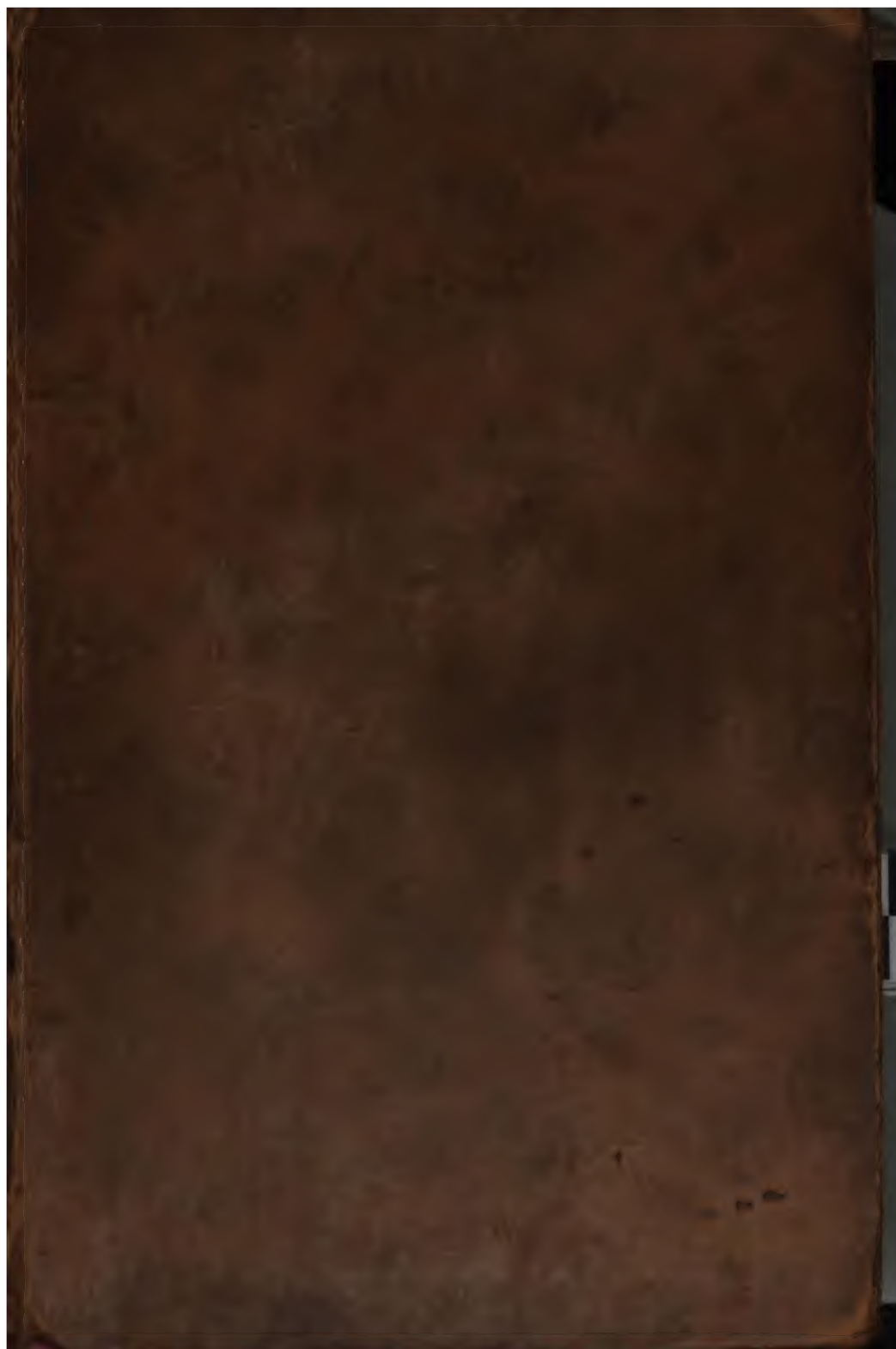
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



GUSTAVE RUDLER
COLLECTION



Rudler F. 58







LES VEILLÉES DU CHÂTEAU.

O U

COURS DE MORALE
A L'USAGE DES ENFANS,
PAR L'AUTEUR D'ADELE ET THEODORE.

» Come raccende il gusto il mutare esca ,
» Così mi par che la mia Istoria quanto
» Or quà , or là più variata fia ,
» Meno a chi l' udirà nojosa fia.

Orlando Furioso. Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Comme le changement de nourriture ranime le goût, ainsi il me semble
que plus mes récits seront variés, & moins ils paroîtront ennuyeux à
ceux qui les entendront.

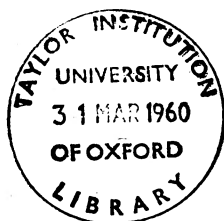
T O M E I I.



A P A R I S,

De l'Imprimerie de LAMBERT & BAUDOÛIN,
rue de la Harpe, près S. Côme.

M. DCC. LXXXIV,





LES VEILLÉES
DU CHÂTEAU,
OU
COURS DE MORALE
À L'USAGE DES ENFANS.

LE lendemain à huit heures trois quarts du soir, Madame de Clémire satisfait la vive curiosité de ses enfans , & reprenant son manuscrit elle lut ce qui suit :

Thélismar leva la tête ; ensuite , regardant Alphonse : que pensez-vous de cette figure , lui dit-il ? C'est un sauvage , reprit Alphonse ; mais il est bien laid.... Il se lève , il tient un bâton dans sa main.... Il nous évite.... Eh bien , interrompit Thélismar , vous prenez cette figure pour un homme ? — Assurément. — Et si c'étoit un singe ?.... — Un singe ! de cette taille : il est

LES VEILLÉES

plus grand que moi : il marche naturellement comme nous, ses jambes ont la forme des nôtres. — Ce n'est cependant qu'un animal (a) ; mais un animal très-singulier , que l'homme ne peut voir sans rentrer en lui-même , sans se reconnoître , sans se convaincre que son corps n'est pas la partie la plus essentielle de sa nature (b).... — Que vous m'étonnez !.... Et ce singe qui étoit assis si tranquillement au pied de cet arbre , a-t-il , comme les petits singes , des mouvemens brusques & précipités ? — Point du tout ; sa démarche est grave , ses mouvemens mesurés , son naturel doux & très-différent de celui des autres singes (c).... — Il n'a pas un sabot de cheval , il est plus grand que nous , fait comme nous. — Le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle absolument différent de celui de l'animal.... mais en même-temps qu'il lui a départi cette forme matérielle semblable à celle du singe , il a pénétré ce corps animal

(a) L'Orang-Outang ; il y en a qui ont plus de six pieds.

(b) M. de Buffon.

(c) En parlant d'un Singe d'une autre espèce , appelé Gibbon , M. de Buffon dit encore : Ce Singe nous a paru d'un naturel tranquille & de mœurs assez douces ; ses mouvemens n'étoient ni trop brusques ni trop précipités , il prenoit doucement ce qu'on lui donnoit à manger , &c.

De son souffle divin : s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au singe, mais à l'espèce, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espèce seroit bientôt devenue la rivale de l'homme : vivifiée par l'esprit elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé. Quelque ressemblance qu'il y ait donc entre l'Hottentot & le Singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée, & au-dehors par la parole (a).

Alphonse écouta ce discours avec admiration. À présent, dit-il, je suis curieux d'apprendre ce que répondent à cela ces Auteurs qui prétendent que notre forme seule nous élève au-dessus des animaux? — Ils ne connoissoient pas l'animal que vous venez de voir, ainsi que beaucoup d'autres espèces à peu-près semblables, décrites par tous les Voyageurs; cependant leur ouvrage est moderne, & comme je vous l'ai dit, ces faits étoient connus de tout le monde. Thélismar, en prononçant ces mots se trouva au bord d'un lac entouré de rochers; le guide qui le conduisoit lui proposa de s'arrêter afin d'attendre les autres Voyageurs qui les suivoient de loin. Thélismar

(a) M. de Buffon.

4 LES VEILLÉES

s'assit à l'ombre de quelques arbres , & tirant deux livres de sa poche , il en donna un à Alphonse , en lui indiquant un chapitre qu'il le pria de lire avec attention. Alphonse le lui promit , en ajoutant qu'il alloit s'asseoir tout seul à l'écart , afin de lire avec moins de distraction. En effet , il s'éloigne , & après avoir fait deux cent pas , il s'arrête au bord du lac. Au lieu de lire , il tombe dans une profonde rêverie. Le murmure de l'eau , les rochers , la fraîcheur de la verdure , tout lui retrace un souvenir qu'il n'a pas la force d'écarter de son imagination. Il se rappelle *la Fontaine de l'Amour* ; il voit Dalinde , il ne peut penser qu'à elle ; enfin il ne sauroit résister au desir de prononcer un nom si cher. Certain de ne pouvoir être entendu de Thélismar , il chante à demi-voix un couplet fait pour Dalinde. Comme il achevoit le dernier vers de sa chanson , il entend marcher , tourne la tête & voit Thélismar qui vient à lui. Aussi-tôt il se tait & reprend son livre. Mais au moment même une voix douce & sonore paroissant fortir des rochers , recommence avec exactitude le couplet qu'il vient de chanter. Thélismar en approchant entend répéter le nom de Dalinde , & son étonnement est extrême en

voyant que ce n'est point Alphonse qui chante. Alphonse n'est pas moins surpris. Quand l'air fut fini , il alloit questionner Thélismar sur ce prodige , lorsqu'une autre voix lui coupa la parole en recommençant aussi fidèlement le même couplet. A peine cette seconde voix eut-elle cessé de chanter , qu'une troisième voix venant encore d'un autre côté , reprit la chanson & la répéta toute entière ; ensuite on n'entendit plus rien , & le concert finit (1). Quel enchantement est ceci ! s'écria Alphonse. Il faut convenir , dit Thélismar en riant , que les Faunes & les Sylvains de ces rochers sont de dangereux confidens ; les Nymphes de *la Fontaine de l'Amour* étoient plus discrettes ; mais rendez-moi mon livre , & dites-moi si vous avez été content du chapitre que je vous avois prié de lire. Alphonse rougit & ne répondit que par un soupir , & Thélismar changeant d'entretien , fut avec lui rejoindre les autres Voyageurs.

Thélismar parcourut la côte d'Or, le Royaume de Juida , le Royaume de Benin ; il trouva dans ce dernier pays des Sauvages moins cruels & plus civilisés que leurs voisins. Il traversa le Congo , & c'est dans cette contrée qu'Alphonse fut au

6 LES VEILLÉES

moment de perdre la vie, par les suites de son impétuosité & de son imprudence naturelle. La petite troupe des Voyageurs étoit en route, Alphonse seul marchoit en avant, environ à deux ou trois cent pas. On approchoit d'un vaste étang entouré de huttes de Sauvages, & Alphonse levant les yeux crut voir de l'autre côté de l'étang un long mur de briques qui en bordoit la rive. Ne concevant pas pour quel usage on avoit élevé ce mur, il précipita ses pas dans l'intention d'aller l'examiner; mais en approchant il s'aperçut que ce prétendu mur avoit du mouvement. Alors il s'imagina distinguer clairement au lieu du mur, des guerriers vêtus de rouge & rangés en bataille. Il remarqua quelques Sentinelles posées en avant. Alphonse vit bien qu'il étoit découvert; car, aussitôt que les Sentinelles l'eurent aperçu, l'alarme fut donnée, & la campagne retentit d'un son éclatant semblable à celui des trompettes. Alphonse s'étoit arrêté, & comme il délibéroit s'il avanceroit ou s'il retourneroit sur ses pas, il vit toute la troupe s'ébranler, s'agiter, s'élever de terre, & enfin s'envoler. Alphonse connut, avec une extrême surprise, que ce formidable escadron n'étoit autre chose que d'énormes

oiseaux d'une couleur rouge, si brillante, que lorsqu'ils eurent pris l'essor, leurs ailes paroissent absolument enflammées. Alphonse avoit un fusil, & desirant porter à Thélismar un de ces oiseaux extraordinaires, il tira sur toute la troupe & en tua un. Au bruit que fit le coup de fusil, quelques Nègres sortant des huttes qui environnoient l'étang, accoururent avec précipitation, & en appercevant Alphonse qui ramassoit & traînoit avec lui l'oiseau qu'il venoit de tuer, ils poussèrent des cris horribles. A l'instant tous les Nègres sortirent de leur cases, & se réunissant vinrent fondre sur Alphonse, qui se vit assailli par une grêle de pierres & de traits. Il alloit succomber sous leurs coups, sans l'arrivée de Thélismar & des autres Voyageurs. Les Sauvages prirent la fuite, & Alphonse en fut quitte pour quelques blessures légères, & une vive réprimande de Thélismar, qui lui apprit que ces Nègres avoient pour l'oiseau qu'il venoit de tuer une telle vénération, qu'ils ne souffroient pas qu'on lui fit le moindre mal, & qu'ils se croyoient obligés de venger la mort de ces animaux sacrés pour eux. Alphonse apprit encore de Thélismar que le son bruyant qu'il avoit pris pour celui

8 LES VEILLÉES

des trompettes, n'étoit que le cri de ces mêmes oïseaux ; cri si fort & si pénétrant qu'il se fait entendre à plus d'un quart de lieue d'éloignement. Cette dernière aventure rendit Alphonse plus circonspect , & il sentit que la prudence est une qualité aussi nécessaire qu'estimable (2).

Thélismar poursuivant son voyage s'arrêta chez plusieurs hordes de sauvages dont il vouloit connoître les mœurs ; mais de tous les peuples barbares de l'Afrique , la nation qui parut à Thélismar la plus intéressante , ce fut celle des Hottentots. Leurs vertus surpassent leurs vices. Ils remplissent dans toute leur étendue les devoirs de l'amitié , de l'hospitalité. Enfin , leur amour pour la justice , leur courage , leur bonté , leur chasteté les élèvent au - dessus de tous les autres Sauvages (a). Il est à remarquer que la jeunesse parmi les Hottentots est entièrement confiée à la garde des mères jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On reçoit alors les garçons au rang des hommes , avec lesquels ils n'ont jusqu'à cette époque nulle espèce de communication ; sans en excepter leur propre père (b).

(a) Voy. l'Abrégé de l'Hist. Générale des Voyages, T. III.

(b) Voyez le même Ouvrage au même Tome.

Thélismar durant son séjour chez les Hot-tentots se promenoit un matin avec Alphonse. Leur guide portoit un sac rempli de provisions, parce qu'ils comptoient dîner dans les champs. En passant sur le pont rustique d'une petite rivière, le guide laissa tomber dans l'eau le sac qui contenoit les provisions. Au même moment, craignant sans doute la colère des Voyageurs, il prit la fuite & disparut. Cet événement attrista particulièrement Alphonse qui mouroit de faim. Je suis sûr, dit Thélismar, de retrouver mon chemin; mais avant de nous remettre en route, reposons-nous un instant sous ces beaux arbres. Ils s'assirent sur l'herbe, & Alphonse se plaignoit amèrement de la nécessité où ils étoient de faire encore une lieue avant de manger, lorsque Thélismar lui imposa silence en disant *paix, écoutons !* Alors Alphonse entendit un cri fort aigu, & à son grand étonnement Thélismar y répondit par un autre cri; mais d'un ton plus grave, & se levant: venez, dit-il, Alphonse, puisque vous avez une faim si pressante, je vais vous donner à dîner. En achevant ces mots, Thélismar jette plusieurs cris de suite, & Alphonse apperçoit un bel oiseau vert & blanc qui planoit

vers eux. Suivons ce nouveau guide, dit Thélismar, il nous dédommagera de la maladresse de celui qui nous a quitté. Alphonse, ne sachant que penser, marchoit en silence, & regardoit attentivement l'oiseau, qui, au bout de quelques minutes alla se poser sur un gros arbre creux. Arrêtons-nous, dit Thélismar, l'oiseau viendra nous chercher s'il a quelque chose de bon à nous découvrir. En effet, l'oiseau voyant qu'ils tardoient à s'approcher, redouble ses cris, revient au-devant d'eux, retourne à son arbre, sur lequel il s'arrête & voltige, & qu'il leur indique d'une manière très-marquée. Allons donc, dit Thélismar, il nous invite à dîner de si bonne grace qu'il n'y a pas moyen de le refuser. En achevant ces paroles, il s'approche de l'oiseau, & l'étonnement d'Alphonse fut extrême en découvrant dans le creux de l'arbre une ruche remplie de miel. Tandis que les Voyageurs travailloient à se saisir du miel, l'oiseau qui s'étoit envolé sur un buisson voisin, paroissoit observer avec intérêt ce qui se passoit. Il est juste, reprit Thélismar, de lui laisser sa part du butin. En effet, Alphonse pose sur une feuille une cueillerée de miel que l'oiseau vint manger, aussi-

tôt que les Voyageurs eurent abandonné l'arbre. Dans le cours d'une demie heure le même oiseau leur découvrit encore deux autres ruches, & Alphonse rassasié de miel, se remit gaîment en route (3).

Thélismar quitta les Hottentos, s'embarqua pour l'Isle de Madagascar. Ensuite il parcourut toute la côte orientale de l'Afrique, & quittant cette partie du monde, après un court séjour dans l'Isle de Socotora, il prit terre dans l'Arabie heureuse. Il vit la Mecque, (4) Médine (5); traversa une partie du désert, & rentrant en Afrique par l'Isthme de Suez, il arriva au Caire (6). Il admira les fameuses pyramides d'Égypte (7). De-là se rendit à Alexandrie, & il y trouva un vaisseau prêt à mettre à la voile, qui le conduisit à l'Isle de Théra (a).

Thélismar depuis deux mois avoit lu plusieurs fois avec Alphonse, les Traductions de l'Illiade & de l'Odyssée. Alphonse; s'éloignant avec joie du climat brûlant & barbare de l'Afrique, fut transporté de se retrouver en Europe & sous le

(a) Isle de l'Archipel, au nord de Candie. Elle fait partie de celles qu'on nomme *Santorin* ou *Santorini*, parce que sainte Irène en est la Patrone.

beau Ciel de la Grèce ; dans des lieux où tout lui retraçoit les fictions riantes de la Fable , & les mœurs intéressantes décrites par Homère. En débarquant à Théra , Thélismar & Alphonse apprirent que le Volcan , situé dans cette île , causoit de l'inquiétude aux habitans ; qu'il paroïssoit se rallumer , qu'il fumoit & jetoit des pierres. Le lendemain , nos Voyageurs se mirent en marche au lever de l'aurore , & se firent conduire vers le Volcan. Ils en étoient à une lieue , lorsque leur guide s'arrêta , en leur disant qu'il croyoit entendre un bruit extraordinaire : Alphonse & Thélismar prêtent l'oreille , & entendent en effet une espèce de mugissement , qui sembloit venir du fond de la terre. Cependant , ils font encore un demi-quart de lieue. A mesure qu'ils approchent , le mugissement souterrain devient plus fort ; bientôt il est accompagné de sifflemens affreux. Au même moment , ils observent que la fumée du Volcan s'épaissit , & devient rougeâtre. Retournons sur nos pas , dit Thélismar. Comme il achevoit ces mots , il entend un bruit épouvantable , & tournant la tête en fuyant vers la mer , ils voient la montagne embrasée , couverte de

flam mes qui s'élevoient dans les airs , & lançant de toutes parts des gerbes de feu & des fusées étincelantes. Le guide effrayé les égare , & leur fait prendre un chemin de traverse , qui les rapproche du Volcan. Ils se trouvent alors en face de la redoutable montagne , dans une prairie bordée de peupliers ; ils apperçoivent avec horreur des torrens de feu qui , coulant impétueusement de la montagne , se répandoient dans la plaine. Ces fleuves ardens brûloient & renversoient tout ce qui se rencontroit sur leur passage. On voyoit à leur approche l'herbe & les fleurs se flétrir , les feuilles jaunir , & se détacher des arbres ; les ruisseaux disparaître , les fontaines se tarir , & les oiseaux éperdus tomber des branches desséchées. En même-temps des nuages brûlans d'une cendre épaisse & blanchâtre , se dispersant en forme de pluie , obscurcissoient les airs , & une grêle de pierres tombant de tous côtés , brisoit , déracinoit les arbres , rouloit avec un horrible fracas du haut des monts dans les plaines , & retentissoit au loin sur les rochers d'alentour. Alphonse & Thélis mar s'éloignèrent précipitamment de ces lieux désolés ; & , après avoir erré long-temps dans des routes incon-

14 LES VEILLÉES

nues , ils arrivèrent enfin sur les bords de la mer. En approchant du rivage , ils jugèrent par le bruit des vagues , que la mer étoit violemment agitée. En effet , elle leur offrit le spectacle d'une affreuse tempête , quoique l'air fut calme & serein. Ils considéroient ce phénomène avec un étonnement qui redoubla bientôt , en voyant tout à coup paroître au milieu des flots une multitude de flammes , qui au même instant s'écartant & se dissipant dans les airs , font place à une innombrable quantité de rochers ardents fortis & lancés des profonds abîmes de la terre , & qui s'élèvent au-dessus des vagues (8). Alors la mer s'appaise , & devient tranquille , & quelques insulaires accourus sur le rivage , apprennent à Thélismar que le Volcan ne vomit plus de flammes , & que l'éruption est finie. Alphonse & Thélismar se font conduire à leur habitation , & deux jours après ce mémorable événement , ils quittent cette Isle malheureuse.

Ils se rendirent à l'Isle de *Policandro* (a) ; ils y trouvèrent un Voyageur Suédois , ancien ami de Thélismar , qui s'offrit à leur servir de guide , & à

(a) L'une des Cyclades , au sud de Paros & d'Antiparos.

les suivre dans toutes leurs promenades. Il les conduisit dans sa maison , qu'il voulut partager avec eux ; & le soir après souper , adressant la parole à Alphonse : Vous voyez , dit-il , que ce logement est simple , & dépourvu d'ornemens ; mais si vous aimez l'éclat & la magnificence , j'ai de quoi vous satisfaire ; j'ai eu tant de joie de retrouver Thélismar , que j'ai formé sur le champ le projet de lui donner une Fête dans un palais dont la richesse & l'éclat pourront vous surprendre. En achevant ces mots , Frédéric , (c'étoit le nom de l'ami de Thélismar) se lève , appelle ses gens , qui viennent avec des flambeaux , & il sort avec Alphonse & Thélismar. Au bout d'une demi-heure , ils se trouvent vis-à-vis d'une masse énorme de rochers. Voilà mon Palais , dit Frédéric ; l'aspect en est sauvage ; mais il ne faut pas toujours juger sur l'apparence. Arrêtons-nous ici un moment , & laissons d'abord entrer nos gens. Alors les gens de Frédéric distribuèrent des flambeaux à une douzaine d'hommes qui les avoient suivis. Chacun alluma son flambeau , & s'éloigna des Voyageurs. Quand Frédéric les vit à une certaine distance , il se remit en marche. Après avoir

fait cent pas , ils apperçoivent une immense arcade , & ils sont frappés du vif éclat d'une lumière éblouissante. Entrons , dit Frédéric ; voyez le péristile de mon Palais : comment le trouvez-vous ? Cette question s'adressoit à Alphonse ; mais pour y répondre , il étoit trop occupé à considérer le spectacle brillant qui s'offroit à ses regards. Les murs de ce vaste péristile lui parurent entièrement couverts d'or , de rubis & de diamans ; & le plafond parsemé de guirlandes élégantes & de pendeloques de cristal. Enfin , le plancher même sur lequel il marchoit étoit pavé de la même matière brillante (9)..... Ah , Maman ! s'écria Caroline , pardonnez-moi de vous interrompre ; mais je n'y puis plus tenir.... Ces diamans étoient-ils fins ?... — Non ; ils n'en avoient que l'apparence ; mais une apparence si parfaite , que l'œil le plus connoisseur y eût été trompé. — Que cela est singulier !... Est-il bien vrai , machère Maman , que ce Palais ait existé ?... — Il existe encore. — Encore !... — Rien n'est plus vrai.... — Dans l'Isle de Policandro ? La jolie Isle ! Maman , vous nous la montrerez demain sur la carte ?... — Oui , je vous le promets..... — Maman , si vous le permettez ,
mettez ,

mettez , à ma première leçon de Géographie , j'indiquerai sur les cartes tous les voyages d'Alphonse ; car je m'en souviens parfaitement , ainsi que des choses extraordinaires qu'il a vues. — J'y consens : en attendant , reprenons notre Conte. Frédéric fit admirer à Alphonse l'étendue de ce superbe Palais , & après avoir passé plus de deux heures à le parcourir & à le contempler , les Voyageurs le quittèrent , & reprirent le chemin de leur petite maison. Alphonse , instruit par Thélismar , apprit que le prétendu Palais de Frédéric étoit l'ouvrage de la seule nature , & il l'en admira davantage encore.

Thélismar , ayant fait le voyage de l'Italie , n'avoit pas le projet d'y aller ; mais son ami Frédéric , qui partoît pour Reggio , le conjura d'y venir avec lui , & Thélismar y consentit d'autant plus facilement , que cette partie de l'Italie étoit la seule qu'il ne connût pas. Frédéric , Alphonse & Thélismar quittèrent Polycandro , & partirent pour la Morée (a). Ils y virent les ruines d'Epidaure & celles de Lacédémone. De la Morée , ils passèrent à l'Isle de

(a) Grande presque Isle , autrefois l'Attique.

Céphalonie , où , se rembarquant encore , ils se rendirent à Reggio (a).

Le lendemain de leur arrivée dans cette Ville , les trois Voyageurs déjeûnoient dans la chambre de Thélifmar , dont les fenêtres donnoient sur la mer ; leur conversation fut interrompue par mille cris de joie qui se faisoient entendre de tous côtés. Alphonse sortit promptement , pour s'informer de la cause qui produisoit ces vives & bruyantes acclamations. Il rencontra plusieurs personnes qui se précipitoient en tumulte vers l'escalier. Il les interroge ; elles répondent , en courant toujours : Nous allons sur le rivage voir *les Châteaux de la Fée Morgana*.... Alphonse rentre dans la chambre , & rendant compte de cette étrange réponse , on ouvre les fenêtres , & les Voyageurs sont témoins d'un spectacle dont la beauté & la singularité surpassoit tout ce qu'ils avoient vu jusques-là. « La mer qui baigne les » rivages de la Sicile se gonflant & s'élevant par » degrés , forma bientôt la parfaite représen- » tation d'une immense & obscure chaîne de » montagnes , tandis que les flots qui se brisent

(a) Au Royaume de Naples , dans la Calabre ultérieure. Il y a une autre Ville de ce nom en Italie , dans le Modenois.

» contre les côtes de la Calabre , affaissés &
 » tranquilles , n'offroient plus qu'une surface
 » unie ; & cette dernière partie de la mer de-
 » vint semblable à un vaste & brillant miroir ,
 » doucement incliné vers les murs de Reggio.
 » Alors parut sur cette glace la plus merveil-
 » leuse peinture. On y vit distinctement plusieurs
 » milliers de pilastres d'une élégante proportion ,
 » placés avec symétrie , & réfléchissant toutes les
 » vives couleurs de l'Arc-en-Ciel. Au bout d'un
 » moment , ces superbes pilastres changèrent de
 » formes , & se ployèrent en arcades majes-
 » tueuses , qui bientôt s'évanouissant , firent place
 » à une multitude innombrable de magnifiques
 » châteaux tous parfaitement semblables : à ces
 » palais succédèrent des tours & des colonades ,
 » & enfin des arbres , & d'immenses forêts de
 » cyprès & de palmiers (10) ». Après cette der-
 » nière décoration , le tableau magique disparut ,
 la mer reprit son aspect ordinaire & le peuple
 qui bordoit le rivage , battit des mains avec
 transport , en répétant mille fois dans des cris
 d'alégresse , le nom de la *Fée Morgana*.

Eh bien , Maman , interrompit Pulchérie , nous
 voilà donc retombés dans les Contes de Fées ? ...

— Point du tout ; ce dernier phénomène , ainsi que tous les autres , est pris dans la nature. . . .

— Il y a une *Fée Morgana* ? — Je vous ai conté ce que disoit le peuple de Reggio ; le peuple est partout ignorant & crédule , il aime les fables , & les adopte aisément. . . . — Mais ces tableaux magiques ? . . . — Sont produits par des causes naturelles. . . . — Je ne conçois plus à présent comment on ne passe pas sa vie à voyager , à lire , à s'instruire , pour apprendre , ou pour voir des choses si curieuses & si intéressantes. Mais , chère Maman , daignez reprendre votre Manuscrit. — Alphonse commençoit à penser comme vous ; l'étonnement que lui causoient tant d'événemens extraordinaires , excitoit en lui la plus vive curiosité & le desir le plus vrai de s'instruire. Insensiblement il perdoit tous ses goûts frivoles , il devenoit réfléchi , il parloit avec réserve , il écoutoit avec attention : mais , à mesure que sa raison se perfectionnoit , il découvroit dans sa conduite passée des fautes dont chaque réflexion lui rendoit le repentir plus amer & plus douloureux. Il ne comprenoit plus comment il avoit pu quitter son père. Le silence obstiné de Dom Ramire l'accabloit , & lui cau-

foit une inquiétude déchirante ; il brûloit du desir d'arriver à Constantinople ; il se flattoit d'y trouver des lettres de Portugal ; & quoiqu'il eût pris pour Thélismar un attachement passionné , quoiqu'il eût presque la certitude d'obtenir un jour la main de Dalinde , il forma la résolution de quitter Thélismar à Constantinople , s'il n'y recevoit point de nouvelles de son père ; enfin , de retourner en Portugal , & de sacrifier au devoir le plus sacré , & ses espérances , & toute la félicité de sa vie. Cette résolution le plongea dans une mélancolie dont Thélismar cherchoit en vain la cause , & qu'il augmentoit encore en voulant la dissiper par les marques de la plus tendre affection. Pour le tirer de son abattement , souvent même avec Frédéric , il parloit devant lui de Dalinde ; & ces entretiens loin d'adoucir les chagrins secrets d'Alphonse , les aigrissoient encore. Enfin Thélismar prit congé de Frédéric , il quitta Reggio & revint dans la Grèce. Il traversa toute la Grèce & arriva à Constantinople sur la fin du mois d'Avril.

Alphonse trouva à Constantinople une lettre de Portugal ; il la reçut avec un trouble inexprimable : elle n'étoit point de Dom Ramire ;

22 LES VEILLÉES

mais on mandoit à Alphonse que son père étoit revenu en Portugal ; qu'il avoit même passé quelque temps à Lisbonne ; qu'il venoit d'en partir , en annonçant qu'il alloit entreprendre un voyage qui durerait dix - huit mois : on ajoutoit que personne ne doutoit que Dom Ramire n'eût eu plusieurs entretiens particuliers avec le Roi , & que son voyage n'eût pour but quelques négociations secrètes ; qu'on s'attendoit d'autant plus à le voir rentrer dans le ministère à son retour ; que huit jours après son départ son successeur & son ennemi avoit été disgracié. L'homme qui faisoit tous ces détails terminoit sa lettre en disant qu'il n'avoit pu voir Dom Ramire comme Alphonse l'en avoit prié , parce qu'ayant fait un assez long séjour en France , il n'étoit revenu à Lisbonne que trois semaines après le départ de Dom Ramire.

Alphonse calculant par la date de cette lettre , que son père ne reviendrait que dans quinze ou seize mois en Portugal , renonça au projet d'y retourner lui-même avant ce temps. En effet , entièrement dénué de fortune , il n'auroit eu aucun moyen d'y subsister en l'absence de Dom Ramire. Il se décida donc à continuer ses voyages ,

d'autant plus qu'il se croyoit sûr d'être de retour en Europe avant un an. Le silence de son père l'affligeoit profondément ; mais enfin , rassuré sur le sort de Dom Ramire , il se soumit au sien , ne doutant pas que le temps & sa conduite ne lui rendissent la tendresse d'un père qu'il espéroit fléchir par sa soumission & son repentir.

Alphonse , moins triste & moins rêveur , reprit avec Thélismar ses conversations ordinaires. Thélismar parut si satisfait du changement qu'il remarqua en lui , qu'Alphonse crut pouvoir hasarder de lui parler de Dalinde. Thélismar d'abord se contenta de lui rappeler doucement sa promesse. Alphonse , enhardi par cette indulgence , retomba plusieurs fois dans la même faute , & Thélismar finissant par se fâcher , Alphonse fut enfin forcé de se taire ; mais non sans rechercher toujours les occasions de parler indirectement de ses sentimens , & de se plaindre de la contrainte qu'on lui imposoit.

Frédéric avoit donné à Thélismar des lettres pour un Grec de ses amis qui possédoit une maison charmante sur le canal de la mer noire. Ce Grec , nommé Nicandre , n'étoit point alors à Constantinople. Thélismar & Alphonse au bout

24 LES VEILLÉES

de quinze jours se firent conduire à Buyuk-Déré ; village à huit mille de Constantinople (a), & dans lequel Nicandre avec sa famille passoit une partie de l'été. Ce fut le premier Mai à dix heures du matin , que les deux Voyageurs arrivèrent à Buyuk-Déré. En entrant dans le Village , ils virent les rues remplies de jeunes gens vêtus avec élégance & couronnés de fleurs , chantant ou jouant de divers instrumens ; toutes les maisons étoient décorées de guirlandes & de festons de roses ; & les fenêtres mieux ornées encore par une multitude de jeunes Beautés Grecques , entourées d'esclaves superbement vêtues. Ce spectacle ravit Alphonse ; & Thélismar , instruit des usages de la Grèce , lui apprit qu'on célébroit ainsi tous les ans le premier jour du mois de Mai ; que dans ce jour solennel , les jeunes gens amoureux attachoient des couronnes de fleurs sur les portes de la maison de leurs maîtresses , & chantoient sous leurs fenêtres (11). Hélas , dit Alphonse , qu'ils sont heureux ! on les écoute.... — Cette faveur ici ne prouve rien. — Mais quand deux rivaux

(a) La position de ce Village est très-agréable ; les Ministres & plusieurs particuliers y ont des maisons de Campagne.

Voyage littéraire de la Grèce , par M. Guys , T. I.

se trouvent à la même porte, ou sous la même fenêtre ?.... — Ils posent ensemble leurs couronnes, & chantent alternativement.

Les Voyageurs, après s'être arrêtés assez longtemps dans la première rue, continuèrent leur chemin, & Alphonse appercevant de loin une maison encore plus ornée de fleurs que les autres; certainement, dit-il, voilà l'habitation de quelque beauté célèbre. En effet, en s'approchant, il vit sur un grand balcon deux jeunes personnes charmantes; & lorsqu'il fut en face du balcon, le guide dit à Thélismar que cette maison étoit celle de Nicandre. Alphonse & Thélismar y entrèrent. Nicandre vint aussi-tôt les recevoir; & après avoir lu la lettre de Frédéric, il les embrassa affectueusement l'un & l'autre, & leur témoigna le plus vif desir de les retenir longtemps chez lui. Nicandre, ainsi que toute sa famille, parloit assez bien François; Thélismar savoit parfaitement cette Langue, & Alphonse l'entendoit un peu. Nicandre appela des Esclaves, qui conduisirent les Voyageurs dans une grande salle revêtue de marbre de Paros, où l'on préparoit un bain pour eux. Après le bain (12), Nicandre vint les retrouver, & les mena dans

l'appartement de Glaphire , son épouse. Glaphire étoit assise sur un sofa , avec ses deux filles , Glycère & Zoë , & une vieille & vénérable femme , nourrice de Nicandre , & que , suivant l'usage des Grecs modernes , on appelloit dans la famille , *Patamana* , doux & tendre nom justement accordé par la reconnoissance , puisqu'il signifie *seconde mère* (13). Les deux jeunes personnes étoient superbement habillées ; elles avoient l'une & l'autre de longues robes flottantes , des voiles blancs , ornés de franges d'or , & des ceintures richement brodées , & attachées avec des boucles d'émeraude (14). Glaphire & Nicandre questionnèrent Thélismar sur ses voyages , & l'engagèrent à conter une partie de ses aventures. Ensuite on passa dans la salle à manger , & l'on se mit à table. Sur la fin du repas , Zoë fut chercher sa lyre , & chanta en s'accompagnant , plusieurs duos avec sa sœur (15). Lorsque cette agréable musique fut finie , Nicandre proposa à ses hôtes de les conduire à la promenade , & il sortit avec eux.

Il les mena dans les champs. En approchant d'une vaste prairie , ils virent une multitude de bergers & de bergères , vêtus de blanc & cou-

verts de guirlandes de fleurs , & presque tous tenans dans leurs mains des palmes vertes , ou des branches de myrthe & d'oranger. Les uns dansoient au son de la lyre , les autres cueilloient des fleurs , en chantant les plaisirs & le retour du printemps. Voyez-vous , dit Nicandre , cette jeune fille couronnée de roses , & mieux parée encore que ses compagnes ; c'est la Reine de la Fête : elle représente la Déesse des fleurs ; & , sous le nom charmant de Flore , elle reçoit les hommages de toute la troupe champêtre ; mais son empire n'est que celui de la jeunesse & de la beauté , il sera peu durable ; son règne doit finir avant le déclin du jour. Comme Nicandre achevoit ces mots , la jeune fille fit un signal , qui rassembla autour d'elle tous les bergers. Alors une de ses compagnes chanta une hymne en l'honneur de Flore & du printemps , & à chaque couplet , les bergers répétoient en chœur ce refrain : *Soyez la bien venue , Nymphé , Déesse du mois de Mai.* Ensuite on se remit à danser (16).

Après avoir fait plusieurs fois le tour de la prairie , Nicandre ramena chez lui les Voyageurs : ils y trouvèrent Glaphire & ses filles , au milieu de toutes leurs esclaves , occupées à broder , & contant tour

à tour de petites histoires , ou des fables morales (17). Quoiqu'Alphonse n'entendit pas le Grec , ce tableau le charma : c'étoit la jeune Zoë qui parloit ; Thélismar l'avoit conjurée de continuer son récit , & elle le reprit avec une grâce qu'augmentoient encore sa vive rougeur & son modeste embarras. Zoë contoit l'histoire d'une jeune personne , à la veille de se marier & de quitter la maison paternelle ; elle dépeignoit avec autant de vérité que de sentiment , la douleur intéressante & profonde d'une fille tendre & reconnoissante , qui s'arrache des bras d'une famille chérie. Glycère écoutoit ce détail avec une extrême émotion : tout-à-coup des pleurs involontaires s'échappant de ses paupières baissées , tombèrent sur son ouvrage , & mouillèrent la fleur qu'elle brodoit. Dans cet instant sa mère , qui la regardoit , l'appelle d'une voix entrecoupée , en lui tendant les bras. Glycère se lève , & court se jeter aux genoux de sa mère en fondant en larmes : l'histoire est interrompue. Nicandre s'approche de Glycère , l'embrasse tendrement. Zoë attendrie quitte son ouvrage & vole vers sa sœur. Les esclaves témoignent l'intérêt qu'elles prennent à cette scène touchante , & Nicandre ,

au bout d'un moment , emmenant Alphonse & Thélismar dans une salle voisine , leur explique la cause de tout ce qu'ils viennent de voir , en leur disant le sujet de l'histoire contée par Zoë , & leur apprenant que Glycère étoit à la veille de se marier.

En effet , le soir même le jeune homme choisi pour être l'époux de Glycère , envoya chez Nicandre de grandes corbeilles , ornées avec magnificence , qui contenoient les pierreries & les présents de noces destinés à Glycère & à sa famille ; & le lendemain le jeune Grec , suivi de tous ses parens , se rendit à la maison de Nicandre. Alors parut la belle & touchante Glycère. Elle avoit une robe d'argent brodée d'or & de perles , rattachée avec une ceinture de diamans. Ses longs cheveux tressés flottoient sur ses épaules ; une couronne d'immortelles ornoit sa tête. Glycère se jeta , en pleurant , dans les bras de sa mère.... Elle reçut à genoux la bénédiction paternelle , que Nicandre prononça avec un profond attendrissement , mais à haute voix & d'un ton ferme ; tandis que la sensible mère , hors d'état de pouvoir articuler une seule parole , pressoit dans ses mains tremblantes les mains de sa fille , en

élevant vers le Ciel des yeux baignés de pleurs.

Après cette cérémonie touchante , les deux familles réunies , suivies de tous leurs esclaves , sortirent de la maison pour se rendre à l'Eglise. Ce superbe cortège étoit précédé d'une troupe de joueurs d'instrumens & de chanteurs. Ensuite s'avançoit la jeune mariée , soutenue par son père & par sa mère. Timide & tremblante , elle marchoit lentement , les yeux baissés , & l'on voyoit ses paupières mouillées de larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir. On portoit devant elle , suivant l'antique usage de la Grèce , le *flambeau de l'Hyménée*. Ses esclaves , son époux , les parens & les amis fermoient la marche : ils arrivèrent dans cet ordre à l'Eglise. Après la célébration on reconduisit en pompe les nouveaux époux dans leur maison , dont la façade étoit illuminée & décorée de feuillages. On offrit des coupes de vin à tous les convives & aux jeunes gens des bouquets enlacés avec des fils d'or , en leur disant : *mariex-vous aussi*. Ces mots firent tressaillir Alphonse , & ses regards au même instant se portèrent sur Thélisnar. On passa dans la salle du banquet , où l'on dansa jusqu'à minuit (18).

Alphonse revint de cette fête triste & cha-

grin. Le souvenir de Dalinde & la crainte de ne goûter peut-être jamais le bonheur dont il étoit témoin avoient rempli son ame d'amertume. Il conserva cette mélancolie plusieurs jours ; mais la nouveauté & l'agrément des objets qui l'entouroient , & surtout la tendresse de Thélismar la dissipèrent insensiblement.

Tous les jours , après la promenade , Thélismar & Alphonse se rendoient dans la salle des brodeuses. Glycère & les jeunes amies de Zoë y venoient régulièrement. Nicandre expliquoit tout bas aux Étrangers les sujets des historiettes contées par les jeunes Grecques : mais quand Zoë parloit, Alphonse étoit plus attentif. Souvent avec Nicandre ou Thélismar , il changeoit de place afin de voir travailler les brodeuses. Il s'arrêtoit toujours plus long-temps auprès du métier de Zoë. Il louoit tous les ouvrages ; mais il ne regardoit que celui de Zoë. Il s'étoit remis à dessiner des fleurs , & chaque jour il offroit à Zoë un nouveau dessin de broderie. Enfin il vantoit sans cesse le climat , les mœurs & les coutumes de la Grèce , & trouvoit *Buyuk-Déré* le séjour le plus agréable & le plus intéressant qu'il eût vu.

Un matin qu'il étoit seul avec Thélismar ,

ce dernier le loua sur sa conduite. Je suis enchanté de vous, mon cher Alphonse, continuait-il ; je vois qu'enfin, vous commencez véritablement à prendre de l'empire sur vous-même.

— Comment ? — Oui ; & je ne puis vous en cacher ma satisfaction. Depuis trois semaines je n'ai rien à vous reprocher. Vous savez dissimuler & surmonter cette mélancolie qui m'affligeoit : vous êtes, dans la société, obligeant, attentif, aimable, & ce qui doit vous coûter davantage, vous ne me parlez plus de Dalinde. Croyez que je sens tout le prix de cet effort. En disant ces mots, Thélismar embrasse Alphonse, qui se laisse embrasser d'un air triste & froid, & ne répond rien. Il y eut un moment de silence. Alphonse se promenoit en rêvant dans la chambre. Tout-à-coup, se tournant brusquement : non, Thélismar, dit-il, non, je ne puis vous tromper ; je serois indigne de vos bontés si je vous laissois une erreur.... Il s'arrêta & rougit. Que voulez-vous dire, reprit Thélismar ? Ah ! s'écria Alphonse, je vais peut-être me perdre....

— Vous perdre, auprès de moi, par une noble sincérité ! Alphonse, pouvez-vous le craindre ?

— Eh bien, sachez donc que mon cœur est toujours

toujours le même ; oui , Dalinde seule l'a rendu sensible , & sans l'espoir de devenir votre fils , la vie me seroit odieuse : & cependant Si j'ai cessé de parler d'elle , si j'ai paru reprendre ma gaiété , n'attribuez point cette conduite à ma raison , au contraire

Viens dans mes bras , interrompit Thélismar , viens , noble & cher Alphonse ! Cette preuve de ta confiance & de ta franchise justifie toute l'affection que j'ai pour toi. O mon père , s'écrie Alphonse ! ô l'ami le plus indulgent ! Voyez , mon cher Alphonse , reprit Thélismar , voyez à quel point l'amour est un sentiment fragile , lorsqu'il n'est pas uni à la tendre & solide amitié. Deux grands yeux noirs , une mine ingénue , un sourire fin , & cinq ou six historiettes , que vous n'entendiez même pas , vous ont fait oublier pendant trois semaines l'objet de cette passion que vous prétendiez si violente ! — Il est vrai que cette jeune Zoë m'amusoit , m'intéressoit ; il est vrai qu'elle a pu me distraire. Dalinde s'offroit moins souvent à mon imagination ; mais elle étoit toujours au fond de mon cœur. — Non , Alphonse , ne vous abusez pas. Vous n'avez point encore pour Dalinde un attache-

ment véritable, parce que vous ne connoissez d'elle que sa figure.... — Mais cette figure ravissante annonce une ame si pure, si sensible; d'ailleurs, je connois encore Dalinde par ses lettres, par ses talens, par sa tendresse pour vous; en un mot, Dalinde est la fille de Thélismar, n'en est-ce pas assez pour l'aimer passionnément. — Tout cela ne suffit pas pour fonder un attachement profond & durable, car il n'en peut exister de tels sans la confiance & l'amitié. Mais, revenons à Zoë : comment, ne vous apperceviez-vous pas de l'impression qu'elle faisoit sur vous?.... — Je n'y réfléchissois pas.... — Sentez donc qu'elles peuvent être les conséquences du manque de réflexion ! Je me suis déjà plus d'une fois aperçu que Nicandre & Glaphire n'approuvoient pas l'excès de vos attentions pour Zoë. D'ailleurs, tant de soins & une préférence si marquée auroient bientôt fait le plus grand tort à la réputation de la jeune personne qui en est l'objet. Vous avez risqué de jeter le trouble & la douleur dans cette maison où l'on nous traite avec une bonté qui doit exciter toute notre reconnaissance.... Oh Ciel ! interrompit Alphonse, vous me faites frémir ; désormais je réfléchirai,

je ferai moi-même chaque jour l'examen le plus sévère de mes actions , de mes sentimens ; & ce qui vaudra mieux encore , je vous consulterai , je vous ferai part de toutes mes pensées , & ce cœur n'aura jamais , un seul instant , rien de caché pour vous.

Maintenant , dit Thélismar , je dois m'acquitter d'une promesse que je n'ai point oubliée. En disant ces mots , Thélismar ouvre une cassette , il en tire l'écharpe de Dalinde & la présentant à Alphonse : elle vous appartient , dit-il , vous l'avez conquise , puisque j'avois promis de vous la rendre à la première preuve de sincérité.... Ah , Thélismar , interrompit Alphonse , avec attendrissement , quelle occasion choisissez-vous !... M'est-il permis de recevoir dans cette maison un gage si cher ?.... Oui , dit Thélismar , si vous y attachez toujours autant de prix , si vous avez les mêmes sentimens Je puis donc l'accepter , s'écria Alphonse. En disant ces paroles , il se jette aux pieds de Thélismar , il reçoit à genoux l'écharpe de Dalinde , & baise avec transport la main qui la lui donne. Alphonse , dit Thélismar , ce présent de la main d'un père n'est

point un don frivole. Dans cet instant , nous contractons l'un & l'autre un engagement sacré ; oui, je viens de vous adopter ; je vous promets une compagne aimable & vertueuse , vous pouvez vous rendre digne d'elle , non par une passion romanesque , mais par des vertus solides. Achevez d'éclairer votre esprit , de perfectionner votre raison & votre caractère ; c'est ainsi que vous prouverez à Dalinde que vous savez aimer , & que vous me témoignerez la reconnoissance que vous devez à ma tendresse.

Nicandre vint interrompre cet entretien. Alphonse trop ému , trop pénétré pour pouvoir supporter la présence d'un tiers , se retira. Il fut chercher la solitude afin de se livrer sans contrainte à tous les transports de sa joie. Il est inutile de dire que depuis ce jour il ne dessina plus de fleurs pour la jeune Zoë , qu'il ne s'arrêta plus si long-temps devant son métier , & que même , toutes les fois que la politesse le lui permit , il évita d'aller dans la salle des Brodeuses.

Cependant , la famille de Nicandre éprouva un chagrin sensible. Un de leurs amis , revenant d'un petit voyage qu'il avoit fait à l'Isle de

Calki (a), en arrivant à Buyuk-Déré, tomba malade & mourut au bout de quatre jours. Nicandre fit à Thélisinar les détails les plus intéressans sur l'ami qu'il perdoit. Il lui conta que cet homme avoit renoncé à tous les honneurs auxquels son état & ses alliances lui donnoient le droit d'aspirer, afin de pouvoir se livrer entièrement aux charmes de l'étude & de l'amitié. Ce Sage, continua Nicandre, retiré dans une maison délicieuse (19), voisine de la mienne, donnoit aux infortunés la plus grande partie de sa fortune. Il consacroit le reste à l'embellissement de son habitation. Il n'avoit que des sentimens vertueux & des goûts simples. Il travailloit lui-même à son jardin; cultiver ses fleurs, élever des oiseaux, former une immense volière, tels étoient ses innocens plaisirs. Enfin, chéri de ses amis, adoré de ses esclaves, il avoit une sœur digne d'être son amie, qui logeoit avec lui, qui le suivoit partout, & qui jamais ne se consolera de sa perte. Demain, poursuivit Nicandre, nous rendrons les derniers devoirs à

(a) C'est la neuvième des Îles de la Propontide, appelées anciennement *Démoneri* ou les *Îles des Génies*. M. d'Anville les appelle faussement les Îles du Prince. Ce nom n'est donné par les habitans qu'à la quatrième de ces Îles. Cette Note est de M. Guys.

mon malheureux ami Sa sœur infortunée conduira la pompe funèbre Mais, dit Thélismar, comment pourra-t-elle en avoir le courage ? Ah ! reprit Nicandre, vous qui voulez connoître nos mœurs & la nature, venez à cette triste cérémonie; vous verrez la force que peut donner le désespoir qui s'exhale. Parmi nous la douleur n'est jamais concentrée : elle se montre dans toute son énergie. Chez un peuple esclave des bien-séances & de l'usage, la douleur doit être morne & muette; mais chez nous elle est éloquente & sublime.

Cet entretien excita l'intérêt & la curiosité de Thélismar, & il ne manqua pas avec Alphonse de suivre Nicandre aux funérailles de son ami. On se rendit d'abord à la maison d'Euphrosine (c'étoit le nom de la sœur du mort). Ils entrèrent dans une salle tendue de noir, où le mort, à visage découvert & magnifiquement habillé, étoit couché sur son cercueil. Des esclaves à genoux entouroient le cercueil, en exprimant leur douleur par des larmes & des gémissemens. Thélismar distingua parmi cette troupe un Vieillard qui paroissoit encore plus profondément affligé que les autres. Nicandre s'en approcha & lui

parla. Ensuite, Thélismar questionnant Nicandre sur ce Vieillard : il s'appelle Zaphiri, répondit Nicandre, il a vu naître celui que nous pleurons ; il a presque perdu l'usage de ses jambes, & l'impossibilité de suivre la pompe funébre , ajoute encore à son affliction. Il vient de me dire qu'il ne lui restoit plus qu'un seul plaisir sur la terre , celui de prendre soin des oiseaux & de cultiver les fleurs qui faisoient les délices de son cher maître.

Nicandre parloit encore , lorsqu'Alphonse & Thélismar tressaillirent en entendant des accens entrecoupés & des cris si douloureux qu'ils en furent émus jusqu'au fond de l'ame. Ah , s'écria Nicandre , c'est la malheureuse Euphrosine ! Au moment même paroît une femme en cheveux épars & enveloppée de longs habits de deuil , pâle, baignée de larmes ; elle avance à pas lents, appuyée sur des esclaves qui la soutiennent & la traînent. L'auguste & touchant caractère d'une profonde douleur , rend sa beauté naturelle plus majestueuse , plus frappante ; & ses cris, ses gémissemens lamentables ont un accent de désespoir si pénétrant & si vrai , qu'on ne peut les entendre sans éprouver à la fois de l'étonnement.

de la terreur & la plus déchirante compassion.

Cependant le Patriarche arrive suivi de son cortège. On enlève le corps, les chants funèbres commencent, & l'on sort de la maison. Après avoir traversé le village & fait un quart de lieue dans les champs, on arriva dans une place couverte de tombeaux, de colonnes sépulcrales & de cyprès. En appercevant de loin la sépulture préparée pour son frère, Euphrosine frémit, pousse un cri douloureux & se cache le visage avec son voile. Enfin, on approche de la fosse, la pompe funèbre s'arrête; le Patriarche prononce les prières d'usage; ensuite il embrasse le mort. Alors il s'éloigne, & Euphrosine relevant son voile s'avance impétueusement, & vient tomber à genoux auprès du cercueil de son frère. O mon frère! s'écrie-t-elle, reçois les derniers adieux de ta sœur infortunée!.... Ami si tendre & si cher! je te vois donc pour la dernière fois!.... Mon frère!.... Quoi! c'est là mon frère?.... Hélas, je reconnois encore ses traits! Mais, ô spectacle déchirant!.... quand je le baigne de mes larmes, quand je l'appelle, quand je meurs, je vois sur son visage l'inaltérable empreinte d'une morne tranquillité! Ah, ce calme affreux!....

c'est celui de la mort !.... Mon frère ! oui , tu n'es plus qu'une ombre. La malheureuse Euphrosine n'embrasse que ton image ! Eh quoi donc je te perds sans retour ? je ne te verrai plus ? Tu vas pour jamais disparaître à mes yeux ! pour jamais ! , ... Non , je ne puis me soumettre à cette horrible séparation ; non , je ne souffrirai point qu'une main cruelle t'arrache de mes bras pour te plonger dans la tombe ! Arrêtez , barbares , arrêtez ! cessez de creuser ce tombeau ! prenez pitié de ma douleur , ou craignez mon désespoir ! Comme Euphrosine achevoit ces paroles , le Patriarche s'avança pour enlever le corps. Euphrosine poussa un cri terrible ; ses esclaves se précipitent vers elle , & malgré sa résistance , l'entraînent à quelques pas de la fosse. Euphrosine hors d'elle-même , déchire ses vêtements ; elle arrache ses longs cheveux & les jette dans la fosse Ensuite ses larmes s'arrêtent tout-à-coup. Immobile & stupide elle considère d'un œil fixe le cercueil posé dans le tombeau ; mais lorsqu'elle voit soulever le marbre qui doit le couvrir , elle frémit : O Dieu ! s'écrie-t-elle , c'en est donc fait. En disant ces mots elle pâlit , ses yeux se ferment & elle tombe évanouie dans

2 LES VEILLÉES

les bras de ses esclaves. On la transporte loin du tombeau, & lorsqu'elle eut repris sa connoissance, les parens & les amis, suivant l'usage, la reconduisirent chez elle. Pour arriver à la maison il falloit traverser le jardin de son frère. En entrant dans ce jardin on y trouva le vieil esclave Zaphiri, tenant d'une main une serpe, & de l'autre un arrosoir. Cet objet frappe Euphrosine, elle tressaille & s'élançant vers l'esclave : O Zaphiri ! dit-elle, que fais-tu ? — Hélas ! je prends soin des fleurs que mon maître aimoit tant ! O malheureux vieillard, interrompt Euphrosine, en se saisissant de la serpe, mon frère n'est plus ! ces lieux ne doivent être pour nous désormais qu'un séjour de douleur.... Que tout ce qui les embellissoit disparoisse ou s'anéantisse.... Ouvrez ces volières ; rendez la liberté à ces petits oiseaux dont le ramage & la gaité me déchirent le cœur ! Et ces fleurs, cultivées par la main de mon frère.... qu'elles périssent avec lui ! En achevant ces mots, Euphrosine, d'un air égaré, parcourt avec rapidité le parterre en coupant ou brisant toutes les fleurs qui se trouvent sur son passage (20).

Cette scène touchante fit la plus vive impres-

son sur le cœur d'Alphonse. Lorsqu'il fut de retour chez Nicandre ; expliquez - moi , dit - il à Thélismar , comment des idées si opposées peuvent résulter des mêmes sentimens. Pourquoi ce vieillard se plaçoit-il à cultiver les fleurs de son maître , tandis qu'au contraire Euphrosine trouvoit une sorte de consolation à les détruire ? Laquelle de ces deux actions préférez - vous , demanda à son tour Thélismar ? Mais , reprit Alphonse , celle du vieillard me paroît la plus naturelle ; cependant , l'autre m'a causé bien plus d'émotion.... Une sensibilité commune , dit Thélismar , ne produit que des effets communs ; une sensibilité profonde produit naturellement & des idées , & des actions extraordinaires. Par exemple , si cette femme intéressante que nous venons de voir , si Euphrosine joint à cette ame passionnée , de la raison , du goût & du discernement , & si elle écrivoit , ses ouvrages auroient certainement de l'originalité , on y trouveroit des idées neuves , de l'énergie , du sentiment & de la vérité. — Mais , dit Alphonse , n'est-ce pas là ce qu'on appelle du génie ?... Eh , reprit Thélismar , si le génie ne venoit de l'ame , seroit-ce un don si précieux ? Seroit-il si desirable ? Exciteroit-il autant d'envie ?....

Thélismar & Alphonse passèrent encore quelques jours à Buyuk-Déré; ensuite ils prirent congé de Nicandre & de son aimable famille , & partirent : ils quittèrent la Grèce , & entrèrent en Asie par la Natolie; ils séjournèrent à Bagdad (a), à Bassora (b), & s'arrêtant à l'isle de Bahrein, dans le golphe Persique , ils virent la fameuse pêche des perles (21); de-là ils se rendirent par mer dans le Royaume de Visapour. Durant cette navigation , Thélismar & Alphonse se promenant un soir sur un des ponts du vaisseau , s'entretenoient des merveilles de la nature. Enfin , disoit Alphonse , maintenant je crois les connoître toutes. Mon cher Alphonse, reprit Thélismar , puisque vous êtes si savant , expliquez-moi donc le phénomène qui s'offre à nos regards dans ce moment. Tournez-vous de ce côté , & jetez les yeux sur les flots. A ces mots, Alphonse se rapproche de Thélismar , & regardant la mer , il voit le vaisseau voguer dans un cercle de feu ,

(a) *Bagdad*, grande Ville sur le bord oriental du Tigre; les Turcs la prirent vers 1638,

(b) *Bassora*, belle Ville au-dessous du confluent du Tigre & de l'Euphrate; les Turcs en font les maîtres depuis 1668: elle est à 100 lieues de Bagdad.

que l'obscurité profonde de la nuit faisoit paroître encore plus éclatant. Toute la surface de la mer étoit entièrement couverte de petites étoiles étincellantes. Chaque lame, en se brisant, répandoit une vive lumière, & le sillage du vaisseau, d'un blanc argenté & lumineux, étoit parsemé de points brillans & azurés (22). J'avoue, dit Alphonse, que voilà un magnifique spectacle, & absolument nouveau pour moi. Allons nous coucher, interrompit Thélismar ; & si vous vous réveillez cette nuit, je suis persuadé que vous ferez de salutaires réflexions sur la présomption, qui ne vous est que trop naturelle, & qui vous persuade que vous avez des connoissances étendues, quand tout d'ailleurs vous prouve le contraire. Alphonse ne répondit rien ; mais il embrassa Thélismar, & l'un & l'autre furent se coucher. Il y avoit à peine une demi-heure qu'Alphonse étoit endormi, lorsqu'il entendit dans sa petite chambre un bruit qui le réveilla. Il avoit éteint sa lumière, & il fut effrayé, en ouvrant les yeux, d'appercevoir du feu sur la cloison qui étoit vis-à-vis de son lit. Il se lève précipitamment, & alors sa surprise augmente, en voyant très-lisiblement en grosses lettres de feu, ces paroles écrites sur le mur :

Savant Alphonse , votre effroi n'est pas fondé ; car ce feu ne brûle point (23). Alphonse , aussi hon-
teux qu'étonné , mit la main sur ces caractères
brillans ; & , ne sentant aucune chaleur : Ah ,
Thélismar , s'écria-t-il , ce qui me surprend le
plus , c'est que vous sachiez rendre aimables les
leçons mêmes qui blessent l'amour-propre ! Com-
me il achevoit ces paroles, Thélismar , une lumière
à la main , entra en riant dans sa chambre , &
après lui avoir expliqué la nature de ces préten-
dus caractères de feu , il se retira , & Alphonse
se rendormit.

Il est temps aussi que nous allions nous cou-
cher , interrompit la Baronne ; car la Veillée ,
ce soir , a été beaucoup plus longue que de
coutume.

A la Veillée suivante , Madame de Clémire
reprit ainsi la lecture de l'Histoire d'Alphonse.

— Les deux Voyageurs , arrivés à Visapour ,
visitèrent les mines de diamans (24) ; ensuite ,
ils se rendirent à la Cour du Grand Mogol. Thé-
lismar , ayant obtenu une Audience de l'Empe-
reur , fut avec Alphonse introduit dans le Palais.
Ils traversèrent plusieurs appartemens , & trou-
vèrent par-tout de belles femmes , superbement

habillées , & armées de lances , qui formoient la garde intérieure du Palais ; ils arrivèrent dans une vaste & magnifique galerie , meublée de brocard d'or. Le Monarque étoit assis sur un trône de nacre de perles , parsemé de rubis & d'émeraudes. Quatre colonnes entièrement couvertes de diamans , soutenoient un baldaquin d'étoffe d'argent , bordé de saphirs , & orné de festons & de glands de perles. A l'une des colonnes , étoit suspendu un superbe trophée , composé des armes de l'Empereur ; son arc , son carquois & son sabre , garnis de pierreries , & liés ensemble par une chaîne de topazes & de diamans. L'Empereur étoit vêtu de drap d'or : on voyoit au milieu de son turban un diamant d'un éclat éblouissant & d'une si prodigieuse grosseur , qu'il occupoit presque toute la largeur de son front ; plusieurs rangs de grosses perles formoient ses bracelets & son collier , & une infinité de pierres précieuses de diverses couleurs enrichissoient sa ceinture & ses brodequins ; il avoit devant lui une table d'or massif , & tous les grands Seigneurs de la Cour , dans la plus éclatante parure , étoient debout , rangés autour de son trône. Thélismar lui présenta quelques instrumens de Géométrie ,

dont , par le moyen d'un interprète , il lui expliqua l'usage. L'Empereur parut charmé des pré-sens & de l'entretien de Thélismar : il lui dit que ce jour étoit celui de sa naissance , & que tout l'Empire en célébroit la Fête ; & il invita Alphonse & Thélismar à passer la foirée avec lui.

On apporta du vin dans des vases de crystal de roche ; tout le monde s'assit , des Musiciens entrèrent dans la salle , qui retentit bientôt du son des timbales & des trompettes. On servit des fruits dans des plats d'or. L'Empereur fit remplir une coupe de vin & l'envoya à Thélismar ; cette coupe étoit d'or , enrichie de turquoises , d'émeraudes & de rubis. Lorsque Thélismar eut bû , l'Empereur le pria de garder la coupe , comme une marque de son amitié. Sur la fin du repas , on apporta à l'Empereur deux grands bassins pleins de rubis , qu'il jeta au milieu de l'assemblée , & que les Courtisans s'empres-sèrent de ramasser. Un instant après , on présenta encore à l'Empereur deux autres bassins remplis d'amandes d'or & d'argent mêlées ensemble , qui furent pareillement jetées & enlevées avec la même promptitude. Thélismar & Alphonse , comme vous croyez bien , ne voulurent point
participer

participer à cette générosité ; & l'avidité & la bassesse des grands Seigneurs Mogols les remplit d'indignation. L'Empereur distribua aussi aux Musiciens & à quelques Courtisans des pièces d'étoffes d'or & de riches ceintures ; ensuite on se remit à boire. Thélismar & Alphonse furent les seuls qui ne s'enivrèrent point. L'Empereur , qui ne pouvoit plus se soutenir , pencha la tête , & s'endormit. Alors , tout le monde se retira.

Lorsqu'Alphonse & Thélismar se trouvèrent seuls , que pensez-vous de cette Cour , dit Thélismar ? Je pense , répondit Alphonse , que le Grand Mogol est le Souverain le plus riche & le plus magnifique qu'il y ait sur la terre. . . . — Et le croyez-vous le plus heureux & le plus considéré ? . . . — Je ne fais s'il est heureux , puisque j'ignore s'il est aimé de ses peuples , & s'il règne avec gloire & tranquillité ; mais j'avoue que sa personne n'a rien d'auguste , rien qui imprime le respect. Il n'y a pas un seul Prince en Europe qui n'en impose davantage. — Cependant le Grand Mogol étale un faste & une magnificence dont nul Souverain d'Europe ne peut approcher. L'or , les diamans & tout l'éclat pompeux du luxe Asiatique n'inspirent donc par eux-mêmes aucune

véritable considération. Que pensez-vous donc de ces frivoles Européens , qui attachent un si grand prix à toutes ces brillantes bagatelles ? Je voudrais que la femme d'Europe la plus riche en diamans , celle qui possède ce qu'on appelle le plus magnifique écrin , je voudrais que cette femme pût être transportée ici pendant vingt-quatre heures. Que diroit-elle , en voyant toute sa magnificence surpassée par celle d'une esclave des femmes de l'Empereur ? Pour moi , reprit Alphonse en rougissant un peu , je sens que je ne parlerai plus des diamans que mon père a perdus dans le tremblement de terre de Lisbonne. Mais , continua-t-il , expliquez-moi pourquoi les grands Seigneurs de cette Cour , qui paroissent si riches , sont en même-temps si avides. Avec quelle bassesse ils se précipitoient sur l'or & les pierreries que leur jetoit l'Empereur ! ... — Ils mettent tout leur amour-propre à briller par de superbes vêtements & des parures éclatantes ; ils ne cherchent à se distinguer les uns des autres , que par le faste & la richesse , & vous voyez que cette espèce de vanité poussée à l'excès , rend stupide & capable des bassesses les plus avilissantes. Revenons à l'Empereur. Vous ignorez , disiez-vous

tout-à-l'heure , s'il est heureux : croyez-vous qu'un Souverain aussi grossier , aussi ignorant , puisse l'être ? — Mais , s'il est bon , il pourroit être aimé. — On n'aime point le Souverain qu'on méprise. Pour rendre ses sujets heureux , ne faut-il pas qu'il soit éclairé , juste , estimable ? D'ailleurs , celui-ci n'a point de sujets , il ne règne que sur de vils esclaves ; ... il est despote enfin , ... il exerce un pouvoir tyrannique , & il éprouve toutes les craintes , toutes les terreurs , qui seront à jamais la juste punition des tyrans. Il n'obtient que des hommages forcés ; & tandis que la flatterie l'encense , la haine en secret trame sa perte. Il passe sa vie à redouter , ou à découvrir des révoltes ; il se défie de tout ce qui l'entoure , & pour comble d'horreur , ses enfans mêmes lui sont suspects.

Le lendemain de cet entretien , Thélismar & Alphonse se rendirent de bonne-heure au palais. Le Mogol faisoit alors la guerre au Roi de Décan. Il voulut visiter le camp où ses troupes étoient rassemblées. Ses Femmes montèrent sur les éléphans qui les attendoient à leurs portes. Thélismar compta quatre-vingt éléphans , tous superbement équipés. Les petites tours qu'ils portoit étoient revêtues de plaques d'or & de nacre. Le

32 LES VEILLÉES

même métal formoit le grillage des fenêtres. Un dais de drap d'argent rattaché avec des nœuds & des glands de rubis , couvroit le haut de la tour. L'Empereur étoit porté dans un palanquin d'or & de nacre , recouvert de pierreries & de perles. Beaucoup d'autres palanquins aussi magnifiques , suivoient celui de l'Empereur. Ce pompeux cortège étoit précédé d'un grand nombre de trompettes , de tambours & d'autres instrumens mêlés parmi une foule d'Officiers richement vêtus , qui portoient de superbes dais & des parasols de brocard d'or brodés de perles , de rubis & de diamans.

Les Voyageurs , après avoir admiré la magnificence du camp , quittèrent la Cour du Grand Mogol (25) , ils continuèrent leurs voyages , & prirent la route de Siam. Ils virent dans ce Royaume le fameux éléphant blanc , animal si révééré dans les Indes. Son appartement est magnifique ; on ne le sert qu'à genoux & dans une vaisselle d'or (a). » Les attentions , dit un illustre » Philosophe (b) , les respects , les offrandes les

(a) A Laos , à Pégou , &c. on a le même respect pour les éléphans blancs.

(b) M. de Buffon.

» flattent sans les corrompre : ils n'ont donc pas
» une ame humaine ; cela seul devroit suffire
» pour le démontrer aux Indiens. »

Il ne restoit plus qu'une seule partie du monde que nos Voyageurs ne connussent pas. Ils passèrent enfin en Amérique, & abordèrent dans la Californie. De-là ils furent au Mexique. Comme ils étoient en route pour se rendre à la ville de Tlascala, Thélismar, regardant à sa montre, fit arrêter sa voiture, & mettant pied à terre, dit à ses gens de l'attendre, & de tenir avec soin les chevaux ; car , ajouta-t-il , la nuit va bientôt nous surprendre. Comment, dit Alphonse , en riant , la nuit ! & il n'est que midi. Thélismar ne répondit rien ; mais cherchant l'ombre , il tourna ses pas vers quelques arbres peu éloignés. Alphonse en le suivant, apperçut un animal dont la figure extraordinaire fixa son attention ; sa longueur étoit à-peu-près de dix-neuf ou vingt pouces , sans compter celle de sa queue , qui en avoit au moins douze. Il avoit des oreilles de chouette , un poil hérissé , & une longue queue de serpent couverte d'écailles. Comme il étoit arrêté , Alphonse eut la curiosité de l'examiner , & il remarqua qu'il attendoit ses petits qui cou-

roient vers lui. Quand l'animal eut rassemblé tous ses petits , il les mit l'un après l'autre dans une grande poche qu'il avoit sous le ventre. Ensuite il dirigea sa course du côté des arbres. Alphonse voulant observer de près un animal si singulier , & voyant qu'il couroit mal , se mit à le poursuivre. Il alloit le saisir lorsque l'animal se trouvant au pied d'un arbre , y grimpa avec une agilité surprenante , & saisissant avec sa queue l'extrémité d'une branche élevée , il s'y suspendit , & parut alors immobile (26). Alphonse se dispoisoit à monter sur l'arbre , quand tout à coup il entend autour de lui un pétilllement éclatant & redoublé , semblable au bruit d'une décharge d'artillerie. Au moment même il se vit couvert d'une multitude innombrable de petits grains noirs lancés de tous côtés sur lui (27). Il se recule précipitamment , en posant sa main sur ses yeux , qu'il sentit blessés par les grains qui venoient de le frapper. La douleur qu'il éprouvoit le força de fermer les yeux pendant quelques minutes. Enfin il les ouvre ; mais aussi-tôt il pousse un cri douloureux : Ciel ! s'écrie-t-il , je suis aveugle ! O Thélismar ! O Dalinde ! je ne vous verrai plus Thélismar ! Thélismar !

où êtes-vous ? Abandonnerez-vous le malheureux Alphonse ? Comme il achevoit ces paroles , il entendit assez près de lui un grand éclat de rire , & il reconnut la voix de Thélismar. Quoi donc , reprit-il , Thélismar insulteroit-il à mon malheur ? Non , il n'est pas possible ! ... Alors , se rappelant que Thélismar , en descendant de voiture , avoit prévenu ses gens que la nuit alloit les surprendre , il commença à se rassurer , & à se douter de la vérité. Malgré l'obscurité profonde qui l'environnoit , il marchoit toujours du côté où il entendoit la voix de Thélismar ; à la fin il le rencontra , & le saisit dans ses bras. Alphonse , lui dit Thélismar , ce n'est pas dans ce moment que je puis vous servir de guide ; car je suis aveugle , ainsi que vous. Graces au Ciel , reprit Alphonse , j'en suis quitte pour la peur. Je vois bien à présent que la cause de mon effroi n'est autre chose qu'une éclipse de soleil ; mais je ne croyois pas qu'une éclipse produisît de semblables ténèbres , & je ne puis imaginer par quel art vous avez pu la prévoir & la prédire avec tant de justesse. Alphonse parloit encore , lorsque le soleil , commençant à reparoître , dissipa l'effrayante obscurité qui ca-

choit tous les objets. Ce silence profond , ce calme imposant de la nuit cessa tout à coup ; la nature entière sembla revivre , les oiseaux se ranimèrent , & croyant chanter le retour de l'aurore , il annoncèrent par le plus éclatant ramage , la renaissance du jour (28).

Thélismar & Alphonse regagnèrent leur voiture ; & l'éclipse , l'animal singulier observé par Alphonse , & l'espèce d'Artillerie qui lui avoit causé tant d'effroi , fournirent aux Voyageurs un sujet de conversation , qui n'étoit pas épuisé lorsqu'ils arrivèrent à *Tlascala*.

En quittant le Mexique , Thélismar & Alphonse s'embarquèrent pour aller à St. Dominique. Alphonse se flattoit d'y trouver une lettre de son père : il fut encore trompé dans son attente ; mais il y reçut des nouvelles du Portugal , qui l'affligèrent sensiblement. On lui mandoit que Dom Ramire n'avoit point reparu en Portugal , & qu'on étoit absolument dissuadé de l'idée qu'il eût repris une partie de son ancienne faveur , & qu'on l'eût envoyé en ambassade ; que même beaucoup de personnes le croyoient exilé de sa patrie ; mais qu'on ignoroit entièrement dans quelle partie du monde il s'étoit re-

tiré. Ces nouvelles accablèrent de douleur Alphonse : inquiet de nouveau sur le sort de son père , il sentit renaître ses remords avec plus de force que jamais. Il étoit abîmé dans les plus douloureuses réflexions , lorsque Thélismar vint le trouver. Je vous cherchois , lui dit Thélismar , pour vous annoncer que vous verrez Dalinde beaucoup plutôt que vous ne l'espériez ; elle est à Paris avec sa mère , elle nous y attend : nous partons demain pour Surinam , & de-là nous nous embarquerons pour la France , où nous irons directement. Mais , ajouta Thélismar , en attendant que vous voyez Dalinde , je veux vous montrer un présent d'elle , que je viens de recevoir. Tenez , ouvrez cette boîte , & regardez cette figure : la reconnoissez-vous ? Dieu , s'écria Alphonse , le portrait de Dalinde ! Quel tableau ravissant ! Quelle ressemblance ! & quelle perfection de peinture ! ... Ce tableau vous intéressera davantage encore , quand vous saurez qu'il est l'ouvrage de Dalinde elle-même — Dalinde ! Elle a donc tous les talens , ainsi que tous les charmes ! Ah ! souffrez que je regarde encore cette précieuse peinture. Oui , voilà ses traits ; voilà ce sourire enchanteur ...

Ah, Thélismar, que vous êtes heureux, de posséder un semblable trésor !... — Cependant je desirer un autre portrait ; je veux que Dalinde se peigne encore, mais à côté de son époux ; & quand elle me donnera ce tableau, Alphonse, je vous promets de vous donner celui-ci. A ces mots Alphonse, pour toute réponse, ferra tendrement les mains de Thélismar, & les arrosa de ses larmes.

Alphonse étoit bien loin d'éprouver une joie pure & sans mélange ; il regardoit comme un devoir indispensable de se rendre en Portugal, dans l'espoir d'y trouver quelques éclaircissemens sur le destin de son père. Il étoit inébranlablement décidé à déclarer cette résolution à Thélismar ; mais ce projet coutoit trop à son cœur, pour ne pas lui causer les plus violentes agitations. D'ailleurs, il n'avoit jamais eu le courage d'avouer à cet ami si cher la faute qu'il se reprochoit avec tant d'amertume ; celle d'avoir quitté l'Espagne furtivement, & sans l'aveu de son père. Cette première dissimulation l'avoit obligé à déguiser la vérité dans mille autres circonstances ; mais enfin il prit la ferme résolution d'expier tous ses torts par une sincérité sans

réserve, & s'il le falloir , par les plus douloureux sacrifices. Ce fut dans ces dispositions qu'il quitta St. Domingue.

Nos Voyageurs arrivèrent à Surinam (a) au commencement de la nuit. En abordant dans cette contrée , leurs yeux furent frappés du spectacle le plus brillant. La côte leur parut couverte d'une infinité de lustres allumés , posés sans symétrie à des distances inégales. Thélismar & Alphonse admiroient cette agréable illumination , lorsqu'ils s'aperçurent que plusieurs de ces lumières changeoient de place , & s'avançoient vers eux. Un moment après , ils virent distinctement huit ou dix hommes , qui marchaient fort légèrement quoiqu'ils eussent l'air d'être couverts de petites bougies allumées. Ils en avoient sur leurs bonnets , sur leurs pieds & dans leurs mains. Cette vision surprit beaucoup Alphonse : il auroit bien voulu s'approcher de ces hommes ; mais ils passèrent rapidement , sans s'arrêter ; & comme Alphonse n'entendoit pas le langage des guides qui le conduisoient , sa curiosité ne put

(a) Surinam est une Colonie de Hollandois qui s'étend 30 lieues environ , le long de la rivière de Surinam dans la Guyanne.

être satisfaite. Arrivés à la maison où ils devoient loger , Alphonse & Thélismar en entrant dans un joli cabinet , le trouvèrent parfaitement éclairé : mais Alphonse remarquant que les lumières étoient posées dans deux petites lanternes de verre , les voulut voir de près , & il découvrit avec étonnement que ces lumières n'étoient autre chose que des mouches d'un vert brillant d'émeraude , & qui répandoient la plus vive clarté.

Voilà , dit Thélismar , l'explication que vous desiriez : des arbres d'une forme pyramidale , couverts de ces mouches , ressemblent , à quelque distance , à des girandoles , ou des lustres suspendus en l'air. Les hommes que nous venons de rencontrer avoient attaché de ces insectes brillans sur leurs bonnets & sur leurs pieds , & ils en portoient à la main , dans des tubes de verre. Le soir même , Alphonse apprit que ces belles mouches étoient utiles de plus d'une manière. Lorsqu'il fut dans son lit , on les sortit de leurs petites lanternes , on les lâcha dans la chambre , & on dit à Alphonse qu'elles ne l'incommoderoient point , & qu'elles tueroient tous les cousins qui s'approcheroient de lui (29).

Cependant Alphonse , dévoré d'inquiétude &

de chagrin, ne put fermer l'œil, de la nuit. Il se leva avant l'aurore, décidé à ne plus différer d'ouvrir son cœur à Thélismar, & déterminé à lui confier ce jour même & ses fautes & ses peines. En attendant le réveil de Thélismar, il fut se promener seul sur le bord de la mer. Après avoir marché long-temps, il s'assit au pied d'un arbre, & tomba dans une rêverie vague & pénible : bientôt ses yeux appesantis se fermèrent, & il s'endormit au bout de quelques instans : un cri perçant & douloureux le réveille : il ouvre les yeux, & se trouve dans les bras de Thélismar qui, le ferrant étroitement, l'enlève & le porte à cent pas sur le même rivage. Alphonse veut parler, mais il ne peut articuler que des sons entrecoupés & plaintifs. Pâle & glacé, il n'a pas la force de se soutenir ; il n'a pas même la faculté de penser. Thélismar le pose sur l'herbe, & courant vers le bord du rivage, il remplit son chapeau d'eau de la mer, & se rapprochant d'Alphonse, il lui fit boire cette eau. Ensuite, aidé de quelques domestiques, il souleva Alphonse, & le transporta dans sa maison. Alphonse reprit peu-à-peu sa connoissance, & sentant renaître ses forces, où suis-je, dit-il enfin ? Ah mon fils !

dit Thélismar , je vous avois parlé de cet arbre fatal ; ne vous avois-je pas dit que sous son perfide ombrage , le sommeil est suivi de la mort (30) ?

Il est vrai , reprit Alphonse , d'une voix languissante , je me le rappelle maintenant.....

Graces au Ciel , interrompit Thélismar , vous êtes hors de tout danger ; mais si mon inquiétude ne m'eût conduit sur ce rivage à l'instant où j'y suis arrivé , je vous perdois , Alphonse....

O mon père , s'écria Alphonse , je vois couler vos larmes !... O le plus tendre des amis !...

O le plus chéri des bienfaiteurs !... Ah ! pourquoi m'avez-vous arraché à la mort ?... J'eusse emporté vos regrets.... Hélas ! Thélismar , en pleurant le malheureux Alphonse , eût à jamais ignoré des égaremens..... — Que signifie ce discours ?.... — Je suis comblé de vos bien-

faits , pénétré de vos bontés ; ma tendresse pour vous est le sentiment dominant de mon cœur ; & cependant je suis le plus infortuné de tous les hommes. ... — O ciel ! & par quelle bizarrerie ?... — Thélismar , un seul mot vous fera

juger de ma situation ; je ne puis vous suivre en France.... — Et pourquoi ?... — Un devoir

sacré me prescrit de retourner en Portugal....

Ah , puisse-je par ce douloureux sacrifice, expier une faute! . . . — Quel pressant remords paroît vous accabler? . . . Mais non , tu ne peux être coupable , ni d'un crime , ni d'une bassesse. Parle, rassure-toi ; ouvre ton cœur à ton ami. A ces mots Alphonse versant des larmes de reconnaissance & de joie , garde le silence quelques instans ; ensuite , prenant la parole , il avoua sans détour à Thélismar qu'il l'avoit trompé , en l'assurant que Dom Ramire approuvoit son voyage : il conta sans déguisement tous les détails de sa fuite , & peignit de la manière la plus touchante ses remords , & ses vives inquiétudes sur le sort de Dom Ramire.

Quand il eut fini ce récit , Thélismar , le regardant d'un air attendri ; non , dit-il , je ne t'abandonnerai point ; je te conduirai moi-même en Portugal. . . . Ces paroles inspirèrent à Alphonse un sentiment de reconnaissance si passionné, qu'il ne put l'exprimer qu'en tombant aux pieds de son généreux ami. Oui , reprit Thélismar , nous retrouverons ce père malheureux ; je jouirai de la douceur de te remettre entre ses bras , j'oserai l'assurer que je lui rends un fils devenu digne de faire son bonheur. . . . Nous

arriverons un peu plus tard en France ; mais Dalinde ne te verra que réconcilié avec le ciel , avec toi-même ; enfin , honoré de la bénédiction paternelle.

Alphonse ne put répondre à ce discours si tendre , que par un torrent de larmes. Dom Ramire , continua Thélismar , consentira sûrement sans peine à votre union avec Dalinde : ma fortune n'est pas immense ; mais elle est honnête : tous les liens qui attachoient Dom Ramire en Portugal sont rompus ; il ne fera pas difficile de l'engager à regarder la Suède comme sa patrie , & ma maison comme la sienne. Ah , c'en est trop , dit Alphonse ; ah , Thélismar , laissez-moi respirer ! . . . Mon cœur ne peut suffire aux mouvemens qu'il éprouve ! . . . Avec un bienfaiteur tel que vous , la reconnoissance devient une passion. Eh , comment exprimer jamais ce qu'un sentiment si vif inspire !

Cet entretien délivroit Alphonse d'une partie de ses peines : l'indulgence & la tendresse de Thélismar adouciſſoient l'amertume de ses remords , & faisoient renaître dans son ame les plus douces espérances. Thélismar , avant de quitter Surinam , voulut voir une pêche , à laquelle

quelle il fut invité. Le jour indiqué pour la pêche , nos Voyageurs sortirent de grand matin. Avant d'arriver sur le rivage , ils traversèrent un marais rempli d'arbres extraordinaires. De leurs rameaux flexibles , partent des paquets de filamens qui descendant jusqu'à terre , s'y couchent , y prennent racine , & croissant de nouveau , forment d'autres arbres aussi beaux que ceux auxquels ils sont unis , & dont ils ne sont que des rejetons qui se multiplient de la même manière , de sorte qu'un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt entière. Mais ce qui surprit le plus Alphonse , c'est que tous ces arbres étoient couverts de coquillages. On voyoit une multitude d'huîtres attachées à leurs branches (31). Thélismar achevoit d'expliquer à Alphonse les causes de cette singularité , lorsqu'ils arrivèrent sur le rivage. La pêche commence , on jette le filet , & on le retire chargé de poisson. Alphonse voyant un énorme poisson , à peu - près de la forme d'une anguille , s'approche , & dans ce mouvement , une petite baguette de bois qu'il tenoit dans sa main , touche le poisson ; à l'instant Alphonse sentit dans la main & dans le bras une douleur si vive , qu'il ne put retenir un cri

perçant qui lui échappa malgré lui. Tous les pêcheurs se mirent à rire, & Alphonse, aussi piqué qu'étonné, resta un moment immobile. Ensuite, se rapprochant du poisson : je ne puis concevoir, dit-il, comment le seul attouchement de ce poisson peut causer une aussi violente commotion ; mais du moins je vais prouver que si cet effet a pu me surprendre, il ne sauroit m'intimider. En disant ces mots, il se baissa & touche le poisson avec sa main. Pour cette fois il ne cria point ; mais il éprouva un engourdissement général, & il reçut une si terrible secousse, qu'il seroit tombé si Thélismar ne s'étoit avancé & ne l'eût retenu dans ses bras. Alphonse fut si étourdi de la violence du coup, qu'il en perdit presque entièrement l'usage de ses sens. Lorsqu'il eut parfaitement repris sa connoissance ; je veux, lui dit Thélismar, vous faire connoître un effet encore plus étonnant produit par ce poisson. Nous sommes ici quatorze personnes, formons tous un cercle en nous tenant par la main ; je serai à la tête, & vous le dernier de ce cercle ; je toucherai le poisson avec une baguette, & vous, séparé de moi par douze personnes, vous sentirez, malgré cette distance, ce que j'éprouverai moi-même.

En effet , l'expérience confirma exactement tout ce que Thélismar avoit annoncé (32).

Le lendemain de cette aventure , les Voyageurs quittèrent Surinam & l'Amérique, & ils s'embarquèrent pour le Portugal. Durant la traversée , Thélismar répondit à la confiance d'Alphonse en satisfaisant une curiosité qu'il lui connoissoit depuis long - temps. Alphonse ne concevoit pas comment Thélismar avoit pu se résoudre à s'expatrier pendant quatre ans , & à s'arracher pour un temps si considérable du sein d'une famille chérie. Thélismar lui apprit que son Souverain , Protecteur éclairé des Gens de Lettres & des Savans , l'avoit lui-même engagé à faire ce sacrifice. Enfin , continua Thélismar , les bienfaits de mon Roi , mon amour pour les sciences , mon goût particulier pour l'histoire naturelle , ont su me déterminer à cette entreprise , dont mon amitié pour vous m'a fait supporter si facilement la fatigue. Le soin de former votre cœur , d'éclairer votre esprit , les sentimens que vous m'avez inspirés , pouvoient seuls adoucir les chagrins & les inquiétudes que j'ai souvent éprouvés , & qui sont inséparables d'une aussi longue expatriation.

Cependant nos Voyageurs, après la plus heureuse navigation, abordèrent en Portugal. Toutes les informations que fit Alphonse, relativement à Dom Ramire, ne lui procurèrent que de bien foibles lumières; il s'affura seulement que depuis près de deux ans Dom Ramire n'avoit point reparu dans sa patrie, & quelques indices, fruits d'une infinité de recherches, persuadèrent à Alphonse que son père étoit en Angleterre ou en Russie. Alphonse savoit que des intérêts de famille appeloient Thélismar en Angleterre; ainsi, en quittant le Portugal, il eut la consolation de penser qu'il ne séjourneroit pas en France, & qu'il suivroit Thélismar & Dalinde dans un pays où il se flattoit de retrouver son père.

Thélismar, en approchant de la France, fit promettre à son jeune élève qu'il cacheroit avec soin à Dalinde ses sentimens & ses espérances. Vous allez voyager avec Dalinde, ajouta-t-il; je vous l'ai dit, Alphonse, le vœu de mon cœur est d'unir ensemble, par le plus saint des nœuds, deux objets, qui, maintenant, me sont presque également chers: mais enfin, Alphonse, vous ne pouvez, sans l'aveu d'un père, disposer de vous-même. Je ne doute pas que ce consentement

ne vous soit accordé ; cependant , comme l'impossibilité d'un refus n'est pas démontrée — O Ciel, que dites-vous ? — Si je vous présentais à Dalinde comme l'époux que je lui destine , elle vous verroit sans doute avec des yeux prévenus ; dans l'espèce d'incertitude où nous sommes , devons-nous hasarder de troubler le repos de sa vie ? — Moi ! troubler un instant son repos & le vôtre ; ah , j'aimerois mieux ne la revoir jamais ! Mais nous sommes si sûrs que mon père donnera avec transport son consentement ! — Enfin , si par un caprice bizarre il le refusoit ? — Quoi , mon père prononceroit l'arrêt de ma mort ! — Non , Alphonse , ou j'ai perdu tous les soins que je vous ai prodigués , ou vous sauriez supporter avec courage un semblable malheur : eh , quelle infortune peut accabler quand la vertu nous reste , & quand nous possédons un véritable ami ! — Ah , Thélismar ! Vous serez toujours l'arbitre souverain de ma destinée Ne disposez-vous pas à votre gré de mes actions , de mes opinions , de mes sentimens ? Cet ascendant suprême que vous avez sur moi , vous ne pouvez le perdre ; la raison , la vertu , la recon-

noissance & l'amitié vous l'assurent à jamais ; oui, je suivrai fidèlement la loi que vous m'imposez ; je verrai Dalinde , & je saurai me taire Cependant , quel effort ! . . . Mais vous l'exigez ; puis-je douter que je n'en sois capable ?

Les Voyageurs arrivèrent à Bordeaux ; ils en partirent sur le champ. Leur voiture cassa à trente lieues de Paris ; ils furent obligés de s'arrêter dans le lieu où ils se trouvoient. Thélismar écrivit à sa femme ; il lui manda qu'il seroit sûrement à Paris le lendemain sur les cinq heures après midi au plus tard , & il donna cette lettre à un courier qui partit au moment même. Avant la naissance du jour , Thélismar & son Élève montèrent en voiture & prirent la route de Paris. Aux premiers rayons de l'aurore , Alphonse , transporté , embrassa Thélismar. Quel beau jour , s'écria-t-il , je verrai Dalinde avant qu'il finisse ! Songez à vos promesses , reprit Thélismar , craignez de vous trahir dans cette première entrevue . . . — Ah , je suis sûr de moi . . . — N'y comptez pas trop , & si vous m'en croyez , modérez dès-à-présent des transports & l'excès d'une joie qu'il faudra cacher entièrement dans quelques heures. Parlons d'autres choses . . . — Et le puis-je ! . . . —

N'en doutez pas. Desirez-vous acquérir un empire absolu sur vous-même ? Accoutumez-vous à régler à votre gré votre imagination , & à vous distraire facilement de quelque idée que ce puisse être. — Mais pourvu que ma conduite soit toujours raisonnable, qu'importent mes pensées ?.... — Comment donnera-t-on des preuves éclatantes de courage , si habituellement on est foible & lâche ? celui qui se laisse maîtriser par son imagination , celui qui ne fait ni écarter un souvenir dangereux , ni rejeter une pensée qui lui plaît , aura-t-il la force de ne consulter jamais que la raison dans toutes les circonstances où il faut agir ? Il est *deux sortes d'idées* , celles qui s'offrent naturellement à notre esprit , & celles que nous inspirent la réflexion & la sagesse. Les premières, presque toujours frivoles ou dangereuses, sont produites par nos passions, par nos sensations, & par les objets qui nous frappent ; en ne les rejetant jamais on cesse d'être libre , puisqu'on renonce à la faculté *de choisir ses pensées* ; alors si on a des passions vives on s'égare ; si l'on n'en a point, on végète. Il ne faut donc pas s'arrêter à une pensée parce qu'elle est agréable, ou parce qu'elle se présente ; mais il faut l'écarter si elle

est minutieuse ou condamnable ; enfin on doit chercher des sujets de méditation ; & diriger avec choix sa pensée sur des objets utiles. C'est pour les autres que nous parlons ; on doit tâcher de plaire dans la conversation ; mais la faculté de penser nous est donnée pour perfectionner notre esprit & notre cœur : nous pervertissons l'usage de cette faculté si noble, quand nous arrêtons notre imagination sur des objets peu dignes de nous occuper , & sans doute les pensées les plus secrètes d'un Sage sont encore plus pures & plus sublimes que ses leçons. A ces mots Alphonse soupira , & garda le silence pendant quelques instans ; ensuite , faisant un effort sur lui-même , il reprit la parole : Thélismar mit la conversation sur les voyages , il fit une récapitulation de tout ce qu'Alphonse avoit vu ; Alphonse finit par écouter Thélismar avec plaisir ; enfin on parla de physique , de chimie. Que vous êtes heureux , disoit Alphonse à Thélismar , vous savez tout , il est impossible que rien puisse jamais vous étonner ou vous paroître nouveau. Quelle est votre erreur , reprit Thélismar ; les cieux , la terre , tout ce qui nous environne , l'univers enfin est l'ouvrage d'un Être suprême , c'est un livre

éternel où l'homme jusqu'à la fin des temps trouvera toujours des secrets impénétrables & des objets nouveaux, il y dévoilera dans chaque siècle des mystères sublimes, sans pouvoir jamais parvenir à tout connoître. En s'entretenant ainsi on approchoit de Paris ; bientôt les Voyageurs , presque également émus, cessèrent tout-à-coup de parler. Après un long silence, convenez, dit Alphonse à Thélismar, que dans ce moment *vous ne choisissiez pas vos pensées*, & que vous êtes enfin forcé de vous arrêter à celle qui se présente si naturellement à présent ? Comme Alphonse achevoit ces mots, l'homme à cheval qui couroit en avant, s'approcha de la portière, en disant à Thélismar qu'on voyoit dans les airs le phénomène le plus surprenant. Thélismar met la tête à la portière, & découvre en effet au-dessus des nuages, du côté de Paris, un petit corps arrondi, opaque & noirâtre, qui paroissoit, en se mouvant, s'approcher lentement de la prairie. Thélismar étonné, considéroit attentivement ce phénomène, & sa surprise augmenta en voyant ce corps s'agrandir & devenir lumineux ; alors il voulut descendre pour le mieux examiner, d'autant plus que le postillon effrayé, venoit d'arrêter

ses chevaux. Alphonse & Thélismar se trouvèrent dans une prairie charmante, ils étoient à Arpajon, à six lieues de Paris. Cependant le globe de feu sembloit toujours augmenter de volume ; c'est, disoit Alphonse, un météore à peu près semblable à celui que j'ai vu en Espagne aux environs de Loxe. Ce n'est point un météore, reprenoit Thélismar. — Qu'est-ce donc ? — Je ne puis le concevoir.... Il s'approche toujours, voyez comme il devient brillant.... Avez-vous une lorgnette?.... — Oui. — Donnez-la moi. En disant ces paroles, Thélismar prend la lorgnette qu'Alphonse lui présente, & fixant de nouveau le globe, cela est incroyable, s'écria-t-il, je crois distinguer au-dessous de ce globe une espèce de vaisseau, de barque qui y semble attachée.... c'est certainement une illusion.... Tenez, regardez à votre tour. Alphonse reprend la lorgnette, & au bout de quelques secondes, il fait un cri, en disant : *j'y vois un homme*. Thélismar se met à rire ; tout est expliqué, dit-il, c'est apparemment le Scythe Abaris qui voyage (a). Votre incrédulité ne me surprend pas, reprit Alphonse, car moi

(a) Abaris reçut d'Apollon une flèche sur laquelle il traversoit les airs.

qui le vois je ne le crois assurément pas.... Mais.... cependant.... juste Ciel.... quel enchantement est ceci!.... maintenant je vois distinctement deux personnes. En achevant ces paroles Alphonse se frotte les yeux.... la lorgnette lui tombe des mains, il regarde Thélismar, qui, immobile d'étonnement, gardoit un profond silence. Quelques minutes s'écoulent, le globe, s'avancant toujours, paroît enfin au-dessus de la prairie. Je n'en puis plus douter, s'écria Thélismar, ce globe d'or & de pourpre contient des êtres animés.... je les vois!.... O prodige inconcevable qui confond la raison, triomphe heureux de l'audace & du génie!.... est-il possible que le Ciel ait permis à l'homme d'oser mettre cet espace immense entre lui & l'élément dont il fut formé, & dans le sein duquel la nature a placé son tombeau!.... Thélismar parloit encore, lorsque le globe, qui planoit sur sa tête, s'abaisa majestueusement; alors, dans le char éclatant suspendu au globe, on distingue deux figures célestes, ce sont des femmes, l'une a la beauté imposante & noble de Junon ou de Minerve; l'autre, vêtue de blanc & couronnée de roses, ressemble à l'Aurore & à la Déesse charmante des fleurs & du printemps.

76 *LES VEILLÉES*

Alphonse s'élance vers le globe , une violente palpitation de cœur le force à s'arrêter.... Non, s'écrie-t-il , ces objets ravissans ne sont point des créatures mortelles!.... Elles s'approchent.... elles se tiennent embrassées.... Ah, sans doute, c'est la Vertu & l'Innocence qui descendent du Ciel , & qui viennent sur la terre nous rendre l'âge d'or!... Mais, grand Dieu.... est-ce encore une illusion nouvelle!.... O Dalinde ! cette jeune Divinité , pour mieux nous charmer, s'offre sous votre image.... Je n'ose en croire mes yeux; mais mon cœur ne peut me tromper.... Oui , c'est elle !... O Ciel , c'est Dalinde elle-même.... En prononçant ces paroles , Alphonse éperdu , appelle Thélismar. Dans ce moment le globe & le char touchent enfin la terre. Thélismar pousse un cri pénétrant , & pâle , tremblant , transporté de joie , en même-temps glacé par la surprise & par le saisissement , il précipite ses pas. Les deux Divinités volent à sa rencontre & se jettent dans ses bras. Alphonse , hors de lui , accourt , il n'ose tomber aux genoux de Dalinde , il s'arrête , & l'excès de son trouble & de son émotion le force à s'appuyer contre un arbre , car ses jambes tremblantes ne pouvoient le soutenir. Dans les

premiers momens d'une joie si vive , le globe magique , le char , le prodige , tout fut oublié , Thélismar ne voyoit que sa femme & sa fille , & sa curiosité étoit suspendue par un charme au-dessus de tous les enchantemens. Alphonse , témoin de cette réunion touchante , ne goûtoit pas une joie sans mélange , il contemploit avec ravissement Dalinde , il jouissoit avec transport du plaisir si doux de comprendre enfin son langage , & de lui entendre dire à Thélismar tout ce que l'affection filiale peut inspirer de plus tendre ; mais cette scène intéressante retraçoit à sa mémoire le souvenir de son père , & il connut qu'un seul remords suffit pour empoisonner la félicité la plus pure. Cependant la réflexion ramenant bientôt la surprise & la curiosité , Dalinde & sa mère furent vivement questionnées par Thélismar. Elles répondirent qu'elles ne s'étoient servies du *globe aérostatique* , qu'après avoir vu des expériences qui en prouvoient la sûreté ; que sachant le jour de l'arrivée de Thélismar , & ayant le vent favorable , elles n'avoient pu résister au desir de lui causer une surprise , qui , d'ailleurs avanceroit l'instant de le revoir ; qu'enfin , logeant chez un physicien qui avoit un globe

tout prêt , elles avoient saisi une occasion si favorable de voler au-devant d'un époux & d'un père si chéri : elles ajoutèrent qu'en planant au-dessus de la prairie d'Arpajon , elles avoient distingué une voiture & des chevaux , & qu'alors elles étoient descendues. Après cette explication , on se rapproche du globe , & la femme de Thélismar fit en peu de mots le détail intéressant des expériences faites à la Muette & aux Tuileries. Thélismar s'attendrit lorsque sa femme lui dépeignit l'enthousiasme général que ces expériences sublimes avoient excitées , & l'admiration qu'éprouvoit la Nation entière pour l'Auteur immortel de cette découverte , & pour les illustres Physiciens dont l'audace héroïque avoit procuré à la France un spectacle si pompeux & si nouveau. Thélismar apprit avec plaisir que tous les Savans partageoient l'enthousiasme si fondé de la Nation. Alphonse s'étonna que la triste & noire Envie n'eût pas empoisonné le triomphe de l'Auteur d'une découverte si brillante. Un peu de réflexion fera cesser votre surprise , reprit Thélismar , on reçoit avec transport la lumière qui peut guider vers le but qu'on se propose ; songez qu'un Chimiste ou un Physicien , en faisant une grande

découverte , ouvre une nouvelle carrière à tous les Savans , il leur fournit la matière d'une infinité de spéculations intéressantes , & une foule d'idées neuves ; il leur offre enfin de nouveaux moyens de se distinguer & d'acquérir de la gloire. Mille découvertes brillantes doivent naître d'une découverte sublime ; chaque Savant n'est occupé que du soin de perfectionner la découverte & d'en tirer tout le parti qu'on en peut attendre. Ainsi bien loin de chercher à diminuer le mérite de la première invention , il n'emploie ses talens & son génie qu'à la rendre plus utile , & par conséquent plus glorieuse. Vous me charmez , dit Alphonse ; il existe donc une carrière dans laquelle les hommes peuvent , en courant vers le même but , se surpasser & s'atteindre sans se haïr ! noble arène où le vainqueur est couronné par ses rivaux , où le triomphe d'un seul cause la joie de tous , & devient pour eux une source inépuisable de gloire & de succès nouveaux. Ah , pourquoi les Gens de Lettres ne donnent-ils pas cet exemple sublime ! Vous demandez une chose impossible , répartit Thélismar , on ne peut nier un fait prouvé : une découverte constatée par

des expériences est au-dessus de toute critique , de toute censure ; il n'en est pas ainsi des ouvrages d'imagination ; avec la meilleure volonté du monde un Auteur ne sauroit démontrer géométriquement que son ouvrage est bon ; il a beau le dire de mille manières dans sa Préface , chacun peut lui soutenir le contraire ; & quand il auroit fait un chef-d'œuvre , le mauvais goût & la mauvaise foi le contesteroient toujours ; de-là naissent ces disputes , ces critiques amères , ces inimitiés qui deshonnorent la littérature. Enfin le Savant ne peut rien écrire de neuf & de lumineux , qui ne soit utile à tous les autres Savans ; tandis que l'esprit & les talens d'un Homme de Lettres ne peuvent servir qu'à sa propre gloire. Ainsi par la nature même des choses , on doit trouver en général , beaucoup plus d'union , de justice & de vertu parmi les Savans , que parmi les Gens de Lettres. Après cette conversation , on se promena dans la prairie , ensuite on monta en voiture , & l'on reprit le chemin de Paris , où l'on arriva sur les dix heures du soir.

Thélismar ne séjourna point à Paris , & partit sans délai avec sa famille & Alphonse pour l'Angleterre.

gleterre. Ils passèrent quelque temps à Londres, & ils n'y apprirent aucune nouvelle de Dom Ramire; ils se rendirent dans le Comté de Darby. Arrivés à Buxton, Thélismar proposa une promenade. Lorsqu'ils furent en chemin, je vais, dit Thélismar, vous conduire à une fontaine qui, par les vertus fabuleuses qu'on lui attribue, seroit beaucoup mieux placée dans la Sicile ou dans la Grèce, que dans cette Province. On prétend qu'elle ne coule que pour les cœurs constans, & que tout amant coupable de la plus légère infidélité, ne peut boire de ses eaux, parce qu'elles s'arrêtent, aussi-tôt qu'il en approche. Il y a long-temps ajouta Thélismar, que j'ai entendu faire ce vieux conte, dont la galanterie rappelle la fontaine Acadine & l'histoire d'Argyre (33). Thélismar achevoit ses mots, lorsque ses guides lui parlèrent en Anglois, langue qu'Alphonse n'entendoit pas. Ils me disent, reprit Thélismar, que nous sommes à cent pas de la fontaine; mais comme le chemin est rempli de ronces & de pierres, ils vont aller devant avec nos gens, pour nous frayer la route. Reposons-nous sous ces arbres: ils nous appelleront, lorsqu'ils auront netoyé le chemin. Thélismar s'assit sur le

82. LES V E I L L É E S

gazon , entre sa femme & sa fille. Au bout d'un demi-quart d'heure , on vint les chercher , & ils se rendirent à la fontaine. Je vais , dit en riant Thélismar à sa femme , vous prouver une fidélité dont j'espère que vous n'avez jamais douté ; d'ailleurs , cette belle source si claire & si abondante invite à boire ; ainsi , je consens volontiers à subir cette épreuve d'une constance parfaite. En disant ces paroles , Thélismar s'approcha de la source , & but à plusieurs reprises. Eh bien , s'écria-t-il , qu'on dise à présent que les hommes sont inconstans ! Vous voyez . . . Mais , poursuivit-il , Alphonse , avez-vous soif ? . . . Non , répondit Alphonse en souriant ; cependant je veux bien boire aussi. Allons , venez , reprit Thélismar. Comme Alphonse s'approchoit , Thélismar , l'empêchant de se baisser ; Quoi , lui dit-il tout bas , vous avez le front de vous exposer à cette épreuve ? Souvenez-vous de la Grèce , & de cette jeune Zoë . . . — Ah , Thélismar , que vous êtes cruel ! . . . — Enfin , vous venez de vous engager témérairement ; il n'est plus temps de vous dédire , il faut boire. Pendant ce dialogue , Dalinde s'étoit avancée ; & Alphonse , craignant qu'elle n'entendît les plaisanteries de

Thélismar , se pencha vers la fontaine ; il approche ses lèvres de la source ; dans ce moment l'eau s'arrête , & cesse entièrement de couler. Alphonse confondu , hors de lui , éprouve un battement de cœur d'une violence inexprimable. ... Pétrifié d'étonnement , il reste immobile à sa place. Dalinde rougit en souriant d'un air un peu contraint , & Thélismar en silence , considéroit malignement ce tableau. Enfin , prenant la parole , & s'adressant à Alphonse : Allons , profane , dit-il , éloignez-vous de ces bords sacrés ! ... Certainement , interrompit Alphonse , cette fontaine est factice ! Il n'est pas possible.... Jé vous proteste , reprit Thélismar , qu'elle est naturelle.... — Il est certain qu'elle en a bien l'air ; mais vous , qui possédez tant de secrets merveilleux , vous en avez sûrement pour arrêter , quand vous voulez , le cours des fontaines. ... — Ce secret seroit en effet merveilleux ! ... — Je vous ai vu faire des choses aussi surprenantes. ... — Celle-ci cependant surpasse mon pouvoir ; je vous donne ma parole , que je n'ai nulle influence sur cette fontaine , & que le prodige qui vous étonne est uniquement l'ouvrage de la seule natnre. Ce soir je tâcherai de vous expliquer ce phénomène : en attendant ,

Alphonse, cédez-moi votre place ; comme j'ai la conscience nette, je la prends sans crainte, malgré la disgrâce que vous venez d'éprouver. Regardez, maintenant vous allez voir l'eau reparoître. En effet, comme Thélisinar approchoit de la fontaine, la source jaillit impétueusement ; & Thélisinar , après avoir joui un moment de son triomphe , prit Alphonse sous le bras , & quitta cette fontaine merveilleuse (34).

Alphonse n'étoit plus assez ignorant pour croire à l'enchantement de la fontaine ; & même , en y réfléchissant , il devina à peu près les causes d'un effet si extraordinaire ; mais la plaisanterie de Thélisinar l'avoit tellement déconcerté , que pendant toute la promenade , il ne put se remettre de son embarras. Thélisinar ne fit pas semblant de s'appercevoir de sa tristesse & de sa distraction ; & le soir , lorsqu'ils furent seuls : avez-vous remarqué , lui dit-il , à quel excès Dalinde a rougi , quand elle a vu la fontaine s'arrêter pour vous ? Cette vive rougeur , effet du premier mouvement , m'a fait craindre qu'elle n'eût quelque soupçon de nos projets ; & pour la dérouter , je lui ai fait une fausse confidence.... — O Ciel ! Que lui avez-vous dit ? ... — Que vous

aviez un engagement qui m'étoit connu ; qu'enfin vous aimiez une jeune personne de votre pays , une charmante Portugaise.... — Ah Thélismar , est-il possible !... — J'ai mêlé la vérité avec la fable : j'ai ajouté qu'une jeune Grecque vous avoit causé quelques distractions , & que c'étoit à ce sujet que j'avois imaginé la plaisanterie de la fontaine.... — Ah grand Dieu !... Et qu'a dit Dalinde ?... Elle m'a fait une singulière question ; elle m'a demandé le nom de cette jeune Grecque , & tout bonnement j'ai nommé Zoë.... — Quoi , Thélismar , vous auriez eu la cruauté !.... — Comment , la cruauté ! Je vous assure que Dalinde m'a écouté sans trouble & sans chagrin ; seulement j'avouerai qu'elle a eu l'air attentif & un peu surpris.... — Ah ! Je ne doutois pas de son indifférence.... Quand je vous accuse de cruauté , je ne gémis que sur moi-même !.... — Mais soyez donc conséquent ; nous sommes convenus qu'il ne falloit pas que Dalinde pût soupçonner nos engagements.... — Oui , vous m'avez ordonné de lui cacher mes sentimens.... — Et jusqu'ici , je n'ai qu'à me louer de votre obéissance , elle est telle que je puis la désirer.... — Ah ! si vous saviez à quel point cet effort est doulou-

reux ! . . . Quand j'ai pris un engagement si cruel ; je ne connoissois Dalinde qu'imparfaitement ; . . . Depuis deux mois je l'entends , je la vois tous les jours ; vous m'avez permis d'aspirer à sa main , & vous me forcez au silence ! . . . — Oui , je vous ai promis Dalinde ; mais à condition que vous sauriez mériter toute mon estime. L'époux de Dalinde ne fera point un homme ordinaire... — Ah ! Qui pourroit aspirer à ce titre , s'il falloit être digne d'elle pour y prétendre ! Pardonnez des murmures insensés , ô Thélismar ! Je ne puis mériter le prix que vous daignez me promettre ; mais du moins , pour l'obtenir , il n'est point de sacrifice que je ne fasse avec transport. Parlez , qu'exigez - vous ? — Une seule chose , qui me répondra de toutes vos vertus , qui m'en garantira la solidité.... Enfin , que vous ayez un empire absolu sur vous-même. — Je vous renouvelle la promesse de cacher à Dalinde un attachement que chaque instant passé près d'elle semble accroître. . . . — Cela ne suffit pas ; Dalinde a de l'esprit & de la pénétration , elle voit ma tendresse pour vous , & si elle ne croit pas votre cœur engagé , elle soupçonnera bientôt la vérité. Il faut donc encore que vous me juriez de ne

rien dire , qui puisse la dissuader de l'idée que vous aimez en Portugal.... — Quoi ! vous voulez que je la trompe ? — Non ; vous croyez bien qu'elle ne vous fera point de questions ; ainsi , vous ne ferez point dans l'embarras de lui déniguer la vérité à cet égard. Je vous ai confié ce que je lui ai dit : tout ce que je vous demande , c'est que vous ne me trahissiez pas , & que , par des phrases indirectes , vous ne cherchiez point à détruire l'opinion que je lui ai donnée.... — Dalinde imagine que je suis sensible , & que ce n'est pas pour elle.... O Ciel ! — Laissez-la dans son erreur ; je l'exige , & j'attends de vous cet effort.... — Je vous obéirai , mais vous me déchirez le cœur ! — Quelle expression exagérée ! Paroîtrez - vous aux yeux de Dalinde inconstant ou perfide ? Ce que je vous prescris ne peut diminuer son estime pour vous ; cet excès de douleur n'est donc qu'une foiblesse. A ces mots Alphonse ne put retenir ses larmes : Thélismar l'embrassa , & changea d'entretien.

Thélismar partit de Buxton , & conduisit sa femme & sa fille jusqu'aux frontières de l'Ecosse (35). Là , ils se séparèrent ; Dalinde & sa mère prirent

la route d'Edimbourg. Il fut convenu qu'elles iroient en Ecosse , chez un parent , ancien bienfaiteur de la femme de Thélismar , qui les attendoit avec impatience ; & que durant ce temps , Thélismar & Alphonse feroient le voyage de l'Islande. Cette séparation fut d'autant plus cruelle pour Alphonse , qu'il laissoit Dalinde persuadée de son indifférence , & qu'il falloit , en s'arrachant d'auprès d'elle , lui cacher la douleur qu'il éprouvoit de la quitter. Il se conduisit dans cette occasion avec une force & une fermeté qui surpassèrent même les espérances de Thélismar ; craignant de se trahir , à peine dans les derniers adieux osa-t-il regarder Dalinde , & lui dire ce que la simple politesse eût exigé.

Lorsqu'il se trouva seul avec son ami , il fit éclater ses regrets ; mais les tendres éloges de Thélismar en adoucirent bientôt l'amertume. Ils s'embarquèrent , & arrivés en Islande , ils furent à Skalhott , d'où on les conduisit à Geizer. Ils admirèrent d'abord dans ce lieu sauvage une cascade naturelle , d'une élévation prodigieuse ; mais un spectacle plus nouveau fixa toute leur attention. Jetez les yeux de ce côté , dit Thélismar , & regardez ces colonnes superbes de

rubis, d'ivoire & de cristal, qui couvrent cette plaine immense.... Alphonse se retourne, & dans une vaste étendue de terrain remplie de gouffres & de rochers, il voit s'élever dans les airs à des hauteurs & des distances inégales, une multitude de jets d'eau de diverses couleurs : les uns d'un rouge éclatant, les autres d'une blancheur éblouissante, quelques-uns d'une eau pure & limpide, & presque tous paroissant s'élancer jusqu'aux nues (36). Alphonse & Thélismar ne pouvoient se lasser de contempler un spectacle si brillant & si beau : ils admirèrent encore dans la même Isle beaucoup d'autres phénomènes aussi curieux, & après avoir vu tout ce que l'Islande offre d'extraordinaire & d'intéressant, ils se rembarquèrent, & retournèrent en Angleterre. Alphonse revit Dalinde, & les chagrins de l'absence furent oubliés; mais le soin pénible de cacher sa joie, en corrompit toute la douceur.

Thélismar quitta l'Angleterre, & avec une satisfaction inexprimable, il s'embarqua pour aller en Suède. Après tant de travaux & de si longs voyages, il jouit enfin du bonheur de se retrouver au milieu de sa famille, de ses amis, & dans sa patrie. Il eut le plaisir de revoir ce

vertueux Zulaski chez lequel il avoit logé aux Isles Açores , & dont la maison fut si miraculeusement lancée dans la mer. Thélismar apprit avec joie que la piété filiale de ce jeune homme le rendoit l'objet de l'admiration publique ; que son Souverain l'avoit comblé de bienfaits ; que, pour comble de bonheur , il avoit retrouvé sa Maîtresse fidelle ; qu'enfin il étoit marié & le plus heureux de tous les hommes. Thélismar voulut le contempler au sein de sa famille. Il vit Zulaski entre son père & sa femme , & tenant sur ses genoux son fils , jeune enfant à peine âgé de deux ans. O Zulaski , dit Thélismar , quel sort est comparable au vôtre ? Cette femme , cet enfant que vous chérissez , votre fortune , votre réputation , tout ce qui fait vos plaisirs , votre félicité , votre gloire , vous le devez à la vertu ! Ce bonheur est d'autant plus pur qu'il inspire trop d'intérêt pour exciter l'envie : les qualités qui ne sont que brillantes font plus d'ennemis qu'elles ne procurent d'admirateurs ; mais celles qui ne viennent que du cœur , entraînent , obtiennent le suffrage universel. On ne peut éblouir les hommes sans blesser leur orgueil ; quand on les étonne , souvent on les irrite ; & toujours quand on les

touche on les subjuge. Et ce fils, tendre objet de vos plus chères espérances , que n'êtes-vous pas en droit d'en attendre ! Pour lui faire connoître l'étendue des devoirs sacrés de la nature , pour le rendre digne de vous , il ne faudra que lui conter votre histoire.

Cependant, Alphonse plus que jamais dévoré d'inquiétudes sur la destinée de son père, conservant encore l'espérance de le trouver en Russie, déclara à Thélismar qu'il étoit décidé à partir pour Pétersbourg. Thélismar imaginant facilement à quel point Alphonse seroit à plaindre, si cette dernière recherche étoit infructueuse, ne voulut point l'abandonner & partit avec lui. Ils trouvèrent à Pétersbourg Frédéric, cet ancien ami de Thélismar, qu'ils avoient rencontré dans l'Isle de Policandro. Je suis destiné, leur dit Frédéric, à vous faire voir & à voir avec vous des choses extraordinaires. Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire dans un Palais de crystal.... Nous favons, interrompit Alphonse, que vous nommez ainsi une caverne formée par la nature.... Pour cette fois, reprit Frédéric, ce n'est point une façon de parler : vous allez voir un véritable Palais de crystal, bâti par des

hommes, & suivant les règles de la plus élégante architecture ; cette assurance ne put persuader Alphonse, & Frédéric, pour lui ôter son incrédulité, le conduisit sur le champ dans ce merveilleux Palais. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, Alphonse fit une exclamation de surprise en voyant en effet un Palais transparent, d'une superbe architecture, & qui paroissoit formé de crystaux de diverses couleurs. Avançons, dit Frédéric, votre étonnement va redoubler. Regardez cette batterie de canons ! Que vois-je, s'écria Alphonse, des canons de crystal !... Comme il disoit ces mots, son oreille fut frappée par des sons harmonieux. Ces concerts, reprit Frédéric, viennent du Palais enchanté. L'entrée en est ouverte ; osez-vous pénétrer dans un lieu qui ne peut être habité que par des Fées ? Oui, répondit Alphonse en souriant, je suis maintenant trop familiarisé avec les enchantemens pour les craindre. En achevant ces paroles il passa sous les brillans portiques du Palais, & conduit par les accords mélodieux d'une musique céleste, il arriva dans un magnifique salon dont les colonnes & les murs de la même matière que le reste du Palais, étoient ornés de guirlandes & de festons de roses. Des

girandoles de crystal placées dans les angles du salon, portoient un nombre infini de bougies dont la lumière se réfléchissant de tous côtés produisoit une clarté éblouissante; mais ce qui frappa le plus Alphonse, ce fut la beauté des femmes qu'il trouva rassemblées dans ce Palais magique. Il n'eut pas de peine à les prendre pour des Fées: elles étoient vêtues à-peu-près comme on nous peint Calypso ou les Nymphes de Diane; telles qu'Aréthuse ou la belle Atalante. Leur parure étoit formée de la dépouille des animaux pris à la course ou vaincus à la chasse. Des agraffes de diamans rattachoient leurs manteaux d'hermine & de martre; & dans cet habit superbe, leur beauté, leurs charmes effaçoient l'éclat du brillant séjour qu'elles habitoient.

Alphonse en quittant ce Palais fut enfin de quelle matière cet édifice étoit formé. Il apprit que les glaces de la rivière de Neva en avoient fourni tous les matériaux (37). Quoi, Maman, s'écria César, un Palais de glace!.... Cela est-il bien vrai?.... — Rien n'est plus certain.... — Et comment ce Palais rempli de lumières ne fondoit-il pas?.... Comment avoit-on pu trouver une glace assez épaisse pour le construire?

D'ailleurs vous avez dit que cette glace étoit de diverses couleurs — Mes notes répondront à toutes ces questions — Oh que j'ai envie de les voir ces notes ! Maman, vous aviez bien raison, il n'y a point de contes de Fées plus merveilleux que le vôtre; mais, chère Maman, reprenez-en le fil; nous ne vous interromperons plus. Il est trop tard, dit Madame de Clémire, demain vous apprendrez le reste de l'histoire d'Alphonse.

Le lendemain au soir, Madame de Clémire reprit ainsi la lecture de son Manuscrit.

— Toutes les recherches d'Alphonse, relativement à son Père, furent aussi infructueuses que celles qu'il avoit faites en Angleterre. Accablé de douleur, il trouva dans l'affection de son généreux bienfaiteur les seules consolations qu'il fût susceptible de recevoir. Vous ne pouvez, lui dit Thélismar, disposer de votre main sans l'aveu de votre père : le devoir & les loix mêmes s'y opposent. Il faut, cher Alphonse, vous soumettre à votre destinée. Vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour retrouver votre père, maintenant il faut attendre avec résignation l'âge où les loix vous permettront de disposer de vous-

même.... D'ici-là vous serez séparé de Dalinde, vous ne la reverrez que pour recevoir sa main.... vous passerez cet espace de temps, continua Thélifmar, dans la Suède, dans une maison qui m'appartient & que j'habitois avant mes voyages : je vais vous y conduire. Je vous y laisserai seul. J'irai à Stokolm rejoindre ma famille. Nous serons séparés; mais du moins nous habiterons le même pays, & nous avons la certitude d'être pour toujours réunis dans deux ans. Hélas, dit Alphonse, quel exil ! quelle séparation ! Encore, si Dalinde connoissoit mes sentimens ! si je pouvois me flatter d'obtenir sa pitié !..... Mais je me soumets à mon sort : ah, puissent les peines que je vais souffrir expier les fautes de ma jeunesse ! Puisse le Ciel, touché de mon repentir, me rendre un père qui m'a coûté tant de larmes !

Thélifmar partit de Pétersbourg & conduisit Alphonse dans la retraite qu'il lui destinoit. C'étoit un antique château, situé dans un lieu sauvage aux environs de Salseberist. Voilà donc, dit Alphonse, la solitude où je dois passer deux ans ! Sans le souvenir déchirant de mes fautes & de mon père, je pourrois supporter avec courage cet exil rigoureux ; mais je serai seul avec mes

remords ! Conservez de si justes regrets ; dit Thélismar ; mais ne vous laissez point abattre par la tristesse ; occupez-vous du soin de perfectionner dans la retraite les connoissances dont je vous ai donné les élémens. Je vous ai promis jadis un *trésor* que vous êtes maintenant en état d'apprécier. Voyez-vous sur ces tablettes cette longue suite de volumes ? Voilà , mon cher Alphonse , l'ouvrage immortel qui achevera de vous dévoiler les secrets de la nature. Je ne vous quitterai que dans quelques jours. Nous parcourerons ensemble les environs de ce château , & vous trouverez dans ces lieux agrestes des objets dignes d'exciter votre curiosité.

Le lendemain matin Thélismar & le triste Alphonse montèrent en voiture au lever de l'aurore. Thélismar promit une promenade intéressante ; mais Alphonse étoit trop profondément absorbé dans sa mélancolie pour pouvoir espérer que rien pût l'en distraire. Après avoir fait près de trois milles , ils arrivèrent dans un lieu aride & sauvage , entouré de tous côtés d'énormes montagnes. Arrêtons-nous , dit Thélismar. Alphonse , si je ne connoissois pas votre courage ; je ne vous aurois point amené dans ce désert ;

car

car nous allons tenter une entreprise très-périlleuse : avançons.... A travers ces rochers , n'apercevez-vous pas plusieurs gouffres.... Nous allons descendre dans ces abîmes. Thélismar achevoit ces mots , lorsque deux hommes d'un aspect effrayant s'approchèrent de lui. Ils étoient enveloppés de longues robes d'une couleur sombre. Ils avoient les bras nus & tenoient des torches allumées. Voilà nos guides , dit Thélismar ; il faut nous séparer ici , nous nous rejoindrons bientôt.

En disant ces paroles , il s'éloigne avec l'un des deux inconnus. Alphonse suit l'autre qui marche devant en silence. Après avoir fait quelques pas , Alphonse se trouve sur le bord d'un gouffre ; il s'arrête , & il aperçoit à l'ouverture de cet abîme un petit tonneau qui paroît suspendu en l'air. Le guide d'Alphonse s'élance dans cette espèce de barque. Alphonse s'y place à côté de lui. Alors le guide , tenant toujours sa torche allumée , fait entendre sa voix lugubre. Au moment où l'air retentit de ses chants funèbres la barque s'enfonce dans l'abîme. Une main invisible semble la précipiter au fond du gouffre. Alphonse levant les yeux n'aperçoit plus le Ciel que comme un point imperceptible. Bientôt il le perd entière-

ment de vue, & ne voit plus que son étrange compagnon qui lui retrace l'image du farouche Batelier des Enfers.

Cependant, au bout d'un quart d'heure, Alphonse commence à s'étonner de la longueur du trajet & de l'immense profondeur du précipice. Tout-à-coup il entend autour de lui des torrens impétueux tomber avec fracas de toutes parts. Ces chûtes d'eau qu'il ne peut voir, rappellent à son imagination les redoutables fleuves du Tartare. Sa curiosité s'accroît avec sa surprise; un pressentiment secret l'émeut & le trouble.... Il se sent attendri; il a peine à démêler lui-même ce qui se passe au fond de son cœur. Enfin la barque s'arrête. Il en sort précipitamment. Au même moment Thélismar accourt & vient le rejoindre, & après avoir fait quelques pas, Alphonse est frappé de la lueur d'une vive clarté. Il avance, & l'étonnement le rend immobile. Il se trouve dans un vaste & magnifique salon d'argent soutenu par des colonnes de même métal, auquel viennent aboutir quatre galeries spacieuses. Un ruisseau d'une eau pure coule au milieu du salon & des galeries. Cet édifice somptueux est éclairé par une infinité de lampes &

de flambeaux. Tout brille, tout éblouit dans ces régions souterraines. Les lumières se réfléchissent & se répètent sur l'argent des murs & des voûtes, & sur le crystal des eaux limpides qui traversent le salon.

Alphonse & Thélismar entrent dans les galeries, ils y trouvent un peuple immense employé à divers travaux. Au bout des galeries, Alphonse découvre des maisons, il voit passer des chevaux, des chariots, & son étonnement est au comble en appercevant un moulin à vent!.... Quoi, Maman, interrompit Caroline, une ville d'argent souterraine, & dans cette ville, des chevaux, des voitures & un moulin à vent?.... — Cette ville existe toujours telle que je viens de vous la dépeindre; mais laissez-moi finir mon Conte & ne m'interrompez plus.

Thélismar ramena Alphonse dans les galeries. Au moment où ils y entroient, Thélismar tressailla, en remarquant que la lumière des lampes paroît s'affoiblir; il lève la tête & voit voltiger en l'air une espèce de voile blanchâtre. Il prend brusquement Alphonse par le bras, l'entraîne avec lui & le force à se prosterner sur le plancher. A l'instant même, un cri terrible & géné-

ral fait retentir les voûtes du souterrain ; toutes les lumières sont éteintes ; une affreuse obscurité succède à l'éclat de la plus brillante illumination. Un profond silence augmente encore l'horreur de cette scène surprenante. Enfin , au bout de quelques secondes , on entend un bruit semblable à celui d'un coup de canon. Alors tout le monde se relève , on s'écrie qu'on est hors de danger. On rallume les lampes , & Thélismar se tournant vers Alphonse ; la mort , dit-il , a passé sur nos têtes. Tel est l'affreux péril où l'on est souvent exposé dans ces profonds abymes creusés par la cupidité. Hélas , ce n'est pas ce peuple malheureux , privé de la clarté du soleil , qui jouit des trésors qu'il arrache du sein de la terre ! La misère le force à descendre vivant dans ces tombes funestes. Au milieu des richesses qui l'entourent , il ne trouve même pas l'aisance ; il se consacre aux plus pénibles travaux , il détruit sa santé , il avance le terme d'une vie languissante.

Ah Ciel ! interrompit Alphonse , combien vous m'intéressez en faveur de ces victimes malheureuses (38) ! Mais , poursuivit Alphonse , quel nouvel événement vient d'arriver ! Voyez-vous tout ce monde qui se rassemble là-bas ? En

disant ces paroles , Alphonse retourne au bout de la galerie ; Thélismar le suit , & ils rencontrent un homme qui leur apprend que dans l'instant où la vapeur méphitique s'étoit répandue dans le souterrain , un ouvrier n'ayant pas éteint assez promptement sa lumière , avoit été blessé , & qu'on s'empressoit à le secourir. J'ai dans ma poche , dit Thélismar , un flacon qui peut lui être utile. Allons le voir.

Alors Alphonse & Thélismar précipitent leurs pas. Ils percent la foule rassemblée autour du blessé , & ils arrivent auprès de lui. Ce malheureux , sans connoissance , étoit étendu sur la terre. Il est mort , dit un de ses camarades , en voyant Thélismar s'avancer. Alphonse , pénétré de compassion , s'approche Il jette un œil mouillé de pleurs sur ce triste objet Il frémit recule s'élance vers lui le regarde encore d'un air égaré ; son sang se glace dans ses veines ; ses cheveux se hérissent sur sa tête , & comme s'il eût été frappé de la foudre , sans pouvoir prononcer une seule parole , il tombe évanoui à côté de l'infortuné dont la vue vient de produire en lui une si terrible révolution

Thélismar vole au secours d'Alphonse. Il recommande l'inconnu aux gens qui l'environnent en leur laissant son flacon & sa bourse, & il fait transporter Alphonse dans une autre galerie. Au bout d'un demi quart-d'heure, Alphonse fait un mouvement, il ouvre les yeux en poussant un cri douloureux. L'égarement du plus horrible désespoir se peint dans ses regards & défigure ses traits.... Mon père! s'écrie-t-il!.... C'est lui! c'est mon père!.... Barbares, rendez-moi mon père!.... Qu'on me conduise à ses pieds.... Je veux le revoir.... Je veux mourir près de lui.... Dans quels lieux, dans quel état devois-je, ô Ciel, le retrouver!.... Il n'est plus, & j'existe encore!.... Je jouissois de la clarté des Cieux, & mon père gémissait dans cet affreux abyme!.... Laissez-moi, poursuivit-il en repoussant Thélismar d'un air farouche, laissez-moi; fuyez un monstre indigne de revoir le jour. Je renonce au monde, au bonheur, à la lumière, ce souterrain sera mon tombeau; il est hélas, celui de mon malheureux père!.... Du moins la mort va nous réunir....

Alphonse, en prononçant ce discours d'une voix entrecoupée, faisoit de vains efforts pour

s'échapper des bras de son ami.... Arrêtez ! s'écria Thélismar , arrêtez ; Alphonse , méconnoissez-vous Thélismar ? ne reconnoissez-vous plus sa voix ? — Ah , je ne vois plus que mon père ! je n'entends plus que la voix de la nature qui crie dans le fond de ce cœur déchiré ! — Encore une fois , calmez - vous un instant , s'il est possible ; écoutez - moi. S'il est vrai qu'une ressemblance trompeuse ne vous ait point abusé.... vous pouvez encore conserver quelque espérance.... — Ciel ! il vivroit ! — Et la blessure peut-être n'est pas mortelle.... O Dieu ! s'écria Alphonse , en se précipitant à genoux , & en élevant ses bras vers le Ciel ; Dieu ! prends pitié de mes remords & de mon désespoir ; rends - moi mon père ! Ah , courons , cher Thélismar , daignez guider mes pas.... — Non , différons quelques instans une entrevue qui pourroit lui causer une révolution funeste.... — Mais il vit ? vous m'en répondez ? — Oui , je vous proteste que l'inconnu que vous avez vu sans connoissance n'est que blessé. J'ai donné l'ordre qu'aussi-tôt qu'il auroit repris ses sens , on le fit sortir du souterrain ; Il n'est plus ici.... — Il a donc repris sa connoissance ? il a parlé ? O Thélismar , ne me trompez-vous

point ?.... — Si vous ne me croyez pas , Alphonse , restez ici , interrogez tous les ouvriers ; pour moi je vais sur le champ soigner l'inconnu , car il est chez moi.... — Chez vous ? mon père est chez Thélismar ! se peut-il ? — Il est parti dans la voiture qui nous attendoit.... — Ah , courons , ne différons plus

A ces mots Alphonse & Thélismar quittèrent précipitamment la galerie ; ils reprirent leurs guides & sortirent du souterrain. Ils furent obligés de retourner à pied au château : cependant , à moitié chemin , ils trouvèrent des chevaux qu'on leur envoyoit. Alphonse questionna vivement sur son père les domestiques qui les conduisoient : il n'en put tirer que des réponses vagues & peu satisfaisantes. Ses soupçons & ses doutes se ranimèrent , & l'inquiétude qui le dévorait étoit d'autant plus insupportable , qu'il n'osoit la montrer à Thélismar. Enfin on arrive au château ; Alphonse veut en vain suivre Thélismar dans la chambre du malade : vous ne seriez point maître de vous , lui dit Thélismar ; si cet inconnu est votre père , demain je vous conduirai à ses pieds ; mais laissez-moi le temps de le prévenir.

Alphonse , obligé de se soumettre à cet Arrêt ,

passa la journée entière dans un trouble & une agitation dont il est impossible de peindre la violence. Enfin , ne pouvant plus supporter une incertitude déchirante, il prit la résolution de cacher à Thélismar ce qui se passoit au fond de son ame , & de s'introduire la nuit dans la chambre de son père. En effet , aussi-tôt que Thélismar fut couché , Alphonse se rendit sans bruit dans le corridor où le malade étoit logé. On lui avoit désigné la chambre qu'il occupoit ; il savoit que le lit étoit placé de manière qu'on pouvoit entrer sans être vu. Il ouvre doucement la porte ; il pose avec précaution , un pied tremblant dans la chambre. Au même instant il entend la voix de Dom Ramire. Transporté , hors de lui , il s'arrête , écoute ; mais , hélas ! que devient-il , en reconnoissant par les discours de son père , qu'il est dans l'accès du délire le plus effrayant.... Alvarès ! s'écrioit le malheureux Dom Ramire.... Alvarès ! viens me tirer du gouffre horrible où tu m'as précipité.... Prends pitié de mes peines ! Jette les yeux sur moi !.... Mais , du haut des Cieux , tes regards pourront-ils pénétrer jusqu'au fond de cet abyme ?.... O qu'il est affreux cet abyme ! J'y vois par-tout le tombeau de ton épouse &

de ton fils.... leurs ombres pâles & menaçantes me poursuivront-t-elles toujours?.... Dieu! que vois-je!.... Alvarès, ton fils arme le mien d'un poignard!.... Alphonse veut te venger; il veut me percer le cœur!.... Mon fils, arrête!.... est-ce à toi de me punir?.... Mon fils! tu me donne la mort & tu m'abandonnes.... Ah, viens du moins recevoir mon dernier soupir!.... A ces mots, Alphonse au comble du désespoir, veut s'élancer dans les bras de son père.... Dans ce moment Thélismar paroît, se précipite vers lui, & malgré ses cris & sa violence, l'entraîne hors de la chambre.

Cependant un Médecin que Thélismar avoit envoyé chercher arriva. Dom Ramire paroissoit plus calme. Le Médecin ne prononça pas d'abord. Il voulut voir l'effet de quelques remèdes. Dom Ramire reprit sa connoissance, & au point du jour le Médecin répondit de sa vie. Les transports de joie d'Alphonse égalèrent l'excès de douleur qu'il avoit ressentie. En reprenant l'espérance de conserver son père, il reprit toute sa tendresse & toute son obéissance pour Thélismar.

Depuis quelques heures Thélismar, pour la première fois, trouvoit Alphonse injuste, em-

porté, intraitable ; mais Alphonse rassuré sur l'état de son père, redevint soumis , raisonnable & plus tendre que jamais pour son bienfaiteur.

Dom Ramire en apprenant qu'il étoit chez Thélismar , fit un cri de surprise , & demanda Alphonse ; il ne fut plus possible de différer cette entrevue. Thélismar va chercher Alphonse & le conduit dans la chambre de Dom Ramire. Alphonse éperdu, baigné de larmes, court se précipiter à genoux auprès du lit de son père , qui lui tend les bras. O mon père ! s'écrie Alphonse , cher auteur de mes jours , vous m'êtes donc rendu !.... & vous daignez recevoir dans vos bras votre coupable fils.... Ah ! sans doute , vous lisez dans mon cœur ; vous y voyez mon repentir , mes remords , ma tendresse.... Mon père ! ma vie entière vous sera consacrée ; je ne veux exister que pour réparer mes fautes , pour vous rendre heureux , pour vous obéir.... O parlez-moi , mon père ! que j'entende le son si cher de cette voix révéérée !.... Que mon pardon confirmé par votre bouche me rende le repos , le bonheur que je ne pouvois retrouver qu'avec vous ! O , n'est-ce point une illusion , dit enfin Dom Ramire , est-ce Alphonse ? est-ce mon fils que je presse contre

mon sein ? Va , je n'accuse que moi de tes fautes & de mes malheurs ! Mais le Ciel est apaisé puisqu'il nous réunit Je te revois , je suis payé de tout ce que j'ai souffert La foiblesse de Dom Ramire l'empêcha d'en dire davantage ; il pâlit , & laissa tomber sa tête appesantie sur le visage de son fils. Alphonse effrayé se leva précipitamment & rappela le Médecin , qui le rassura ; mais qui défendit au malade de parler davantage.

La révolution que venoit d'éprouver Dom Ramire retarda un peu les progrès de sa convalescence. Cependant au bout de trois jours il fut en état de se lever. Alphonse alors lui conta toutes ses aventures. Dom Ramire témoigna à Thélismar la reconnoissance dont il étoit pénétré ; & quand il fut entièrement rétabli , il voulut aussi conter son histoire à Thélismar en présence de son fils. Il fit sans déguisement l'aveu de toutes ses fautes , & ne cacha aucune circonstance de l'histoire d'Alvarès , ce vertueux Hermite Portugais , qu'il avoit rencontré sur le Mont Serrat. Lorsqu'il en fut à l'époque de la fuite d'Alphonse , il continua son récit dans ces termes :

• Le départ de mon fils me pénétra d'une

» douleur d'autant plus vive qu'il me fut impos-
 » sible de ne pas regarder cet événement comme
 » une juste punition du Ciel , & l'effet des im-
 » précations prononcées autrefois contre moi
 » par un père infortuné. Hélas ! me disois-je ,
 » combien sont équitables les décrets de la Pro-
 » vidence ! J'abusai jadis de ma fortune & de
 » ma faveur ; le Ciel me ravit l'une & l'autre.
 » Mon ambition détestable priva le malheureux
 » Alvarès d'une épouse & d'un fils. La colère
 » Divine m'arrache enfin l'unique bien qui pou-
 » voit me tenir lieu de tous les autres..... Mon
 » fils ! ma seule espérance Alphonse m'aban-
 » donne ! & parvenu à ce comble de misère ,
 » je ne puis même me plaindre de mes maux. Je
 » n'en puis accuser le fort , ils sont tous mon
 » ouvrage ! C'est ainsi qu'en gémissant sur ma
 » destinée , j'étois forcé d'admirer la justice cé-
 » leste qui me poursuivoit. »

» Cependant , à force d'informations , j'appris
 » que mon fils avoit pris la route de Cadix. Je
 » ne pus suivre ses traces sur le champ , comme
 » j'en avois le desir & le projet. Arrêté à Gre-
 » nade par une fièvre violente , je fus obligé d'y
 » rester six semaines. Au bout de ce temps ,

» quoique je n'eusse plus l'espérance de rejoindre
 » mon fils , je persistai dans le dessein d'aller à
 » Cadix , me flattant que je pourrois du moins y
 » apprendre des nouvelles d'Alphonse. Arrivé à
 » Loxe , je m'arrêtai dans une auberge , où ,
 » d'après le signalement que je donnai de mon
 » fils , & les réponses de l'hôte , je fus , à n'en
 » pouvoir douter , que mon fils y avoit passé
 » quelques heures. Je voulus coucher dans sa
 » chambre ; j'examinai cette chambre avec autant
 » d'intérêt que d'émotion. J'aperçus quelques
 » caractères Portugais gravés sur les vitres. Je ne
 » pus méconnoître la main d'Alphonse , & je lus
 » deux vers dans lesquels le nom de Dalinde étoit
 » répété trois fois. Comme je retrouvais ce même
 » nom tracé sur les murailles , il me frappa , &
 » je l'écrivis sur mes tablettes. En arrivant à
 » Cadix , je m'informai d'Alphonse , & même de
 » *Dalinde*. Ces noms étoient inconnus à tous
 » ceux auxquels je m'adressai ; mais enfin j'appris
 » qu'un jeune - homme Portugais , qui cachoit
 » avec soin son nom & sa naissance , avoit passé
 » dix jours à Cadix , avec une jeune personne
 » qu'on le soupçonnoit d'avoir enlevée , & que
 » ces deux fugitifs étoient partis pour la France ,

» avec le projet de s'y fixer. Je ne doutai point
 » que mon fils ne fût le ravisseur , & la jeune
 » personne cette Dalinde, dont j'avois déjà dé-
 » couvert que mon fils étoit amoureux. Je pris
 » sur le champ la résolution de passer en France.
 » Mais auparavant je me rendis à Lisbonne pour
 » y toucher quelque argent qui m'étoit dû de ma
 » pension ; ensuite je partis pour Paris. Après
 » beaucoup de temps , de recherches & de
 » peines , je parvins à retrouver la trace des
 » fugitifs qu'on m'avoit indiqués à Cadix ; & le
 » fruit de tant de soins fut de découvrir deux
 » personnes qui m'étoient totalement inconnues.
 » Jusqu'à ce moment j'avois toujours été sou-
 » tenu par l'espérance de rejoindre mon fils. En
 » perdant cette espérance si chère , je tombai
 » dans le découragement & la mélancolie la plus
 » noire. Entièrement détaché du monde , je
 » formai le projet de le quitter sans retour , &
 » d'aller m'ensevelir dans la solitude même
 » qu'avoit choisie le vertueux Alvarès. J'arrivai
 » au Mont Serrat , je courus à la grotte d'Alvarès ;
 » mais hélas ! ce vénérable Vieillard touchoit au
 » terme de ses peines. Je le trouvai sur le bord
 » de sa tombe ; il me reçut avec cette douceur ,

» cette inaltérable bonté qui le caractérisoient.
 » Je lui fis part de mon malheur ; il écouta ce
 » récit avec attendrissement : puisses-tu, me dit-il,
 » trouver dans ce paisible asyle quelque soulage-
 » ment à tes maux ! . . . Si tu veux te fixer dans
 » cette grotte , tu la posséderas bientôt sans par-
 » tage ! . . . En te l'abandonnant , plutôt au Ciel
 » qu'il me fût possible de te laisser encore la
 » tranquillité dont je jouis ! »

Tel fut l'accueil d'Alvarès. « J'admirois tou-
 » jours avec un nouvel étonnement , une vertu
 » si parfaite. Loin que sa présence augmentât
 » mon trouble & mes remords , je me sentois
 » moins agité près de lui ; je trouvois une dou-
 » ceur inexprimable à l'entendre , à le contem-
 » pler , à lui rendre des soins ; chaque instant
 » redoubloit mon affection pour lui , & bientôt
 » j'aurois voulu pouvoir prolonger sa vie aux
 » dépens même de la mienne. Je ne lui avois
 » d'abord confié mes malheurs que vaguement :
 » je m'étois contenté de lui dire que mon fils
 » avoit pris la fuite ; que j'ignorois sa destinée ,
 » & que , sur de faux indices , je l'avois vaine-
 » ment cherché en France. Par la suite Alvarès
 » me demandant un récit plus détaillé , je lui
 parlai

» parlai de ces deux vers Portugais que j'avois
 » trouvés sur les vitres d'une auberge de Loxe.
 » A peine eus-je prononcé le nom de *Dalinde*,
 » qu'Alvarès m'interrompant : allez , me dit-il ,
 » chercher dans cette armoire le livre où j'inscris
 » depuis dix ans , le nom des étrangers qui sont
 » venus visiter cet hermitage. A ces mots je vole
 » vers l'armoire , j'en rapporte le livre , & Alvarès
 » y trouve la note suivante : *Ce 20 Juin j'ai*
 » *reçu la visite d'une famille Suédoise ; le père , qui*
 » *s'appelle Thélismar , parle assez bien Portugais ;*
 » *il m'a charmé par son instruction & sa simplicité :*
 » *il revient du Portugal. Il va à Cadix où il compte*
 » *s'embarquer pour aller en Afrique. Sa fille est*
 » *remarquable par sa beauté & sa modestie. Son*
 » *père a voulu qu'elle me montrât des paysages de*
 » *son ouvrage. Elle a tiré de sa poche un porte-feuille*
 » *qui en contenoit plusieurs , tous dessinés d'après*
 » *nature ; à l'exception d'un seul , qu'elle n'a fait*
 » *que de souvenir , & qui est précisément le mieux*
 » *fini & le plus joli. Ce paysage représente la Fon-*
 » *taine de l'Amour dans la province de Beira. Cette*
 » *jeune personne se nomme Dalinde.*

» Cette note éclaircit tous mes doutes , & me
 » causa le premier mouvement de joie que j'eusse

» éprouvé depuis mon retour de la France. Il me
» restoit encore bien des inquiétudes cruelles ;
» mais enfin je découvris des indices certains , je
» reprenois l'espérance de retrouver mon fils !
» Alvarès m'apprit encore que Thélismar lui
» avoit dit qu'il comptoit voyager quatre ans
» avant de retourner dans sa patrie. Ainsi, pour-
» suivit Alvarès , si votre fils est avec lui , vous
» ne le reverrez que dans deux ans ; mais ce n'est
» qu'en Suède que vous pouvez apprendre des
» nouvelles positives d'Alphonse Non, Al-
» varès , interrompis-je ; non , je ne vous aban-
» donnerai point dans l'état où vous êtes
» Alvarès , vous avez offert un asyle à votre
» persécuteur ; vous lui donnez des conseils ; vous
» le consolez ; vous daignez recevoir ses soins !....
» Tant de magnanimité en redoublant encore
» mon repentir , diminue cependant les affreuses
» terreurs que me causoient mes remords. Lors-
» que Alvarès n'est plus irrité contre moi , il me
» semble que le Dieu vengeur qui me poursuit
» doit s'apaiser Hélas , je ne dois qu'à la
» Religion cette pitié sublime que vous me té-
» moignez ! mais si votre cœur pouvoit par-
» tager les sentimens du mien ! J'oserois

» espérer encore la protection du Ciel.... En
 » parlant ainsi mes yeux se remplirent de larmes.
 » Alvarès me regarda avec un profond atten-
 » drissement. Quoi , me dit - il , mon amitié
 » pourroit adoucir ton infortune , & calmer la
 » cruelle agitation de ton ame!.... Va , sois
 » satisfait j'accepte tes soins , tes secours.....
 » ta main La main de Dom Ramire fer-
 » mera les yeux d'Alvarès....

» En prononçant ces paroles , le vertueux
 » Vieillard ne put retenir ses larmes. Je ne sentis
 » que trop quel souvenir déchirant se retraçoit
 » à son imagination.... En m'assurant de son
 » amitié , l'infortuné pleuroit son fils!.... La
 » nuit qui suivit cet entretien , Alvarès se sen-
 » tant plus oppressé qu'à l'ordinaire , voulut se
 » lever. Il s'appuya sur mon bras & passa dans
 » son jardin. Il s'affit. Les rayons de la lune don-
 » noient sur son vilage. Leur lumière argentée ,
 » en ajoutant à sa pâleur , rendoit plus touchante
 » encore la douceur de sa physionomie & l'au-
 » guste sérénité répandue sur son front. Il éleva
 » les yeux & les mains vers le Ciel , & pendant
 » quelques instants il parut absorbé dans une
 » espèce de ravissement ; ensuite se tournant vers

» moi : O toi, dit-il, qui depuis trois mois me
 » rends tous les soins qu'un père pourroit attendre
 » du fils le plus sensible, reçois enfin tout ce que
 » je puis te laisser.... reçois la bénédiction pa-
 » ternelle d'Alvarès. O mon père, m'écriai-je,
 » en me prosternant à ses pieds, mon respec-
 » table père ! Hélas, que m'annoncez-vous?....
 » Oui, reprit Alvarès, d'une voix foible, tu vas
 » perdre un père que la Religion t'avoit donné....
 » Dans un instant, mon fils, je vais paroître de-
 » vant l'Être éternel dont la clémence & la bonté
 » sont les plus sublimes attributs.... O Dieu,
 » poursuivit Alvarès, en tombant à genoux à
 » côté de moi;.... Dieu, mon Créateur & mon
 » Juge, je touche à ce moment redoutable où
 » le plus vertueux des hommes doit craindre ta
 » justice.... J'ose compter sur ta miséricorde!....
 » J'ai su pardonner!.... Vois dans quels bras
 » j'expire!.... Vois pour quel objet coulent
 » mes larmes!.... Vois pour qui je t'implore!....
 » Écoute, ô mon Dieu, les gémissemens de Dom
 » Ramire. Son ame n'est point corrompue, elle
 » est sensible, elle peut s'élever jusqu'à toi....
 » Achève de purifier son cœur, de défilier ses
 » yeux.... Rends-lui son fils ! Rends-lui la paix

» & le bonheur!.... Daigne exaucer les derniers
» vœux d'Alvarès!....

» En achevant ces mots Alvarès laisse tomber
» doucement sa tête sur mon sein ; je baigne
» de mes larmes son visage vénérable Hélas ,
» je venois de recevoir son dernier soupir!....
» Alvarès n'existoit plus Toute la douleur
» que peut causer la mort du père le plus chéri ,
» le plus digne de l'être , je l'éprouvai en perdant
» Alvarès. Cependant je goûtois déjà les fruits
» heureux de cette bénédiction si solennelle &
» si touchante qu'il m'avoit donnée ; en me rap-
» pelant les derniers adieux d'Alvarès, je ne me
» regardois plus comme une victime dévouée
» aux vengeances célestes : les plus douces espé-
» rances succédoient dans mon cœur aux noirs
» pressentimens inspirés par les remords.

» Dans l'enceinte de l'humble retraite d'Al-
» varès, à côté d'une fontaine ombragée d'oli-
» viers, j'élevai de mes propres mains la tombe
» champêtre qui devoit contenir les restes pré-
» cieux du plus vertueux des humains. Aussitôt
» que j'eus rempli ce devoir, je n'aspirai plus
» qu'à partir pour la Suède. Pour entreprendre
» un aussi long voyage, j'avois besoin d'argent.

» J'écrivis en Portugal que j'existois encore, que
 » les intérêts les plus chers me forçoient à voyager
 » dans le Nord. Je finissois ma lettre en deman-
 » dant qu'on m'accordât deux années d'avance
 » de ma pension. J'obtins cette grace. Pour la
 » dernière fois, je me rendis au bois d'oliviers
 » où reposoient les cendres d'Alvarès ; j'arrosai
 » de larmes l'herbe & les fleurs qui croissoient
 » sur sa tombe.... Ensuite je quittai le Mont-
 » Serrat & l'Espagne, & je pris la route de
 » Suède. Mon premier soin en arrivant à Stock-
 » holm fut de m'informer si Thélismar étoit
 » de retour dans sa patrie. J'appris qu'il n'y re-
 » viendrait que dans un an ; que sa femme & sa
 » fille ne l'avoient point suivi, & qu'elles habi-
 » toient un Château situé près de Salséberizt :
 » je me disposois à les aller trouver, lorsque
 » je fus informé qu'on attendoit incessamment à
 » Stockholm un ami intime de Thélismar, nom-
 » mé Frédéric, & que ce dernier avoit long-
 » temps voyagé avec Thélismar. Alors voulant
 » absolument voir Frédéric, je restai à Stockholm.
 » Je l'attendis quelques mois. Il arriva enfin. Je le
 » vis. Je lui parlai sans me faire connoître. Je
 » le questionnai sur Thélismar, & je fus à n'en

» pouvoir douter , qu'Alphonse existoit , & que
 » la Providence l'avoit remis sous la garde &
 » dans les mains de la sagesse & de la vertu....

» Rassuré sur le sort de mon fils , je sentis plus
 » vivement que jamais le malheur d'en être aban-
 » donné!.... Hélas , j'ignorois son repentir , sa
 » douleur ; j'ignorois qu'il m'eût écrit. N'ayant
 » été qu'un moment à Lisbonne depuis son
 » départ , & n'étant jamais retourné dans la
 » Province de Béira , je n'avois pu recevoir ses
 » lettres , qui , sans doute ont été perdues. Fré-
 » déric n'ayant pu me dire dans quelle partie
 » du monde étoit alors Thélismar , je me dé-
 » cidai à partir pour Salseberizt. Je n'y trouvai
 » ni cette charmante Dalinde , que j'avois tant
 » d'envie de voir , ni sa mère. On me dit qu'elles
 » voyageoient ; qu'elles ne reviendroient à Sal-
 » seberizt qu'avec Thélismar. Je vins dans ce
 » Château ; j'interrogeai quelques Domestiques
 » qui m'assurèrent que Thélismar avoit toujours
 » habité cette solitude , qu'on l'attendoit , &
 » qu'il arriveroit sous trois mois. Sur cette assu-
 » rance , je me fixai à Salseberizt. J'y vivois in-
 » connu , ignoré : mon projet , en attendant mon
 » fils , étoit de m'offrir inopinément à ses yeux ;

» de voir l'effet que produiroit sur lui cette pro-
 » mière entrevue; & si son cœur ne répondoit
 » pas au mien, de le quitter pour jamais, &
 » d'aller finir mes tristes jours auprès du tombeau
 » d'Alvarès.

» Cependant Thélismar n'arrivoit point. Plus
 » d'un an s'écoula dans une attente que chaque
 » jour me rendoit plus insupportable. J'allois
 » écrire en Portugal pour y déclarer enfin le
 » lieu où j'étois retiré, & pour demander qu'on
 » m'y fit toucher ma pension, lorsque je tombai
 » malade. Une fièvre ardente m'ôta pendant
 » plusieurs jours l'usage de ma raison. Durant
 » ce temps, un scélérat qui me servoit me vola,
 » & prit la fuite en emportant tous les habits
 » & tout l'argent que je possédois. L'homme
 » chez lequel je logeois eut l'humanité de me
 » cacher cet événement jusqu'au moment où ma
 » santé fut entièrement rétablie. Alors il m'ap-
 » prit mon malheur..... Je me soumis sans
 » murmure à ma destinée. Je considérai ce der-
 » nier revers comme un moyen que le Ciel
 » daignoit m'offrir pour achever d'expier mes
 » fautes. Cette idée ranima tout mon courage,
 » & je connus que la douce & pieuse résigna-

» tion soutient mieux les infortunés que l'espé-
 » rance même. J'écrivis à Lisbonne. En atten-
 » dant une réponse que je n'ai pas encore reçue,
 » je demandai du travail dans les mines d'argent.
 » J'y fus employé, & j'ai vécu trois mois dans
 » ces profonds souterrains.»

Comme Dom Ramire achevoit ces mots ,
 Alphonse , dont les pleurs avoient plus d'une fois
 interrompu ce récit , se jeta aux pieds de son
 père, & lui dit tout ce que le repentir , la recon-
 noissance & la tendresse peuvent inspirer de tou-
 chant & de passionné à l'ame la plus noble &
 la plus sensible. Dom Ramire , au comble du
 bonheur , ferroit son fils dans ses bras , & le
 baignoit de larmes ; & Thélismar , en silence ,
 les contemploit l'un & l'autre avec ravissement.

Enfin Dom Ramire , Alphonse & Thélismar
 partirent pour Stockholm. Thélismar conduisit
 Alphonse auprès de l'aimable Dalinde. Alphonse
 se dédommagea du pénible silence auquel Thé-
 lismar l'avoit condamné pendant si long-temps.
 Dalinde en apprenant qu'elle étoit aimée depuis
 cinq ans , connut l'empire que l'honneur & la
 reconnoissance avoient sur son amant. Combien
 Alphonse alors s'applaudit d'avoir été fidèle à sa

parole ! Il devoit à ce vertueux effort l'estime & le cœur de Dalinde.....

L'heureux Alphonse reçut la main de Dalinde ; il justifia par sa conduite & par ses vertus , le choix & l'affection du généreux Thélisnar ; il expia ses torts envers son père , par un attachement & une soumission sans bornes , & par les plus tendres soins. Il ne s'en sépara jamais ; il mit sa gloire & sa félicité à remplir dans toute leur étendue les devoirs de la nature , de la reconnaissance , de l'amitié : il fit le bonheur de son père , de son bienfaiteur & de sa femme.

Quoi , Maman , dit Caroline , d'un ton chagrin , l'histoire d'Alphonse est finie ? ... — Et même *la Veillée* , répondit Madame de Clémire en se levant. — Oh quel dommage ! Et les notes ? — Nous en commencerons demain la lecture.... — Jemeurs d'envie de voir les notes.... — Vous avez raison : elles sont beaucoup plus intéressantes que mon Conte ; mais nous allons nous coucher.

Le lendemain , Madame de Clémire demanda à ses enfans s'ils trouvoient qu'elle eût rempli l'engagement qu'elle avoit pris , de leur composer un Conte aussi merveilleux qu'un Conte de Fées , &c

dont cependant tout le merveilleux seroit vrai. Oui, Maman, répondit Caroline; & puisqu'il existe dans la nature des choses si extraordinaires & si curieuses, vous pouvez être bien sûre qu'à l'avenir, ce ne fera plus dans les Contes des Fées, que nous irons chercher le merveilleux que nous aimons. En lisant, reprit Madame de Clémire, en vous instruisant, vous apprendrez bien d'autres choses aussi surprenantes que celles que je vous ai contées. Si j'avois voulu employer tous mes extraits, l'Histoire d'Alphonse auroit été en deux volumes : elle y eût gagné; car, pour l'abréger autant, il m'a fallu sacrifier des détails & des développemens intéressans, & une infinité de phénomènes curieux; & cependant mes extraits ne contenoient que des faits certains & avérés. J'ai rejeté tous ceux qui me paroissent non-seulement fabuleux, mais même douteux. Si j'eusse eu moins de scrupule, je vous aurois parlé d'un village, dont tous les habitans deviennent fous à l'âge de dix-huit ans; d'un fruit de la Virginie (a), dont on ne peut manger, sans perdre la raison pendant un cer-

(a) Une Pomme.

tain temps ; d'un arbre dont les tiges , quoique vertes , donnent autant de lumière qu'un flambeau (a) ; d'un animal qui a une demie lieue de long (39), &c. J'aurois fait la description d'une chose mieux attestée , & beaucoup moins fabuleuse ; je vous aurois dépeint Thélismar sur les mers agitées , paroissant commander aux éléments , & calmer à son gré la tempête (40) : mais je n'avois pas besoin d'adopter des prodiges douteux , puisque j'ai été obligée d'en sacrifier une foule de certains. Ajoutez à cela qu'il en est beaucoup de cette dernière espèce , que j'ignore. Ainsi , jugez du plaisir que vous auroit fait un Conte de ce genre , s'il eût été composé par une personne véritablement instruite.

Il me semble , par exemple , dit l'Abbé à Madame de Clémire , que vous auriez pu tirer un meilleur parti des phénomènes offerts par l'électricité , soit en action , dans le cours du Conte ; soit en explication , dans les notes. Je vous assure , reprit Madame de Clémire , que je ne pouvois à cet égard rien faire de mieux , par une bien bonne raison ; c'est que je ne fais pas

(a) Voyez Géographie physique, par M. l'Abbé Sauri, Tome L.

un mot de Physique : j'en ai fait un cours *comme un autre*, & comme un autre, je n'en suis pas plus savante... Mais, reprit l'Abbé, si vous m'en eussiez jugé capable, je me serois chargé avec plaisir de cette partie des notes. Mon cher Abbé, répliqua Madame de Clémire, une femme ne doit jamais souffrir qu'un homme ajoute un mot à ses Ouvrages. L'homme qu'elle consulte passera toujours pour l'inventeur, & elle sera accusée de mettre son nom au travail d'un autre. On peut, avec beaucoup de vertu, être un mauvais Auteur ; mais on ne peut être estimable, en s'attribuant un Ouvrage qu'on n'a pas fait : ainsi, on doit éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourroit donner lieu à une accusation si flétrissante. Songez aux femmes qui ont écrit avec succès ; vous verrez que presque toutes ont été soupçonnées de cette espèce de lâcheté. Mademoiselle de Luffan eut pour amis trois Auteurs : *Lasserre (a)*, *l'Abbé de Bois-Morand* & *Baudot de Jully*. On a dit & écrit, & l'on croira toujours que *Lasserre* a fait *l'Histoire de la Comtesse de Gondex* ; *l'Abbé de Bois-Morand*, *les Anecdotes*

(a) Il a fait plusieurs Opéras.

de la Cour de Philippe Auguste ; & Baudot de Jully , les Histoires de Charles VI , de Louis XI , & la Révolution de Naples (a). Les Ouvrages de Madame de la Fayette sont attribués à Segrais ; ceux de Madame de Tencin (b) , à M. de Pont-de-Veyle , son neveu ; les Tragédies de Mademoiselle Bernard , qui furent jouées , & eurent beaucoup de succès dans le temps , ont été attribuées à M. de Fontenelle , son ami ; celles de Mademoiselle Barbier passent pour être de l'Abbé Pellegrin (c) , &c. Il me semble que ces exemples

(a) Mademoiselle de Lussan a fait encore beaucoup d'autres ouvrages. Cette personne célèbre étoit , suivant la plus commune opinion , fille naturelle du Prince Thomas de Savoye , Comte de Soissons , frère du fameux Prince Eugène. Elle mourut l'an 1758 , âgée de 75 ans & demi.

(b) Madame de Tencin , Chanoinesse de Neuville & Sœur du Cardinal de Tencin , avoit été cinq ans Religieuse dans le Couvent de Montfleuri en Dauphiné : mais elle réclama contre ses vœux & rentra dans le monde. Elle est morte à Paris en 1749 , âgée de 68 ans.

(c) Il est à remarquer que ce sont des gens de Lettres qui , par leurs écrits , ont donné du poids à ces accusations. Je vois bien dans tous les temps les Femmes célèbres calomniées , & je ne leur vois point de défenseurs. Il n'en est pas moins vrai cependant que beaucoup d'Auteurs ont dû leurs succès à des idées & des sujets puisés dans des ouvrages de Femmes. Sans parler de *Louise l'Abbé* , à laquelle La Fontaine doit une de

& tant d'autres , devroient empêcher les femmes Auteurs de consulter les hommes , & de former des liaisons intimes avec des gens de lettres.

Cette conclusion révolta l'amour-propre de l'Abbé. Ainsi donc , Madame , dit-il avec un sourire amer , si jamais vous devenez tout-à-fait Auteur , si vous faites imprimer vos Ouvrages , vous ne consulterez personne ? Pardonnez-moi , répondit Madame de Clémire ; je chercherai la vérité , &

ses plus jolies Fables (*La Folie & l'Amour*) & que ce *Bonhomme* a volée sans scrupule , sans dire un mot de son larcin ; les Ouvrages de Mademoiselle de Scudéri , de Mademoiselle de Luffan , de Madame de Gomez , de Mademoiselle de la Force , & de tant d'autres , ont produit une multitude d'Opéras , de Comédies , & même de Tragédies. Enfin c'est dans un Ouvrage de Femme que M. de Voltaire a pris le sujet de sa Tragédie de *Tancrède* ; c'est dans un Roman de Madame la Comtesse de Fontaine , qui a pour titre : *La Comtesse de Savoie*. Dans le temps que cet Ouvrage parut , M. de Voltaire adressa des vers à Madame de Fontaine , parmi lesquels on trouve ceux-ci :

Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur ?

La force & la délicatesse ,

La simplicité , la noblesse

Que Fénelon seul avoit joint , &c.

Il eût mieux valu ne pas égaler Madame de Fontaine à Fénelon , & reconnoître dans la Préface de *Tancrède* , que le sujet de cette Pièce étoit pris dans la Comtesse de Savoie. Madame de Fontaine est morte en 1748.

non des complimens & de vaines flatteries ! je ferai des lectures ; & pour cela je ne rassemblerai point un cercle composé d'étrangers ou de beaux esprits ; tout simplement je lirai mes Ouvrages dans ma famille ; & si ma famille s'endort ou s'ennuie , je profiterai sagement de cette critique , qui me paroît la plus frappante de toutes.

L'Abbé ne répondit rien ; il avoit pris de l'humeur. Madame de Clémire changea d'entretien , & un moment après , les enfans reparlèrent du Conte. Qu'Alphonse étoit heureux , dit César , d'avoir vu tant de choses extraordinaires ! Quand je serai grand , je voyagerai aussi... & avec Papa.... je verrai des arbres étrangers , & des animaux singuliers. A propos d'animaux singuliers , interrompit Madame de Clémire , j'en avois une multitude dans mes extraits , que je n'ai point placés dans mon Conte : je m'en rappelle un dans ce moment ; voulez-vous que je vous en fasse la description ? ... — Ah , Maman , nous en ferons charmés ! ...

— Figurez-vous un monstre velu , jaunâtre , qui a huit jambes , dont chacune est armée de deux grands ongles , qui contiennent une éponge mouillée : outre ces huit jambes , ce monstre a

encore

encore deux espèces de mains , avec lesquelles il saisit sa proie : comme Argus , son visage est couvert d'yeux ; il en a huit , rangés en ovale sur son front , & deux horribles tenailles , garnies de crochets aigus , paroissent sortir de sa bouche. . . . — Oh ! quel monstre hideux & extraordinaire ! — Voici d'autres animaux encore plus singuliers. « Croiriez-vous qu'il y ait dans » la nature des animaux qu'on multiplie en les » hachant ; que le même animal coupé en huit , » dix , vingt , trenté & quarante parties , est » multiplié autant de fois ? . . . » — Quoi , Maman , cela est vrai ? . . . Le nom de cet animal , interrompit l'Abbé , n'est pas bien difficile à deviner. . . . Et l'autre animal , dit Pulchérie , dont Maman a parlé d'abord , le connoissez-vous ? J'avoue , répondit l'Abbé , que la description que Madame vient de faire est absolument une énigme pour moi. Cependant ; dit Madame de Clémire , elle est exacte. Peut-être ai-je supprimé quelques détails intéressans ; mais les caractères dont je vous ai parlé sont assez frappans , pour faire reconnoître cet animal à tous ceux qui en auront lu la description. . . . — Maman , dans quel pays se trouve ce monstre ? . . . — Il est

très-commun en France. . . . — En France! . . .

— Oui, & même en Bourgogne, à Champcery; vous l'avez vu mille fois. . . . — Oh, Maman, je vous assure que je n'ai jamais rien vu de pareil! . . . Mais, de grace, dites-nous son nom. . . .

— Eh bien, c'est une araignée (a) (41). . . .

— Ah, par exemple, je ne m'attendois pas à cela! . . . Comment, une araignée a huit yeux.... une éponge mouillée. . . . entre ses griffes... & des tenailles à côté de la bouche! . . . Si vous aviez examiné une araignée avec une loupe, vous auriez parfaitement distingué tout cela, & même à l'œil nud, vous pourriez le voir sur une grosse araignée. — Oh, je prierai Augustin de m'apporter de grosses araignées; car je veux absolument voir les éponges, les tenailles & les huit yeux. . . . — Et moi je vous lirai *l'Histoire des Araignées françoises & étrangères*; & je suis sûr que cette Histoire vous amusera. Vous y trouverez des détails merveilleux. . . . — Maman, & le nom de l'autre animal qu'on multiplie en le coupant? . . . — C'est un *Polipe d'eau douce* (42). — Ah, je ne connois pas celui-là; il est étran-

(a) L'araignée domestique.

ger. C'est dommage; car il est encore bien plus curieux que l'araignée. . . . — Puisque vous avez tant d'envie de voir ce prodige , je vous donnerai cette satisfaction. . . . — Vous ferez venir des polypes des pays étrangers? Maman, que vous êtes bonne! — Vous en aurez demain.... — Est-il possible?... — Les étangs de Champcerry en sont pleins.... — Nos étangs! Et nous ne connoissons seulement pas le nom d'un animal si singulier! — La nature offre par-tout , & avec profusion , les phénomènes les plus surprenans. L'ignorance prive du plaisir de les connoître & de les admirer , tandis que l'homme instruit trouve à chaque pas des objets dignes d'exciter & de satisfaire sa curiosité. — Maman, nous questionnerons, nous lirons, nous aurons des loupes , nous examinerons tous les insectes de Champcerry , & du moins nous connoîtrons les choses curieuses qui nous environnent.

L'Abbé qui étoit encore un peu piqué de n'avoir pas reconnu l'araignée , rompit enfin le silence , & s'adressant aux enfans ; croyez , dit-il , comme Madame votre mère vous l'a fait observer très-judicieusement , que le Conte

d'Alphonse ne contient qu'une bien petite partie des phénomènes que nous présente la nature : par exemple, Madame n'a point parlé des castors & des éléphants.... C'est peut-être, dit César, parce que Maman savoit que nous connoissions l'histoire de ces animaux.... Mais, reprit Madame de Clémire, je ne vous ai rien dit d'une infinité d'autres animaux singuliers & beaucoup moins connus, tels que le toucan (43), le kamichi (44), les chauves-souris étrangères (45), &c.

L'Abbé qui se creusoit la tête pour trouver quelque chose de merveilleux que Madame de Clémire eût obmis dans son Conte, reprit la parole : il est certain, dit-il, que sans parler des animaux, le règne végétal & le règne minéral offrent une foule de phénomènes dont Madame n'a pu parler dans un ouvrage aussi court. Il me semble cependant qu'elle auroit pu placer avantageusement dans ce petit Conte l'arbre de Cire (46), la plante nommée Sensitive (47), celle qu'on appelle Fraxinelle (48), & la toile d'Amianthe (49), &c.

Après avoir prononcé cette nomenclature d'un ton capable, l'Abbé très-satisfait de sa mémoire, se leva & sortit. Pulchérie se mit à

rire. Je crois, Maman, dit-elle, que M. l'Abbé s'est un peu fâché contre vous . . . Si cela est, reprit Madame de Clémire, pourquoi me le faire remarquer ? S'il étoit vrai que M. l'Abbé eût un peu d'humeur & de susceptibilité, il seroit d'autant plus excusable qu'il n'a jamais vécu dans le grand monde où l'on perd souvent beaucoup de vertus, mais où l'on acquiert presque toujours du liant dans le caractère, & une politesse qui nous apprend à cacher nos prétentions & ces petits dépits ridicules causés par l'amour-propre mal-entendu. Je vous ai déjà rappelé plus d'une fois tout ce que vous devez au Précepteur de votre frère. Je vous ai répété bien souvent, que non-seulement il ne nous est pas permis de faire (dans le sein même de la plus grande confiance) des observations malignes sur les gens avec lesquels nous vivons intimement; mais que nous devons encore écarter de notre imagination le souvenir de leurs torts, & rejeter les pensées qui nous rappellent leurs défauts. Cette leçon toucha Pulchérie, elle repandit quelques larmes. Comme elle n'avoit dit qu'un mot sans réflexion, qu'elle pleuroit sans humeur, qu'elle se repentoit véritablement de sa faute,

elle obtint son pardon & reprit bientôt sa gaieté.

La Veillée du soir, & sept ou huit autres, furent employées à lire toutes les notes du Conte d'Alphonse. Quand on eut fini cette lecture, César remarqua qu'il y avoit un des prodiges du Conte qui n'étoit pas expliqué. Dans les Isles Canaries, poursuivit-il, après l'aventure de la caverne des Guanches, Alphonse, toujours égaré, arrive au bord d'un lac : c'est là qu'il voit la colonne merveilleuse, & puis cette pluie singulière : & lors qu'ensuite il rencontre Thélismar, il le trouve instruit de tout ce qui lui est arrivé sur les bords du lac. Thélismar lui dit qu'il l'a vu de sa terrasse, quoiqu'ils fussent à deux lieues l'un de l'autre. En effet, reprit Madame de Clémire, je n'ai point expliqué cela dans mes notes ; mais venez demain déjeuner dans le petit belvédère qui est au bout du verger ; je vous apprendrai là le secret de Thélismar. La petite famille accepta le rendez-vous avec joie, & s'y rendit avec empressement. Tout le monde étoit rassemblé au belvédère avant huit heures du matin. On y trouva une grande machine qui excita la curiosité des enfans. Ils en demandèrent le nom. C'est un télescope, répondit Madame de Clémire ; Caro-

line, asseyez-vous vis-à-vis de ce verre, & regardez.... Que vois-je ! s'écria Caroline?.... Un Château qui me paroît à deux pas d'ici.... Cependant, reprit Madame de Clémire, il est à une lieue. C'est celui de M. de Lufanne. — Ah, Maman, cela est incroyable ! je distingue parfaitement toutes les personnes qui passent dans cette basse-cour.... Voilà une servante qui donne à manger à des poules.... Voilà des vaches que l'on conduit aux champs.... Voilà une vieille femme qui paroît à la porte & qui demande l'aumône.... Ici, Caroline fut interrompue par sa sœur qui la pria instamment de lui céder sa place.

Pulchérie en regardant dans le télescope, fit un cri de joie : ah, Maman, dit-elle, je vois Sidonie ! c'est elle-même !.... Elle parle aux Servantes.... Je parie qu'elle est chargée du soin de veiller sur la basse-cour, car elle a l'air de donner des ordres.... C'est joli à son âge ! je voudrois bien être assez grande pour pouvoir me mêler aussi de la basse-cour !... Elle se baisse.... Elle se relève.... Elle se baisse encore.... Oh, sûrement, elle ramasse des œufs !.... Justement, on lui présente un pa-

nier.... Ah, elle se tourne du côté de la pauvre femme qui est toujours à la porte!.... César, continua Pulchérie, souffrez que je reste encore un moment.... Sidonie s'approche de la vieille femme.... Elle lui parle.... Elle la fait entrer dans la cour.... La vieille femme s'assied sur un banc.... Sidonie lui donne son panier.... Et puis elle s'en va en courant. La femme reste... A mon tour, dit César.... — Ah, mon frère, un instant!.... Sidonie revient.... mais bien doucement.... Elle tient une grande jatte.... c'est apparemment du lait.... Oui, elle le donne à la vieille bonne femme.... Ah, cette charmante Sidonie, que je l'aime!.... En disant ces mots, Pulchérie se leva, & César prit sa place. Il ne vit rien d'intéressant. Sidonie sortoit de la basse-cour : mais il comprit enfin comment Thélismar de sa terrasse avoit pu voir distinctement Alphonse, malgré la distance qui les séparoit l'un de l'autre.

On ne parla toute la journée que du télescope & de Sidonie. Pulchérie admira la manière singulière dont elle avoit découvert le caractère bienfaisant de cette aimable jeune personne. Elle ne se doutoit pas, poursuivit Pulchérie, que nous

étions témoins de tout ce qui se passoit dans la basse-cour. Le hasard, ajouta Madame de Clémire, & une infinité de circonstances imprévues, découvrent chaque jour des actions bien plus cachées encore. Aussi le plus sûr est de se conduire toujours comme on feroit devant des témoins : car non-seulement Dieu nous voit & nous juge dans tous les instans de notre vie ; mais le hasard, la curiosité humaine, l'indiscrétion des domestiques, les trahisons des faux amis, exposent sans cesse au grand jour nos secrets les plus intimes.

Après le dîner Madame de Clémire demanda à son fils ce qu'il pensoit du premier volume d'un livre qu'elle lui avoit prêté depuis peu de jours. C'étoit *La Vie du Dauphin, Père de Louis XV* (a). César répondit qu'il étoit enchanté de cet Ouvrage ; d'autant plus, ajouta-t-il, qu'on y trouve beaucoup de détails sur l'enfance du Prince ; au lieu que dans toutes les autres histoires on ne parle que des hommes, & jamais des enfans.... — Vous avez lu bien peu d'autres histoires ; ainsi ce jugement n'est fondé que sur une supposition. — J'imagine qu'il faut qu'un enfant soit un prodige, pour qu'un Historien en fasse mention ;

(a) Par M. l'Abbé Proyart.

& comme les prodiges sont rares , j'ai pensé que dans toutes les histoires il n'étoit presque pas question des enfans.... — Mais qu'appellez-vous un prodige ! — Ce qu'étoit le Duc de Bourgogne dans son enfance : il aimoit les mathématiques , les vers ; il faisoit des fables , des discours.... — Il n'y a rien de merveilleux à tout cela , c'étoit un enfant distingué ; mais ce n'étoit point un prodige.... — Si un tel enfant n'étoit pas un prodige que suis-je donc moi ! — Un enfant ordinaire ; & il ne tiendrait qu'à vous de ne pas l'être. Il ne vous faudroit qu'un peu plus d'application , de patience & d'envie de vous distinguer.... — Mais , Maman , je ne ferois jamais des *Discours*.... — Pourquoi pas ?.... — Oh je crois que mes discours seroient bien mauvais !.... — N'étiez-vous pas fort content de la tête que vous avez dessinée hier ?.... — Oui , Maman ; tout le monde m'a dit qu'elle étoit bien.... — Croyez-vous qu'elle valût l'original ?.... — Oh , non , Maman.... — Mais pour votre âge , c'est un chef-d'œuvre. Il en seroit ainsi de vos *Discours*.... — A présent je meurs d'envie de faire des *Discours*.... Quel dommage que tout mon temps soit si rempli !.... — Et quand vous vous

promenez, quand vous travaillez à votre jardin, pensez - vous uniquement à des arbres , à des fleurs ? — Non, Maman ; je pense à mille autres choses. — Et bien durant ce temps , occupez-vous d'une idée intéressante , suivez-la constamment. C'est ainsi que l'on compose.... — Maman, donnez-moi un sujet chaque matin. — J'y consens ; à condition que tous les soirs , avant le souper , vous me rendrez compte de votre méditation.... — Maman, tantôt vous me donnerez un sujet de Fable , tantôt un sujet de Discours.... j'arrangerai tout cela dans ma tête , & je sens que je ne m'ennuirai plus tout seul.... car je ne m'ennuie que parce que je n'ai rien à me dire.... — Voilà justement ce qui produit l'ennui le plus insupportable. Quand nous n'avons que des idées vagues & décousues , notre propre insipidité nous est aussi à charge qu'elle le seroit aux autres , si nous exprimions ces mêmes pensées dans la conversation ; tandis qu'au contraire nous nous amusons nous-mêmes lorsque notre imagination travaille , & lorsqu'au lieu de penser à des choses communes & frivoles , nous nous occupons d'idées intéressantes.

Mais revenons au livre que je vous ai prêté.

Qu'avez vous particulièrement remarqué dans le premier volume ? — Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est une fable composée par M. le Duc de Bourgogne lui-même encore enfant. Cette Fable a pour titre : *Le Voyageur & ses chiens* (a). — Quel en est le sujet ? — C'est Licas qui voyage : il avoit pour compagnons trois chiens, & pour provisions quatre pains. Il arrive dans une forêt bien sombre ; enfin au bord d'un clair ruisseau. Il voit tout d'un coup paroître un monstre. Les chiens combattent le monstre & le terrassent. . . . Là-dessus Licas donne un pain à Vorax (c'est le nom d'un des chiens.) & Vorax disparoît aussi-tôt. Cerbère, autre chien, reçoit aussi un pain, & de même prend la fuite. Gargas, le troisième chien, se présente à son tour, dans l'espérance d'obtenir une semblable récompense : mais Licas qui étoit prudent, voyant que chaque pain lui coûtoit un chien, ne donna à Gargas qu'un petit morceau, & Gargas resta pour avoir le reste . . . Voilà tout, Maman . . . — Et quelle est, je vous prie, la morale de cette Fable ? . . . — Maman . . . mais j'ai le livre dans ma poche, je vais vous

(a) Vie du Dauphin. Père de Louis XV. T. I, pag. 31.

lire la fin de la Fable.... Tenez, Maman, voici la moralité.... « Princes, avez-vous trouvé des » guides capables de vous diriger & de vous dé- » fendre dans la forêt de ce monde, gardez- » vous bien de ne les mettre en état de se passer » de vous, que lorsque vous pourrez vous-même » vous passer de leurs services. »

Je suis persuadée, reprit Madame de Clémire, que vous ne comprenez pas bien le sens de cette moralité ; en conservant la pensée, je vais vous l'expliquer en termes plus clairs. Voici ce qu'elle signifie.

» Princes, avez-vous trouvé des Ministres » éclairés, des Généraux habiles, des Amis fi- » dèles, gardez-vous bien de vous acquitter » envers eux autant qu'il est en vous ; gardez- » vous bien de récompenser dignement leur zèle » & leurs services, dans la crainte qu'après avoir » obtenu de vous tout ce qu'ils font en droit » d'en attendre, ils ne vous abandonnent. » Princes, soyez injustes, soyez ingrats, afin de » vous les attacher solidement ! »

Ah, Maman, s'écria César, est-il possible que ce soit là le vrai sens de cette Fable ? — Oui, c'est le sens littéral de la moralité qui la

termine. Réfléchissez - y , & vous le trouverez vous-même. . . . — Cela est vrai. Comment n'ai-je pas senti cela d'abord ; comment ai-je pu aimer cette Fable ! — Dans l'ouvrage le plus intéressant & le plus estimable à tous égards , vous avez justement admiré la seule chose qu'on en doive critiquer. Si vous lisiez avec moins de rapidité & avec plus d'attention , vous ne feriez certainement pas des bévues aussi grossières.

Le soir à la Veillée , la Baronne prenant la parole : César , dit-elle , vous vous êtes plaint que les Historiens ne parlent pas assez des enfans ; nous allons vous prouver que ce reproche n'est pas fondé ; car nous ne vous entretiendrons toute la soirée que de traits tirés de l'Histoire , & les Héros que nous vous ferons connoître seront tous des enfans. . . . — Ah , Maman , cela est charmant ! — Vous verrez que les enfans distingués ne sont pas aussi rares que vous l'imaginez. — Maman vous nous conterez donc plusieurs histoires ? — Votre Mère , M. l'Abbé & moi , nous conterons chacun tour-à-tour un trait d'histoire , tant que notre mémoire nous en fournira , ce qui sûrement pourra remplir une bonne Veillée. Je vais commencer , continua la Baronne , écoutez.

Chan-chi, Empereur de la Chine, avoit trois fils. Les deux premiers n'étoient que des enfans ordinaires; mais le dernier, nommé Kang-hi, faisoit les délices de son Père & de ses Instituteurs. Il étoit docile, sensible, appliqué, sincère, rempli d'activité. Il avoit de l'empire sur lui-même; on pouvoit compter sur ses promesses : sa parole étoit inviolable. Lorsqu'il avoit pris une résolution utile & raisonnable, il la tenoit avec une persévérance que rien ne pouvoit rebuter. Il brûloit du desir de s'instruire, de se distinguer, de mériter l'affection de son Père, d'obtenir l'approbation de tous ceux qui l'entouroient. Il ne voyoit que des visages satisfaits. Chaque leçon lui procuroit le plaisir d'entendre louer son application, son caractère : on le chériffoit, on s'occupoit avec joie de ses plaisirs, de ses amusemens; il trouvoit toute l'indulgence à laquelle la bonne conduite & les vertus donnent tant de droits. Si, par hasard, il faisoit quelques fautes, on ne le grondoit pas, on s'affligeoit avec lui. Enfin ce Prince charmant éprouvoit que les enfans les mieux nés sont toujours les plus heureux.

Cependant l'Empereur tomba malade. L'aîné de ses fils n'avoit alors que douze ans, & le dernier,

(cet aimable Kang-hi) entroit dans sa neuvième année. L'Empereur sentant que son état étoit mortel, fit appeler ses enfans ; & leur ayant déclaré que sa fin approchoit, il leur demanda lequel d'entre-eux se croyoit assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise (a) ? L'ainé s'excusa sur sa jeunesse, & supplia l'Empereur de disposer à son gré de sa succession. Alors Kang-hi se mit à genoux devant le lit de son Père, il baigna de larmes la main que l'Empereur lui tendoit, & après un moment de silence. . . . « Pour moi, mon Père, dit-il, je » me sens capable de vous imiter. J'aime mieux » la gloire que les plaisirs & le repos : si le Ciel » vous enlève à vos enfans, & si votre choix » tombe sur moi, je vous prendrai pour modèle » & je rendrai mes peuples heureux. » Cette réponse fit tant d'impression sur Chan-chi, qu'aussi-tôt il nomma le jeune Prince pour son successeur, sous la tutelle de quatre personnes, par les avis desquelles il devoit se gouverner (b).

(a) *Chan-chi* étoit fils de Tfun-té, fondateur de la nouvelle Dynastie Tartaro-Chinoise, qui règne dans l'Empire du *Karay* depuis le milieu du dernier siècle.

(b) Kang-hi monta sur le trône en 1661.

Kang-hi justifia la tendresse & le choix de son père ; il s'instruisit , il acheva de perfectionner son esprit & sa raison. Il éloigna de sa Cour les flatteurs & les intrigans ; il fut récompenser dignement le mérite , les talens & la vertu ; il fut juste , il fut bon ; il aima la paix , & il devint le bienfaiteur & l'idole de ses peuples (a). (50).

La Baronne ayant cessé de parler , je ne pourrai , mes enfans , dit Madame de Clémire , vous citer un trait plus singulier que celui que votre bonne Maman vient de vous conter ; car rien n'est plus extraordinaire qu'un enfant de huit ans , qui fait obtenir le trône du plus vaste empire de l'univers par ses discours , sa conduite & ses qualités ; mais je vais vous entretenir d'un jeune Prince du même âge , & qui devint aussi par la suite , un des plus grands Souverains de son temps. Le Duc Uladiflas régnoit en Pologne (b) , il avoit un fils nommé Boleslas (c) , âgé de neuf ans , dont l'activité , l'ardeur pour l'étude , la douceur , la patience , la bonté , donnoient les plus grandes espérances. La Bohême venoit de déclarer la

(a) Abrégé de l'Histoire des Voyages , T. 7 , page 158.

(b) En 1094.

(c) Qui fut depuis Boleslas III.

guerre à la Pologne ; un jour qu'Uladislas , en présence de son fils , donnoit ses ordres au Général de son armée , le jeune Boleslas , qui avoit écouté cet entretien avec une profonde attention , se jeta tout-à-coup aux pieds de son père , en le suppliant de lui permettre de faire la campagne sous les ordres du grand Général. Il fit cette prière avec tant d'instances & tant d'énergie , il l'accompagna de raisonnemens si justes , si forts & si singuliers pour son âge , que le Duc , aussi attendri qu'étonné , ne put le refuser. Il se rendit à ses desirs , & le confia au grand Général qui l'emmena aussi-tôt avec lui.

Le jeune Prince arrivé à l'armée , y causa une surprise & une admiration générales ; il parut attentif à tout ce qui s'y passoit ; mais il montra une intelligence si extraordinaire , qu'on eût dit que rien n'y étoit nouveau pour lui , & qu'il se rappeloit plutôt qu'il n'apprenoit tout ce qu'il y voyoit faire. Affable , libéral pour les soldats , plein d'égards pour les Officiers , il gagna tous les cœurs. Sa magnificence n'éclatoit que dans ses dons ; on ne la connoissoit qu'à sa générosité. D'ailleurs , sa nourriture étoit frugale ; la terre lui servoit de lit ; il souffroit gaiement les intem-

péries des saisons. Toujours à la tête des plus pénibles travaux , montrant un courage aussi naturel que brillant , il sembloit qu'il n'attendît sa fortune que de ses actions ! Enfin tout annonçoit que ses vertus & ses exploits le rendroient un jour un modèle éternel de gloire pour les Princes qui devoient régner après lui. Son exemple , que son âge rendoit encore plus frappant redoubla l'ardeur des Polonois , les Bohêmes furent complètement défaits dans toutes les rencontres , & Uladisslas jouit du bonheur inexprimable de devoir à son fils , âgé de neuf ans , une partie du succès de cette heureuse campagne.

La suite de la Vie de Boleslas répondit à de si glorieux commencemens ; il devint un Héros. Quoique Guerrier & Conquérant , il fut humain , il fut sensible ; il s'occupa du bonheur de ses peuples. Il fut mériter leur amour & les rendit heureux. Ce Prince possédoit trop de vertus pour n'être pas encore distingué par sa piété filiale. Tous les Historiens s'arrêtent avec complaisance sur les détails intéressans de sa tendresse pour son Père. Quand il eut le malheur de le perdre , la douleur qu'il en témoigna acheva de faire connoître toute la beauté de son ame , & le rendit

encore plus cher à la Nation. Boleslas voulut porter pendant cinq ans le deuil d'un père qu'il regretta toute sa vie ; il voulut que son image, profondément gravée dans le fond de son cœur, fut toujours également présente à ses yeux. Il avoit nuit & jour attaché à son cou une médaille sur laquelle étoit gravé le portrait d'Uladislas. Il la regardoit sans cesse, pour se rappeler, disoit-il, les vertus de ce père si digne de son affection & de ses regrets. Enfin, il desira qu'un enfant passionnément aimé, servit encore à lui retracer le souvenir de son père ; il donna à son fils aîné le nom chéri d'Uladislas (a).

A présent, M. l'Abbé, ajouta Madame de Clémire, c'est à votre tour. Je ne conterai pas, répondit l'Abbé, d'aussi belles histoires, car je ne me rappelle dans cet instant que deux faits absolument dénués de détails. M. César a dix ans, & lorsque son Maître de dessin lui dit que si depuis deux ans il s'étoit appliqué davantage, il seroit maintenant en état de dessiner des têtes d'après nature ; M. César paroît croire qu'à son âge c'est beaucoup de pouvoir copier avec quelque

(a) Voyez Hist. Gén. de Pologne, par M. le Chevalier de Solignac, T. I, page 313, & T. II, page 2.

exactitude ; il ne fera donc pas inutile de lui dire que Pierre Mignard (a) fut destiné à la Médecine par ses Parens , qui lui firent faire des études en conséquence. Dans ses momens de récréation le jeune Mignard s'amusoit à dessiner. Il n'avoit point de Maître , mais il avoit du goût & de l'application ; & à l'âge de onze ans , il dessinoit des portraits aussi corrects que ressemblans. Alors ses Parens le mirent chez un Peintre. Il se livra entièrement à cet art , & devint un des meilleurs Peintres de l'École Françoisé.

Un autre Peintre , nommé Jean - Baptiste Vanloo , commença à peindre très-agréablement dès l'âge de huit ans (b). Je n'en exige pas tant de M. César ; mais je voudrois qu'il eût le desir de se distinguer dans tout ce qu'il fait , & la noble ambition de ne pas rester confondu dans la classe si nombreuse des enfans ordinaires.

(a) Né à Troye en Champagne en 1610 , il mourut à Paris en 1695 , âgé de 85 ans , très-riche & comblé d'honneurs. Son tombeau en marbre se voit dans l'Eglise des Jacobins de la rue Saint Honoré. La Comtesse de Feuquières sa fille , qui l'a fait ériger , y paroît à genoux au-dessous du buste de son père , qui est de Desjardins. Ce monument est exécuté par Le Moine fils. *Voyez Extraits des différens ouvrages publiés sur la Vie des Peintres , par M. P. D. L. F. Tome II.*

(b) On trouvera dans les Notes sur les Peintres beaucoup d'exemples de ce genre.

Ces deux citations de l'Abbé n'eurent pas un grand succès auprès des enfans. César attaqué personnellement n'osa manifester son opinion, il garda un froid silence; mais Pulchérie prit la parole, & avec plus de franchise que de politesse, elle déclara sans détour qu'elle aimoit mieux l'histoire de Kang-hi & celle de Boleslas. Je vois, Mademoiselle, reprit l'Abbé, que les leçons directes ne sont pas de votre goût. Vous êtes à cet égard comme les tyrans qui ne peuvent supporter la vérité, à moins qu'elle ne soit adoucie & déguisée sous le voile agréable de quelque apologue ingénieux.... Ah, M. l'Abbé, interrompit Pulchérie, je ne suis point *comme les tyrans*! J'aime toujours la vérité, je vous assure.... Mais, j'ai eu tort, je le sens; pardonnez-moi, M. l'Abbé, & n'ayez pas mauvaise opinion de moi.... — Mon opinion, Mademoiselle, est une chose si peu importante.... — Pour me prouver que vous n'êtes pas fâché contre moi, je vous en prie, M. l'Abbé, ayez la bonté de me faire une *leçon directe*.... à moi toute seule.... j'en serai charmée.... — Quand on demande la vérité de si bonne grace on doit l'obtenir. Je vous dirai donc, Mademoiselle, que depuis

trois semaines que le chaud excessif nous a fait abandonner le cabinet de votre frère, & que notre étude de l'après-midi se passe dans la salle basse, où vous travaillez une heure sous les yeux de votre Gouvernante; j'ai pensé plus d'une fois qu'en faisant votre filet ou votre broderie, vous pourriez profiter mieux des choses que vous entendez répéter à M. votre frère; & voici à ce sujet un trait que je n'aurois jamais osé conter devant vous, sans la demande positive que vous venez de me faire.

Mademoiselle le Febvre, qui fut depuis la célèbre & savante Madame Dacier, n'apprit dans son enfance qu'à lire, écrire & travailler. Telle fut son éducation jusqu'à l'âge de onze ans. M. le Febvre son père avoit un fils qu'il élevoit avec le plus grand soin. Pendant qu'il lui donnoit des leçons, Mademoiselle le Febvre étoit présente & travailloit à de la tapisserie. Un jour que le jeune Écolier répondoit mal aux questions de son père, sa sœur, sans quitter son travail, lui suggéroit à demi-voix tout ce qu'il devoit répondre. Le père l'entendit avec une joie égale à sa surprise, & de ce moment il se livra avec ardeur à l'éducation d'un enfant si digne de

tous les soirs (a). Vous conviendrez, Mademoiselle, poursuit l'Abbé, que si cette jeune personne, au lieu d'écouter les leçons, s'étoit amusée à faire des mines & de *petites niches* à son frère, elle n'auroit certainement pas procuré à son père une surprise si agréable.... Je ne me rappelle pas, dit Pulchérie en rougissant, d'avoir fait beaucoup de *petites niches* à mon frère.... Pour moi, reprit l'Abbé, je me rappelle bien que Lundi dernier vous avez tout doucement cousu son habit à sa chaise; que Mardi vous l'avez piqué deux fois avec votre aiguille, *pour réveiller*, disiez-vous, *son attention*; qu'hier vous lui avez causé mille distractions en faisant toutes sortes de grimaces; entr'autres un certain *bec de lièvre* qui a tant fait rire Mademoiselle votre sœur, qu'elle a été obligée de sortir de la chambre.

A ces mots, Pulchérie, les larmes aux yeux, regarda sa mère d'un air confus & suppliant. Rassurez-vous, Pulchérie, dit Madame de Clémire, je ne saurois point ce détail si vous n'aviez pas désiré une *leçon directe*, & sûrement vous

(a) *Histoire Littéraire des Femmes Françaises, par une Société de Gens de Lettres, Tome II.*

ne ferez pas grondée pour avoir demandé qu'on vous dît la vérité sans déguisement. Je vous obligerai seulement que ces petites espiègeries n'ont rien d'aimable ; qu'on n'en rit quelquefois que parce qu'elles sont ridicules ; que ce caractère est surtout choquant dans une fille , parce qu'il lui ôte l'air de douceur & de modestie , le principal ornement de son sexe : qu'enfin un enfant *espiègle* peut bien servir de jouet pour un moment à des étrangers indifférens ; mais qu'il est nécessairement insupportable à ses parens & à tous ceux qui l'entourent. J'ai encore un petit reproche à vous faire , Pulchérie : vous m'aviez promis de la confiance, vous m'aviez assuré que vous me feriez toujours un aveu sincère de vos fautes, & cependant vous ne m'avez point dit que vous eussiez troublé les leçons de votre frère.

Ma chère Maman , répondit Pulchérie, ce n'est point un manque de confiance , c'est que je ne sentoie pas comme à présent tout mon tort ; & pour vous montrer que je ne veux rien vous cacher , je vous avoue que M. l'Abbé n'a pas tout dit. Il a oublié qu'il y a environ huit ou dix jours , j'ai fait semblant d'éternuer pendant presque toute la leçon , en faisant une grande

révérence à chaque éternuement..... Et moi aussi, Maman, ajouta Caroline d'un ton triste, j'ai un peu éternué & fait la révérence; & moi aussi, Madame, dit l'Abbé, j'ai fait au moins dix révérences, car de la meilleure foi du monde j'ai cru que ces Demoiselles étoient enrhumées du cerveau, c'est pourquoi je n'ai point parlé de cette ingénieuse espièglerie dont j'ai été complètement la dupe. Maman, reprit Pulchérie, pardonnez-moi. De tout mon cœur, dit Madame de Clémire en l'embrassant; mais songez, Pulchérie, que puisque vous sentez à présent les conséquences & l'absurdité de toutes ces petites malices plates & puériles, vous ne seriez plus excusable de retomber dans les mêmes fautes.

Maintenant, dit la Baronne, reprenons nos petites histoires d'enfans : ma fille c'est à vous à parler. Je vais, reprit Madame de Clémire, vous conter un trait d'un enfant de cinq ans, ainsi vous ne devez attendre qu'un petit détail bien minutieux : mais cet enfant étoit Gustave Adolphe, & fut depuis un des plus grands Rois qui ait régné sur la Suède. Agé de cinq ans, il se promenoit un jour avec ses femmes dans une prairie près de Nicoping. Le jeune Prince s'échappa &

gagnoit des brossailles, lorsqu'une de ses femmes, pour l'engager à revenir, lui cria que ce petit taillis étoit rempli de gros serpens venimeux qui le piqueroient. *Eh bien*, répondit Gustave, *donnez-moi un bâton, je les tuerai*. On voulut en vain le détourner de cette résolution ; comme Hercule avec sa massue, assommant tous les monstres de la forêt de Némée, le petit Prince, armé d'une baguette, entra dans le taillis, prêt à exterminer tous les serpens qu'il y trouveroit ; mais ses recherches furent infructueuses. Nul monstre ne s'offrit à ses regards, & pour ce jour là ses travaux se bornèrent à une promenade aussi longue que fatigante (a).

Ce trait est charmant, dit la Baronne, il prouve bien que le courage vient de l'ame & non du sentiment de sa force, ou du raisonnement. On n'exige pas d'un enfant les qualités qui ne sont ordinairement le fruit que de l'expérience & de la réflexion : par exemple, on trouve simple qu'il soit quelquefois inconséquent, étourdi, inappliqué : mais on veut qu'il annonce toutes les vertus qui tiennent au cœur ; ces vertus naturelles

(a) Histoire de Gustave Adolphe, Tome I, page 50.

qui n'ont besoin que d'être cultivées & dont tous les enfans bien nés apportent en naissant l'heureux germe. Ainsi un enfant qui auroit de la lâcheté, de la dureté, de l'ingratitude, seroit un monstre si ses vices n'étoient pas l'ouvrage d'une mauvaise éducation.

— Ma bonne Maman, il naît donc beaucoup de monstres? car on dit qu'il y a bien des ingrats, bien des gens durs.... — C'est qu'il y a une multitude de gens corrompus. La nature produit bien rarement des monstres; mais l'éducation en fait beaucoup. — Ainsi, Maman, s'il y a des méchans, c'est donc la faute des pères & des mères?.... — Oui, en général: mais cependant, un enfant sans être né méchant, peut se corrompre en recevant la meilleure éducation du monde.... — Comment cela?.... — S'il n'est pas docile & de la plus parfaite sincérité, les parens les plus vigilans, les plus éclairés, ne pourront le préserver d'une infinité de vices auxquels il se livrera insensiblement. Vous souvenez-vous de ce pauvre Brunet, le Laquais de votre père?.... — Oui, Maman; qui mourut il y a deux ans.... — sa plaie à la jambe n'étoit pas mortelle; il étoit pansé par le meilleur Chi-

Chirurgien de Paris. Il avoit une garde qui ne le quittoit ni jour ni nuit. On s'apperçut qu'il arrachoit l'appareil mis sur sa jambe. Je lui donnai une garde de plus. On fut même obligé de lui lier les mains pendant la nuit. Toutes ces précautions furent inutiles. Il frottoit ses jambes l'une contre l'autre ; avec un de ses pieds il écartoit l'appareil salutaire qui pouvoit le guérir. Enfin la cancrène se mit à sa jambe ; l'habileté, les lumières de son Chirurgien, la vigilance de ses deux gardes, la bonté même de sa constitution, rien ne put le sauver ; il mourut.... Un enfant indocile & désobéissant est l'image de cet infortuné. Que peuvent les soins de ses parens s'il n'en sent pas le prix ? S'il ne comprend pas qu'on ne lui défend que ce qui peut le rendre vicieux, & par conséquent haïssable & malheureux, & qu'on n'exige de lui que ce qui doit assurer son bonheur ?.... — Mais il faut qu'un enfant soit imbécille pour ne pas sentir cela.... Si nous désobéissons quelquefois, ce n'est que par étourderie & faute de mémoire & de réflexion : quand nous nous en appercevons nous sommes bien fâchés.... — Cela ne suffit pas ; il faut me l'avouer, il faut venir m'en instruire comme on

va consulter son Médecin quand on a fait quelque imprudence dont on doit redouter les suites pour sa santé. Je me doute bien que la crainte *des Médecines* fait souvent différer la consultation : mais voilà précisément en quoi consiste l'imbécillité dont César parloit tout-à-l'heure ; il n'y a que la stupidité même qui puisse aimer mieux ne pas guérir que de faire les remèdes convenables à son état ; surtout quand on est certain que ces remèdes seront aussi doux que salutaires.

N'êtes-vous pas sûrs , mes enfans , que lorsque vous me faites l'aveu d'une faute que j'ignore , cette candeur vous donne les plus grands droits à mon indulgence , & qu'en même-temps elle redouble ma tendresse pour vous ? Aussi , vous le savez , si la faute est légère vous-en êtes quittes pour une simple représentation : si elle est grave , la pénitence est bien plus douce que celle que vous receveriez si j'avois découvert le tort dont vous me faites l'aveu. Ainsi , votre intérêt , de toutes les manières , doit donc vous porter à la plus parfaite sincérité. D'ailleurs , songez encore que si vous pouvez , pendant quelque temps , me diffimuler vos fautes , il est impossible que vous

puissiez me les cacher toujours. Nous le disions hier à propos du télescope ; tout se découvre avec le temps. N'est-il pas plus avantageux pour vous , que je doive à votre amitié des lumières que le hasard & ma vigilance finiroient toujours par me procurer ? Enfin , quand je suis instruite sur le champ de vos petits torts , j'éclaire votre esprit , & je forme votre raison par des conseils qui vous ouvrent les yeux : je vous fais sentir les conséquences de vos fautes. Alors , comme vous avez un bon naturel , vous craignez d'y retomber : au lieu que si je ne suis instruite qu'au bout d'un certain temps , je trouve en vous de mauvaises habitudes formées , enracinées , qu'on ne peut plus vous faire perdre qu'à force de punitions & de pénitences.

Pour vous en citer un exemple, Caroline & Pulchérie , je vous ai toujours recommandé de vous accoutumer à l'ordre & à l'économie. Pendant la longue maladie de votre Bonne , vous avez pris l'habitude de ne rien ferrer , de ne rien remettre à sa place , de perdre vos mouchoirs , vos mitaines , &c. Je l'ai su à la fin , mais trop tard. Cette habitude étoit devenue un défaut dont vous aurez beaucoup de peine

à vous corriger. Si dès le commencement, vous m'eussiez fait l'aveu de vos petites négligences, la seule histoire d'*Églantine* auroit suffi alors pour vous rendre actives & soigneuses.

On convint unanimement de la vérité de ces réflexions de Madame de Clémire, & les trois enfans promirent de ne jamais faire à l'avenir la plus légère faute, sans en avertir leur mère avec autant d'empressement que de sincérité. Je vous préviens, Madame, dit l'Abbé, que si vous avez encore quelque trait à conter, nous n'avons plus le temps de faire la conversation; car il est près de neuf heures & demie. Ce qui me reste à conter, reprit la Baronne, n'est pas long. Dans ce moment, je ne me rappelle que la bataille de Leucofoé, remarquable par une circonstance peut-être unique. On y vit trois Rois, l'un âgé de douze ans (a), les autres de dix (b), & de neuf (c), commander en personnes leurs armées (d).

(a) Clotaire.

(b) Théodébert.

(c) Théodoric.

(d) Les deux derniers Princes Théodébert & Théodoric étoient frères. *Hist. de Charlemagne par M. Gaillard.*

Je vais aussi, dit Madame de Clémire, vous citer un trait pris de l'histoire de France. Cet infortuné Charles VI, qu'une maladie cruelle priva de la raison, sans cet affreux malheur eût été un bon Roi. Charles V prit un soin particulier de former son cœur. Il se faisoit un plaisir d'éprouver ses premiers sentimens. « Un jour, » l'ayant fait venir dans son cabinet, il lui permit » de choisir un bijou parmi ceux qui compo- » soient son trésor. Le jeune Prince, négligeant » tout ce qu'il voyoit de riche & de précieux, » s'arrêta comme Achille à une épée suspendue » dans un coin du cabinet. Une autrefois, le Roi » lui présenta d'une main une couronne d'or & » de l'autre un casque, le Prince choisit le casque. » Sire, dit-il à son père, *gardez à jamais votre » couronne.* Ces bagatelles qui annonçoient un » caractère heureux, pénétoient de joie ce sage » Monarque aussi tendre père que vertueux po- » litique (a). »

Jusqu'ici, dit l'Abbé, nous n'avons cité que

(a) Hist. de la querelle de Philippe de Valois & d'Édouard III, par M. Gaillard, T. II. Charles VI n'avoit que douze ans lorsqu'il monta sur le Trône.

des enfans distingués. Je vais maintenant vous faire connoître quelques autres enfans qu'on peut appeler des prodiges. . . . « *Chrisfiliel le Bereclh* » d'Exter mourut dans sa dixième année en 1706. » Il étoit fils d'un Médecin. On publia ses ouvrages posthumes en Allemand. Ce sont des traités de piété dans lesquels on remarque une simplicité pleine de bon sens. »

Jacques Marini, Vénitien, à l'âge de sept ans, soutint à Rome, l'an 1647, des thèses publiques sur la Théologie, la Jurisprudence, la Médecine & plusieurs autres Sciences.

Le fils de *M. Baratier*, nommé *Jean-Philippe*, parloit parfaitement le Latin à quatre ans, & à cinq ans favoit le Grec. Alors il apprit l'Hébreu, & à six ans il favoit quatre langues, l'histoire, la Géographie.

On peut mettre au rang des enfans extraordinaires *le Baron de Helmsfeld*, Suédois, qui mourut en 1674. Sa jeunesse justifia les espérances qu'on avoit conçues de lui dès sa plus tendre enfance. A dix-sept ans, il fut reçu dans la Société Royale de Londres. A vingt ans, il parloit dix langues, il étoit excellent Mathématicien & grand Jurisconsulte.

Chrétien - Henri Heineikoin, né à Lubeck, commença à parler à dix mois. A deux ans il avoit une connoissance superficielle , mais générale , de l'histoire ancienne & moderne , & de la Géographie. A cinq ans il favoit de plus trois langues qu'il parloit également bien.

Enfin, *Adrien Baillet*, à qui nous devons un *Traité* fort intéressant des enfans célèbres par leurs études, en cite une multitude, & il auroit pu se mettre lui-même au rang de ces jeunes Savans. Il naquit en 1749 au Village de Neuville, près Beauvais. Son père étoit un Payfan. Le jeune Baillet apprit à lire & à écrire dans un Couvent de Cordeliers, où il alloit régulièrement prendre des leçons; &, quoique son père ne l'exigeât pas, il faisoit tous les jours plusieurs lieues dans l'espoir de s'instruire. Peu de temps après, un Ecclésiastique aussi éclairé que bienfaisant, voulut se charger de cet enfant si digne d'inspirer de l'intérêt. Il lui fit faire ses études. Baillet devint un Savant distingué, & mourut en 1705. Il n'est pas le seul qui ait recueilli des notices sur les enfans célèbres par leurs travaux littéraires. Beaucoup d'autres Savans se sont occupés du

même objet & nous ont donné des Ouvrages très-curieux en ce genre (a).

M. l'Abbé, dit Madame de Clémire, c'est apparemment par politesse pour notre auditoire, que vous nous avez annoncé que tous les enfans dont vous alliez nous parler avoient été des *prodiges*. Il est vrai que ces enfans sont bien supérieurs aux nôtres ; cependant je ne vois parmi eux qu'un seul prodige, celui qui parloit à dix mois. Tous les autres ne me paroissent que des enfans extrê-

(a) Entr'autres, *M. Goëzius*, *M. Kleffeker*, *Wolf*, *Seelen*, &c. Voyez Diction. des Merveilles de la Nature, au mot *Enfans précoces*. On peut mettre encore au rang des enfans célèbres, Édouard VI, Roi d'Angleterre, fils d'Henri VIII, & de Jeanne Seymour. Il monta sur le Trône à l'âge de neuf ans, & savoit alors le Latin, le François, le Grec & l'Italien. Marie Stuart, Reine d'Écosse, à l'âge de 13 ans, *récita publiquement dans une salle du Louvre, en présence du Roi Henri II, de la Reine Catherine de Médicis, & de toute la Cour, un discours Latin de sa composition, où elle soutenoit, dit M. Gaillard, (contre le préjugé des-tors commun) qu'il sied aux Femmes d'être instruites.* Marie faisoit aussi des vers François, excellens pour le temps; elle réunissoit d'ailleurs tous les talens agréables; elle dansoit parfaitement, elle chantoit, elle jouoit de plusieurs instrumens.

L'histoire du fameux Pic de la Mirandole est généralement connue, & tout le monde sait que Pascal à douze ans étoit grand Géomètre.

mement appliqués. En effet, répondit l'Abbé, tout leur mérite ne venoit que d'une application soutenue, jointe à une extrême docilité. J'ai lu avec attention l'histoire détaillée de plusieurs de ces enfans; & j'ai vu qu'ils avoient tous un respect sans bornes, une affection touchante pour leurs Instituteurs, & par conséquent une obéissance aveugle & une douceur inaltérable. Mais, M. l'Abbé, reprit César, cette mémoire prodigieuse? . . . — Elle est le fruit, non de l'esprit & du génie, mais des qualités que je viens de vous dépeindre. Un enfant se souvient toujours des choses qu'il écoute avec attention. La preuve en est qu'on n'a jamais vu un enfant appliqué n'être pas très-remarquable par sa mémoire. D'ailleurs, calculez donc, si vous pouvez, combien l'impatience, l'humeur, le dépit, le chagrin, les réponses, les raisonnemens déplacés, font perdre de temps à un enfant mutin & défobéissant? Si on le reprend, au lieu de redoubler d'attention & d'écouter avec soumission, il répond pour donner de mauvaises excuses. On est forcé de lui imposer silence. S'il obéit, il boude, il murmure au fond de son cœur, il n'entend plus rien, il est distrait, dominé par l'humeur : voilà une

leçon perdue..... — Mais je me flatte, M. l'Abbé, que vous ne me trouvez pas un *enfant mutin & désobéissant* ? — Non, sûrement, puisque je reste avec vous : vous êtes en général docile, soumis, & vous ne manquez pas d'application ; mais vous ne possédez pas encore ces qualités à un degré éminent, & vous êtes enfin au-dessous de ce que vous pourriez être. — Ah, M. l'Abbé, je vous assure que je ne me suis jamais senti tant d'émulation que j'en ai maintenant que je fais qu'il y a eu de tous temps une si grande quantité d'enfans célèbres ; & puisqu'il ne faut pour le devenir, que de la docilité & un bon cœur, je vais redoubler d'attention, & je suis bien certain qu'à l'avenir vous serez content de mes progrès. Caroline & Pulchérie firent à leur mère les mêmes promesses, & l'on fut se coucher fort satisfaits d'une veillée qui avoit produit de si bonnes résolutions.

L'arrivée de quelques voisins qui vinrent passer plusieurs jours à Champcery, interrompit les Veillées : mais le soir même de leur départ, la Baronne conta l'histoire suivante :



LES ESCLAVES,

ou le pouvoir des Bienfaits.

Snelgrave étoit un Voyageur Anglois, Capitaine de Vaisseau & recommandable par son humanité. Il voyagea long-temps en Afrique (a). Il y fit ce qu'on appelle la traite des Nègres, c'est-à-dire qu'il y acheta beaucoup d'Esclaves; commerce affreux que l'usage ne sauroit autoriser, puisqu'il outrage la nature; & qu'on ne peut faire sans s'exposer aux plus grands périls : car l'injustice & la tyrannie produisent presque toujours le désespoir & la révolte. Aussi les Européens font-ils obligés d'enchaîner sur leurs vaisseaux pendant la nuit, & durant la plus grande partie du jour, les malheureux Nègres qu'ils achètent; &, malgré toutes leurs précautions, les Esclaves trouvent toujours les moyens de se réunir pour former des complots qui, souvent, coûtent la vie à leurs Maîtres.

Snelgrave acheta beaucoup de Nègres sur les bords de la rivière de Kallabar. Parmi ces infortunés il remarqua sur-tout une jeune femme qui

(a) Vers l'an 1722.

paroissoit accablée de douleur. Touché des larmes qu'il lui vit répandre , il la fit questionner par son Interprète , & il apprit qu'elle pleuroit un enfant unique qu'elle avoit perdu la veille. On la conduisit sur le vaisseau de Snelgrave , & le jour même le Chef ou Roi du Canton , fit inviter Snelgrave à venir le voir. Snelgrave y consentit ; mais connoissant la férocité de cette Nation , il se fit accompagner de dix Matelots bien armés , & de son Canonier. Il fut conduit à quelque distance de la côte, où il trouva le Roi assis sur un siège élevé à l'ombre de quelques arbres. L'assemblée étoit nombreuse ; une foule de Seigneurs Nègres environnoit le Roi ; & sa garde , composée d'environ cinquante hommes , armés d'arcs & de flèches , le sabre au côté , & la zagaie à la main , se tenoit derrière lui à quelque distance. Les Anglois , le fusil sur l'épaule , se rangèrent vis-à-vis le Roi.

Snelgrave présenta au Roi quelques bagatelles d'Europe , & comme il achevoit sa harangue , il entendit des gémissemens sourds qui le firent tressaillir. Il se retourna , & il aperçut un petit Nègre attaché par la jambe à un pieu enfoncé dans la terre. Sur le bord d'une fosse deux Nègres

d'un aspect hideux , armés de haches & vêtus d'une manière extraordinaire , paroissoient garder cet enfant , qui les confidéroit en pleurant , & en joignant ses petites mains d'un air suppliant. Le Roi en voyant l'émotion que ce spectacle étrange caufoit à Snelgrave , crut le rassurer en lui protestant qu'il n'avoit rien à craindre de ces deux Nègres qu'il confidéroit avec tant de surprise. Ensuite il expliqua gravement au Voyageur que l'enfant étoit *une victime qu'on alloit sacrifier au Dieu Égho pour la prospérité du Royaume. . . .* A ces mots Snelgrave frémit d'horreur. . . . Il n'avoit avec lui que dix hommes. La Cour & la garde du Prince Afriquain formoient une troupe composée de plus de cent Nègres : mais la compassion & l'humanité ne permirent pas à Snelgrave d'envisager tout ce qu'il avoit à craindre & du nombre & de la férocité des Barbares qui l'environnoient. O mes amis ! s'écria-t-il en se retournant vers ses gens , sauvons ce malheureux enfant ! venez , suivez - moi ! En disant ces paroles il s'élance vers le petit Nègre. Les Anglois animés du même sentiment , se précipitent sur ses pas. Les Nègres poussent des cris affreux & fondent en tumulte sur la troupe Angloise. Snelgrave

tire de sa poche un pistolet ; le Roi s'effraie. Snelgrave demande à être entendu. Le Roi, d'un seul mot , calme la fureur des Nègres , qui s'arrêtent & restent immobiles. Alors Snelgrave , par le moyen de son Interprète , explique les motifs de son action , & finit en suppliant le Roi de lui vendre la victime. Cette proposition fut acceptée. Snelgrave étoit bien décidé à ne pas disputer sur le prix. Mais heureusement pour lui, le Roi nègre n'avoit besoin ni d'or ni d'argent. Il ne connoissoit ni les diamans ni les perles , & croyant exiger beaucoup , il ne demanda qu'un collier de verre bleu , qui lui fut donné sur le champ. Alors Snelgrave vole vers l'innocente petite créature qu'il venoit d'arracher à la mort , il tire son sabre pour couper la corde qui lui lioit les jambes. L'enfant effrayé croit que Snelgrave veut le tuer , il jette un cri douloureux. Snelgrave le prend dans ses bras avec transport , & le presse contre son sein. L'enfant rassuré sourit & caresse son libérateur , qui , plein d'une émotion délicieuse , & pénétré d'attendrissement , prend congé du Roi nègre , & retourne à son vaisseau. En arrivant sur son bord , Snelgrave rencontre cette jeune Nègresse qu'il avoit achetée le matin. Elle

s'étoit trouvée mal ; & baignée de larmes , elle étoit assise à côté du Chirurgien du vaisseau , qui n'ayant pu l'obliger à prendre de la nourriture , la faisoit rester à l'air , dans la crainte qu'elle ne s'évanouît encore. Au moment où Snelgrave passoit auprès d'elle avec ses gens , elle tourna la tête , & tout-à-coup , appercevant le petit Nègre que portoit un matelot , elle fait un cri perçant , se lève , se précipite vers l'enfant qui la reconnoît , l'appelle & lui tend les bras. Elle le reçoit dans les siens Les résolutions funestes qu'elle a formées , la perte de sa liberté , les projets du désespoir , les maux affreux qu'elle a soufferts , tout est oublié.... Elle est mère.... elle a retrouvé son fils ! Cependant elle apprend de l'Interprète tous les détails de l'action de Snelgrave. Alors , tenant toujours son enfant dans ses bras , elle court se jeter aux pieds de son Bienfaiteur : C'est maintenant , lui dit - elle , que je suis ton esclave ! Sans cet enfant la mort m'eût cette nuit délivrée de l'esclavage : tu n'étois pour moi qu'un tyran. Tu m'as rendu mon fils ; c'est me donner plus que la vie ; tu deviens mon père : oui tu peux compter désormais sur mon obéissance , cet enfant si cher en est le gage ! Tandis que

cette femme parloit avec le feu & l'expression de la reconnoissance la plus passionnée, l'Interprète expliquoit son discours à Snelgrave. Il ne pouvoit recevoir un prix plus doux de son humanité; mais il en recueillit encore de nouveaux fruits. Il avoit sur son vaisseau plus de trois cent esclaves. La jeune Nègresse leur conta son aventure. Après avoir écouté ce récit touchant, les Nègres l'entourèrent en exprimant leur admiration par des applaudissemens redoublés, ils lui promirent une soumission sans bornes, & en effet Snelgrave, pendant le reste du voyage, trouva en eux tout le respect & toute l'obéissance qu'un père pourroit attendre de ses enfans (a).

Si tel est le pouvoir des bienfaits & de la vertu sur les Sauvages les plus féroces, quel doit être parmi nous la force irrésistible de ce moyen & si sûr & si doux de gagner & de subjuguier tous les hommes? Cette petite histoire, mes enfans, doit encore vous confirmer une vérité qu'on ne sauroit vous répéter trop souvent : c'est qu'une action vertueuse devient toujours une action

(a) Abrégé de l'Hist. Génér. des Voyages, T. III, p. 39 & suivantes.

utile à nos intérêts personnels..... César, dit Madame de Clémire, de quel genre est l'action de Snelgrave ? est-elle *héroïque* ?.... — Héroïque !.... je ne le crois pas.... mais je vais l'examiner suivant les règles que vous m'avez données. — Voyons si vous vous les rappelez bien ces règles : répétez-les. — Pour qu'une action soit *héroïque* il faut qu'elle soit utile, qu'elle ait exposé à un grand danger, ou qu'elle ait coûté un grand sacrifice, & qu'il eût été possible de ne pas la faire sans se rendre méprisable.... — C'est cela. Revenons à Snelgrave. — Il s'est exposé à un grand danger.... — Moins grand que vous ne le croyez peut-être. Il est vrai qu'il n'avoit avec lui que dix hommes ; & que les Nègres formoient une troupe d'environ cent hommes : mais les Sauvages les plus féroces sont toujours les plus lâches. D'ailleurs, tous les Anglois avoient des fusils, & si le combat se fût engagé, il n'est pas douteux que les Sauvages eussent bientôt pris la fuite... — Ainsi le danger n'étoit pas bien grand... Il me semble que Snelgrave eût été méprisable, si, pouvant l'empêcher, il eût laissé égorger cet enfant sous ses yeux.... par conséquent il n'a fait qu'une bonne action, & non une action héroïque.... —

C'est fort bien raisonner. Mais comptez-vous pour rien ce premier mouvement si généreux & indépendant de toute réflexion qui fit voler Snelgrave au secours de l'enfant ? Ce premier mouvement fut si impétueux, que je suis persuadée qu'il auroit fait braver à Snelgrave les dangers les plus terribles, & c'est-là sur-tout ce qui rend cette action si touchante. L'action en effet par elle-même n'est pas héroïque, l'humanité la prescrivait ; mais le premier mouvement qui l'inspira fut sublime.

Ma bonne Maman, dit Caroline, l'histoire que vous nous avez contée est charmante ; mais elle est trop courte.... Eh bien mes enfans, reprit la Baronne, je vais vous en dire encore une. César n'a pas trouvé l'action de Snelgrave héroïque, voyons ce qu'il pensera de celle-ci ?

Le vertueux Duc de Bourbon (beau-frère de Charles-le-Sage) servit d'ôtage au Roi Jean, & languit huit ans dans la captivité. « Son absence » donna lieu à des désordres. Ses Barons pillèrent » ses domaines ; & Chauveau, son Procureur- » Général, fut forcé par le devoir de sa charge, » d'informer contre eux. Le Duc devenu libre, » ferme les yeux sur les fautes passées, & ne

» fonge qu'à gagner les cœurs de ses Vaffaux. Il
 » institue l'ordre de *l'Efperance*. Au milieu de
 » la folemnité de cette cérémonie , le fèvre
 » Chauveau paroît , tenant à la main le cahier
 » des informations. Il le préfente à genoux au
 » Duc : *Monfeigneur* , lui dit-il, *vous verrez ici bien*
 » *des coupables : les uns méritent la mort , les autres*
 » *ont au moins encouru la confiscation. Voici le*
 » *registre de leurs crimes*. Les prévaricateurs étoient
 » préfens & frémiſſoient. Chauveau, dit le Prince,
 » *avez-vous auffi tenu registre des ſervices qu'ils*
 » *m'ont rendu ?* Il prend le registre & le jette au
 » feu fans le lire. A ces mots divins , à cette
 » action généreufe , des larmes de joie & de ten-
 » dreſſe coulèrent de tous les yeux ; il n'y eut pas
 » un de ces Gentils-Hommes, coupable ou non,
 » qui ne jurât de donner ſa vie pour un Prince
 » ſi magnanime (a). » Ah, s'écria Céſar, c'eſt
 » bien-là une action héroïque !.... Vous voyez,
 » mes enfans , reprit la Baronne , quelle grandeur
 » d'ame la ſeule bonté peut donner ! Si l'on favoit
 » combien il eſt doux , combien il eſt utile de favoir
 » pardonner , de tels exemples ne ſeroient pas ſi
 » rares !....

(a) Hiſt. de la Querelle de Philippe de Valois , &c. T. II.

Comme la Baronne achevoit ces paroles, on entendit une grande rumeur dans la maison. Les enfans courent vers la porte ; Madame de Clémire les suit précipitamment. Au même instant des cris redoublés se font entendre , & l'on distingue ces mots : *la paix est faite*. Madame de Clémire s'élance hors de la chambre. Elle rencontre un Courier qui arrivoit de Paris , & qui lui confirme cette heureuse nouvelle. La paix ! s'écria Madame de Clémire : ah , bénissons le Ciel & le Roi qui nous la donnent ! . . . Elle n'en put dire davantage , les douces larmes de la joie lui coupèrent la parole. Elle embrasse sa mère , ses enfans ; elle relit vingt fois la lettre que lui avoit donnée le courier ; elle répète à chaque instant , la paix est faite ! . . . & une paix glorieuse ! . . . Mes enfans , nous verrons ici votre père dans deux mois au plus tard ! . . . Ah , Maman , dit Pulchérie , ne nous envoyez point coucher ; laissez-nous veiller pour parler de notre bonheur. Cette demande fut accordée , & Madame de Clémire apprenant du courier qu'en traversant le Village il avoit crié de toute sa force : *la paix est faite* , voulut savoir si quelques payfans s'étoient relevés. On envoya dans le Village , & l'on trouva une

foule

foule de Villageois aux portes du château; on les fit entrer. Madame de Clémire descendit sur le champ, ils l'entourèrent avec empressement, & elle leur lut la lettre qu'elle venoit de recevoir. Après cette lecture, tous les Payfans crièrent : *Vive le Roi !* avec cette effusion de cœur qui n'appartient qu'à des François. Ces transports, dit Madame de Clémire, ne sont que les tributs d'une juste reconnoissance; mais quelle Nation fut jamais mieux que la nôtre mériter un bon Roi! Madame de Clémire envoya chercher les Ménétriers. On donne du vin aux Payfans, on illumine à la hâte, & comme on peut, la cour & une partie des jardins, le cuisinier prépare un *réveillon*; & , en attendant, on se promène, on chante, on danse; & César & ses Sœurs, pour la première fois de leur vie, ne se couchèrent qu'au grand jour.

Les Voisins de Madame de Clémire vinrent successivement la féliciter sur un événement si intéressant en général, & particulièrement pour elle. Il fallut rendre toutes ces visites. Elle commença par Madame de Luzanne; qui la retint une journée entière chez elle. M. de Luzanne voulut lui faire voir son jardin, & ce jardin étoit à l'Angloise; c'est-à-dire, qu'aucun arbre n'en

étoit taillé ; que dans les petites allées les branches écorchoient le visage & arrachoient les cheveux ; que les chardons & les orties croissoient en liberté dans ce lieu champêtre ; qu'on y trouvoit deux ou trois butes honorées du nom de *montagnes* , quelques vieux décombres formant une *ruine* , une vilaine chaumière bien sale , & plusieurs petits ponts de bois sur une vase épaisse & verte qu'on appeloit *la rivière*. Ainsi , comme on voit , à l'exception d'un *rocher* , d'un *temple* & d'un *tombeau* , ce jardin contenoit toutes les *fabriques* qu'on ne peut se dispenser de placer dans un jardin Anglois quand on a du goût , de l'invention & du génie. Aussi cette agréable possession , ouvrage de M. de Luzanne , ajoutoit infiniment à sa vanité naturelle. Il jouissoit de tous les privilèges attachés à la gloire d'avoir conçu un jardin à l'Angloise. Il se déchaînoit avec force contre les *allées droites* , la *symétrie* , les *parterres* , les *patte d'oie* , les *étoiles* ; & ces lieux communs épuisés depuis dix ans , il les répétoit avec complaisance , & croyoit étonner tout le monde par l'originalité de ses idées & la délicatesse de son goût.

Caroline & Pulchérie qui , sur-tout depuis

L'aventure du télescope, avoient pris l'amitié la plus vive pour la jeune Sydonie , se promenèrent avec elle , & furent goûter dans sa chambre. Elles y trouvèrent dans des corbeilles une grande quantité de *bleuets* effeuillés , & questionnant à ce sujet Sydonie , elle répondit que c'étoit pour faire de l'eau de *bleuets* (a). Quoi , dit Pulchérie , vous la savez faire ? Rien n'est plus aisé , reprit Sydonie ; & Mademoiselle , ajouta la Gouvernante de Sydonie , fait aussi de l'eau-de-rose , & avec les feuilles (b) de ces mêmes fleurs , elle fait encore des couleurs charmantes qui lui servent à peindre ces jolis bouquets que vous voyez-là encadrés. — Et pour peindre les feuillages ? — Elle fait une couleur verte avec des feuilles. — Cela est charmant. — Oh , Mademoiselle fait bien d'autres choses ! Ce syrop d'orgeat que vous avez trouvé si bon , c'est elle qui l'a fait , ainsi que cette gelée de groseille — Ah , que je voudrois en savoir faire autant ! — Vous le ferez dans un instant , reprit Sydonie ; je vous donnerai toutes mes petites recettes ; vous n'aurez

(a) Bonne pour les yeux.

(b) C'est-à-dire les pétales.

besoin ni d'alambic, ni d'appareils incommodes ..

— Et nous ferons de l'eau-de-rose & des couleurs.... Dès demain, si vous voulez. A ces mots, l'obligeante Sydonie fut embrassée à plusieurs reprises par les deux Sœurs ; ensuite la Gouvernante qui n'approuvoit pas trop que Sydonie donnât *toutes ses recettes*, ouvrit une armoire, & priant Caroline & Pulchérie de s'approcher : Mesdemoiselles, dit-elle, voilà des ouvrages que vous n'apprendrez pas si promptement. Regardez toutes ces pelottes, ces jolis petits coffres, ces bourses de filet, ces cordons de canne, ces sacs brodés, c'est Mademoiselle Sydonie qui a fait tout ce magasin.... Il n'y a personne, interrompit Sydonie, qui n'en puisse faire autant. Je n'ai point de talens, & du moins je tâche de varier mes occupations. Ma mère m'a fait prendre l'habitude, & me donne l'exemple de n'être jamais un seul instant oisive.

Pulchérie, qui examinoit avec attention tout ce qui étoit dans la chambre, aperçut une grande caisse placée sous le lit. Elle demanda ce que c'étoit. Sydonie rougit & répondit que cette caisse ne contenoit rien d'intéressant. La Gouvernante se mit à rire. Je n'oserois pas,

dit-elle, donner un démenti à Mademoiselle; cependant.... — Oh, ma Bonne, s'écria Sydonie, de grace!.... — Assurément, interrompit la Gouvernante, la rougeur des jeunes Demoiselles est bien trompeuse, on n'y connoît rien; car qui ne croiroit, en voyant celle de Mademoiselle Sydonie en cet instant, qu'elle a de bonnes raisons pour être embarrassée, & pourtant.... — Ma Bonne! Ma chère Bonne!.... — Allons, je me tairai : je ne dirai qu'une seule chose, c'est que cette caissè renferme encore de l'ouvrage de Mademoiselle, & que sa Maman l'a grondée de s'être levée aujourd'hui à cinq heures, pour achever cet ouvrage que l'arrivée de Madame la Marquise de Clémire ne lui a pas permis de finir tout-à-fait. Ce dialogue excita toute la curiosité de Caroline & de Pulchérie; la dernière sur-tout ne put se contenir. Elle se jeta au cou de Sydonie, lui reprocha tendrement *son manque de confiance*, & la conjura de lui montrer *le charmant ouvrage* que renfermoit la caissè. Sydonie rougissoit, sourioit, embrassoit Pulchérie, & ne répondoit rien. La Gouvernante qui mouroit d'envie que la caissè fût ouverte, prit la parole : il est vrai, dit-

elle, que Mademoiselle ne doit pas dire. . . . Ne doit pas se vanter. . . . Aussi, a-t-elle travaillé en secret, & sans le secours de personne. . . . Cela n'en est que plus louable. . . . Enfin, tout se découvre. . . . Moi, il n'y a que quatre ou cinq jours que je suis dans la confidence, & encore malgré Mademoiselle. Allons, ma chère enfant, continua-t-elle, en s'adressant à Sydonie; allons, satisfaites ces deux aimables jeunes Demoiselles: elles seront discrètes, j'en suis sûre. . . . Oh, oui! s'écria Pulchérie. Je n'ai rien à leur refuser, reprit tristement Sydonie; mais en vérité cette caisse ne vaut pas la peine. . . . Profitons de la permission, dit la Gouvernante, en tirant la caisse au milieu de la chambre. Caroline & Pulchérie se mettent précipitamment à genoux pour mieux voir. La Gouvernante ouvre enfin cette mystérieuse cassette. . . . Mais quelle est la surprise de Caroline & de sa sœur, en ne voyant que des habits grossiers de Payfanne! Voilà dit la Gouvernante, six chemises: la toile n'en est pas fine; mais regardez *ces coutures, ces surjets!* Comme cela est fait! Voilà deux corsets & deux jupons de flanelle: des *bonnets ronds*, des mouchoirs, des tabliers, des bas *tricotés*. . . .

C'est un petit trousseau complet ; & puis par-dessus le marché, voici une jolie grimace (a). Ouvrons-la.... Ah!.... Mademoiselle y avoit enfermé un chapelet, des ciseaux, un petit couteau & un dez d'ivoire.... Eh bien, Mesdemoiselles, continua la Gouvernante, vous paroissez étonnées ; que pensez-vous de ceci?.... Les deux fœurs devinèrent facilement que tout cet ouvrage de Sydonie étoit destiné à quelque pauvre femme. Caroline & Pulchérie, quoiqu'elles fussent bien enfans, furent cependant apprécier la résistance que Sydonie avoit opposée à leur curiosité. Également touchées de l'action & du vertueux embarras que cette charmante jeune personne éprouvoit encore, elles se jettèrent dans ses bras ; & la sensible Sydonie les embrassa mille fois avec l'expression de la plus tendre amitié. La Gouvernante attendrie considéroit en silence ce tableau intéressant.... Mais enfin, reprenant la parole, elle conta qu'en effet cette caisse étoit destinée à une pauvre vieille femme dont Sydonie prenoit soin depuis un mois ; & Pulchérie faisant de nouvelles questions, apprit que cette

(a) Une Pelotte.

femme étoit précisément celle qu'elle avoit vue par le télescope. Enfin, on vint interrompre un entretien si agréable. Madame de Clémire, revenue de sa promenade, envoya chercher ses filles, & Sydonie les prenant sous le bras les conduisit dans le salon.

Le soir, en retournant à Champcery, Caroline & sa sœur contèrent à leur mère tout ce qui leur étoit arrivé. Ah, mes enfans, dit Madame de Clémire, profitez donc d'un exemple si touchant ! Songez que les ames froides, & même les ames les plus dures, ne peuvent se défendre d'admirer la vertu. Mais elles s'en tiennent à cet hommage involontaire & stérile ; tandis que les belles ames brûlent du desir d'imiter ce qu'elles admirent — Ah, sûrement, Maman, nous imiterons Sydonie ! N'en doutez pas ; & comme elle aussi, nous ne serons jamais un instant oisives. A nos récréations nous ferons des pelottes, des petits coffres, des porte-feuilles, de l'eau-de-rose & de bleuets, & des ouvrages pour les pauvres. — Sydonie ne vous a pas dit qu'elle étudie la Botanique, & qu'elle connoît parfaitement toutes les plantes des champs & leur propriétés ?.... — Non, Maman ; elle est si mo-

deste!.... Mais, comment a-t-elle appris cela?....

— En se promenant avec M. de la Palinière, qui, comme vous savez, est un très-grand Botaniste, Sydonie, qui ne perd pas une occasion de s'instruire, quand M. de la Palinière vient chez sa mère, se promène avec lui, & cueille toutes les plantes qu'elle rencontre.... — Ah si nous avions eu cette idée nous en connoîtrions déjà beaucoup; car nous nous sommes promenées bien souvent avec M. de la Palinière. — Si nous n'étions pas si empressées de parler, & si nous savions profiter de l'instruction des gens que nous rencontrons ou avec lesquels nous vivons, les hommes nous instruiraient infiniment mieux que les livres, & personne ne nous paroitroit ennuyeux. Par exemple, M. d'Ormont n'est pas un homme bien amusant.... — Oh, il est d'une tristesse!...., avec ses *prairies artificielles*, j'ai retenu ce mot là, parce que toutes les fois qu'il vient vous voir, Maman, je lui ai entendu dire cela.... — Affurement, je le fais toujours parler d'Agriculture, parce que c'est la seule chose qu'il sache parfaitement & dont il soit occupé. Je l'oblige beaucoup en mettant la conversation sur un objet qui l'intéresse, & je m'inf-

truis en l'écoutant. . . . — C'est comme lorsque M. Milet a passé cinq jours à Champcery ; vous parliez toujours d'Anatomie. . . . — Parce que M. Milet est Chirurgien ; & c'est ainsi qu'il n'existe personne dont il ne soit possible de tirer parti, & dont la conversation ne puisse être instructive.

Après ces réflexions , on parla encore de Sydonie , & Madame de Clémire n'oublia pas de dire à ses filles que leur âge seul pouvoit excuser l'indiscrétion qu'elles avoient eu d'abuser de la douceur de Sydonie , en la pressant de découvrir une chose qu'elle desiroit cacher ; & elle leur fit sentir combien la curiosité est dangereuse , puisqu'elle peut faire commettre de semblables fautes. Mais , ajouta Madame de Clémire , avez-vous demandé à Sydonie la permission de me confier ce secret ? Oui , Maman , & elle y a consenti sans hésiter. — Parce qu'elle connoît tous les devoirs d'une fille envers sa mère : mais si elle eût été moins honnête & moins éclairée , & qu'elle eût exigé de vous de ne point conter cette petite aventure ? — Maman Aurions-nous pu vous en parler alors ? Mais , n'aviez-vous pas donné votre parole , avant d'ou-

voir la caisse, de n'en parler à personne?....

— Oui, Maman.... — C'étoit à cette condition que vous avez obtenu ce que vous desiriez....

— Nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire d'ajouter: *excepté Maman*, parce que cela va sans dire.... — Dans tous les marchés que nous faisons, nous ne pouvons être liés que par nos actions & nos paroles : les intentions sont comptées pour rien; & vous sentez bien que si on pouvoit les faire valoir après le marché fait, il n'y auroit point d'engagement solide, on ne sauroit plus sur quoi compter. Ainsi, vous aviez dit : *Je n'en parlerai à personne*; vous ne m'aviez point exceptée. Par conséquent, vous ne pouviez plus me confier ce secret sans le consentement de Sydonie. Si elle n'eût pas voulu vous le donner, qu'auriez-vous fait? — Ah, quelle triste supposition!.... Eh bien, Maman, il faut bien garder sa parole, nous aurions pris le parti de nous taire.... — Et si je vous avois questionnées comme je fais toujours, si je vous avois demandé de me conter avec détail & sans rien omettre tout ce qui s'étoit passé entre vous & Sydonie?.... — Oh, mon Dieu, Maman, dans quel embarras vous nous mettez!.... — Vous n'auriez eu de moyen

de garder le secret qui vous étoit confié qu'*en* me trompant, qu'en faisant beaucoup de mensonges.... — Oh, non, Maman, nous ne vous aurions point trompée!.... — Vous auriez donc trahi le secret?.... — Nous aurions fait l'aveu de notre faute; je vous aurois dit que Sydonie nous avoit confié un secret.... — C'eût été déjà une indiscretion; & moi j'aurois pensé que ce secret n'étoit point du tout à l'avantage de Sydonie.... — Nous vous aurions dit que sa modestie seule lui faisoit desirer qu'il fût caché.... — Alors je l'aurois deviné.... — Oui, je le vois bien; il eût fallu ou mentir ou manquer à notre parole. Cela est affreux! Ma chère Maman, nous ne nous trouverons jamais dans une situation si cruelle; jamais nous n'accepterons un secret sans demander auparavant la permission de vous le dire; & si on ne vouloit pas nous l'accorder nous refuserions la confiance.... — D'autant mieux qu'une personne qui voudroit mettre des bornes à votre confiance en moi, manqueroit certainement de principes & d'honnêteté, & le secret d'une semblable personne ne peut être intéressant.

Comme Madame de Clémire avoit beaucoup

de lettres à écrire, on ne reprit pas encore les Veillées. César demanda à sa mère la permission de lire l'*Illiade*. Vous n'êtes point encore en âge, répondit Madame de Clémire, de sentir les beautés de cet ouvrage : cependant, comme cette lecture est indispensable pour l'intelligence d'une infinité de tableaux, je veux bien que vous la fassiez; mais ce n'est pas un ouvrage que vous puissiez lire à vos récréations. . . . — Pourquoi, Maman? — Avec moi, vous comprendrez mieux ses beautés & sur-tout ses défauts. . . . — Mais je fais que Madame Dacier a fait des remarques & je vous assure, Maman, que je ne les passerois point. . . . — Ce sont précisément les remarques que je serois très-fâchée que vous lussiez sans moi. . . . — Quoi, Maman, elles ne sont pas justes?.... — Tenez, l'*Illiade* est sur cette tablette, apportez-la-moi. . . . — La voici, Maman. . . . — Je vais vous en lire quelques passages; celui-ci, par exemple. . . . Il faut auparavant vous mettre au fait de ce qui précède. Dans une bataille, Adreste, un jeune Troyen, est dans un char, ses chevaux prennent le mors aux dents, son char se brise. Adreste tombe à terre sur le visage. Alors Ménélas s'élance vers lui, dans l'intention

de percer de sa pique un ennemi à terre & sans défense. Mais Adreste lui demande la vie , & lui promet une rançon. Ménélas alloit lui donner la vie & l'envoyer sur ses vaisseaux , lorsqu'Agamemnon accourt , & d'un ton plein de colère, lui reproche sa pitié.....

« N'épargnons point les Troyens , dit-il ,
 » qu'aucun d'eux n'échappe de nos mains , non
 » pas même l'enfant qui est dans le sein de sa
 » mère ; qu'ils périssent tous avec Ilion , &c.

» Cet avertissement plein de force & de sa-
 » gesse, changea l'esprit de Ménélas ; qui d'abord
 » repoussa le malheureux Adreste ; & en même-
 » temps Agamemnon lui plonge son épée dans le
 » sein. Ce jeune Prince tombe à la renverse , &
 » Agamemnon, lui mettant le pied sur la gorge,
 » retire sa pique. » *Iliade* , Liv. VI.

Eh bien, mon fils, dit Madame de Clémire, comment trouvez-vous cette action ? Je la trouve horrible , répondit César ; tuer un ennemi sans défense , c'est assassiner.... — Tels sont cependant les Héros du Poëme. . . . Mais voyons sur ce passage la remarque de Madame Dacier ; la voici.

» Homère loue cette cruauté d'Agamemnon :
 » car comme il y a une pitié pernicieuse , il y a

» aussi une cruauté salutaire. Des ennemis aussi
» injustes & aussi perfides que les Troyens, ne
» méritoient pas d'être épargnés (a).»

Comment, Maman, Madame Dacier approuve cette action?... — Je n'imaginois pas que la cruauté pût jamais vous paroître louable; mais comme toutes les remarques de Madame Dacier sont dans ce genre, j'ai dû craindre que l'autorité d'une personne si justement célèbre, n'eût du moins le pouvoir d'affoiblir en vous l'horreur que l'inhumanité doit inspirer..... — Quoi, Maman, Madame Dacier ne désapprouve jamais des actions barbares.... — Jamais; même les actions les plus lâches. Dolon, un espion, est pris par Ulysse & Diomède; Dolon demande la vie: Ulysse la lui promet, à condition qu'il déclarera tout ce qu'il fait. Sur cette assurance le lâche Dolon instruit avec détail les deux guer-

(a) Quel langage! & dans la bouche d'une Femme!.... D'ailleurs quelle logique! En quoi les Troyens étoient-ils injustes & perfides? Pâris avoit enlevé Hélène, c'étoit le crime d'un Prince Troyen, & non de la Nation Troyenne: mais l'injustice même d'un ennemi peut-elle autoriser le meurtre & l'assassinat? Quand les Troyens eussent été en général méprisables, étoit-ce une raison de les massacrer tous sans exception comme sans pitié? Étoit-ce une raison de n'épargner pas même l'enfant dans le sein de sa mère?

riers, qui, ensuite plus lâches & plus perfides que lui, au mépris de leur parole, ont la barbarie atroce de lui ôter la vie (a). Tenez, voilà le trait. Voici la remarque : vous verrez que Madame Dacier approuve cette basse cruauté. En voulez-vous encore un exemple ? Ulysse, après avoir abattu Socus par une blessure mortelle, l'insulte en lui disant qu'il n'aura point de sépulture, & qu'il sera dévoré par les oiseaux de proie qui se battront sur son cadavre, &c.... Et point de remarque de Madame Dacier. Mais dans une occasion semblable elle a cru pouvoir tirer parti de l'ironie barbare employée par Idoménée, aussi a-t-elle fait une remarque. Idoménée donne un coup de pique à Othrionée & le perce d'outre en outre. Othrionée, blessé à mort, tombe, & Idoménée, fier de sa victoire, lui tient ce discours : « Othrionée, vous ferez le plus » brave de tous les hommes, si vous tenez la » parole que vous avez donnée à Priam (b). Ce

(a) Il est d'autant plus étrange que Madame Dacier n'ait pas fait de remarque sur cette action atroce, qu'Homère la conte très-simplement & sans paroître le moins du monde la désapprouver.

(b) Il avoit promis à Priam de repousser les Grecs; & Castandre devoit être le prix de ses services.

» bon Roi, pour vous engager à la tenir, vous a
 » promis sa fille. Mais nous sommes plus en état
 » de vous satisfaire que le Roi Priam. Nous allons
 » vous faire venir d'Argos la plus belle fille
 » d'Agamemnon, & nous vous la donnerons en
 » mariage. A condition que votre rare valeur
 » nous rendra maître de Troie. Venez donc sur
 » nos vaisseaux, afin que nous dressions les ar-
 » ticles; nous ne sommes pas indignes d'avoir un
 » gendre comme vous. Après cette raillerie amère,
 » Idoménée le traînoit par les pieds; Azis vint
 » l'arracher de ses mains, &c. » *Iliade Livre*
XIII. Quelle horreur ! dit César, insulter ainsi
 un ennemi vaincu, mourant ! Peut-on rien
 imaginer de plus cruel & de plus lâche ! Com-
 ment Madame Dacier peut-elle excuser une sem-
 blable barbarie ? — Homère veut bien con-
 venir que cette raillerie est amère, & Madame
 Dacier ne la trouve qu'*héroïque* & *plaisante*.
 Voici sa remarque.

« Homère a mêlé ici, avec beaucoup d'art, des
 » railleries qui partent d'un courage *héroïque*, &
 » qui sont très-capables d'allumer le courage des
 » combattans qui les entendent, & de *divertir*
 » le Lecteur tranquille qui les lit. D'ailleurs,

» Homère relève encore par-là le caractère d'Ido-
 » mée, en faisant voir qu'au milieu du plus
 » grand danger il ne laisse pas de conserver sa
 » gaiété ordinaire, ce qui est la marque d'un grand
 » courage....»

— Est-il possible que Madame Dacier ait fait imprimer un pareil jugement ! — Votre étonnement est fondé. En effet, il ne faut ni penser, ni raisonner, ni écrire ainsi, quoiqu'on sache le Grec. Finissons cet examen par ce passage qui me tombe sous la main. Ménélas terrasse Pisandre, ensuite, lui mettant le pied sur l'estomac, il lui adresse un discours aussi long qu'insultant : des *paroles pleines de fiel*, ajoute Homère; & Madame Dacier, en parlant de ce discours, dit *qu'on y trouve la force, la convenance, la justesse & la brièveté....* (a) — Mais, Maman, Madame Dacier avoit donc un bien mauvais cœur ? — Au contraire, elle avoit une très-belle ame — Elle manquoit donc absolument d'esprit & de bon sens ? — Point du tout, elle avoit certainement un mérite supérieur. — Mais comment

(a) On pourroit citer du même Ouvrage une infinité de traits semblables, le livre 21 est dans ce genre, un des plus révoltans.

a-t-elle pu écrire des choses si révoltantes?.... — Elle étoit égarée par l'enthousiasme, c'est-à-dire, par la passion ; elle savoit parfaitement le Grec, par conséquent elle sentoît mieux que personne toutes les beautés de l'Iliade ; & son admiration pour Homère lui ôtoit cette impartialité si estimable & si rare, sans laquelle un Écrivain ne peut ni persuader ni instruire. — Cela prouve bien encore, Maman, comme vous nous l'avez dit, qu'il ne faut se *passionner* que pour la vertu, puisque les autres passions peuvent rendre si aveugles. Maman, comment faut il faire pour conserver toute sa vie une parfaite impartialité?.... — Il faut entretenir & fortifier au fond de notre cœur un sentiment si naturel qu'il ne nous est pas possible de parvenir à le détruire entièrement, *l'amour de la justice & de la vérité*. Il faut se préserver des passions. Alors on pense noblement, on raisonne avec justesse, on voit bien, on juge sainement ; on rend sans effort justice à ses ennemis : s'ils ont des talens & du mérite, on en convient, & même on trouve un grand plaisir à louer ce qu'ils ont d'estimable.... — Voilà, je crois, le plus difficile. J'avoue, Maman, que je n'aurois pas un *grand plaisir* à louer quelqu'un

qui me haïroit. — Seriez-vous insensible au plaisir d'exciter une admiration générale & fondée sur l'opinion que vous donneriez de votre cœur & de votre esprit ? . . . — Qui pourroit être insensible à cela ! . . . — Eh bien , je suppose que vous n'êtes plus dans l'âge heureux où l'on n'a point encore d'ennemis ; je suppose que vous en avez un dont l'aversion pour vous est bien reconnue ; vous vous trouvez un jour dans une société composée de huit ou dix personnes , la conversation tombe sur votre ennemi ; on se permet beaucoup de médisances à son égard ; vous vous taisez : de la médisance à la calomnie , le passage est facile & prompt : on en vient bientôt jusqu'à noircir votre ennemi ; on donne des conjectures absurdes pour des faits ; on dénature les faits mêmes en changeant les circonstances. Votre ennemi a de l'esprit & des talens , on lui refuse le sens commun , &c. Alors vous prenez la parole , & guidé par *l'amour de la justice & de la vérité* , vous parlez avec force en faveur de votre ennemi. Vous causez beaucoup d'étonnement. Cependant on vous écoute d'abord avec une certaine défiance , on doute un moment de votre sincérité : prenez garde à vous ! il faut dire de bonnes raisons , il

faut justifier votre ennemi , ou vous ne passerez que pour un hypocrite : mais vous prouvez votre générosité par des raisonnemens solides & sans réplique. Alors vous voyez sur tous les visages la surprise & l'admiration ; vous entendez autour de vous un doux murmure d'applaudissemens : vous venez d'attirer tous les cœurs par un charme irrésistible. Votre ennemi saura demain ce qu'il vous doit. S'il ne cesse pas de vous haïr, c'est un monstre. Mais de quel front oseroit-il encore se déchaîner contre vous ? Il ne peut désormais témoigner de l'aversion pour vous qu'en se rendant odieux & méprisable. ... — Ah, je voudrois être assez grand pour avoir un ennemi afin de le louer & de le défendre ! — Ne vous laissez donc point d'admirer l'utilité de la vertu, voyez quel fruit on en retire, quels succès flatteurs elle procure ! O combien l'homme s'épargneroit d'embarras & de peines s'il vouloit constamment ne consulter qu'elle !

Maman, vous n'avez point d'ennemis.... ? — Je me flatte que vous êtes bien sûr que je ne hais personne ? — Oh, certainement ! — La Religion & l'humanité réprouvent également cet affreux mouvement, ainsi vous croyez bien qu'il n'a ja-

mais fouillé mon cœur. Cependant on m'a dit que j'avois des ennemis.... — Est-il possible! — Mais je ne les crois pas bien ardens, & je suis sûre que dans quelques années je n'en aurai plus, parce que la haine s'affoiblit & finit par s'anéantir quand elle n'est point partagée, ... — Puisque vous avez des ennemis, Maman, ils ne vous connoissent donc pas,.... — En effet, j'ose croire que s'ils connoissoient le fond de mon cœur, ils cesseroient de me haïr — Mais il est impossible qu'ils puissent dire du mal de vous?... — Du moins ils ne m'accuseront pas d'être une mauvaise mère, ou d'être intrigante, ou d'afficher une noblesse de sentimens démentie par mes actions & par ma conduite; je suis tranquille à cet égard....

Mais, à propos des personnes qui ont de l'aversion pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'en ai cité une il y a quelque temps dans une de nos Veillées. — Je me flatte que cette personne n'étoit pas l'héroïne de l'histoire.... — L'action la plus touchante, le trait, selon moi, le plus intéressant que je vous aye jamais conté, c'est précisément cette personne qui me l'a four-
ni — Oh, Maman! & nous aurons pleuré

sans doute ? . . . — Oui, beaucoup ; & moi aussi, en vous contant ce trait dont je ne parlerai jamais sans enthousiasme — Dans ce moment nous admirions, nous aimions une personne qui a de l'aversion pour vous ! cette idée me fait de la peine. Mais êtes-vous bien sûre que cette personne ne vous aime pas ? — Jugez-en vous-même : Elle a eu besoin de moi pendant sept ou huit ans, elle venoit sans cesse me consulter , me confier ses secrets , me demander des démarches, des sollicitations que je n'aurois certainement pas faites pour mon propre intérêt : nous n'avions d'ailleurs nul rapport de société. Sa situation intéressante , le desir que j'éprouvois de lui être utile, voilà les seuls rapports qui existassent entre elle & moi. Elle ne venoit jamais me voir que pour me demander un service ; je ne l'écoutois que pour entendre le détail de ses affaires. Je ne parlois d'elle que pour solliciter une grace. Le succès couronna mon zèle , j'obtins successivement dans cet espace de huit ans tout ce qu'elle m'avoit chargé de demander. A cette époque un événement nous sépare. Au bout d'un an je la revois. Elle semble à peine me connoître ; je ne trouve plus en elle qu'une étrangère ; & bientôt

j'apprends , avec quelque surprise , qu'elle étoit devenue mon ennemie.... — Quelle ingratitude.... — Je n'en ai pas moins de plaisir à citer un trait d'elle dont je vous parlois tout-à-l'heure ; & voilà l'esprit de justice & d'impartialité que je desirerois vous inspirer. Mais revenons à vos lectures.

Je me flatte que vous renoncez au projet de lire seul l'Iliade ?.... — Oui, Maman. On m'avoit dit qu'on permettoit cette lecture à tous les enfans de mon âge , & que les remarques étoient fort instructives. J'ai vu l'année passée mon Cousin Frédéric lire l'Iliade & l'Odyssée à ses récréations, c'est pourquoi je vous demandois la même permission : mais puisqu'il y a tant de mauvais principes dans cet ouvrage , j'aime mieux ne le lire qu'avec vous , parce que vous me ferez sentir toutes les conséquences des choses dangereuses qu'on y trouve. — En général il est bien peu d'Ouvrages que vous puissiez lire seul sans danger.... — Mais , un livre d'histoire , à présent , Maman , que *je fais juger les actions*.... — Vous avez lu tous les Abrégés si utiles & si estimables , faits principalement pour la jeunesse & pour l'enfance (a) , quelle Histoire desirerez-vous à

(a) Par M. l'Abbé Milot.

présent?... — L'Histoire de Malthe..... — L'Abbé de Vertot est un Historien agréable; mais les jugemens ne sont pas toujours justes & conformes aux principes d'une saine morale, il s'en faut bien.... — Choisissez donc vous-même, Maman, le livre que vous me donnerez. — Vous me promettez toujours de lire lentement & avec réflexion, & de me rendre compte tous les soirs de ce que vous aurez lu?... — Oui, Maman. — Eh bien je vais vous donner un Abrégé de l'Histoire d'Angleterre, en deux volumes, qui me paroît clair & fort bien fait.

Deux jours après César dit à sa mère qu'il étoit choqué d'un passage qu'il venoit de lire dans le livre qu'elle lui avoit prêté. Voyons, reprit Madame de Clémire, lisez-moi ce passage. Le voici, dit César.

» Les François furent défaits à Azincourt par
» Henri V, il y fit tant de prisonniers, que pour
» pouvoir sûrement faire face aux ennemis qui
» menaçoient encore, il fallut mettre à mort
» ceux que le fort avoit déjà livrés (a). »

Eh bien qu'est-ce qui vous choque dans ce passage?... — Mais, Maman, l'Historien ref-

(a) Nouvel Abrégé Chronol. de l'Hist. d'Angleterre, deux gros volumes. Voyez volume premier, page 75.

semble à Homère, il conte cette cruauté comme une chose toute simple & même indispensable. Il ne fait ensuite nulle réflexion là-dessus, ainsi il semble approuver cette barbarie. A ces mots, Madame de Clémire embrassa son fils. Vous n'avez pas lu, lui dit-elle, comme un enfant ; en lisant vous avez réfléchi, vous avez consulté votre cœur & votre raison, & ce n'est qu'ainsi que la lecture peut être utile. Cette manière de conter un trait atroce est en effet bien révoltante. Que diriez-vous donc de l'Ouvrage que je lis maintenant, & dans lequel on trouve ce portrait de Frédegonde.

» Frédegonde répara le défaut de sa naissance
 » par tant de qualités éminentes, qu'on est tenté
 » de dire d'elle, que si elle n'est pas née dans
 » l'élévation des premiers rangs, elle méritoit
 » d'y naître. Elle est une de ces Héroïnes qui ne
 » sont pas obligées de rougir des fautes du sort...
 » La grandeur de son génie la fit regner presque
 » sans partage sur ce Prince (Chilpéric) &c. (a). »
 Peut-on parler ainsi d'une femme abominable,
 qui a commis tant de crimes ! Croiroit-on

(a) Mémoires Historiques - Critiques & Anecdotes de France, Tome I, page 70. Cet Ouvrage est intéressant & plein de recherches curieuses.

que c'est-là le portrait d'un monstre, l'opprobre de son sexe, & l'exécration de la postérité! L'Auteur la loue beaucoup de son *adresse*. Elle savoit, dit-il, *triompher de tous ses ennemis*. Mais par quels moyens ? Par la trahison & par le meurtre. Toute *son adresse* consistoit à faire empoisonner ou assassiner ceux qu'elle craignoit. Mais demain, mon fils, je vous lirai dans l'Histoire de Charlemagne (a) le vrai portrait de Frédegonde. Nous lirons aussi dans un autre ouvrage du même Auteur, le récit de la bataille d'Azincourt (b); & vous serez, je l'espère, charmé de cette lecture. — Maman, vous aimez beaucoup les Ouvrages de cet Auteur ? — Oui, parce qu'on y trouve une véritable philosophie, du sentiment, des idées neuves, une impartialité parfaite, la morale la plus pure, des jugemens toujours justes; enfin tous les grands résultats que doit offrir l'histoire : d'utiles leçons pour les hommes, & sur-tout pour les Rois. (c).

(a) Par M. Gaillard.

(b) Histoire de la Querelle de Philippe de Valois, &c.

(c) Je n'ai guères entendu dire d'un Historien, qu'il eût du *Sentiment*. Cet éloge ne semble convenir qu'aux ouvrages d'imagination; mais ceux de l'Auteur cité par Madame de

— Maman , connoissez-vous l'Auteur ? . . . —
 Je ne l'ai pas vu quatre fois dans ma vie. —
 Maman , pourquoi ne me donnez-vous pas ses
 ouvrages ? — Je veux que nous les lisions en-
 semble , afin que vous n'en perdiez rien , que
 rien ne vous en échappe , & que vous sentiez
 tout. Ainsi je vous donnerai d'autres ouvrages
 pour vos lectures particulières ; & , je vous le
 répète , lisez toujours avec la plus grande atten-
 tion ; pesez-bien les réflexions & les jugemens de
 l'Auteur. J'insiste beaucoup sur ce point , parce
 qu'il est d'une extrême importance : car en pre-
 nant cette habitude , la lecture formera vérita-
 blement votre cœur & votre esprit ; & par la
 suite aucun livre , quel qu'il soit , ne pourra être
 dangereux pour vous. Au lieu que si vous lisiez
 sans réflexion , vous prendriez insensiblement une
 foule d'idées fausses , & la lecture , loin de vous
 éclairer & de vous instruire , ne pourroit qu'affoi-

Clémire justifie cette expression. Il me paroît impossible de
 les lire sans être souvent attendri jusqu'aux larmes. Lisez ,
 entre-autres , toute l'Histoire de la Pucelle d'Orléans. *Histoire
 de la Querelle de Philippe de Valois , Tome III.* Le beau
 portrait de Saint Louis. *Histoire de la Rivalité , &c.* Celui
 d'Henri IV. Tout le récit de la Bataille de Pavie , *Histoire
 de François I.*

blir votre raison, ébranler vos principes, & peut-être même vous corrompre. L'Abbé qui vint chercher César, interrompit cette conversation. Le soir on reprit les *Veillées*, & Madame de Clémire conta l'histoire suivante.

P A M É L A ,

ou l'heureuse Adoption.

Félicie, uniquement occupée de l'éducation de ses deux filles, vivoit dans le sein d'une famille aimable qu'elle chérissoit, ne voyant que ses parens & ses amis. Félicie chaque jour s'applaudissoit de son bonheur. Elle avoit le goût de l'occupation & de l'étude, une ame douce & sensible. Elle ne connut jamais la haine, elle aborroit la vengeance, elle savoit aimer : il n'est point de sacrifices que l'amitié n'eût le droit d'attendre d'elle. Enfin, personne ne dédaigna jamais plus sincèrement *le faste & la fortune*.

Cependant, les filles de Félicie commençoient à sortir de l'enfance. Camille, l'aînée, atteignoit à peine sa quatorzième année, lorsque Félicie, par la situation de ses affaires, se trouva forcée de la marier. Elle n'avoit point de fortune à lui laisser, elle ne pouvoit l'établir qu'en obtenant

pour elle des graces & des places. Le parti le plus avantagieux à tous égards s'offroit pour Camille ; Félicie ne devoit pas balancer , mais elle n'en sentit pas moins vivement combien il est fâcheux d'être obligée de marier sa fille dans un âge si tendre. En effet , c'est un malheur d'autant plus grand pour une jeune personne de quatorze ans , qu'il doit influer sur tout le reste de sa vie. Son éducation n'est qu'ébauchée , & reste à jamais imparfaite Mais , Maman , interrompit Caroline , si cette jeune personne est bien née , elle sera toujours soumise & obéissante comme avant son mariage ; ainsi , sa mère pourra perfectionner son éducation . . . — Il faudra que cette jeune personne ait bien de l'esprit & de la raison , pour conserver la même application avec ses Maîtres , en s'entendant appeler *Madame*. D'ailleurs , ne fera-t-elle pas obligée de quitter ou du moins d'interrompre ses études toutes les fois que son mari viendra dans sa chambre ? — Mais , si ce mari aime les talens. — A quatorze ans on n'a point encore de talens qui puissent être agréables aux autres ; ainsi vous sentez combien la crainte d'ennuyer son mari , & le plaisir de s'entretenir avec lui ,

doivent nuire aux études & retarder les progrès. Mais revenons à notre histoire.

Camille , peu de temps après son mariage , tomba dangereusement malade. Félicie éprouva des inquiétudes, qui, réunies aux veilles & aux insomnies, causèrent une altération dans sa santé dont elle se ressentit long-temps après le rétablissement de sa fille. Comme sa poitrine parut s'attaquer, les Médecins lui ordonnèrent les eaux de Bristol. Elle fut obligée de laisser sa chère Camille à Paris, entre les mains d'une belle-mère, & elle partit pour l'Angleterre avec Natalie sa seconde fille, qui étoit alors dans sa treizième année.

Félicie n'avoit pas eu la précaution de s'assurer d'une maison. Aussi, en arrivant à Bristol, elle ne put trouver qu'un logement d'autant plus désagréable qu'il n'étoit séparé que par une cloison, d'un autre appartement occupé par une Angloise malade, & dans son lit depuis deux mois. Félicie, qui savoit parfaitement l'Anglois, questionna son hôtesse sur sa voisine, & elle apprit que cette malheureuse Angloise se mouroit de la consomption. Elle étoit veuve : son mari, jeune-homme, d'une naissance distinguée, avoit été

déshérité par ses parens, pour avoir fait un mariage peu convenable. En mourant il n'avoit pu laisser à sa femme qu'une petite pension viagère, circonstance d'autant plus affligeante pour cette femme infortunée, qu'elle avoit une fille âgée de cinq ans, qui perdrait avec sa mère tout moyen de subsister. L'hôtesse termina ce récit par l'éloge de Paméla (c'étoit le nom de l'enfant) & elle assura Félicie qu'il n'existoit pas une plus charmante petite créature. Cette histoire intéressa vivement Félicie, & toute la soirée elle ne s'entretint avec Natalie que de leur malheureuse voisine & de son enfant.

Félicie & sa fille habitoient la même chambre. Il y avoit environ deux heures qu'elles étoient couchées. Natalie dormoit profondément, sa mère commençoit à s'affoupir, lorsqu'un mouvement extraordinaire qu'elle entendit dans la chambre de l'Angloise malade, la réveilla en sursaut. Elle prête une oreille attentive, & distingue des gémissemens. Alors, se rappelant que la malade n'avoit pour la servir qu'une Femme-de-chambre & une Garde, Félicie imagine que peut-être son secours ne sera pas inutile. Elle se lève précipitamment, prend sa lampe de nuit, & fort doucement,

cement, afin de ne pas réveiller Natalie, elle traverse une garde-robe où couchoit sa Femme-de-chambre; en passant elle lui recommande de ne point quitter Natalie; ensuite elle entre dans le corridor. La porte de la malade étoit ouverte, Félicie entend des accens entrecoupés de sanglots, elle avance en tremblant.... Tout-à-coup une Femme-de-chambre, en pleurs, s'élance hors de la chambre, en s'écriant : *c'en est fait ! Elle n'est plus !* O Ciel, dit Félicie, & j'accourrois pour vous offrir des secours ! Elle vient d'expirer, reprit la Femme-de-chambre; ô mon Dieu ! que deviendra sa malheureuse fille ? J'ai moi-même quatre enfans, comment pourrois-je me charger de cette infortunée ? Où est-elle, cette enfant ? interrompit vivement Félicie.... Hélas, Madame, l'innocente n'est pas en âge de connoître son malheur ! Sait-elle seulement ce que c'est que la mort ? Elle chérissoit sa pauvre mère.... car jamais enfant ne fut plus sensible : Mais elle dort paisiblement dans la même chambre où sa mère vient de rendre le dernier soupir ! A ces mots, Félicie frémit ; juste Dieu ! s'écria-t-elle ; ah, venez, arrachons cet enfant d'un lieu si funeste !

En disant ces mots, Félicie se précipite vers la chambre, elle entre..... Pour approcher du berceau de l'enfant, il falloit passer à côté du lit de la malheureuse Angloise. Félicie tressaille & s'arrête. Elle fixe un instant ses yeux remplis de pleurs sur ce triste & touchant objet. Ensuite, se mettant à genoux : ô mère infortunée, dit-elle, quelle a dû être l'horreur de vos derniers momens!..... Vous laissiez votre enfant sans appui, sans secours!.... Ah ! du sein de l'éternité, j'aime à le croire, vous pouvez encore & me voir & m'entendre!..... Je me charge de votre enfant, je ne lui laisserai point oublier celle qui lui donna la vie; chaque jour elle implorera pour sa mère la clémence de l'Être suprême. En achevant ces paroles, Félicie se leva, & avec une émotion égale à son attendrissement, elle s'approcha du berceau. Un rideau cachoit l'enfant. Félicie, d'une main tremblante, l'écarte doucement, & découvre l'innocente petite orpheline. Félicie contemple avec ravissement sa beauté, sa figure angélique & touchante. L'enfant dormoit profondément; à côté du lit funèbre de sa malheureuse mère, elle goûtoit paisiblement les charmes du repos! La

serénité de son front, la candeur de sa physionomie, qu'un doux sourire embellissoit encore, la fraîcheur & l'éclat de son teint formoient avec sa situation un contraste aussi frappant que pathétique. Hélas, dit Félicie, comme elle dort ! Dans quel moment & dans quel lieu ! Aimable & malheureuse enfant, en vain, en t'éveillant, tu demanderas ta mère . . . Mais, du moins l'humanité t'en donne une autre, oui, je t'adopte, oui, tu retrouveras dans mon cœur la sensibilité, l'affection d'une mère ! Allons, continua Félicie, en s'adressant à la Femme-de-chambre, aidez - moi à transporter chez moi ce berceau. La femme obéit avec joie, & l'enfant, sans se réveiller, fut portée doucement sur son petit lit dans l'appartement de Félicie. La jeune Natalie s'étoit levée ; inquiète & troublée, elle accourt au-devant de sa mère, qui lui dit en entrant dans la chambre : approche, Natalie, je t'apporte une seconde sœur, viens la voir, & me promettre de l'aimer. Natalie vole auprès du berceau, elle se met à genoux pour mieux considérer l'enfant. Félicie lui conte, en peu de mots, tout ce qui lui est arrivé. Natalie pleure en écoutant ce triste récit, elle regarde ten-

drement la petite Paméla, en l'appelant sa sœur, elle voudroit être au lendemain pour l'entendre parler & pour l'embrasser mille fois. Enfin il fallut se remettre au lit. Félicie ne put fermer l'œil durant le reste de la nuit : mais peut-on desirer le sommeil quand c'est le souvenir d'une bonne action qui nous en prive ?

A sept heures du matin, on entra dans la chambre de Félicie. Aussi-tôt que les fenêtres furent ouvertes, Paméla se reveilla. Félicie courut à son berceau. L'enfant, en l'apercevant, parut surprise, & puis, la regardant fixement, elle sourit & lui tendit les bras. Félicie la serra dans les siens avec transport. Elle croyoit à la sympathie (c'est la superstition de tous les cœurs sensibles), elle se persuada qu'elle en voyoit les effets dans les douces carresses de la petite Paméla, qui lui inspiroit déjà une affection si tendre, & elle l'en aima davantage encore. Cependant, bientôt Paméla demanda sa mère. Ce nom de mère dans sa bouche attendrit vivement Félicie : votre Maman, dit-elle, n'est plus ici.... A ces mots, Paméla fondit en larmes. Natalie voulut entreprendre de la consoler ; ah, dit Félicie, laissez-lui cette affliction touchante ! j'avois besoin

de voir couler ses pleurs ; songez à sa situation , Natalie , & vous éprouverez le même sentiment.

Quand Paméla fut habillée , elle se mit à genoux & fit tout haut ses prières ; Félicie tressaillit en lui entendant dire : *mon Dieu , rendez la santé à Maman !* Ne faites plus cette prière , dit Félicie , car votre Maman ne souffre plus.... Elle ne souffre plus , s'écria Paméla , ô mon Dieu , je vous en remercie ! Ces paroles déchirèrent l'ame de Félicie : ô mon enfant , interrompit-elle , ne dites que les prières que je vous dicterai : dites , *mon Dieu , daignez faire le bonheur de Maman.* Paméla répéta cette prière avec autant de ferveur que d'attendrissement. Ensuite , se retournant du côté de Félicie , & la regardant d'un air timide & ingénu , permettez-moi , dit-elle , de demander encore à Dieu qu'il me fasse la grace de rejoindre bientôt Maman ? En achevant ces mots , elle s'aperçut que les yeux de Félicie se remplissoient de larmes , elle se leva & fut se jeter à son cou , en pleurant. Dans ce moment , on vint avertir Félicie que sa voiture étoit prête , elle prit sa petite Paméla dans ses bras , & suivie de Natalie , elle sortit ,

monta en voiture, & partit pour Bath. (a). Elle ne revint à Bristol qu'au bout de quinze jours, & ne voulant plus retourner dans son premier logement, elle y loua une autre maison.

Chaque jour Félicie s'attachoit davantage à Paméla : la douceur angélique, la sensibilité, la reconnoissance de cette enfant lui faisoient goûter délicieusement le fruit de ses bienfaits. Après avoir passé trois mois à Bristol, Félicie quitta l'Angleterre & retourna en France; toute sa famille, ainsi qu'elle, adopta l'aimable petite Paméla. Il étoit impossible de la voir sans s'intéresser à elle, & de la connoître sans l'aimer. Lorsqu'elle eut atteint sa septième année, Félicie l'instruisit de son sort, & lui conta l'histoire de la malheureuse Angloise qui lui donna le jour. Ce triste détail fit verser à Paméla des torrens de larmes. Quand Félicie eut cessé de parler, elle se jeta à ses pieds, & lui dit tout ce que la reconnoissance & la plus vive tendresse pourroient inspirer de touchant & de sublime à la personne de vingt ans la plus sensible. Telle étoit Paméla; son ame l'élevoit sans cesse au-dessus de son âge.

(a) Bath est à quatre ou cinq lieues de Bristol.

Lorsqu'elle parloit de ses sentimens, elle n'avoit plus le langage ni les expressions de l'enfance. On pouvoit citer d'elle mille traits charmans, des réponses fines & délicates, & une foule de mots heureux & touchans que le cœur seul peut inspirer : cette sensibilité vive & profonde répandoit une grace inexprimable sur toutes les actions de Paméla ; elle donnoit à sa douceur un charme qui pénétrait l'ame, elle embellissoit sa figure. On voyoit mille fois Paméla avant de savoir si ses traits étoient réguliers, si elle étoit belle ou jolie. On n'étoit frappé que de sa physionomie intéressante, ingénue ; on ne remarquoit que l'expression céleste de son visage. On ne pouvoit ni l'examiner ni la louer comme une autre. Elle avoit de grands yeux bruns, de longues paupières noires. On ne disoit rien de ses yeux ; on ne parloit que de son regard. Elle avoit toute l'envie de plaire & d'obliger que donne un bon naturel, elle étoit attentive, généreuse, complaisante, sincère autant que naïve. Enfin on trouvoit en elle des qualités & des agrémens dont la réunion est bien rare. Elle avoit de la finesse, de la franchise & de l'ingénuité. Elle étoit aussi gaie que sensible, aussi vive que

douce. Les seuls défauts qu'eut *Paméla* venoient même de cette extrême vivacité, qui, jamais ne lui causa le plus léger mouvement d'impatience contre qui que ce fût; mais qui lui donnoit une étourderie que peu d'enfans ont poussée plus loin. En voici un trait qui montrera en même-temps sa douceur, son respect, & sa tendresse pour *Félicie*. *Paméla*, beaucoup moins par négligence que par l'effet de sa vivacité & de son étourderie, perdoit sans cesse tout ce qu'on lui donnoit. Alloit-elle se promener, elle ôtoit son chapeau pour mieux courir, & rentrant dans la maison toujours en courant, elle oublioit le chapeau qui restoit sur le gazon. Après avoir travaillé, l'empressement d'aller jouer ne lui permettoit ni de rassembler son dez, ses aiguilles, son étui, ni de les ferrer; elle se levoit précipitamment, le sac à ouvrage, tout ouvert, tomboit à terre, *Paméla* sautoit par-dessus, & disparaissoit en un clin d'œil. On étoit charmé de la voir courir dans les champs & dans un jardin; mais on lui défendoit de courir dans la maison. *Paméla*, avec le plus grand desir d'obéir, oublioit continuellement cette défense; elle tomboit régulièrement trois ou quatre fois par jour,

& laissoit à toutes les portes des lambeaux de robes, & de tabliers. Enfin, à force de prières, d'exhortations & de pénitences, insensiblement elle perdit un peu de cet excès de turbulence. Félicie avoit l'attention tous les matins de lui demander compte de tout ce qu'elle devoit avoir dans ses poches & dans son sac à ouvrage, & cet examen journalier contribuoit à rendre Paméla moins étourdie. Un matin que Félicie, suivant cette coutume, visitoit les poches de Paméla, elle n'y trouva point ses ciseaux. Paméla, grondée & questionnée, répondit que du moins ses ciseaux n'étoient pas perdus puisqu'elle savoit où ils étoient. Et où sont ils, demanda Félicie? Maman, répondit Paméla, ils sont à terre dans le cabinet de ma sœur..... — Comment, à terre? Et, pourquoi les avez-vous laissés-là? — Maman, j'étois dans ce cabinet, je me mouchois, en tirant mon mouchoir, mes ciseaux sont tombés de ma poche : dans ce moment, j'ai entendu votre sonnette, aussi-tôt je me suis mise à courir pour venir dans votre chambre..... — Quoi, sans prendre le temps de ramasser vos ciseaux? — Oui, Maman, pour vous voir plus tôt.... — Mais, vous saviez bien que je vous



demanderois compte de vos ciseaux, & que je vous gronderois en ne les trouvant pas.

— Maman.... Je n'ai pas pensé à cela, je n'ai pensé qu'à vous, qu'au plaisir de vous voir. Paméla, en prononçant ces mots, avoit les larmes aux yeux, & elle rougit. Félicie la regarda fixement & d'un air sévère, & elle rougit davantage encore. Cette vive rougeur, & le peu de vraisemblance du récit de Paméla, persuadèrent à Félicie que l'innocente petite Paméla venoit de mentir. Otez-vous de mes yeux, lui dit-elle, je suis sûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez de me dire, sortez sans réplique. A ce terrible discours, Paméla, baignée de larmes joint les mains, & tombe aux genoux de Félicie sans proférer une seule parole. Félicie vit dans cette action suppliante que l'aveu de sa faute. Elle la repoussa avec indignation, & l'accabla de reproches. Paméla, suivant l'ordre qu'elle avoit reçu, gardoit toujours le silence & n'exprimoit sa douleur que par ses sanglots & ses gémissemens. Félicie étoit à la campagne elle sortit pour aller à la Messe, & au lieu d'y mener Paméla comme à l'ordinaire, elle chargea sa Femme-de-chambre de l'y conduire.

& la quitta précipitamment. Félicie, arrivée à la Chapelle, eut, malgré elle, bien des distractions; elle tourna plusieurs fois la tête du côté de la porte, & vit enfin arriver Paméla, qui, les yeux rouges & remplis de pleurs, se mit humblement à genoux sur les marches de l'escalier. La Femme-de-chambre lui dit de ne pas rester là avec les Domestiques, & d'avancer. La triste Paméla répondit d'une voix basse : *cette place est encore trop bonne pour moi.* Cette humilité toucha Félicie, elle fit signe à Paméla d'approcher, qui pleura de joie en reprenant sa place à côté de Félicie. Après la Messe, la Femme-de-chambre de Félicie s'approcha d'elle. Paméla, dit-elle, n'avoit point menti.... Comment, interrompit Félicie? Non, Madame, reprit la Femme-de-chambre; elle m'a prié de descendre avec elle dans le cabinet, & nous y avons trouvé les ciseaux à terre comme elle l'avoit dit. O ma charmante Paméla, s'écria Félicie, en la prenant dans ses bras ! Et tu te laissois accuser, maltraiter sans rien dire pour ta justification ? — Ma chère Maman, vous m'aviez défendu de parler. — Et tu tombois à mes genoux, tu paroissais me demander pardon ! — Je dois tou-

jours demander pardon quand Maman est fâchée contre moi. Quand elle me gronde j'ai sûrement tort. — Mais j'étois injuste. — Non, ma bienfaitrice, ma tendre mère ne peut jamais l'être avec moi. — Qui pourroit ne pas adorer un enfant capable d'un semblable attachement, & qui prouve une soumission si touchante, une douceur si enchanteresse.

Paméla souffrit beaucoup de ses dents de sept ans. Elle eut à cette époque une maladie de langueur qui dura plus d'un an. Félicie, pour pouvoir la mieux soigner, la fit coucher tout ce temps dans sa chambre. Paméla, voyant l'inquiétude de Félicie, cherchoit à lui cacher ses souffrances. Elle avoit des insomnies cruelles. Félicie se relevoit souvent, la prenoit dans ses bras, lui donnoit à boire. Paméla ne recevoit jamais de semblables soins sans verser des larmes d'attendrissement & de reconnoissance. Elle conjuroit Félicie de se coucher promptement. Dormez, Maman, disoit-elle, votre sommeil me fait du bien. Quand j'entends à votre respiration que vous êtes endormie, je souffre mille fois moins.

Il n'est point de sentiment honnête qui fût

Étranger au cœur de Paméla, même ceux qui semblent ne devoir être que le fruit de la réflexion & de l'éducation. A peine se souvenoit-elle de l'Angleterre, elle chérissoit trop Félicie pour ne pas aimer la France; mais elle savoit qu'elle étoit Angloise, & elle conservoit pour sa patrie un attachement d'autant plus vertueux qu'elle n'auroit pu sans désespoir envisager la nécessité d'y retourner pour s'y fixer. Un jour, (elle avoit huit ans), Félicie écrivoit, & Paméla jouoit tranquillement à côté de sa table. On étoit alors en guerre avec l'Angleterre, tout-à-coup Félicie entend le bruit du canon : elle écoute & s'écrie : *voilà peut-être l'annonce d'un avantage sur les Anglois !* En disant ces mots, ses regards tombent sur Paméla, & sa surprise est extrême en la voyant pâlir, rougir & baisser les yeux. Dans ce moment plusieurs personnes entrèrent dans la chambre, on vint avertir que le dîner étoit servi. Paméla paroissoit toujours tremblante & troublée. Félicie voulant absolument lire au fond de son ame : il faut dit-elle, savoir pourquoi on a tiré le canon ? Je me flatte encore que nous avons battu les Anglois.... A peine Félicie achevoit-elle ces paroles, que Pa-

méla fondant, en larmes, se précipite à ses pieds. O Maman, s'écria-t-elle, pardonnez-moi de pleurer. Je n'en aime pas moins les François.... Mais je suis née en Angleterre!.... Ce mouvement si singulier pour son âge, toucha profondément Félicie. Ame pure & sensible, dit-elle, un instinct touchant & sublime t'inspire mieux que ne pourroit faire la raison! En croyant commettre une faute tu remplis un devoir sacré : conserve toujours à ton pays, à celui de tes pères cet intérêt si tendre! Aime les François, tu le dois! Mais n'oublie jamais que l'Angleterre est ta patrie. Ces paroles ranimèrent Paméla, & la pénétrèrent de joie, & le soir même, avant de se coucher, elle ajouta à ses prières celle-ci ; *mon Dieu, faites que les Anglois & les François ne se haïssent plus, & qu'ils ne se fassent jamais de mal.* Avec autant de sensibilité, il étoit impossible que Paméla n'eût pas une piété sincère & tendre. Certaine que Dieu la voyoit & l'entendoit dans tous les instans de sa vie, elle ne faisoit jamais de fautes sans lui en demander pardon avec les larmes touchantes du repentir le plus vrai. Mais avant d'implorer ce pardon, elle s'accusoit à Félicie : Dieu ;

disoit-elle , pourroit-il me pardonner si je manquois de confiance en Maman ? D'ailleurs , une faute me pèse tant quand Maman l'ignore ! & puis il est si doux d'ouvrir son cœur à ce qu'on aime ! . . . Maman me donnera peut-être une petite pénitence ; mais elle causera , elle raisonnera avec moi , elle louera la sincérité de sa Paméla , elle l'embrassera mille fois , & ce soir en me couchant , quand je lui demanderai sa bénédiction , elle me la donnera avec encore plus de tendresse qu'à l'ordinaire . . . s'il est possible. Après ces réflexions Paméla voloit dans les bras de sa mère , & elle y trouvoit le prix de sa candeur & de son affection. Ne pouvant se séparer de Félicie , préférant à tout autre plaisir celui d'être avec elle , même sans lui parler ; établie dans sa chambre , tandis que Félicie lisoit , écrivoit , ou faisoit de la musique , Paméla s'amusoit en silence & sans faire le moindre bruit , dans la crainte de troubler Félicie. De temps en temps cependant , elle se levoit doucement & sur la pointe des pieds , elle s'approchoit de Félicie , elle l'embrassoit , & puis elle retournoit à sa place. Plus d'une fois , quittant brusquement ses joujoux , elle fut se précipiter , en pleurant , dans

les bras de Félicie : au lieu de jouer , disoit-elle , je pensois à vous , Maman , à vos bienfaits En parlant ainsi Paméla tomboit aux pieds de sa Bienfaitrice , elle embrassoit ses genoux , elle les arrosoit de larmes ; & avec l'expression passionnée & toute l'énergie du sentiment & de la reconnaissance , elle se rappeloit tout ce qu'elle lui devoit.

Une enfant si extraordinaire & si attachante, ne pouvoit être par la suite une personne médiocre ; aussi Paméla à dix-sept ans , justifia-t-elle toutes les espérances que son enfance avoit fait concevoir. Elle avoit de l'instruction , des talens agréables , & toute l'adresse qui sied si bien à une femme. Il n'y avoit point d'ouvrages qu'elle n'eût appris & qu'elle ne sût faire. Elle pouvoit également se passer de brodeuse , de lingère & de marchande de modes. D'ailleurs , elle dessinoit bien , elle peignoit parfaitement des fleurs , elle jouoit supérieurement de la harpe , talent charmant & précieux pour elle , parce qu'elle le devoit uniquement à sa mère , qui avoit été sa seule maîtresse de harpe. Paméla aimoit la lecture , l'histoire naturelle , la botanique. Elle avoit une écriture charmante ; & pour son style on n'avoit pas

pas eu de peine à le former. Avec une ame si délicate & si sensible, pouvoit-elle écrire sans goût, ou manquer de force & d'imagination ? elle avoit conſervé l'ingénuité & toutes les graces de ſon enfance, des manières caressantes, une gâité franche & communicative, & cette douceur attrayante qui lui gagnoit tous les cœurs. Comme l'amusement favori de ſon enfance avoit été de s'exercer à courir & à sauter, elle jouiſſoit d'une excellente ſanté ; elle avoit, avec des traits délicats & une taille mince & légère, une force étonnante. Il étoit impossible de la ſurpaſſer à la courſe ; perſonne ne marchoit mieux qu'elle & ne danſoit de meilleure grâce. Elle joignoit à tous ces agrémens une bonté qui ne ſe démentit jamais. Comme Sydonie elle travailloit ſouvent en ſecret pour les pauvres ; elle méritoit l'éloge charmant qu'un Auteur célèbre a fait d'une Reine infortunée, & ſur-tout des femmes en général ; on pouvoit dire de Paméla *qu'elle mon-
troit ces vertus douces & bienſaiſantes que la philo-
ſophie enſeigne aux hommes, & que la nature donne
aux femmes* (a).

(a) M. Gaillard, Supplément à l'Histoire de la Rivalité,
Tome II.

Natalie , plus âgée que Paméla de sept ans , étoit dans le monde depuis quelques années , ainsi que sa sœur Camille ; elle faisoit le bonheur de sa mère par sa tendresse pour elle , sa conduite & sa réputation ; enfin ces trois objets si chers & si dignes de l'être , Camille , Natalie , Paméla rendoient Félicie la plus heureuse personne de la terre. Cette félicité si pure fut troublée par un événement qui plongea Félicie dans la plus juste affliction. Elle avoit une jeune Belle-sœur nommée Alexandrine , & qui par ses vertus , ses talens & ses charmes , faisoit les délices de sa famille. Attaquée depuis six mois d'une maladie de langueur , que d'abord on ne jugea pas dangereuse , Alexandrine prit la résolution d'aller passer un an dans les provinces méridionales. Félicie éprouva le double chagrin de voir partir sa mère avec Alexandrine. Cette mère , aussi vertueuse que tendre , consentit à se séparer de sa fille , à supporter les fatigues d'un triste voyage & les peines d'une longue absence , pour suivre une Belle-fille à laquelle ses soins devenoient nécessaires. Hélas ! elle emportoit du moins des espérances consolantes ; mais elle les perdit bientôt sans retour. Le voyage ne fit qu'augmenter

les maux d'Alexandrine.... Enfin les symptômes les plus funestes achevèrent de ravir un reste d'espoir.... Félicie instruite par sa mère de ces douloureux détails, cherchoit encore à s'abuser lorsqu'elle reçut d'elle une lettre conçue en ces termes :

De N.,. ce.... Septembre 1782.

» Elle existe encore!.... mais peut-être ,
» hélas ! quand vous recevrez cette lettre!....
» O ma fille , que deviendra votre malheureux
» frère?.... que deviendrai-je moi-même avec
» sa douleur & la mienne?.... & je suis à deux
» cent lieues de vous!.... Cette créature angé-
» lique que nous allons perdre , nous ne la con-
» noissons qu'imparfaitement : une vie tran-
» quille & fortunée telle qu'étoit la sienne , ne
» pouvoit faire briller aux yeux des autres les
» vertus sublimes qu'elle possède.... Vous n'avez
» point d'idée de son courage , de sa piété , de
» sa patience , de sa parfaite résignation. Je vous
» ai mandé qu'elle s'abusoit sur son état ; j'étois
» dans l'erreur. Elle étoit éclairée même en par-
» tant de Paris ; elle le dit alors en secret à sa
» femme-de-chambre ; je tiens ce détail de Julie

» elle-même ! Pour adoucir l'horreur de
» notre situation , l'Infortunée vouloit du moins
» nous persuader qu'elle conserve l'illusion que
» nous avons perdue : mais hier elle s'est trahie
» avec moi. Nous étions tête-à-tête , elle m'a
» dit qu'elle desiroit recevoir ses Sacremens le
» surlendemain , & qu'elle me conjuroit de l'an-
» noncer à son mari avec les précautions & les
» ménagemens nécessaires , pour qu'il n'en fût
» point alarmé. Ensuite elle est tombée dans
» une profonde rêverie. Afin de l'arracher à ses
» réflexions , j'ai repris la parole : j'ai dit que je
» vous écrirais ce matin. A ces mots elle a paru
» vouloir me dire quelque chose , & je me suis
» aperçue qu'elle balançoit. J'ai serré sa main
» dans les miennes , en lui demandant si elle
» desiroit me donner une commission pour vous ?
» Oui , m'a-t-elle répondu. J'ai une inquiétude
» qui me tourmente , & la voici : *Vous savez ,*
» a-t-elle continué , *qu'à treize ans j'ai eu le mal-*
» *heur de perdre ma mère ; on me mit alors au Cou-*
» *vent : peu de jours après une pauvre femme me*
» *fit demander au parloir ; elle étoit paralytique ,*
» *& m'apprit que ma mère , pendant les deux der-*
» *nières années de sa vie , l'avoit fait subsister.*

„ J'embrassai cette malheureuse femme en pleurant ,
 „ depuis ce temps je prends soin d'elle. Daignez ,
 „ Maman , poursuivit-elle avec émotion , daignez
 „ recommander cette femme à ma sœur , & lui dire
 „ de ma part que mon amitié l'en charge. Julie vous
 „ donnera son adresse , & , de grace , envoyez-la
 „ demain à ma sœur. Je n'ai pu répondre à ce
 „ discours que par des larmes. Elle m'a baisé la
 „ main avec une expression déchirante. . . . Dans
 „ ce moment cette petite chienne que vous lui
 „ connoissez , & qu'elle aime tant , Zémire , a
 „ voulu monter sur son lit. Je l'ai prise sur mes
 „ genoux. Votre sœur s'est penchée pour la baiser.
 „ Pauvre Zémire ! a-t-elle dit : Maman , vous aimez
 „ les chiens , je vous la donne.... promettez-moi de
 „ la garder toujours. . . . Vous saurez , ma fille ,
 „ apprécier de tels traits. Au moment de tout
 „ quitter , penser à tout ! n'oublier rien ! . . . A
 „ vingt-quatre ans , belle , heureuse , jouissant
 „ d'une réputation sans tache , prête à se séparer
 „ pour toujours du mari le plus aimé , d'un enfant
 „ charmant , d'une tante chérie qui fut à la fois
 „ pour elle une bienfaitrice généreuse & l'amie
 „ la plus aimable ! . . . Enfin , en consommant le
 „ plus douloureux sacrifice , conserver une huma-

» nité si touchante ! en s'occupant du soin vertueux
 » d'assurer un sort à l'infortunée dont elle étoit
 » le seul appui ; en vous léguant sa pauvre fem-
 » me (a) , s'occuper encore des petits détails dont
 » une légère maladie suffiroit pour distraire tout
 » autre , ne pas même oublier son chien ! . . .
 Ah , comment ne pas admirer une bonté si pré-
 » voyante , un courage si héroïque ! . . . Adieu ,
 » ma fille , je vous envoie la seule consolation
 » que je puisse vous offrir dans ce moment , c'est
 » l'adresse de la pauvre femme , qu'il vous fera
 » bien doux de voir & de soigner. »

Aussi-tôt que Félicie eut lu cette lettre , elle
 sortit sur le champ , & , suivie de Paméla , elle
 monta en voiture & fut dans la rue du *Fauxbourg*
Saint-Jacques. C'étoit où demouroit la pauvre
 femme , nommée *Madame Busca* , & qu'on n'ap-
 peloit dans son quartier que *la sainte Femme*.
 L'étonnement de Félicie & de Paméla en la voyant
 & en l'écoutant fut égal à la pitié mêlée d'ad-
 miration qu'elle leur inspira. Cette malheureuse
 femme paralytique avoit les jambes & les mains

(a) Ce legs honorable rappelle celui d'*Eudamidas*. Voyez
Annales de la Vertu , Tome I , page 340.

entièrement desséchées. Ses doigts horriblement alongés paroissoient disloqués , & avoient perdu toute forme humaine. Son visage n'offroit rien de hideux , mais il étoit d'une maigreur & d'une pâleur frappantes. Elle ne pouvoit ni soulever ni tourner la tête ; elle la portoit inclinée sur sa poitrine , & dans cet affreux état depuis dix-sept ans , elle avoit cependant conservé toute sa connoissance & toute sa raison. Elle couchoit dans une grande chambre proprement arrangée , un Ecclésiastique , d'une figure vénérable , étoit assis à côté de son lit. Félicie en entrant dit qu'elle étoit la belle-sœur d'Alexandrine. A ces mots la pauvre femme leva les yeux au ciel , & dans le même moment son visage se couvrit de larmes. Ah , Madame , s'écria-t-elle , quel Ange vous avez pour sœur ! Elle est bien jeune , & il y a cependant onze ans qu'elle me tient lieu de tout ! Si vous saviez , Madame , quels soins j'ai reçus d'elle — Elle venoit souvent vous voir ? — Avant son mariage , comme elle ne pouvoit sortir du Couvent , je me faisois porter trois fois la semaine à son parloir : alors elle demandoit la permission de passer la grille , afin d'être avec moi dans la même chambre ; elle

m'apportoit mon déjeuner qu'elle avoit préparé elle-même. Je ne peux pas me servir de mes mains, c'étoit elle qui me faisoit manger, & avec une bonté, une amitié! . . . Enfin, Madame, sachez-vous la plus grande pénitence que pouvoit lui donner sa Bonne : c'étoit de lui dire : *Demain vous ne ferez pas manger Madame Busca ; ce sera moi qui la servirai toute seule.* Alors elle devenoit obéissante comme un mouton. Elle me faisoit toujours l'honneur de m'appeler sa mère, & elle vouloit que je l'appelasse ma fille : eh bien quand je voyois que la Bonne n'étoit pas contente d'elle, je l'appelois *Mademoiselle*. Cette chère enfant ne tenoit pas à cela, les larmes lui rouloient dans les yeux, & elle alloit aussi-tôt demander pardon à sa Bonne.... Vous pleurez, Mesdames, poursuivit la Bonne femme ; que seroit-ce donc si je vous disois tout ce qu'elle a fait pour moi depuis son mariage. Une jeune & charmante Dame comme elle, venir tous les deux ou trois jours s'enfermer des heures entières avec une pauvre paralytique comme moi ! . . . Elle m'apportoit du linge, des fruits, des confitures, & souvent elle me lisoit un chapitre des saints Évangiles. . . Vous savez, Madame, comme elle chante divinement. Un

Jour je la priai de chanter. Je ne fais , dit-elle , que de vilaines chançons mondaines qui ne plairoient pas à ma mère ; mais j'apprendrai pour elle quelque beau Cantique. En effet , quatre ou cinq jours après , elle vint me chanter plusieurs Noël's d'une beauté ! En vérité , Madame , je croyois voir , je croyois entendre un Ange ! Une autre fois elle apporta sa harpe , & elle en joua pour moi plus de deux heures. ... Mais , ce n'est pas tout , Madame ; vous voyez l'état où je suis , il faut que vous sachiez encore que tous mes membres sont aussi douloureux qu'ils sont déformés , & que je ne passe pas de semaine sans avoir des convulsions terribles. ... Si ce n'étoit , Madame , pour vous faire connoître votre digne sœur , je n'oserois vous faire un semblable détail.... Ah , parlez , interrompit vivement Félicie , en versant un ruisseau de larmes , parlez.... Eh bien , Madame , reprit la Femme , l'humanité chrétienne de ce cher Ange est telle , qu'il n'y a point de services que je n'aye été forcée d'accepter d'elle. Par exemple , puisque vous l'ordonnez , je vous dirai qu'on ne peut me couper les ongles sans me faire éprouver une très - grande souffrance , à moins d'une extrême adresse ; & voilà le soin dont

elle se chargeoit régulièrement.... Sûrement ; Madame , vous aurez remarqué ses petites mains si blanches & si délicates ; mais vous ignorez que toutes les semaines ces jolies mains lavoient les pieds d'une pauvre infirme ! Après avoir prononcé ces mots , la femme s'arrêta , & ses larmes recommencèrent à couler. Félicie & Paméla n'étoient pas en état de parler. Il y eut un moment de silence. Au bout de quelques minutes , une jeune fille entra dans la chambre , & demanda à la pauvre femme si elle n'avoit besoin de rien. La femme la remercia ; & la jeune fille sortit. Alors l'Ecclésiastique , qui étoit toujours resté au chevet du lit de la femme , prit la parole & s'adressant à Félicie : Madame , dit-il , apprendra sûrement avec intérêt que cette jeune personne qui offroit ses services à Madame Busca , est la fille d'une de ses voisines ; & toutes les autres voisines de Madame Busca sont aussi obligantes. L'une vient travailler auprès d'elle , l'autre arrange sa chambre , une troisième se charge de lui apporter de la lumière & d'entretenir son feu ; enfin , Madame , l'esprit de charité de votre respectable sœur semble animer toutes les personnes qui habitent cette maison. Il est

Vrai que l'exemple de cette jeune & vertueuse Dame n'a pas peu contribué à redoubler l'activité d'un zèle si louable.... Ah, dit Félicie, quelle profonde, quelle utile admiration je remporte d'ici!.... En effet, Madame, reprit l'Ecclésiastique, ce que vous venez d'entendre, & l'objet qui est sous vos yeux, méritent bien d'inspirer de semblables sentimens.... Cette femme malheureuse! si vous connoissiez, Madame, sa piété & la sublimité de sa résignation!.... Elle ne vous a pas dépeint tous ses maux; ce corps desséché & sans mouvement est couvert de playes & d'ulcères.... J'épargne à votre sensibilité des détails que vous n'entendriez pas sans frémir.... Ah, l'infortunée! s'écria Félicie, eh quoi ne peut-on soulager ses souffrances, n'est-il point de remèdes?.... — Non, Madame, il n'est point d'art humain qui puisse les adoucir; mais admirez-la d'autant plus qu'elle ne se trouve point à plaindre.... — Ah, se peut-il!... Oui, Madame, reprit la femme, non-seulement j'accepte avec résignation ces maux passagers; mais je les endure avec joie.... Eh, comment peut-on s'en étonner?.... Pour des souffrances d'un moment, supportées avec patience, obtenir un bonheur éternel! nos

récompenses seront proportionnées à *nos mérites*.
 Quelle reconnoissance je dois à Dieu de m'avoir
 mise dans une situation où je puis avoir un mérite
 continuel à ses yeux , celui de souffrir sans me
 plaindre ; dans une situation où rien ne peut me
 distraire de lui , où tout m'invite à ne m'occuper
 que de l'éternité !.... Oh que mes maux me sont
 chers ! ils ont expié les fautes de ma jeunesse , ils
 ont purifié mon cœur , ils m'ont détachée de tous
 les faux biens !.... Le monde n'existe plus pour
 moi ; il ne peut plus ni me séduire , ni me cor-
 rompre , ni me perdre : mon ame n'habite plus
 cette terre étrangère , elle est déjà unie à son
 Créateur. ... Mon Dieu je vous vois , j'entends
 votre voix paternelle , elle m'élève , elle me for-
 tifie , elle m'ordonne de me soumettre sans mur-
 mure , elle me promet à ce prix une couronne
 immortelle ! O mon Dieu , je vous obéis avec
 transport , j'adore vos decrets , je benis ma desti-
 née , & je ne la changerois pas pour le sort le
 plus brillant de l'univers. En parlant ainsi cette
 femme s'exprimoit avec autant de force que de
 sentiment : le son de sa voix n'annonçoit plus
 l'état de foiblesse & d'épuisement où la rédui-
 soient ses souffrances ; ses yeux naturellement

étréints & languiffans , brilloient alors d'un feu extraordinaire. Félicie & Paméla l'écoutoient & la contemploient avec raviffement. Eh bien , Madame , dit l'Eccléfiaftique , auriez - vous pu croire que dans un femblable état il fût poffible de fe trouver heureufe ? Cette femme , qui benit fa destinée , que deviendrait - elle fans la Religion ? Quelle feroit l'horreur de fa fituation fi elle pouvoit douter des vérités éternelles dont elle eft pénétrée ? Ah ! l'Athée barbare autant qu'infenfé , qui cherche à faire des profélytes , que pourroit-il répondre à cette femme , lorsqu'elle lui diroit : *Vous voulez m'arracher l'unique confolation qui me refte & que je puiffe goûter ! vous voulez me plonger dans le plus affreux défefpoir ! Cruel , voyez mes maux , voyez mon courage , ma patience , ma réfignation ; voyez le calme de mon ame , & frémiffez de votre horrible deffein !*

Félicie applaudit à la jufteffe de cette réflexion ; enfuite elle fe leva & quitta la femme , en fe promettant bien de revenir la voir auffi fouvént que fes occupations & fes devoirs pourroient le lui permettre. Félicie & Paméla ne s'entretinrent tout le refte du jour que d'Alexandrine & de la *ainte femme*. Comment fe peut-il , difoit Paméla ,

que jamais ma Tante ne nous ait parlé de cette femme ? Voilà , reprit Félicie , ce qui doit mettre le comble à notre admiration. Tel est le caractère de la véritable vertu. Quand c'est la raison seule qui fait faire une bonne action , alors on est tenté de s'enorgueillir des efforts qu'il en coûte ; mais quand c'est le sentiment qui nous porte au bien , au lieu de s'admirer soi-même , on se dit : je ne mérite pas d'éloges , je n'ai fait que suivre mon inclination & les mouvemens de mon cœur.... Avez-vous jamais vu un Avare se décider à faire un présent ? C'est toujours avec une pompe & une emphase qui prouvent combien cette action lui est peu familière , & combien il en tire de vanité. En effet , elle lui coûte tant qu'il faut bien lui pardonner le sot orgueil qu'il en montre. Remarquez , au contraire , avec quelle noble simplicité une personne généreuse fait donner. C'est ainsi que les âmes communes tirent vanité de leurs bonnes actions , parce que les trouvant pénibles , elles y attachent un mérite extrême : tandis que les grandes âmes sont préservées de cet orgueil par leur élévation même & par le penchant sublime qui les entraîne à tout ce qui est honnête & vertueux. Cette réflexion , dit Pa-

méla, devoit bien faire aimer la modestie, ou du moins engager ceux qui en manquent à cacher avec soin leur orgueil, & à ne jamais se vanter de ce qu'ils ont fait de louable, puisqu'une conduite différente ne sert qu'à déceler la petitesse de leur ame, & leur peu de goût pour la vertu.

Peu de jours après cet entretien, Félicie reçut l'accablante nouvelle de la mort d'une belle-sœur qu'elle avoit toujours tendrement aimée, & que les détails contés par la *sainte femme* lui avoient encore rendue plus chère. Quoiqu'elle fût préparée depuis trois mois à cet événement, elle en ressentit une profonde douleur. Elle alla chercher la *sainte femme*; elle goûta la triste consolation de pleurer avec elle, & d'entendre un éloge funèbre digne de celle qui en étoit l'objet.

Paméla voulut remplacer auprès de la pauvre femme l'intéressante & vertueuse Alexandrine. Elle lui rendoit les mêmes soins, & alloit régulièrement chez elle deux fois la semaine. Il y avoit près d'un an qu'elle remplissoit les devoirs touchans qu'elle s'étoit imposés à cet égard, lorsqu'un matin qu'elle étoit chez la *sainte femme*, & qu'à genoux devant son fauteuil elle lui lavoit les pieds, la porte de la chambre s'ouvrit

tout-à-coup, & un homme de cinquante ans, d'une figure imposante & noble parut, & après avoir fait quelques pas, s'arrêta en regardant fixement le spectacle qui s'offroit à ses regards Paméla étoit à genoux, elle tenoit les jambes desséchées de la pauvre femme, & les essuyoit. Dans cette attitude elle avoit la tête penchée, & ses longs cheveux retombant sur son visage en cachoient une partie. . . . Au bruit que fit l'Inconnu elle leva la tête. En l'apercevant elle fit un mouvement de surprise; une vertueuse rougeur se répandit sur son visage & rendit plus intéressante encore sa figure & son action. Elle se retourna vers une femme-de-chambre Angloise qui l'avoit accompagnée, & la gronda un peu en anglois d'avoir oublié de fermer le verrou de la porte. Aussi-tôt que Paméla eut cessé de parler, l'Inconnu transporté s'écria en Anglois : *Grace au Ciel, cet Ange est une Compatriote....* L'étonnement de Paméla fut extrême, & son embarras s'accrut aussi lorsqu'elle vit l'Inconnu s'approcher, prendre une chaise & s'asseoir gravement vis-à-vis d'elle. Tandis qu'elle se pressoit d'envelopper les jambes de la bonne-femme afin de s'en aller, l'Inconnu reprit la parole : Céléste créature ! dit-il,

ô qui

qui n'a pas contemplé ce tableau, n'a qu'une imparfaite idée de l'impression que peuvent produire la jeunesse & la beauté ! Après cette exclamation, l'Inconnu cessa de parler, regardant fixement Paméla. Il étoit tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il n'avoit pas l'air de s'appercevoir de l'embarras & de l'étonnement que caufoit sa présence. Enfin Paméla se leva, elle dit adieu à la femme ; ensuite, passant devant l'Inconnu, elle lui fit une profonde révérence, & sortit précipitamment, laissant l'Inconnu tête-à-tête avec la femme. Quelques jours après cette aventure, Paméla retourna chez la femme ; & cette dernière conta que l'Inconnu étoit resté près d'une heure avec elle, & qu'il lui avoit fait mille questions sur Paméla ; qu'il avoit voulu savoir son nom & celui de la personne qui l'avoit élevée. Le soir même Félicie reçut une lettre qu'elle montra à Paméla, & qui étoit conçue en ces termes :

« Madame, prêt à retourner en Angleterre, je ne puis me résoudre à partir sans prendre les ordres de la personne généreuse qui a daigné adopter une orpheline *Angloise*. L'aimable Paméla fait trop d'honneur à sa patrie & à l'éducation qu'elle vous doit, Madame, pour

» ne pas inspirer le plus vif intérêt à un Anglois
 » qui n'est pas indigne de jouir du bonheur de
 » contempler de près la vertu. J'ai cinquante ans,
 » ainsi, Madame, j'ai le droit de vous dire sans
 » détour, que le spectacle dont j'ai été témoin
 » il y a quelques jours, a fait sur mon cœur la
 » plus profonde impression. La charmante Pa-
 » méla à genoux, & lavant les pieds de cette
 » malheureuse femme paralytique, ne s'effacera
 » jamais de mon souvenir. On m'a dit qu'elle
 » avoit des parens en Angleterre qui refusoient
 » de la reconnoître : daignez me confier le secret
 » de sa naissance, je vous offre pour elle les ser-
 » vices & le zèle du père le plus tendre. »

Je suis, avec respect, &c.

CHARLES ARESBY.

Ah, Maman, s'écria Paméla, après avoir lu ce billet, ne voyez point cet Anglois. Vous êtes tout pour moi; ne cherchez point à me faire reconnoître par des parens qui m'ont abandonnée : je suis à vous, que manque-t-il à mon bonheur!.... Mais, mon enfant, reprit Félicie, si vos parens vous reconnoissoient, vous auriez un nom, un état.... — Vous me donnez le doux nom de fille, vous me permettez de vous consacrer ma

« Vie , que pourrois-je encore desirer ? — Laissez-moi recevoir cet Anglois ; j'avoue que son admiration pour ma Paméla me donne le desir de le connoître. Il fait apprécier mon enfant ; quel titre auprès de moi ! Mais je te promets de ne jamais lui confier ton nom sans ton aveu. A cette condition Paméla donna son consentement à la visite de l'Anglois , & dès le lendemain M. Aresby fut reçu chez Félicie. Après les premiers complimens , M. Aresby renouvela ses offres de services , & conjura Félicie de lui confier le nom de famille de Paméla. Félicie lui avoua naturellement que Paméla elle-même s'opposoit à cette confidence. M. Aresby soupira. Je perds , dit-il , avec chagrin , l'espoir de lui être utile. Du moins , Monsieur , reprit Paméla , ne doutez point de ma reconnoissance. Je ne puis envisager sans effroi le moindre changement dans mon sort , puisque je trouve dans la tendresse de ma chère & généreuse bienfaitrice , une félicité qui remplit tous les desirs de mon cœur ; mais je n'en suis pas moins touchée de vos bontés. A ces mots M. Aresby regarda Paméla avec attendrissement , & se retournant vers Félicie : Je pars , dit-il , sur la fin de cette semaine , oserois-je espérer , Madame , que vous

daignerez me permettre de me rappeler quelquefois à votre souvenir ? Félicie interrompit M. Aresby , pour lui promettre de lui écrire , & pour lui demander son adresse. Je n'habite plus Londres , dit M. Aresby , & je voyage souvent : — mais si vous voulez bien , Madame , adresser vos lettres à Londres sous l'enveloppe de Madame Selwin , elles me parviendront sûrement. A ce nom de *Selwin* , Félicie s'émut , & Paméla se troubla. M. Aresby , qui regardoit Félicie , remarqua sa surprise , & lui demanda si Madame Selwin avoit l'avantage d'être connue d'elle ? Je connois son nom , répondit Félicie. Ce nom , reprit M. Aresby , est le mien.... — Comment ?... Oui , Madame ; je l'ai quitté en épousant une héritière dont on ne pouvoit obtenir la main qu'en prenant le nom de sa famille ; je suis veuf depuis dix ans , & je n'ai point d'enfans Aviez-vous un frère , demanda Félicie avec une extrême émotion ? Hélas , Madame , répondit M. Aresby , j'en ai eu deux & je les ai perdus ! Madame Selwin est veuve du second , & le troisième — Et bien , Monsieur ? — Ah , Madame , cet infortuné , égaré par une passion funeste , méconnut l'autorité paternelle il fut

dés hérité. . . . Le repentir , le chagrin abrégèrent ses jours Notre malheureux père le suivit de près dans la tombe J'étois absent alors un nouvel enchaînement de malheurs me força de prolonger mes voyages. Je ne revins en Angleterre qu'au bout de quatre ans. J'appris la mort de la veuve de mon second frère Elle avoit laissé une fille , je formai le projet de chercher cette enfant & de l'adopter. La femme qui s'en étoit chargée venoit de mourir ; mais le mari de cette femme m'apprit qu'il tenoit d'elle que la malheureuse petite orpheline n'avoit survécu que de quelques mois à sa mère ; cet homme ajouta qu'il n'avoit revu sa femme que six mois après la mort de sa belle-sœur , & que déjà l'enfant n'existoit plus En prononçant ces paroles, M. Aresby s'aperçut que Paméla cherchoit en vain à cacher les larmes dont son visage étoit baigné. Surpris de son agitation , de sa pâleur , il la considère avec émotion. Félicie , aussi troublée que Paméla , tenoit une de ses mains dans les siennes , & serroit tendrement cette main tremblante ! Tout-à-coup , Paméla éperdue , se lève , & s'avancant d'un pas chancelant vers M. Aresby : oui , dit-elle , je dois me faire con-

noître au frère de mon père.... Juste Ciel ! s'écrie M. Aresby , en se précipitant vers elle.... Paméla , saisie d'un effroi qu'elle ne peut vaincre , recule & se jette dans les bras de Félicie. O ma mère ! dit-elle , en versant un torrent de pleurs , ma bienfaitrice ! c'est à vous seule que j'appartiens ! gardez votre enfant ! ne l'abandonnez point ! Si vous cédez vos droits sur moi , vous me donnerez la mort ! En achevant ces mots Paméla laisse tomber sa tête sur le sein de Félicie , ses yeux se ferment , elle s'évanouit Félicie , hors d'elle-même à cette vue , baigne de pleurs le visage de Paméla ; elle appelle du secours , Paméla bientôt reprend sa connoissance , elle ouvre les yeux , M. Aresby saisit une de ses mains : O Paméla , lui dit-il , bannissez des craintes insensées & qui m'outragent ! je n'ai ni le droit ni le desir inhumain de vous arracher des bras de votre bienfaitrice ; vous devez lui consacrer tous les momens de votre vie ! Ah , s'il est vrai que vous soyez cette enfant , cette infortunée Selwin , dont j'ai si long-temps déploré la perte , vous ne trouverez en moi qu'un ami , qu'un tendre père , incapable d'exiger de vous le plus léger sacrifice ! A ce discours Paméla embrassa

Félicie avec transport, & elle exprima sa joie & sa reconnoissance pour M. Aresby, avec cette grace, cette sensibilité passionnée qui la caractérisoient. Félicie fut chercher une cassette qui contenoit les preuves de la naissance de Paméla. M. Aresby lut des lettres & différens papiers que la femme-de-chambre de Madame Selwin avoit jadis remis à Félicie. Cette femme ayant reçu alors quelques présens de Félicie, on devina facilement qu'afin de ne pas les partager avec son mari, elle avoit supposé la mort de la jeune Selwin, sûre d'ailleurs que cette enfant ne reparoitroit jamais en Angleterre.

M. Aresby, au comble de ses vœux de retrouver sa nièce dans cette même jeune personne dont les vertus avoient fait sur son cœur une si profonde impression, voulut qu'elle prît son nom dès le jour même : par la suite, son affection pour Paméla devint si tendre qu'il s'établit en France. Paméla fut mériter ses bienfaits par son attachement & sa reconnoissance. Elle ne quitta jamais Félicie, & le soin de la rendre heureuse fut toujours pour elle le premier & le plus doux de ses devoirs.

Madame de Clémire ayant cessé de parler,

la Baronne donna le signal de la retraite. Cependant, comme il n'étoit pas tard, on obtint une prolongation de *Veillée*. On fit quelques réflexions sur l'histoire de Paméla; on admira le caractère de l'héroïne, & sur-tout sa sensibilité: on convint que la reconnoissance est la plus touchante de toutes les vertus. On ne pouvoit se lasser de parler de la vertueuse Alexandrine. On remarqua qu'elle avoit inspiré à Paméla cette espèce d'admiration qui caractérise les belles âmes, celle qui excite le desir d'imiter une conduite sublime. Enfin, on fut également frappé & de l'heureuse influence qu'avoit eue sur le sort de Paméla sa bienfaisance à l'égard de la femme paralytique, & du pouvoir de la Religion qui fait donner des vertus si touchantes, un courage inébranlable, & les seules consolations qui puissent faire supporter sans murmure pendant dix-huit ans le comble des misères humaines (a).

Après qu'on eut ainsi raisonné sur l'histoire de Paméla, la Baronne se leva, & on fut se coucher. On passa plusieurs jours sans entendre de nouvelles histoires; mais on n'en veilla pas

(a) Madame Busca, qui vit encore (au mois d'Août 1783) est depuis 18 ans dans l'état qu'on a dépeint.

moins. Le plus beau clair de lune invitoit à la promenade, & tous les soirs, en sortant de table, on alloit se promener dans le jardin jusqu'à dix heures. Madame de Clémire faisoit admirer à ses enfans la beauté des Cieux parsemés d'étoiles. Cette contemplation inspira bientôt le desir de connoître les constellations; & l'étude du globe céleste, qui, jusqu'alors, avoit été fort négligée, devint tout-à-coup un des amusemens favoris de l'après-midi. César, sur-tout, s'en occupa avec ardeur, & parut tirer quelque vanité des éloges qu'on donnoit à sa mémoire.

Madame de Clémire s'en aperçut & lui en parla : quoi donc, lui dit-elle, avez-vous déjà oublié les réflexions de Paméla sur la modestie ? Il est vrai que ces réflexions ne blâmoient que la vanité qui nous porte à nous vanter de nos bonnes actions ; mais elles pourroient s'appliquer de même à l'orgueil fondé sur l'instruction & les talens : une personne véritablement instruite, ne cherche point à faire parade de sa science : un mérite qui ne peut être ni douteux, ni disputé, n'inspire point l'envie de l'étaler. On peut se croire beaucoup d'esprit & n'être qu'un sot ; & chacun en s'abusant à cet égard, fait cependant

qu'il peut s'abuser. Cette espèce de doute, quelque foible qu'il soit, donne toujours une certaine inquiétude sur l'opinion des autres, qui produit souvent les prétentions & le desir de montrer de l'esprit. Mais, on fait positivement si on est instruit ou ignorant, parce que c'est une chose de fait. Si on est réellement savant, on est bien certain que cet avantage ne sera point contesté; quand il le seroit on ne s'en embarrasseroit guères, une accusation ne touche que foiblement lorsqu'on peut prouver qu'elle est fautive. Voilà pourquoi il y a beaucoup plus de prétention & de véritable pédanterie, (c'est-à-dire d'envie de briller) parmi les beaux Esprits que parmi les Savans. Mais les demi-Savans ne sont que trop communément tourmentés du desir d'en imposer sur leur instruction; à la faveur de quelques connoissances superficielles, ils voudroient persuader qu'ils en ont de profondes, & ne sont occupés que du soin fatigant de faire naître les occasions d'étaler tout leur savoir. Ainsi vous devez comprendre que cette affectation ridicule n'est le partage que de la médiocrité, & que l'amour-propre qui la donne devroit au contraire en préserver. Voilà ce qui existe en général, &

ce qui suffit pour inspirer du moins le desir de paroître modeste. Cependant on a vu quelquefois des personnes de mérite montrer l'orgueil le plus révoltant : mais cet exemple est bien rare, & même je ne croirai jamais que ces personnes eussent un mérite véritablement supérieur. Enfin l'orgueil est de tous les vices celui qui rend l'homme le plus insociable, puisqu'il lui ôte les agrémens & les qualités qui font le charme de la société. En quoi consistent la politesse & l'usage du monde? A savoir s'oublier soi-même; à s'occuper des autres; à saisir les occasions de les faire valoir; à leur témoigner le desir de les obliger, de leur plaire; à leur montrer de la douceur, de la complaisance & des égards; à persuader sur tout qu'on se compte pour rien : puisqu'il faut paroître surpris & reconnoissant des attentions les plus simples, & des complimens les plus communs. On écrit même à son inférieur qu'on est *son très-humble & très-obéissant Serviteur*. Toutes les formules de complimens sont d'une humilité aussi remarquables : *je vous supplie de ne pas prendre garde à moi (a) . . . Je vous supplie de me*

(a) Il est même à remarquer que cette phrase, toute humble qu'elle est, n'est cependant guères employée que par une

traiter avec plus de bonté.... Auriez-vous la bonté de.... Oserois-je vous prier de.... &c (a). Et quand on reçoit des éloges, il faut nécessairement les écouter en riant, y répondre en plaisantant, les prendre pour des *moqueries*, ou paroître convaincu qu'on ne les doit qu'à une extrême indulgence. La même humilité se fait remarquer dans les actions. Il faut sans cesse céder la meilleure place, passer le dernier, & avoir toujours l'air de l'étonnement, & se confondre en remerciemens quand on est l'objet de ces mêmes attentions. Il est clair que les inventeurs de ces différens usages

personne qui parle à ses inférieurs; car le raffinement de la politesse (qui est toujours un raffinement d'humilité) trouve dans cette phrase *d'égal à égal*, je ne fais quoi d'impératif, & un certain ton de supériorité qui ne plairoient pas aux personnes délicates sur ce point.

(a) Il faut remarquer encore que la manière de demander une chose qui annonce le plus le doute de l'obtenir, est toujours la manière la plus polie, parce qu'elle prouve que la personne qui demande n'a point de présomption. On en jugera par les phrases suivantes: *Donnez-moi*. Voilà le ton impératif. *Ayez la bonté de me donner* est plus honnête. *Voulez-vous bien avoir la bonté*, &c. Il n'y a rien d'impératif dans cette phrase, elle est encore plus honnête que la précédente: *Auriez-vous la bonté de me donner*, &c, annonce un doute plus marqué; aussi cette manière de s'exprimer est-elle infiniment plus polie que les autres.

ont pensé que le plus sûr moyen de rendre la société agréable, étoit d'imposer à chaque individu qui la compose l'obligation de cacher son amour-propre, & d'affecter la plus grande modestie : vous concevez donc qu'il est impossible d'avoir une véritable politesse en montrant de l'orgueil. Mais l'orgueil est un vice qu'on ne fau-
roit dissimuler. Le son de la voix, les manières, les gestes, la physionomie, tout le décèle. Il faut donc ne rien négliger pour se préserver ou pour se corriger d'un vice si haïssable, puisqu'on ne peut le déguiser.

Mais, Maman, dit César, avec de l'esprit on fait du moins réprimer assez son orgueil pour ne rien dire de ridicule ? — Point du tout ; car l'orgueil rend absurde, il ôte absolument le jugement, & fait oublier toutes les bienséances. Enfin il n'y a point de folies & de sottises qu'il ne puisse faire dire. Je vais vous en citer un exemple assez remarquable. Charles Dumoulin (a)

(a) Il naquit à Paris en 1500, d'une famille noble & alliée à la Reine Élisabeth d'Angleterre du côté de Thomas de Boulen, Vicomte de Rochefort, ayeul maternel de cette Princesse. Son Livre sur l'Édit de Henri II contre *les petites dates*, lui fit la plus grande réputation. Il mourut en 1566. On voit son tombeau dans le cimetière de Saint-André-des-Arcs. *Causés Célèbres, Tome V.*

étoit un fameux Jurisconsulte. On le consultoit de toutes les Provinces du Royaume, & les tribunaux s'écartoient rarement de ses décisions, qui avoient plus d'autorité au Palais que les Arrêts même. Mais il ternit toute cette gloire par un orgueil aussi ridicule qu'insensé. Il s'appeloit lui-même le *Docteur de la France & de l'Allemagne*, & il écrivoit à la tête de toutes ses consultations cette phrase : *moi qui ne cède à personne, & à qui personne ne peut rien apprendre...* Jugez donc si l'on doit avoir de l'aversion & du mépris pour un vice qui peut faire dire à un homme d'esprit des absurdités aussi révoltantes. César fut frappé du résultat de cette conversation, & il prit la résolution la plus sincère de s'observer à l'avenir avec assez de soin pour qu'on ne pût jamais le soupçonner un instant d'avoir de la suffisance.

Cependant les enfans de Madame de Clémire lui procurèrent un grand plaisir. Ils lui prouvèrent que les histoires des Veillées, & l'exemple de Sydonie avoient fait une profonde impression sur leurs cœurs. Caroline & Pulchérie apprirent qu'une pauvre femme, qui habitoit un Village voisin, étoit prête d'accoucher. Elles imaginèrent de faire elles-mêmes la layette de son enfant. César

& le Vannier se chargèrent de fournir les corbeilles qui devoient contenir le linge destiné à l'enfant; & en outre César, aidé du Menuisier, voulut faire une grande armoire pour la femme. Madame de Clémire approuva ces projets. On rassembla tout le vieux linge fin de la maison, on le livra à Caroline & à Pulchérie, qui, sur le champ, se mirent à l'ouvrage avec ardeur. D'un autre côté, César, Augustin & Morel, sous la direction du Menuisier, travaillèrent à l'armoire; & quand tout fut prêt, les ouvriers & ouvrières demandèrent la permission de porter eux-mêmes leurs présens chez la pauvre Paysanne. J'y consens, dit Madame de Clémire; mais, comment ferez-vous, il y a une demie lieue d'ici chez la femme? — Maman, j'irai en charrette avec mon armoire, si vous le permettez. — Volontiers, répondit Madame de Clémire. Ah, Maman, s'écria Pulchérie, souffrez que nous portions notre layette sur des ânes.... De tout mon cœur, reprit Madame de Clémire; & moi qui ne porterai qu'un peu d'argent, je vous suivrai à pied, & nous partirons ensemble demain matin, après le déjeuner. Cet arrangement excita des transports de joie inexprimables.

On conçoit en effet combien il est doux de pouvoir réunir au plaisir de faire une bonne action , celui d'aller en charrette & sur des ânes !

Caroline, Pulchérie , César & Augustin passèrent le reste de la journée dans une extrême agitation. Les Payfans qui devoient fournir les ânes & la charrette, eurent au moins vingt mesfages dans la soirée. Caroline & Pulchérie arrangèrent la layette dans deux corbeilles : on l'avoit ainsi partagée en deux parts afin que l'ouvrage de l'une ne fût pas confondu avec celui de l'autre. On imagine bien que le soin d'attacher tous les petits paquets de linge *avec de la faveur couleur de rose & bleue* ne fut pas négligé , & qu'il y avoit dans les corbeilles pour le moins autant de rubans que d'ouvrage. Le lendemain matin tous les enfans étoient réveillés avant le jour. On attendit l'heure du lever avec une vive impatience. Les toilettes ne furent pas longues. On déjeûna à la hâte , & enfin on descendit dans la cour , où l'on trouva les ânes & la charrette attelée de quatre bœufs. Caroline & Pulchérie montèrent sur leurs ânes , dont les paniers renfermoient la layette. Elles avoient chacune pour conductrice

une

une jeune Payfanne qui marchoit à côté d'elles, Céfar s'établit dans fa charrette ; il s'affit fur fon armoire avec Auguftin & Morel ; & jamais vainqueur dans fon char de triomphe n'eut un main-tien plus fier , & un vifage plus fatisfait. Madame de Clémire , à laquelle l'Abbé donnoit le bras , fe plaça entre fes deux filles de manière à pouvoir caufer avec elles , & l'on partit dans cet ordre. Malgré le defir qu'on éprouvoit d'arriver à la chaumière , le chemin ne parut pas long : la gaité la plus franche rendoit la converfation auffi bruyante qu'animée. On chantoit , on crioit avec d'autant plus de liberté , qu'on y étoit excité par Madame de Clémire elle-même , que l'innocente joie de l'enfance n'importuna jamais. On pouvoit entendre la marche long-temps avant de la voir : les éclats de rire , les chants & les cris l'annonçoient au loin ; & plus d'une fois dans la courfe elle attira des prés voifins fur fa route les jeunes filles qui filoient à l'ombre des faules , & les pâtres qui gardoient leurs troupeaux.

Le bruit ne cefla que lorsqu'on apperçut la cabanne de la pauvre femme. Cependant alors la joie redoubla , mais elle changea de caractère ; une émotion douce fuccéda à la gaité ; &

quand on arriva à la porte de la maison , les enfans étoient auffi silencieux qu'ils avoient été bruyans un demi-quart-d'heure auparavant. On met pied à terre ; deux hoîmmes prennent l'armoire , & , fuivis de Céfár , de Morel & d'Augustin , ils entrent les premiers dans la chaumière. Caroline & Pulchérie se faififfent de leurs corbeilles , & avec un battement de cœur d'une force inexprimable , elles vont les offrir à la bonne femme. Madame de Clémire donna de l'argent , & promit de revenir voir la femme quand elle feroit en couches. Cette pauvre Payfanne montra une joie & une reconnoiffance qui pénétrèrent Madame de Clémire & fes enfans.

En revenant au Château on ne parla que d'elle ; on s'en entretint encore tout le refte du jour ; & Madame de Clémire dit à fes enfans : fouvenez-vous du bonheur que vous avez goûté aujourd'hui. Pourquoi les paffions ont-elles tant d'attraits pour les hommes ? C'est qu'elles arrachent à l'ennui ; c'est qu'elles occupent vivement. On aime mieux s'égarer , fouffrir & même fe perdre , que s'ennuyer : mais les paffions ne procurent qu'une agitation pénible , que des jouiffances que l'inquiétude corrompt toujours , ou que le remords empoi-

bonne. La vertu seule peut nous offrir une source inépuisable de plaisirs & de félicité. Eh, si l'on veut être ému, agité, touché profondément, peut-on l'être plus délicieusement que par elle ! Rappelez-vous, mes enfans, la douce satisfaction que vous avez éprouvée en formant le projet de secourir cette femme ; le charme des conversations dont elle étoit l'objet ; le plaisir que vous goûtiez à travailler pour elle ; l'activité que vous inspirait cette intéressante occupation ; l'agitation où vous étiez hier, le moment charmant du départ, la gaîté folle du voyage ; rappelez-vous l'émotion que vous avez ressentie en apercevant la chaumière, l'attendrissement dont vous avez été pénétrés en voyant la femme, & soyez bien sûrs que jamais les passions n'ont produit des plaisirs si piquants & un semblable bonheur. D'ailleurs les plaisirs que les passions peuvent faire goûter ne sont que des illusions dangereuses & fragiles, qu'il faut nécessairement perdre, & qui, en se dissipant, laissent un vuide affreux dans l'ame, des souvenirs importuns, & souvent des regrets amers. Au lieu de cela, quelle satisfaction intérieure n'éprouvez-vous pas ! Quels doux sou-

venirs vous restent ! Quels éloges flatteurs vous avez su mériter !

A ces mots les trois enfans embrasèrent leur mère, en lui protestant qu'ils étoient pénétrés jusqu'au fond du cœur de la justesse de ces réflexions ; & qu'ils étoient sûrs de ne pouvoir trouver le bonheur que dans sa tendresse & dans la vertu. César ensuite supplia instamment sa mère de lui accorder une grace : il lui demanda la permission de tenir sur les Fonts de Baptême, avec une de ses sœurs, l'enfant dont la femme accoucherait. Vous êtes bien jeune, dit Madame de Clémire, pour être parrein. . . . — Mais, Maman, j'ai vu dix enfans plus jeunes que moi. . . . — Je le fais, & je ne puis approuver cet usage. Car enfin, devenir le parrein d'un enfant, c'est en quelque manière l'adopter, & cette espèce d'adoption est d'autant plus respectable, que la Religion la consacre. . . . — Maman, apprenez-moi quelles sont les obligations d'un parrein ; je vous promets de les remplir toutes. — On s'engage à protéger l'enfant auquel on donne un de ses noms ; à s'occuper de son établissement ; à le tirer de la misère s'il y tombe ; enfin à lui donner toujours

tous les secours dont il a besoin.... — Ah, Maman, à présent, j'ai bien plus d'envie encore d'être le parrain d'un enfant, puisque ce sera m'engager à faire de si bonnes actions!.... — Eh bien, j'y consens.... Et, qui de nous fera la marreine, s'écrièrent à la fois Caroline & Pulchérie ? Cet honneur, reprit Madame de Clémire, appartient à l'aînée; mais je vous promets, Pulchérie, que vous serez aussi marreine l'été prochain. A cette assurance tout le monde fut content, & pour que rien ne manquât à la satisfaction qu'avoit procurée cette agréable journée, le soir on reprit les Veillées, & la Baronne conta l'histoire suivante.

OLIMPE ET THÉOPHILE,
ou les Herneutes.

Sur les bords de la Vézère on voit encore aujourd'hui dans le fond du Limousin un vieux Château, qui n'est remarquable que par son air antique, & la beauté de sa situation; environné de prairies remplies de bestiaux, il est bâti sur le penchant d'une colline de laquelle on découvre la rivière, & en perspective la jolie ville d'Uzerche, qui forme à cette distance un

point de vue aussi singulier qu'agréable (a). C'est dans cette solitude que le Baron de Soligny, veuf depuis plusieurs années, s'occupoit uniquement de l'éducation d'un fils unique & chéri. Le Baron avoit passé dans le monde toute sa jeunesse : né avec de l'ambition, la nécessité, beaucoup plus que le penchant, le fixoit dans sa retraite. Ayant dissipé une partie de sa fortune, & perdu les brillantes espérances qui l'avoient si long-temps séduit, il s'étoit enfin déterminé à quitter le monde. Il le regrettoit encore malgré lui, quoiqu'il n'en parlât qu'avec humeur. Il prenoit son dépit pour la Philosophie : il se croyoit défabusé, il n'étoit qu'abattu & découragé. Cependant il avoit de la sensibilité, il chérissoit son fils ; & Théophile, (c'étoit le nom de cet enfant, eût été digne par les vertus qu'il annonçoit de tenir lieu de tout à son père, & de faire le

(a) La petite Ville d'*Uzerche* est bâtie sur un rocher escarpé, au pied duquel coule la rivière de la Vézère. On remarque dans cette Ville qu'il n'y a point d'Habitant qui n'ait la vue de la rivière de sa maison ou de son jardin, & que chaque maison vue en perspective paroît être un petit château à l'antique avec des tourelles & des pavillons couverts d'ardoises. Cette Ville est à 109 lieues de Paris. *Limoges*, sur la *Vienne*, à 97 lieues de Paris, est la capitale du Limousin.

bonheur de sa vie. Le Baron avoit pour amie intime une de ses voisines nommée Euphrasie. Théophile voyant presque tous les jours la jeune Olimpe, nièce d'Euphrasie, prit pour elle des sentimens que son père vit naître avec plaisir. Olimpe étoit orpheline & sans fortune; mais Euphrasie n'avoit pour héritiers que des collatéraux, & le Baron n'ignoroit pas qu'elle étoit décidée à laisser tout son bien à sa nièce. Olimpe n'avoit que deux ans de moins que Théophile. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, le Baron s'expliqua sans déguisement avec Euphrasie; & le même jour Olimpe & Théophile apprirent que leur mariage étoit arrêté. Quinze jours après on signa les articles; Euphrasie prit avec plaisir l'engagement de laisser toute sa fortune à une nièce qu'elle avoit élevée & qu'elle aimoit uniquement.

Théophile au comble de ses vœux attendoit avec la plus vive impatience le jour fixé pour son mariage; rien ne manquoit à son bonheur. Il étoit aimé, il le savoit : en présence de son père & d'Euphrasie, il avoit obtenu d'Olimpe un aveu si nécessaire à sa félicité.

Enfin, on touchoit à la veille du jour heureux où Théophile & l'aimable Olimpe devoient s'unir

pour jamais, lorsqu'Euphrasie tomba malade, & le cinquième jour de sa maladie, le Baron reçut une lettre de Paris, qui lui apprenoit qu'un parent très-éloigné, mais de même nom que lui, venoit de mourir, après avoir fait un testament par lequel il instituait le Baron son légataire universel. Cet événement, qui rendoit le Baron possesseur d'une fortune considérable, le forçoit à partir sans délai pour Paris. Il étoit impossible de conclure le mariage d'Olimpe & de Théophile avant son départ. Euphrasie, depuis deux jours, n'avoit plus sa tête, ainsi elle ne pouvoit signer le contrat de mariage. Théophile, obligé de suivre son père, montra une douleur si vraie & si touchante, que le Baron pour en adoucir l'amertume, conjura la triste Olimpe de lui écrire. C'est un père, ajouta-t-il, qui vous en prie, & c'est à votre époux que vous écrirez. Olimpe promit en pleurant, *de donner des nouvelles de sa tante*. Le Baron de son côté s'engagea à ne rester que six semaines à Paris, & le jour même il partit avec Théophile.

Arrivé à Paris, le Baron prit possession d'un magnifique hôtel, & d'un riche héritage. Sa maison fut bientôt remplie d'une foule d'*Amis*

intimes, dont il avoit été entièrement oublié pendant plus de douze ans. Le Baron se dit d'abord : *C'est ma fortune , c'est un bon souper qui rassemble cette troupe de lâches déser-teurs.* Mais bientôt l'amour-propre , qui fait plus de dupes qu'un bon cœur n'en peut faire , fut lui persuader qu'il ne devoit qu'à son mérite les marques d'intérêt & les soins dont il étoit l'objet ! Théophile jeté tout à coup dans un monde si nouveau pour lui , ne goûtoit aucun des plaisirs qu'on s'empres-soit de lui procurer. Uniquement occupé d'Olimpe , il attendoit avec la plus vive impa-tience l'effet de ses promesses : elle avoit promis de lui écrire , & cependant cette lettre si pas-sionnément désirée n'arrivoit point ! Enfin le Baron reçoit des nouvelles du Limousin ; on lui mande qu'Euphrasie n'est plus , & qu'étant morte sans avoir recouvré sa connoissance , & sans avoir fait de testament , la malheureuse Olimpe se trouve réduite à une petite pension qui suffit à peine à sa subsistance , & qu'elle s'est retirée à Tulle (a) dans un Couvent. A cette nouvelle

(a) C'est une Ville considérable du Bas-Limousin , située en parrie sur une montagne , au confluent des rivières de Salant & de Corèze , dans un pays plein de montagnes & de précipices ; elle est à 114 lieues de Paris.

Théophile conjure son père de terminer promptement ses affaires, afin de partir pour le Limousin : il ajoute que les malheurs d'Olimpe la lui rendent encore plus chère s'il est possible. Le Baron paroît approuver ses sentimens & lui promet de hâter son départ. Théophile sur le champ écrivit à Olimpe la lettre la plus touchante & la plus tendre, & il finissoit en lui protestant qu'il seroit à ses pieds avant qu'un mois fût écoulé. Théophile n'avoit pas été surpris qu'Olimpe dans les premiers momens de sa douleur ne lui eût point écrit ; mais quinze jours après cet événement, n'ayant pas encore reçu de nouvelles d'Olimpe, il se livra aux plus cruelles inquiétudes. Le Baron le consolait un peu, en l'assurant qu'il étoit au moment de terminer toutes ses affaires. Enfin un jour que Théophile, plus affligé que jamais, étoit seul enfermé dans sa chambre, le Baron vint le trouver, & s'asseyant auprès de lui d'un air grave : J'ai reçu, dit-il, des nouvelles d'Olimpe. A ces mots Théophile transporté, veut saisir une lettre que tenoit son père. Un moment, dit le Baron, modérez cette impatience ; je n'ai rien d'heureux à vous annoncer.... — Ciel ! Olimpe est-elle malade ? — Non, elle jouit d'une

tanté parfaite.... Mais elle n'est plus digne de vous.... — Elle ! Olimpe ! non il est impossible.... — Écoutez ce que m'écrit un homme respectable, & dont l'austère probité vous est connue. En disant ces paroles le Baron montre à son fils l'écriture & la signature d'un vieux Gentilhomme du Limousin, dont le témoignage en effet ne pouvoit être suspect. Ensuite le Baron lut l'article de la lettre qui concernoit Olimpe, & qui étoit conçu en ces termes :

« Puisque vous me demandez la vérité avec
 » tant de confiance, je dois vous la dire sans
 » déguisement. Je vous avoue que la jeune per-
 » sonne en question se conduit avec une impru-
 » dence préjudiciable à sa réputation. Elle avoit
 » pris d'abord à la mort de sa tante, un parti
 » très-sage, celui de se retirer dans un Couvent;
 » mais elle en est sortie au bout de quinze jours,
 » pour aller demeurer chez une de ses amies qu'elle
 » voyoit autrefois à Uzerche, & qui, mariée de-
 » puis deux ans, habite une petite terre aux envi-
 » rons de Tulle. Cette amie n'a pas vingt-ans, &
 » malheureusement elle a été l'objet de plusieurs
 » histoires fâcheuses, qui ne la font pas regarder
 » de bon œil dans la Province. Enfin elle a un frère,

» jeune-homme présomptueux , dont la société
 » ne sauroit convenir à une jeune Demoiselle
 » attachée à sa réputation. Au reste , tout ceci ne
 » tire point encore à conséquence. On ne doute
 » pas que la nièce de la vertueuse Euphrasie n'ait
 » des principes honnêtes & solides. On n'attribue
 » sa démarche inconsidérée qu'à son innocence même , au manque d'expérience , & à
 » l'indifférence condamnable de son Tuteur , qui
 » la laisse maîtresse absolue de toutes ses actions.
 » Mais si vous écrivez à ce sujet , Monsieur &
 » cher Ami , je suis certain qu'on se rendra sur le
 » champ aux justes représentations que vos engagements vous donnent le droit de faire ; &
 » tout sera réparé si la jeune Demoiselle retourne
 » promptement dans son Couvent ; car je puis
 » vous assurer que jusqu'ici on ne voit dans sa
 » conduite que de l'étourderie , & une imprudence bien excusable à son âge , &c. »

Cette lettre déchira le cœur de Théophile. Agité , troublé par la jalousie , il voyoit dans le frère de l'amie d'Olimpe un rival dangereux. Cependant , il dissimula l'inquiétude qui le dévorait , il affecta de montrer la plus grande sécurité. Mais ce n'est pas tout , lui dit son père , la lettre

Que vous venez de lire est d'un homme circonsp-
 ect, qui ne dit pas tout ce qu'il pense. En voici
 une autre de mon Intendant, qui s'explique sans
 aucun détour, & qui me mande que vous avez
 un rival : qu'Olimpe ne peut ignorer une passion
 connue de tout le monde, qu'elle l'autorise en
 restant chez son amie, & qu'enfin le jeune-
 homme s'est vanté publiquement qu'Olimpe lui
 avoit sacrifié toutes vos lettres. . . . — C'est un
 imposteur ! s'écria Théophile : je ne croirai jamais
 qu'Olimpe soit capable d'une telle perfidie !
 Elle est inconstante, reprit froidement le Baron ;
 mais elle n'est point perfide, elle ne cherche pas
 à vous tromper : elle n'a répondu ni à vos lettres,
 ni aux miennes : ce silence explique assez son
 changement. . . . Non, interrompit Théophile,
 je ne me laisserai point abuser par de fausses ap-
 parences. . . . Olimpe est innocente. . . . elle est
 calomniée, je dois la venger ; mon père, laissez-
 moi partir, je meurs ici : souffrez que j'aille m'ex-
 pliquer avec elle ; je veux l'entendre, je veux
 punir l'audacieux. . . . le monstre qui ose flétrir sa
 réputation !

En parlant ainsi, le malheureux Théophile
 versoit un torrent de larmes : l'excès de sa dou-

leur ne déceloit que trop sa jalousie. Son père qui lisoit facilement tout ce qui se passoit dans son âme, parut le plaindre & s'attendrir. Envoyons, dit-il, un Courier à Tulle, il portera votre lettre, & il attendra la réponse. Si cette réponse ne vous satisfait pas, je vous permettrai alors de partir; mais accordez-moi ce délai. Théophile, quoiqu'à regret, y consentit. Il écrivit au moment même la lettre la plus détaillée : il instruisoit Olimpe de tout ce qu'on disoit contre elle. Un seul mot, ajoutoit-il, pourra vous justifier. Restez si vous voulez chez votre amie; mais daignez me dire que vous êtes prête à remplir l'engagement sacré qui nous lie, & je ferai le plus heureux des hommes.

Le Baron approuva cette lettre, & la fit partir sur le champ. Enfin, ce Courier dont Théophile attendoit le retour avec tant d'impatience, ce Courier, dépositaire de la destinée de Théophile, revint au bout de huit jours. Théophile alloit se coucher; il entend claquer un fouet : il tressaille; il vole chez son père. Un instant après le Courier entre dans la chambre. Eh bien, s'écrie Théophile, avez-vous une réponse? — Oui, Monsieur. — Eh, donnez!

— Monsieur, elle n'est pas pour vous.....

— Comment? — Elle est pour M. le Baron.

En disant ces paroles, le Courier remet au Baron une cassette & une lettre, & il sort. Que signifie ceci, dit le Baron d'un air surpris? Que peut renfermer cette cassette? Théophile ne répondit pas; il étoit immobile & tremblant, & n'osoit presser son père d'ouvrir la lettre. Après un moment de silence, le Baron brise le cachet, déploie la lettre, & lit tout bas. Théophile, les yeux fixés sur le visage de son père, frémit en voyant l'étonnement & l'indignation qui s'y peignent. O Ciel! s'écrie-t-il d'une voix entre-coupée, que vous mande-t-elle? Ah, mon fils, reprit le Baron, armez-vous de courage! Mais, que dis-je? Vous n'en aurez pas besoin; pourriez-vous regretter un objet si méprisable! A ces mots, Théophile pâlit, il tombe dans un fauteuil; & prenant la fatale lettre que lui présenta son père, ses yeux se remplirent de larmes en reconnoissant l'écriture & la signature d'Olimpe. Mais que devint-il en lisant ce qui suit?

« Puisqu'on me laisse maintenant la liberté
de disposer de mon sort, je dois, Monsieur,

» vous déclarer sans détour que l'obéissance
 » seule m'obligeoit à former des nœuds qu'
 » n'auroient pu faire mon bonheur. Cet aveu
 » nous dégage l'un & l'autre. J'ai l'honneur
 » Monsieur, de vous renvoyer les présens que
 » ma chère & respectable Tante m'ordonna
 » d'accepter ! Recevez, Monsieur, l'assurance
 » de l'attachement respectueux avec lequel je
 » suis, &c. OLIMPE. »

Après avoir lu cette lettre, Théophile garda
 un instant le silence ; ensuite regardant son père
 d'un air égaré : je me vengerai, dit-il ; oui, je
 me vengerai.... — Et comment ? — Comment !
 Juste Ciel ! J'ai un rival.... il mourra !
 — Sans doute vous avez un rival aimé ; mais
 que vous importe ? ne devez-vous pas mépriser
 & oublier à jamais une femme indigne de vous !
 — Oui, je la méprise, je la hais ; je l'oublierai
 sans peine : je serois, en effet, le plus vil des
 hommes si je conservois pour elle le moindre
 sentiment.... La perfide ! sous des traits si doux,
 avec cet air d'innocence & de candeur, cacher
 une ame si fautive ! — Encore une fois, elle
 ne vous a point trompé ; elle ne vous aime pas,
 elle le déclare sans déguisement. — Elle
 m'aimoit

m'aimoit, elle me l'a dit. . . . Mon père, j'en suis certain, elle m'a aimé! On l'a séduite, on l'a trompée; peut-être s'abuse-t-elle encore! Ah, si je pouvois la voir! lui parler! Laissez-moi partir! que je la voie! que je l'entende! — Insensé! reprenez cette lettre, relisez-la, & rougissez d'une passion qui ne peut désormais que vous avilir. — O mon père! je ne me connois plus! plaignez-moi, guidez-moi, je m'abandonne à vous!

Le Baron & le malheureux Théophile passèrent ensemble le reste de la nuit. Théophile ne se coucha qu'au jour : il ne trouva dans son lit ni le sommeil ni le repos, & le soir il s'enferma dans sa chambre, & ne parut point, parce que son père avoit du monde à souper. Le lendemain, Théophile se retrouva seul avec le Baron ; & en lui promettant d'oublier Olimpe, il ne parla que d'elle : tantôt il la dépeignoit sous les traits d'un monstre digne de toute sa haine, tantôt il cherchoit à l'excuser, & vouloit du moins lui conserver un reste d'estime.

Mais, en effet, Maman, interrompit Caroline, je ne trouve pas qu'Olimpe soit méprisable. S'il est vrai qu'elle n'eût jamais aimé Théophile,

on ne pouvoit l'accuser d'inconstance : d'ailleurs, Olimpe étoit sans fortune , Théophile en avoit une considérable , & cependant Olimpe ne vouloit point l'épouser , parce qu'elle ne croyoit pas pouvoir le rendre heureux. Je trouve cela noble....

— En supposant qu'Olimpe n'eût jamais aimé Théophile (ce qui ne me paroît pas bien prouvé) ne lui avoit-elle pas dit qu'elle l'aimoit ? n'avoit-elle pas reçu sa foi & promis de s'unir à lui ?....

— Cela est vrai ; mais elle dit que sa Tante l'avoit forcée de prendre cet engagement. — Dès qu'elle avoit pu se décider à épouser Théophile par obéissance , elle auroit dû , après la mort de sa Tante , persister dans cette résolution , par respect pour sa parole. Enfin , si Théophile lui eût inspiré une aversion invincible , que ne l'avoit-elle dit à sa Tante ? Que n'avoit-elle demandé du temps , ou même déclaré qu'elle ne pouvoit consentir à cette union ? Elle n'étoit pas sous l'autorité sacrée d'une mère , ce qui eût rendu sa résistance plus excusable, ... — Oui , je commence à comprendre qu'elle avoit tort.

— Souvenez-vous sur-tout que rien ne peut jamais nous dispenser de remplir les engagements que nous avons contractés. Cette phrase , l'enga-

gement que j'ai pris n'étoit pas volontaire, est une excuse que la conscience défavoue, & que la probité n'a jamais fait valoir. Vous savez que votre parole doit être inviolable, que vous ne pouvez la trahir sans vous déshonorer; préférez donc, s'il le faut, la mort à l'infamie d'y manquer. En un mot, si la crainte, si les menaces vous arrachent une promesse, n'ajoutez pas à cette foiblesse la honte ineffaçable qu'imprime le parjure : mais revenons à Théophile.

Le Baron n'épargnoit rien pour le distraire de sa douleur. Il le menoit souvent chez la Vicomtesse de Lisbé, maison brillante où se rassembloit la meilleure compagnie. La Vicomtesse avoit une fille âgée de dix-sept ans, & dont le Baron van-
toit avec enthousiasme la figure & la grâce. Cependant, Mademoiselle de Lisbé n'étoit point jolie; mais la recherche de sa parure annonçoit la prétention de le paroître. Elle parloit beaucoup, rioit souvent, dansoit bien : on savoit d'ailleurs qu'elle avoit des Maîtres de toute espèce; ç'en étoit bien assez pour autoriser les amis de la maison à dire que Mademoiselle de Lisbé étoit *piquante, jolie, aimable & remplie de talens*. Mais Théophile ne lui donnoit pas de sembla-

bles éloges ; il la trouvoit *affectée, maniérée* — il étoit excédé de ses rires forcés , choqué de sa coquetterie ; & elle lui paroissoit sur-tout *insupportable* , lorsque , malgré lui , il se rappeloit la conversation remplie de charmes & les grâces naturelles d'Olimpe.

Sur la fin de l'hiver , Théophile entra dans le Régiment du frère de Mademoiselle de Lisbé ; & au printemps , il suivit son Colonel à sa garnison. Au bout de cinq mois , il revint à Paris : son père lui retrouva le même fond de mélancolie. Cependant il remarqua , avec plaisir , qu'il ne parloit plus d'Olimpe. Près d'un an s'étoit écoulé depuis que Théophile avoit quitté le Limousin. Il n'y avoit que huit jours qu'il étoit revenu de sa garnison , lorsqu'un soir le Baron l'emmena dans son cabinet , & lui fit part de l'intention où il étoit de le marier incessamment. Il ajouta qu'il desiroit lui faire épouser Mademoiselle de Lisbé. A ces mots , Théophile avoua sans détour qu'il avoit un éloignement invincible pour le mariage ; & de plus , une aversion particulière pour Mademoiselle de Lisbé. Le Baron lui détailla avec emphase tous les avantages brillans de l'établissement qu'il lui propo-

foit. Théophile l'écouta froidement , & répondit qu'il n'avoit d'autre ambition que celle de se distinguer. Alors le Baron se fâcha , & il déclara qu'il avoit donné sa parole à la famille de Mademoiselle de Lisbé. Théophile, consterné autant que surpris , demanda du temps pour se déterminer à former un engagement si contraire à son inclination ; & il ne put obtenir qu'un délai de huit jours. Retiré dans sa chambre , Théophile passa une partie de la nuit à réfléchir sur son sort. Il se rappela tous les éloges que le Baron donnoit depuis si long-temps à Mademoiselle de Lisbé ; ses liaisons intimes avec la famille de cette jeune personne ; liaisons formées avant que le Baron eût reçu la lettre d'Olimpe. Beaucoup d'autres circonstances se retracèrent à sa mémoire , qui lui persuadèrent qu'il y avoit eu de l'artifice dans la conduite du Baron , & qu'il avoit formé le projet de lui faire épouser Mademoiselle de Lisbé , dans le temps même où il paroissoit vouloir remplir ses engagements avec Olimpe. Mille soupçons confus s'offrirent alors à son esprit ; il imagina qu'il n'étoit pas impossible qu'on eût soustrait ses lettres , & peut-être celles d'Olimpe , & qu'enfin on ne fût parvenu à le

perdre auprès d'Olimpe, tandis qu'on la calomnioit auprès de lui.

Il ne se livra pas sans scrupule à des soupçons si outrageans pour son père ; mais chaque réflexion sembloit les confirmer ; & ne pouvant supporter une semblable incertitude , il prit la résolution de partir secrètement la nuit suivante, & d'aller en Limousin s'expliquer avec Olimpe elle-même. Il ignoroit absolument la destinée d'Olimpe ; depuis six mois il n'avoit pas même osé prononcer son nom. Il frémissait en pensant qu'il la trouveroit peut-être mariée. Mais cette crainte affreuse ne put le retenir. Le lendemain, il sut cacher à son père son agitation & son trouble. Il confia une partie de son secret à un de ses amis, qui lui donna un de ses gens pour l'accompagner ; & sur les deux heures après minuit , il sortit furtivement de la maison de son père ; il monta à cheval, & prit la route du Limousin.

Il alla droit à Tulle : il y arriva au déclin du jour. Il descendit dans une Auberge , & questionna en tremblant son Hôteesse sur Olimpe. Il apprit avec une joie inexprimable qu'Olimpe n'étoit point mariée : mais cette joie fut bien troublée par tout ce que l'Hôteesse lui dit d'ailleurs—

Elle lui conta que personne ne doutoit qu'Olimpe n'eût aimé le frère de son amie ; qu'elle étoit restée huit mois chez cette dernière ; & qu'enfin le jeune-homme auquel elle avoit sacrifié l'établissement le plus avantageux , n'ayant pas voulu l'épouser , Olimpe , au désespoir , s'étoit décidée à retourner dans son Couvent ; mais que les Religieuses ayant refusé de la recevoir , elle étoit partie pour Uzerche ; qu'elle s'étoit réfugiée chez son Tuteur , qui avoit une Terre aux environs d'Uzerche ; que cette dernière démarche achevoit de la perdre dans l'opinion publique , parce que son Tuteur n'étoit point marié ; qu'on le regardoit comme un homme sans principes & sans mœurs , & qu'il avoit chez lui une femme déshonorée , avec laquelle Olimpe vivoit dans la plus grande intimité. Malgré cet affreux détail , Théophile persista dans la résolution de voir Olimpe , & il partit sur le champ pour Uzerche.

On le conduisit à la Terre du Tuteur d'Olimpe. Il laissa ses chevaux dans le Village : il s'enveloppa d'une redingote , mit sur sa tête un chapeau rabattu ; & avec un trouble impossible à dépeindre , il prit le chemin du Château. On

lui dit à la porte que le Maître de la maison étoit absent depuis plus de six semaines, qu'il n'y avoit au Château que Madame du Rocher, (cette femme dont l'Hôtesse avoit parlé) & Mademoiselle Olimpe. Il étoit huit heures du soir. Théophile traversa une grande cour fort obscure. Il rencontra une Servante qui le conduisit à l'appartement d'Olimpe. Son émotion étoit si vive, qu'il pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes ; & malgré le desir qu'il éprouvoit de revoir Olimpe, il ne fut pas fâché de ne point la trouver dans sa chambre, afin de pouvoir respirer un moment. La Servante à laquelle il se garda bien de dire son nom, sortit pour aller chercher Olimpe, & Théophile resta seul. Il ne put regarder sans attendrissement & sans intérêt tous les objets qui l'environnoient : le clavecin d'Olimpe, son écritoire, sa toilette, & sur-tout son ferin enfermé dans une cage. Il reconnut dans l'instant ce petit oiseau qu'Olimpe avoit reçu de lui la veille de leur séparation. Eh quoi, pauvre petit animal, s'écria Théophile, tu venois de moi, & cependant Olimpe a pu te conserver. En disant ces mots, Théophile, attendri malgré lui, ouvrit la

eage, prit l'oiseau & le mit dans son sein. Le serin se débattant sur le cœur palpitant de Théophile, prononça distinctement ces mots : *J'aime Théophile*. . . . Ces paroles retentirent jusqu'au fond de l'ame de Théophile. Éperdu, hors de lui, il n'osoit croire qu'il eût bien entendu, lorsque l'oiseau répéta encore deux fois de suite : *J'aime Théophile*. . . . Ah, je n'en puis douter maintenant, s'écria Théophile ! Quoi, ces mots si chers, c'est Olimpe qui les a dictés ! Combien de fois elle a dû les répéter pour les apprendre à cet oiseau ! & elle pensoit, hélas, que je ne les entendrois jamais ! Olimpe ! chère Olimpe ! vous êtes fidelle à vos premiers sermens ! Vous êtes innocente ! Sans doute vous me croyez coupable, & cependant vous m'aimez encore ! Vous gardez cet oiseau ! vous daignez l'écouter ! En disant ces paroles, Théophile baisoit avec transport le petit serin, & le baignoit de larmes : & l'oiseau à qui l'on n'avoit appris qu'une seule phrase, répondoit aux caresses passionnées de Théophile, en battant des ailes & en répétant toujours, *j'aime Théophile*.

Tout-à-coup Théophile tressaille, il entend marcher, il ne peut méconnoître le pas léger :

d'Olimpe, & croit reconnoître encore jusqu'au bruit que fait sa robe en marchant !.... Il s'élance vers la porte : cette porte s'ouvre, Olimpe paroît, Théophile se précipite à ses genoux. Le ferin s'échappe des mains de Théophile, & vole dans les bras de sa maîtresse en prononçant le nom de *Théophile*. Olimpe pousse un cri perçant, elle veut fuir ; Théophile l'arrête. Pâle & tremblante, Olimpe tombe sur une chaise, elle est prête à s'évanouir, elle n'a pas la force de proférer une seule parole. Théophile, toujours à ses pieds, ne peut s'exprimer que par des pleurs. L'oiseau seul conserve la faculté de parler ; & charmé de revoir sa maîtresse, il redit mille fois sa leçon.... Olimpe troublée, confuse autant qu'irritée, rompt enfin le silence ; & d'une voix entrecoupée : ne croyez que moi, dit-elle, je dois vous haïr, vous mépriser ; j'ai dû vous oublier.... — Olimpe ! au nom du Ciel, daignez m'entendre !.... Je suis libre, je suis fidèle : on nous a trompés l'un & l'autre ; cet oiseau chéri vient de me faire connoître mon erreur. Écoutez à votre tour ma justification !.... — Mais comment pourrez-vous vous justifier de n'avoir pas répondu à mes lettres ?.... — Vos lettres !...

Je n'en ai pas reçu une seule, & je vous en ai écrit plus de vingt !

Ces mots achevèrent de dissiper les doutes d'Olimpe : elle avoit trop d'innocence & de candeur pour n'être pas facile à persuader. Elle ne put retenir ses larmes ; & levant les yeux au Ciel : ah, Théophile, dit-elle, puisque vous êtes toujours le même, je ne me plaindrai plus des trahisons & des perfidies que j'ai éprouvées ! Ces paroles rendirent Théophile le plus heureux des hommes. Après avoir exprimé sa joie & sa reconnaissance, il entra dans le détail de tout ce qui lui étoit arrivé. Olimpe l'écouta avec autant de surprise que d'attendrissement. Ensuite reprenant la parole, elle lui dit que dénuée de guides & de conseils, elle n'avoit pas cru faire une démarche nuisible à sa réputation, en se rendant aux instances de son amie qui la pressoit d'aller loger chez elle ; que d'ailleurs elle n'avoit alors aucun doute sur la parfaite honnêteté de cette jeune personne ; que dans le Château de son amie, toujours renfermée dans sa chambre avec son serin, elle n'y avoit reçu qu'un de ses parens, qui, sous le voile de l'intérêt & de l'amitié, cachoit les plus noirs desseins ; qu'elle avoit pris de

la confiance en cet homme, qu'elle lui avoit fait part du chagrin qu'elle éprouvoit de ne point recevoir de nouvelles de Théophile ; & qu'enfin ce perfide confident lui avoit annoncé que Théophile ne l'aimoit plus, & qu'il étoit amoureux de Mademoiselle de Lisbé. Il me montra, poursuivit Olimpe, plusieurs lettres de M. votre père, qui achevèrent de me convaincre que l'honneur seul pourroit vous déterminer à remplir vos engagements avec moi. Alors je n'hésitai point à rompre sans retour avec vous ; & trop fière pour vous laisser voir les sentimens de mon cœur, j'écrivis la lettre que vous avez lue. Accablée de tristesse, & croyant vous haïr, cet innocent petit oiseau me devint odieux. Je ne pouvois plus écouter sans colère ce que j'avois eu tant de plaisir à lui apprendre. Un soir j'ouvris ma fenêtre, & je lui rendis la liberté. Après l'avoir ainsi sacrifié, malgré moi, je le regrettai. J'en rougissois ; mais cherchant à me persuader que je l'aimois pour lui-même, je me levai au milieu de la nuit, je rouvris ma fenêtre, je l'appelai mille fois ; ce fut en vain, il ne revint pas ; je passai le reste de la nuit à le pleurer ; & le lendemain matin je descendis dans le parc. Je m'assis, & je pleu-

fois , quand tout - à - coup j'entendis une petite
 voix plaintive prononcer doucement le nom de
Théophile. . . . Imaginez quel fut mon saisisse-
 ment ! Voilà , *Théophile* , le seul mouve-
 ment de joie que j'aie éprouvé dans votre ab-
 sence ! Je trouvai mon pauvre petit serin
 sur un rosier : il avoit souffert ; il étoit trem-
 blant , effarouché , & le rosier étoit couvert des
 plumes qu'il avoit perdues. Je le repris ; je le
 soignai , & je me décidai à le garder jusqu'au
 moment où j'apprendrois votre mariage. J'étois
 bien déterminée à ne jamais vous revoir ; mais
 en même - temps je renonçois à tout engage-
 ment , & au fond de l'ame je ne pouvois me
 persuader que vous fussiez capable d'en former
 un nouveau. Je me disois : il aura des remords ,
 il ne pourra se résoudre à épouser celle qu'il
 me préfère. Je n'accorderai point de pardon ,
 je serai inflexible ; mais je puis bien conserver
 mon serin ; il ne le saura jamais. Je cacherai mon
 serin à tous les yeux , moi seule je l'entendrai
 parler ! Telles furent les raisons que je me
 donnai à moi-même pour m'autoriser à garder
 mon cher petit oiseau.

Je restai six mois chez mon amie. Durant cet

espace de temps l'indigne confident que j'avois choisi me proposa de m'épouser. Alors il me devint justement suspect. Je lui déclarai que je ne le verrois plus. Pour se venger il m'apprit qu'on déchiroit ma réputation ; que la personne chez laquelle j'étois avoit perdu la sienne , & qu'on m'accusoit d'aimer son frère. Je ne regardai des avertissemens si tardifs que comme des calomnies. Cependant j'examinai avec attention la conduite de mon amie , & bientôt mes yeux commencèrent à s'ouvrir. Je pris la résolution de retourner à Tulle , dans le Couvent que j'avois si imprudemment quitté. Les Religieuses , prévenues contre moi , ne voulurent pas me recevoir. Humiliée , trahie , abandonnée , & soutenue par ma seule innocence , je vins dans cette terre demander des conseils à mon Tuteur. Mon intention n'étoit que de le prier de m'accorder un asyle ; parce que la décence ne me permettoit pas de demeurer avec un homme qui n'avoit point de femme chez lui ; mais je fus plus heureuse que je ne l'avois espéré. En arrivant ici je trouvai mon Tuteur prêt à partir pour un voyage de deux mois ; il me présenta à une Dame de ses parentes , qui a éprouvé de grands malheurs , & qui est retirée

dans ce château pour quelques mois. Madame Du Rocher (c'est son nom) me paroît aussi aimable qu'elle est vertueuse. Elle m'a conté son histoire , qui feroit le sujet du Roman le plus intéressant , & je compte demeurer ici tant qu'elle y restera.

Olimpe cessa de parler. Théophile attendri autant qu'ému , fut un instant sans répondre ; ensuite poussant un profond soupir : Hélas ! dit-il, nous ne devons attribuer nos malheurs qu'à cette innocence , à cette candeur touchante qui vous caractérisent ! Ce sont ces vertus angéliques qui ont fourni des prétextes pour vous noircir & pour vous calomnier : ce sont elles qui vous aveuglent ! Par exemple , vous croyez être ici dans un asyle honnête & sûr ? — Eh bien ? — Eh bien , cette femme que vous estimez est l'objet le plus méprisable ! — Juste Ciel ! — Ce qu'on m'en a dit à Tulle vient encore de m'être confirmé dans la maison même que j'habite dans ce Village.

O ma Tante ! s'écria Olimpe , en fondant en larmes , je n'ai senti en vous perdant que la douleur qu'inspire la plus tendre affection & la plus juste reconnoissance ; mais je ne comprenois pas

encore toute l'étendue de mon malheur !... —
 Insensée, je ne savois pas à quel point un guide
 m'étoit nécessaire !... Eh quoi avec des intentions
 si pures on peut détruire sa réputation : on peut
 se perdre ?... Il est donc impossible que l'amour
 de la vertu puisse tenir lieu d'expérience !... Au
 nom du Ciel ! calmez-vous, interrompit Théophile ;
 songez que tous nos maux sont finis ; nous
 sommes défabusés l'un & l'autre. L'engagement
 le plus sacré, le plus saint nous lie... — Mais
 votre père veut le rompre, il a soustrait mes
 lettres & les vôtres avant même qu'on eût cher-
 ché à me noircir... — N'en doutez pas, il a
 voulu d'abord éprouver nos sentimens l'un pour
 l'autre ; ensuite il a cru des rapports infidèles, &
 cette erreur justifiée par de fausses apparences,
 est l'excuse de sa conduite. Mais quand il ap-
 prendra tout ce que vous m'avez dit, quand il
 saura seulement l'histoire du petit serin, vous le
 verrez, soyez en sûre, vous conjurer lui-même
 de remplir un engagement que la reconnoissance,
 l'honneur & l'amour me rendent également cher.

On croit facilement ce qu'on desire, sur-tout
 lorsqu'on a dix-sept ans. Olimpe ne douta point
 que le Baron, en connoissant son erreur, ne

brûlât

brûlât du desir de réparer son injustice. Tranquillisée sur l'avenir, elle s'occupa du présent. Elle ne vouloit plus rester chez son Tuteur ; mais quel asyle choisir en attendant que Théophile se fût expliqué avec son père ? Elle ne connoissoit que deux ou trois vieux amis de sa tante, qu'elle avoit absolument perdus de vûe depuis la mort d'Euphrasie, & qui sûrement prévenus contre elle, refuseroient de la recevoir. Il n'y avoit point de Couvent à Uzerche, enfin elle se décida à partir le lendemain pour Brives (a), de s'y mettre dans un Couvent, & d'y attendre des nouvelles de Théophile, qui, de son côté, retourneroit le même jour à Paris. Théophile obtint d'Olimpe qu'elle le recevrait encore le lendemain ; & qu'ils ne partiroient l'un & l'autre qu'après avoir concerté ensemble toutes les mesures qu'ils avoient à prendre. De retour à son auberge, Théophile apprit de fâcheuses nouvelles. Son laquais lui dit qu'il avoit vu roder autour de la maison quatre ou cinq hommes qui paroissoient être déguisés, & qui avoient fait beaucoup de questions à leur hôte.

(a) Surnommée *La Gaillarde*, à cause de l'agrément de sa situation. Cette Ville est à 118 lieues de Paris.

Comme le laquais achevoit ce récit, Théophile entendit du bruit. On va venir m'arrêter s'écria-t-il ; en disant ces mots, il saisit deux pistolets chargés, & il s'avance vers la porte. Dans cet instant il vit paroître l'homme d'affaires de son père, qu'il avoit laissé à Paris. M. Dumond dit Théophile, venez - vous me chercher de la part de mon père ? Oui, Monsieur, répondit M. Dumond, un peu déconcerté à la vue des pistolets. Avez-vous le projet de m'emmener de force, reprit Théophile?.... — Monsieur.... j'espère.... que votre soumission pour M. le Baron.... mais enfin.... je ne dois pas vous cacher que.... je suis porteur d'un ordre du Roi.... — Un ordre de mon père eût suffi. Il veut que je vous suive, je vous suivrai ; mais je vous déclare que je ne partirai point sans avoir revu la personne pour laquelle je suis venu ici..... — Monsieur.... — Point d'objections, elles seroient inutiles.... — Mon ordre porte de vous faire partir sur le champ.... — Un devoir sacré me retient pour quelques heures.... Il faut que je retourne au château. Il est onze heures, les portes du château maintenant sont fermées, tout le monde est couché ; je ne veux ni faire de

scène, ni sur-tout causer d'effroi, ainsi je ne réveillerais personne. Par conséquent, je passerai la nuit ici, dans l'attitude où vous me voyez. A la pointe du jour je me rendrai au château, j'y resterai trois quarts-d'heure; ensuite je vous suivrai.... — M. votre père sera fort mécontent.... — Il daignera m'entendre & m'excuser.... Je prends tout sur moi. Vous pouvez, Monsieur Dumond; si vous voulez, m'attendre dans cette chambre. Je n'ai nulle envie de vous échapper, & même je vous donne ma parole d'honneur de ne le pas tenter.

M. Dumond voyant Théophile fermement décidé à ne partir que le lendemain, & à ne pas quitter ses pistolets, consentit à l'attendre. Il s'établit dans un cabinet voisin; & Théophile passa le reste de la nuit à se promener dans sa chambre, & à réfléchir à la conversation qu'il auroit avec Olimpe. Aussitôt que parut l'aurore, Théophile appela M. Dumond, & lui proposa de le suivre, s'il le desiroit, jusqu'aux portes du Château. M. Dumond fit encore quelques représentations; mais Théophile montra tant de fermeté, que M. Dumond fut obligé de céder. Accompagné de deux hommes, il suivit de loin

Théophile, qui promit de ne rester qu'une heure avec Olimpe. En arrivant au château Théophile apprit qu'Olimpe venoit d'en sortir. Le château étoit situé à un quart de lieue de l'Eglise où reposoient les cendres d'Euphrasie. Olimpe la veille étoit convenue avec Théophile qu'elle le recevrait à dix heures, & qu'ensuite elle partirait pour Brives. Elle avoit voulu, avant de s'éloigner des environs d'Uzerche, rendre un dernier hommage à la mémoire de sa tante.

Malgré les murmures de M. Dumond, Théophile quitta sur le champ le château, & fut retrouver Olimpe. En entrant dans l'Eglise = s'arrêta à la porte pour contempler Olimpe, seule au milieu du Chœur, & prosternée sur le tombeau d'Euphrasie. Cet objet intéressant, la sainteté du lieu, la vue de cette Eglise où, sans la mort d'Euphrasie, Théophile auroit reçu la félicité d'Olimpe, un spectacle & des souvenirs si touchans firent sur le cœur de Théophile la plus profonde impression. Il s'avança vers Olimpe. A bruit qu'il fit en marchant, Olimpe leva la tête & lui montra un visage baigné de larmes. Théophile approche & tombe à genoux à côté d'elle. Olimpe surprise de le voir, & sur-tout frappée

de l'altération qu'elle remarque dans ses traits , le regarde avec un étonnement mêlé d'effroi. Théophile saisit une des mains d'Olimpe , & la serrant fortement dans les siennes : O respectable Euphrasie ! dit-il , d'une voix étouffée , hélas , si vous viviez , c'est ici que j'aurois reçu cette main chérie que vous m'aviez promise ! C'est ici qu'un serment sacré eût uni pour toujours le sort d'Olimpe à celui de Théophile !.... Ah , du moins ce serment si cher sera prononcé sous ces voûtes !.... Oui , je jure Olimpe , de n'être jamais qu'à vous , j'en atteste l'Être suprême qui nous entend & qui lit dans mon cœur.... Arrêtez , s'écria la tremblante Olimpe , arrêtez Théophile ! craignez , hélas , craignez de faire un serment téméraire !.... — C'est parce qu'il est inviolable que je le prononce avec transport !.... — Et si votre père le réprouve !.... — Il n'en a pas le droit : peut-il vouloir briser des nœuds qu'il a formés lui-même ?.... Olimpe , s'il est vrai que vous m'aimiez , daignez m'en donner la preuve la plus chère. Dans cette Église où nos parens promirent de nous conduire , devant cet Autel où j'ai dû recevoir votre foi , enfin sur la tombe révérée de celle qui vous tint lieu de mère , & qui vous or-

donna de m'accepter pour époux , promettez-moi d'unir votre destinée à la mienne ! Ah , qu'exigez-vous , dit Olimpe ? Hélas , pouvons-nous disposer de nous-mêmes.... En disant ces mots , Olimpe voulut retirer sa main , cette main tremblante que Théophile retenoit dans les siennes.... Olimpe , s'écria Théophile , voulez-vous m'abandonner ? Formez-vous le projet de renoncer à moi ?.... Craignez mon désespoir !... Le ton dont il prononça ces paroles fit tressaillir Olimpe , elle pâlit , & jetant sur Théophile un regard languissant & timide : Eh bien , dit-elle d'une voix foible , je m'engage par les mêmes sermens que vous venez de faire.... A ces mots Théophile joignit les mains , en remerciant , dans les termes les plus passionnés , & le Ciel & la triste Olimpe , qui , toujours pâle , interdite & troublée par de funestes pressentimens , les yeux fixément attachés sur la tombe , partageoit les sentimens de Théophile , mais sans pouvoir goûter la joie qu'il éprouvoit.

Dans cet instant le Sacristain entrant dans l'Eglise , Théophile supplia Olimpe de lui accorder un moment d'entretien chez le Curé , dont la maison étoit à côté de l'Eglise , & Olimpe s'y

laissa conduire. Là Théophile instruisit Olimpe de l'arrivée de M. Dumond. Cette nouvelle consterna Olimpe. Ah, Théophile, dit-elle, en versant un déluge de pleurs, quel serment m'avez-vous arraché! & dans quel moment? lorsque votre père irrité vous rappelle pour vous ordonner de m'oublier!.... Vous oublier! interrompit Théophile, vous êtes à moi, la mort seule peut nous désunir.... Chère Olimpe, bannissez des craintes outrageantes pour mon père; quand il vous connoîtra, quand l'amour, l'honneur & la vérité vous auront justifiée par ma voix, il approuvera mes sentimens: il m'aime, il n'est ni vil ni barbare!.... — Mais il est ambitieux!.... — L'ambition peut-elle l'emporter sur la justice & sur la nature?.... Je suis sûr d'obtenir son consentement; je ne crains que des délais, des retardemens.... Vous pourriez dissiper toutes mes inquiétudes.... — Comment? — En osant me suivre à Paris.... — Que dites-vous? — Cette proposition ne peut blesser ni la décence, ni votre délicatesse: nous ne partirons point ensemble.... — Et quel seroit mon asyle à Paris? — J'y puis disposer de la maison d'un de mes amis.... — Quoi, loger chez un homme? & sans doute

chez un homme de votre âge ?.... Non, jamais !... Ici Théophile, pour déterminer Olimpe, se permit un mensonge : il dépeignit Derval comme un grave personnage, d'un âge mûr ; & il assura qu'il étoit également respectable par son expérience & par son caractère. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne le verriez point, il ne seroit pas chez lui, & vous ne resteriez dans sa maison que vingt-quatre heures tout au plus. Durant ce temps je chercherois un appartement dans un Couvent... Enfin je ne puis me résoudre à vous quitter ; il ne m'en a déjà que trop coûté pour être séparé de vous. Mon père ne peut rien opposer à tout ce que j'ai à lui dire ; mais ne nous exposons point à devenir encore les victimes de quelques nouveaux artifices. Au nom du Ciel, Olimpe, suivez votre époux ! suivez l'heureux mortel auquel le plus saint des sermens vous engage, afin que dans l'instant même où j'aurai le consentement de mon père, vous puissiez paroître, & qu'il soit impossible de nous tromper, ou de trouver des prétextes pour différer de nous unir. Ah, dit Olimpe, que sont devenues toutes mes résolutions ? Cette nuit, en pensant à vous, je m'affligeois que mon indiscret petit serin vous eût fait connoître des

sentimens que je devrois cacher : je me repentois de vous avoir écouté si long-temps ; je me décidais à ne plus vous revoir aujourd'hui , à partir avant l'heure que je vous avois indiquée.... Hélas ! dans l'Eglise même où vous m'avez surprise , au pied de l'Autel où je promettois à Dieu de sacrifier , s'il le falloit , un malheureux penchant , ma bouche a prononcé l'imprudent serment que vous m'avez dicté !.... & maintenant vous exigez que je vous suive , que j'aie m'exposer aux mépris , aux refus de votre père qui me rejette !.... — Vous oubliez toujours qu'il est dans l'erreur , qu'il sera défabusé.... Olimpe , rendez-lui plus de justice ! Vous le verrez à vos pieds n'en doutez pas !... Enfin vous n'êtes plus à vous-même , nous sommes engagés l'un à l'autre par des nœuds que nul pouvoir humain ne peut rompre.... Ne nous séparons plus ! Olimpe !.... les momens nous sont chers !.... On m'attend.... il faut que je vous quitte.... Je vais partir désespéré si vous refusez de me suivre.... Eh quoi , s'écria douloureusement Olimpe , vous ne me laissez pas même le temps de réfléchir sur les conséquences d'une démarche si téméraire ! Ah , Théophile , vous abusez de votre ascendant sur moi !....

Olimpe n'en put dire davantage , ses larmes lui coupèrent la parole. Théophile redoubla ses instances , & il obtint enfin la promesse qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur. Olimpe reçut de lui l'adresse de la maison où elle devoit descendre à Paris , sous un nom supposé. Elle s'engagea , en pleurant , à le suivre & à partir le lendemain. Alors Théophile , au comble de ses vœux , fut rejoindre M. Dumond. Il monta avec lui dans une chaise de poste qui les attendoit , & il prit sur le champ la route de Paris. Il partit le plus satisfait de tous les hommes , n'imaginant pas qu'il fut possible que son père , après l'avoir écouté , désapprouvât ses sentimens. Mais à mesure qu'il approchoit de Paris ses espérances s'affoiblissoient ; il se rappeloit avec effroi l'ambition & la conduite artificieuse de son père. Le doute , la crainte , l'inquiétude succédoient insensiblement à sa sécurité , & il arriva à Paris dans un état de découragement qui différoit peu du désespoir. Il étoit neuf heures du soir lorsqu'il entra dans la maison paternelle.

Le seul accueil des domestiques ne lui annonça que trop l'indignation de son père , il ne vit que des visages mornes & sévères. Les uns venoient

l'examiner avec une curiosité maligne ; plusieurs haussoient les épaules en le regardant ; d'autres s'arrêtoient gravement pour le laisser passer en baissant les yeux d'un air triste & consterné. Personne ne lui parloit. Au haut de l'escalier il trouva le vieux valet-de-chambre du Baron , qui lui remit mystérieusement un billet. Théophile voulut entrer chez son père. Non, Monsieur , dit le valet-de-chambre , d'un ton brusque , vous ne pouvez le voir aujourd'hui..... — Quoi , mon père refuse de m'entendre ?..... — Il vous écrit.... Ah , je suis perdu , s'écria Théophile ! En disant ces paroles il prit le chemin de sa chambre , & là il ouvrit en tremblant le billet du Baron ; il y trouva ces mots :

« Un ingrat , un rebelle n'est plus mon fils ;
 » vous n'êtes maintenant que mon prisonnier.
 » Je ne vous verrai point que vous ne m'ayiez
 » formellement promis par écrit une obéissance
 » sans bornes. »

Théophile , après avoir lu ce terrible arrêt , frappé comme d'un coup de foudre , demeure un moment immobile : ensuite rassemblant toutes ses forces : eh bien , dit-il , je resterai prisonnier ! mais bientôt une réflexion douloureuse anéantit

tout le courage de Théophile. Olimpe devoit arriver dans deux jours ; qu'imagineroit-elle en ne voyant pas Théophile ? Cependant comme il avoit pensé qu'il ne pourroit peut-être pas s'échapper sur le champ pour aller prévenir Derval (cet ami chez lequel Olimpe devoit loger), le laquais que ce même ami avoit prêté à Théophile étoit chargé d'une lettre qui contenoit le détail du service que demandoit Théophile. Sans nommer Olimpe, Théophile apprenoit à Derval, qu'une jeune personne, sous le nom de Madame de Forlis, arriveroit chez lui sous deux jours, & qu'il s'agissoit de la loger pour vingt-quatre heures seulement. Le laquais, muni de cette lettre, s'étoit séparé de Théophile après avoir passé les barrières, en promettant d'aller porter la lettre au moment même. Certain qu'Olimpe seroit logée, si par hasard elle arrivoit le lendemain, Théophile se décida à passer deux jours sans faire de réponse à son père, espérant que cette apparence de fermeté pourroit engager le Baron à se montrer moins sévère, & enfin à le recevoir sans imposer de conditions.

Théophile passa ces deux mortels jours renfermé dans sa chambre, se flattant à toute heure

que son père viendrait ou l'enverrait chercher : chaque fois qu'un domestique entrait pour le servir , chaque fois qu'on ouvrait la porte , il se levait en tressaillant , il croyait entendre la voix de son père , ou il croyait qu'on lui apportait l'ordre de descendre chez lui. Vers le milieu du second jour , son agitation devint plus violente encore ; l'idée qu'Olimpe arriverait vraisemblablement le soir même , la rendait insupportable. Il était dans cette situation lorsqu'un nouvel incident détruisit toutes ses irrésolutions. Le laquais qui le servait , fort mécontent que Théophile eût donné sa confiance à un valet d'emprunt , montrait depuis le retour de son jeune maître autant d'insolence que d'humeur. Il découvrit avec beaucoup de joie que le Baron avait fait enfermer à Bicêtre ce même domestique qui avait suivi Théophile , & il n'eut rien de plus pressé que d'apporter cette nouvelle à Théophile.... Et depuis quand ? demanda Théophile en tremblant.... — Oh , le jour même de votre arrivée ! l'ordre était obtenu d'avance. Le pauvre garçon vous a quitté aux barrières , & à deux pas de-là il a été arrêté & conduit sur le champ en lieu de sûreté.

Cette nouvelle acheva d'accabler Théophile.

Si Olimpe étoit arrivée , Derval n'étant pas prévenu ne l'auroit sûrement pas logée ; que pensait-elle ? qu'étoit-elle devenue ? D'ailleurs , si l'on avoit fouillé le laquais arrêté , le Baron auroit vu la lettre que Théophile écrivoit à Derval ; toutes ces réflexions étoient désespérantes. Théophile voulant enfin connoître son sort , prit le seul parti qui pouvoit lui rendre la liberté , & lui assurer les moyens d'offrir un asyle à Olimpe , ou de la tirer peut-être du plus mortel embarras , en supposant qu'elle fût arrivée. Il écrivit à son père ; sa main tremblante traça en frémissant ce peu de mots : *Mon père je vous promets une obéissance sans bornes ; mais du moins daignez m'écouter.* Un instant après avoir envoyé ce billet , Théophile entendit frapper à sa porte ; c'étoit le valet-de-chambre de son père qui venoit le chercher.

Pâle , tremblant , hors de lui , mais décidé à feindre , Théophile descendit au moment même chez le Baron , qui vint au-devant de lui , l'embrassa , le prit affectueusement par la main , & le fit asseoir à côté de lui. Il y eut un instant de silence , causé par un embarras mutuel. Cependant le Baron , tâchant de prendre un air ouvert & satisfait : *Mon fils , dit-il , oublions le passé ;*

vous me promettez une obéissance sans bornes , j'y compte , & je vous rends ma confiance & ma tendresse. Je me doute bien que la personne que vous avez vûe dans le Limousin n'aura rien épargné pour vous séduire & vous aigrir contre moi : elle vous aura sans doute appris que ses lettres & les vôtres ont été soustraites. Voilà le seul artifice que je me sois permis. Votre intérêt & ma tendresse pour vous en font l'excuse. Du reste je n'ai rien exagéré dans tout ce que je vous ai dit d'une personne que sa conduite a rendue indigne de vous. Je suis bien sûr qu'elle a su vous persuader qu'elle est innocente ; mais elle n'a pu nier qu'elle avoit perdu sa réputation. La dernière retraite qu'elle a choisie, son intimité actuelle avec la plus vile des femmes achevent de la flétrir : ainsi que sa conduite soit l'effet de l'imprudence ou du vice , elle est déshonorée , & il suffit ; son alliance seroit un opprobre pour vous. D'ailleurs je n'avois pris un engagement avec sa tante que sous la condition expresse qu'elle seroit son héritière. Euphrasie est morte sans lui laisser son bien , circonstance qui de droit annule la parole que j'avois donnée.

A ce discours, dicté par l'ambition, la cupidité

& la mauvaise foi , Théophile auroit pu répondre : que le Baron exagéroit les torts d'Olimpe , que sa réputation étoit attaquée , mais non perdue sans retour ; que son âge , la malheureuse indépendance dont elle avoit joui , dispoisoient à l'indulgence tous les gens raisonnables ; qu'il étoit sur - tout injuste de la condamner sans l'entendre ; qu'il avoit été plus étrange encore de la rejeter , de soustraire ses premières lettres avant qu'on eût pû la croire coupable : qu'à l'égard du manque total de fortune , le Baron avoit senti lui-même qu'il étoit impossible d'alléguer cette raison pour rompre des engagements pris avec tant d'éclat & d'une manière si solennelle , & pour détruire des sentimens si profonds ; puisque dans le temps de la mort d'Euphrasie , il n'avoit pas même fait mention de ce prétexte de manquer à sa parole : prétexte que les loix admettroient peut - être , mais que la vertu & l'honneur , toujours plus sévères & plus délicats que la loi dédaigneroient de faire valoir. Qu'enfin , en supposant qu'Olimpe eût hérité de sa tante , comme il n'y auroit toujours eu alors aucune proportion entre ce petit héritage & la fortune actuelle du Baron , cet événement n'eût rien

rien ajouté aux convenances d'intérêt. Théophile fit toutes ces réflexions; mais voyant à n'en pouvoir douter que le parti du Baron étoit irrévocablement pris; & d'ailleurs, brûlant d'impatience d'obtenir sa liberté, de sortir & de voler chez Derval, il ne répondit rien, & ne s'occupa que du soin de pénétrer si le Baron avoit eu connoissance de la lettre adressée à Derval, & dont le laquais de ce dernier s'étoit chargé. Il fut bientôt rassuré à cet égard.

Déguisant ses mortelles inquiétudes & le chagrin le plus amer, sous un air humble & soumis, Théophile, d'une voix basse, assura son père de son obéissance. A ces mots, le Baron l'embrassa encore. Le plus pressant remords fit sentir à Théophile dans ce moment combien il est affreux de tromper, & sur-tout un père, lors même que l'injustice, l'artifice & la violence semblent y forcer. Mon fils, dit le Baron, vous connoissez mes engagements avec la famille de Mademoiselle de Lisbé, il faut les remplir & sans délai. Ces paroles firent frémir Théophile; & le Baron n'ayant pas l'air de le remarquer, Madame de Lisbé, poursuivit-il, est à Versailles, elle reviendra après-demain; le soir même vous serez présenté

à sa fille en qualité d'époux ; le lendemain on signera les articles. Mon père , répondit le malheureux Théophile , je vous le répète , je suis prêt à vous obéir. Cette nouvelle assurance valut à Théophile des éloges qui achevèrent de lui percer le cœur. Enfin voyant clairement d'après cette conversation , qu'on n'avoit pas remis au Baron la lettre écrite à Derval , il en vint à l'objet qui le touchoit le plus dans ce moment. Puis-je sortir dès ce soir , dit-il ; j'ai grand besoin de dissipation , puis-je aller voir mes amis ? Vous êtes libre , reprit le Baron ; je ne vous cache pas que jusqu'à votre mariage vous ferez observé , mais vous êtes le maître de sortir. J'exige seulement que ce soit en voiture , & que vos gens vous suivent.

Théophile profita avec empressement d'une permission qu'il attendoit avec tant d'impatience. Pendant qu'on met les chevaux de Théophile , voyons ce qui se passe chez son ami Derval. Il avoit chassé ce jour-là ; il étoit revenu de la chasse à trois heures , & il avoit donné à dîner à sept ou huit jeunes gens de ses amis. Cette société , aussi bruyante qu'étourdie , devoit passer la journée chez Derval. Vers la fin du repas , dans l'instant où le vin de Champagne commençoit à

chauffer toutes les têtes , un domestique vint dire à Derval qu'une Dame en voiture demandoit à entrer dans la maison. Et quel est son nom , dit Derval?— Elle s'appelle Madame de Forlis. O Ciel ! interrompit Pulchérie , c'étoit le nom supposé d'Olimpe ! Justement , reprit Madame de Clémire , c'étoit Olimpe elle-même , qui , croyant Derval prévenu , s'attendoit à être reçue dans la maison , & à y loger vingt-quatre heures , tandis que le grave & respectable Derval (car c'est ainsi que l'avoit dépeint Théophile) en seroit absent. Madame de Forlis ? dit Derval en riant , c'est un nom de Comédie : mais quelle tournure a-t-elle , cette Madame de Forlis?... — Elle est toute jeune & fort jolie. . . . Qu'elle vienne ! qu'elle vienne ! s'écria toute la compagnie. Je vais la chercher , reprit le laquais , & je suis fort trompé si je ne l'ai pas déjà vûe il y a trois ou quatre ans , chez Audinot : elle dansoit dans les Ballets à ce que je crois. En disant ces mots le laquais sortit.

Olimpe , avec sa femme-de-chambre dans sa voiture , attendoit à la porte ; elle voit les bat-
ans de cette porte s'ouvrir ; sa voiture entre
ins la cour , un laquais vient la recevoir , il la
duit & la fait passer par un petit escalier dé-

robé. Olimpe tremblante , troublée & fatiguée du voyage , s'appuyoit sur le bras de sa femme-de-chambre , grosse & grande Limoufine , fille d'un laboureur , & qui avoit conservé le ton , le langage & les manières d'une bonne & franche paysanne. Elle tenoit d'une main le paquet de nuit de sa maîtresse , & de l'autre bras elle traînoit Olimpe , qui ne pouvoit se soutenir. Enfin , après avoir traversé un long corridor , le laquais ouvre une porte , il se retire. Olimpe & sa femme-de-chambre passent cette fatale porte qui se referme sur elles. Mais figurez-vous , s'il est possible , la surprise & le saisissement d'Olimpe , en se trouvant tout-à-coup au milieu d'une troupe de jeunes gens à moitié ivres , & dont le plus vieux n'avoit pas vingt-cinq ans ! Elle fait un cri perçant , elle veut fuir ; on l'arrête , on l'entoure : O Ciel , s'écrie-t-elle , où suis-je ! Messieurs , mon postillon s'est trompé ; je croyois entrer dans la maison d'un homme respectable , de M. Derval... Cette épithète d'homme *respectable* excita de grands éclats de rire.

Derval s'avança : On ne vous a point trompé , Madame , dit-il , en affectant un air grave , car c'est moi qui suis ce Derval. A ces mots Olimpe

resta pétrifiée & prête à s'évanouir; elle s'appuya sur le dos d'un fauteuil. Mais elle est véritablement charmante, continua Derval; *tis a Romantic girl indeed* (a), dit un autre, qui étoit resté seul à table, & qui buvoit encore: réellement, ajouta un troisième, sa petite sauvagerie, naturelle ou non, lui sied fort bien.... Oh, Catherine! dit Olimpe, d'une voix étouffée, Catherine, tirez-moi d'ici! Je suis fâché, s'écria l'homme qui étoit à table, que la suivante s'appelle Catherine, le nom n'est pas *Romantick* Venez, Mademoiselle, dit la femme-de-chambre, donnez-moi le bras, laissons-à tous ces étourneaux. Ici les risées & les moqueries recommencèrent. On ne manqua pas aussi de remarquer que *la suivante* appelloit *Madame de Forlis*, Mademoiselle. Olimpe confondue, anéantie, fit en chancelant un mouvement pour s'échapper; Derval la retint par sa robe. Allons donc, dit-il, c'est assez jouer la crainte & l'embarras, restez avec nous de bonne grace. Comme il achevoit ces mots, Olimpe, accablée de honte & saisie d'effroi, sentit que ses jambes tremblantes ne pouvoient plus la sou-

(a) *C'est une Romanesque fille*: expression souvent employée dans les Romans Anglois.

tenir , & elle tomba sur une chaise. Dans ce moment un valet-de-Chambre paroît , & s'adressant à Derval en riant : Monsieur , dit-il , il y a là-bas le petit laquais *de Madame de Forlis* qui traîne un grand porte-manteau , & qui nous demande dans quelle chambre *Madame* doit coucher , parce que son intention est de s'établir ici. A ces paroles tout le monde à la fois éclata de rire : il y a dans ce procédé , dit Derval , un fond de gaieté & une aisance qui me charment ; & puis cette manière de faire connoissance abrège les complimens & le cérémonial. Là-dessus un des jeunes gens remarqua que la *suivante* portoit le paquet de nuit de sa maîtresse , ce qui donna lieu à de nouvelles plaisanteries également plates & insultantes. Enfin Derval s'asséyant auprès d'Olimpe , saisit une de ses mains & la baisa. Alors Olimpe rappela tout son courage , l'indignation & la colère l'emportèrent sur la honte ; elle se leva , & s'arrachant impétueusement des mains de Derval , elle s'élança à l'autre bout de la chambre : là , voyant une porte , elle l'ouvrit , elle sortit & se trouva dans une galerie ; cependant Derval la suivoit. Olimpe se mit à courir de toutes ses forces , & avec une telle vitesse que =

Derval ne put l'atteindre. Au bout de la galerie Olimpe appercevant un cabinet entre-ouvert, s'y précipite; elle ferme la porte sur elle, & après avoir mis les verrouils, elle va tomber sur un canapé, & donne un libre cours à ses pleurs. Derval frappe en vain en disant mille extravagances; enfin il menace de faire enfoncer la porte: Olimpe frémit, elle ouvre la fenêtre; mais cette fenêtre à un second étage ne donnoit que sur le jardin de la maison; n'importe, Olimpe désespérée se décide à se précipiter dans le jardin si Derval force la porte du cabinet. Déjà elle s'apprêtoit à monter sur le balcon, lorsque, n'entendant plus la voix de Derval, elle s'arrête & se contente de s'asseoir sur la fenêtre. Un instant après, sûre que Derval n'étoit plus dans la galerie, elle imagina qu'il étoit allé chercher ses gens afin de faire enfoncer la porte: O malheureuse Olimpe! s'écria-t-elle, en répandant un torrent de larmes, où t'ont conduite ton imprudence & ta crédulité! indignement trompée, trahie, abandonnée, réduite à choisir entre la mort & l'infamie.... Je n'hésiterai pas!.... Hélas, en perdant la vie qu'aurai-je à regretter?.... La mort me délivrera des sentimens funestes qui

font mon tourment & ma honte!.... Que dis-je?...
 qui, moi? je pourrois aimer encore le perfide sé-
 ducteur qui , en me promettant un asyle hono-
 rable & sûr , m'a fait venir dans cette horrib-
 le maison!.... Je ne puis croire qu'il ait eu l'affreux
 dessein de m'exposer à tant d'affronts , de me
 perdre : sans doute des raisons que j'ignore le
 justifient à cet égard.... Mais enfin il m'a trom-
 pée : il m'avoit peint cet indigne Derval comme
 un homme respectable!....

Olimpe , en prononçant ces derniers mots ;
 tressaille & s'arrête , elle entend marcher dans la
 galerie , elle se met à genoux sur la fenêtre....
 Ciel , dit-elle , on va forcer cette porte ! O , mon
 Dieu , daignez me pardonner mes fautes ; ma
 conduite fut imprudente , mais mon cœur est pur
 Approuvez , ô mon Dieu , une résolution déses-
 pérée que l'honneur m'inspire!.... Comme
 Olimpe achevoit cette prière , elle entend pro-
 noncer son nom , & elle reconnut , avec une
 joie inexprimable , la voix de sa femme-de-
 chambre qui lui crioit d'ouvrir la porte , &
 qu'elle le pouvoit sans aucun danger. Olimpe
 hésita quelques instans. Alors Catherine lui pro-
 testa que Derval & ses amis venoient de sortir

de la maison. Olimpe courut à la porte & l'ouvrit : aussi-tôt un homme s'avance impétueusement, & se précipite aux pieds d'Olimpe éperdue, qui reconnoît Théophile. A cette vûe elle se recule avec indignation, ses forces épuisées l'abandonnent entièrement, & elle tombe évanouie dans les bras de sa femme-de-chambre.

En reprenant l'usage de ses sens, le premier objet qui frappa ses regards, ce fut Théophile, baigné de larmes, & à genoux devant elle. Olimpe détourne la tête, & s'adressant à Catherine ; soutenez-moi, dit-elle, fortons de cette odieuse maison. La Femme-de-Chambre répondit que Derval n'y étoit plus, & n'y reviendrait que lorsqu'Olimpe en feroit partie. Dans ce cas, dit Olimpe, il peut y rentrer tout-à-l'heure. Eh quoi, reprit Théophile d'une voix basse & tremblante, refuserez-vous de m'écouter ? A ces mots, Olimpe éclata : elle accabla Théophile des plus cruels reproches. Théophile, consterné, l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut cessé de parler, il prit la parole : il dit que s'il en avoit imposé sur l'âge & le caractère de Derval, du moins Derval étoit le seul homme sur la discrétion duquel il pût compter ; qu'il avoit de grands

défauts ; mais qu'il étoit ami fidèle & sûr : ensuite Théophile supplia Olimpe d'écouter sans témoins le détail de tout ce qu'il avoit éprouvé depuis son retour à Paris.

Après beaucoup de résistance , Olimpe consentit à renvoyer Catherine dans la chambre voisine. Alors Théophile, certain qu'il dissiperoit la colère d'Olimpe , puisqu'elle consentoit enfin à l'entendre , commença le triste récit des persécutions qu'il avoit éprouvées. Il ne déguisa & ne cacha rien , pas même la promesse formelle qu'il avoit faite d'épouser Mademoiselle de Lisbé. Olimpe , à ce détail , pâlit , & malgré elle ses yeux se remplirent de pleurs. J'en atteste le Ciel , poursuivit Théophile , s'il n'eût fallu perdre que la vie , jamais on n'eût arraché de ma bouche cet affreux consentement désavoué par mon cœur ; mais il falloit ou tromper un moment un père qui abusoit de ses droits , ou perdre ma liberté & la possibilité de voler à votre secours. Hélas ! j'étois loin d'imaginer à quels indignes outrages vous exposoit ma captivité : je n'aurois pu , sans succomber au plus affreux désespoir , me représenter un semblable tableau. Mais je vous voyois arriver dans une Ville inconnue pour

vous, & demander un asyle dans une maison où l'on refuseroit de vous recevoir ; c'en étoit assez pour me déterminer à feindre un instant , puisqu'enfin la plus injuste violence m'y contraignoit.

Non , non , interrompit Olimpe, en versant des larmes qu'elle s'efforçoit vainement de retenir ; non , vous devez remplir les engagemens que vous avez pris avec votre père !.... — Je remplirai ceux qui furent volontaires. Mon père en effet a reçu de moi une parole sacrée ; il m'ordonna de m'attacher à vous , je le promis ; je serai fidèle à ce serment, le seul qui doit être inviolable.... — Et quel est votre espoir ?.... — Que vous tiendrez le serment solennel que j'ai reçu de vous.... — Et le puis-je, grand Dieu ! quand vous dépendez d'un père inflexible, quand vous avez promis d'obéir.... & dans trois jours !.... — Ce délai suffit pour nous affranchir à jamais d'une insupportable tyrannie.... — Quel peut être votre dessein ?.... — De vous sacrifier ma fortune , mon état , ma Patrie.... — Que dites-vous, ô Ciel.... — De fuir enfin.... — Qu'osez-vous me proposer !.... — S'il est vrai que vous m'avez aimé , vous ne balancerez point ; votre

foi m'est due, c'est un bien qui m'appartient...
 Vous ne pouvez me la donner que sous un Ciel
 étranger; osez me suivre en Angleterre.... Juste
 Ciel! interrompit Olimpe, dans quel abîme vou-
 lez-vous m'entraîner? Qui, moi! j'enlèverois un
 fils à son père; je consentirois à former des
 nœuds illégitimes que les loix pourroient briser!
 Je fuirais avec vous! je vous sacrifierois la dé-
 cence, ma réputation & l'honneur! Ah, plutôt
 mourir!..... Eh bien, s'écria Théophile avec
 emportement, recevez donc un éternel adieu!...
 Olimpe, je ne puis vivre sans vous;.... en re-
 nonçant à moi, vous rompez tous les liens qui
 m'attachent à la vie.... A ces mots, Olimpe
 pénétrée de terreur, retint Théophile désespéré
 qui faisoit un mouvement pour sortir. Écoutez-
 moi, dit-elle; cessez de me causer ce mortel
 effroi qui me glace!.... Théophile, prenez pitié
 de l'état où je suis!.... Voulez-vous que la crainte
 & l'épouvante m'arrachent un funeste consente-
 ment qui nous perdrait tous deux?.... — Mais
 songez-vous à ma situation; songez-vous que
 dans trois jours, si je suis ici, il me faudra re-
 noncer à ce que j'aime, épouser une personne
 que je déteste, ou me voir ravir ma liberté. La

Lettre de cachet est obtenue, vous ne l'ignorez pas. . . . Et vous, Olimpe, alors que deviendrez-vous? Privée du seul ami que vous ayez sur la terre, exposée à d'affreuses persécutions, poursuivie par la haine, par la vengeance. . . . Ah, fuyons! dérobons-nous à tant d'horreur. . . . J'ai déjà tout prévu. Mon plan est formé, il est sûr. . . . En abandonnant notre Patrie, nous ne regretterons point la fortune, & nous n'aurons point à craindre l'indigence; je puis, sans blesser l'honneur, vous y soustraire. . . . Mais ne perdons plus de tems, il faut agir, & sans délai. . . .

A ce discours pressant, Olimpe levant vers le Ciel ses deux mains fortement jointes, ô mon Dieu, dit-elle, daignez m'inspirer! Hélas! envain je desire un conseil salutaire, envain je sens, je connois ma foiblesse & mon imprudence; isolée, livrée à moi-même, je vois un précipice entrouvert sous mes pas! Une main secourable pourroit m'empêcher d'y tomber; mais je n'ai ni protecteur ni guide! Ah, ma perte est inévitable! Olimpe, suffoquée par ses larmes, ne put continuer cette triste plainte. Théophile se jette encore à ses pieds, il demande son arrêt; il jure de renoncer à la vie si cet arrêt n'est pas fa-

vorable. Olimpe, épouvantée, prononce avec désespoir la promesse fatale qui fixe à jamais sa destinée.

Mais dit la Baronne, en interrompant sa narration, la veillée, ce soir, a été beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire; demain vous saurez le reste des aventures de Théophile & de la malheureuse Olimpe. M. de la Palinière vint le lendemain à Champcery. Comme il devoit y passer quelques jours, les enfans lui contèrent l'histoire de Théophile; il témoigna le plus grand desir d'en apprendre le dénouement. Jamais les veillées n'étoient suspendues pour lui; le soir, la Baronne reprit ainsi son récit.

Théophile, après avoir arraché le consentement d'Olimpe, la quitta sur le champ, & la laissa en proie à la plus profonde douleur & au repentir le plus amer.

Théophile retourna chez son père. Il eut assez d'empire sur lui-même pour montrer un visage tranquille. Un entretien qu'il eut le soir avec le Baron, acheva de rassurer ce dernier, qui ne douta point que Théophile n'eût enfin pris son parti, & que l'ambition & la vanité ne l'emportassent sur l'amour. Il fut d'autant plus crédule,

qu'il le jugeoit d'après lui-même. Les ames communes sont souvent dupes de ce calcul. Le lendemain , Théophile parut occupé des soins les plus frivoles. Son père apprit avec un plaisir inexprimable , qu'il avoit passé une partie de la matinée avec des Tailleurs & des Brodeurs , & qu'il n'étoit parti que pour aller chez un Sellier voir ses voitures neuves. Théophile sachant à quel point ses démarches étoient observées , eut le courage de ne point aller chez Derval de la journée , & de se coucher sans avoir vu Olimpe. Cette conduite dissipa totalement les inquiétudes de son père , qui se livra à toute la joie qu'un tel changement pouvoit lui causer. Théophile qui , le jour de l'arrivée d'Olimpe , avoit eu un moment de conversation avec Derval , l'avoit revu depuis en secret chez son Sellier , & lui avoit fait une demie confidence , en ne lui cachant pas le vrai nom de *Madame de Forlis*. Il ajouta qu'elle-même l'avoit déterminé à sacrifier une passion malheureuse , qu'il étoit décidé à épouser Mademoiselle de Lisbé ; qu'Olimpe avoit pris le parti de se rendre dans un Couvent , à 12 lieues de Paris , dont une de ses tantes étoit Abbessé , & qu'elle partiroit dans la nuit , la veille du jour où Théophile de-

voit recevoir la main de Mademoiselle de Lisbé.

Enfin , le jour de l'entrevue arriva. Le Baron conduisit son fils chez Madame de Lisbé. Théophile composa son visage & son maintien de manière que le Baron fut parfaitement content de lui. On convint que les articles seroient signés le lendemain. En sortant de chez la Vicomtesse , Théophile dit à son père qu'il éprouvoit une agitation qui ne lui permettroit pas de dormir ; & que pour se distraire de ses réflexions , il iroit passer une partie de la nuit au bal de l'Opéra. Le Baron trouva de la franchise & du naturel dans cet aveu , & il l'exhorta lui-même à aller au bal. Théophile ajouta qu'il souperoit chez Derval. En effet , à huit heures du soir , il demanda ses chevaux , & il se renferma dans sa chambre. Là , tombant dans un fauteuil , & ne pouvant plus étouffer des sentimens & des remords qui déchiroient son cœur , il versa un torrent de larmes. En vain il vouloit écarter de son imagination une foule de réflexions accablantes ; en vain il cherchoit à se déguiser l'excès de son repentir ; ses yeux s'ouvroient malgré lui ; l'illusion commençoit à se dissiper , le charme fatal étoit presque rompu ; mais , hélas , trop tard ! L'infortuné

Théophile

Théophile ne connut enfin ses devoirs & ses engagements que pour se plonger avec plus d'amertume & plus d'effroi au fond de l'abîme affreux que ses passions avoient creusé. Cependant neuf heures sonnent à sa pendule. Il frémit !... Cette heure , dit-il , sera la dernière que j'entendrai sonner dans la maison paternelle ! . . . ô , cette maison si calme à présent , dans quelle horrible agitation sera-t-elle demain ! . . . Ses sanglots lui coupèrent la parole.... Enfin , rassemblant toutes ses forces , il essuie ses yeux , il s'arme de résolution ; & ne pouvant se résoudre à partir sans embrasser son père , il sort brusquement de sa chambre , & se rend à l'appartement du Baron. Ce dernier s'aperçut qu'il avoit pleuré , & n'en fut pas surpris ; connoissant sa sensibilité , il voulut le consoler par sa tendresse. Mon fils , lui dit-il , je ne vous ai point assez parlé de la reconnaissance que m'inspire votre soumission ; mais croyez que j'en sens vivement tout le prix. O mon cher Théophile ! ta piété filiale assure le bonheur de mes jours ; elle doit assurer encore la félicité de ta vie. Le Ciel exaucera les vœux que je forme pour toi : sa justice sévère poursuit & punir les enfans rebelles ; mais par cette raison

même , quelles récompenses , quelles bénédictions un fils , tel que toi , n'a-t-il pas le droit d'attendre ! A ce discours , qui pénétra & déchira le cœur de Théophile , cet infortuné jeune-homme , égaré , hors de lui , tombe aux genoux de son père. Le Baron attendri l'embrasse , le bénit Quoi , s'écria Théophile , d'une voix entre-coupée , je reçois dans ce moment la bénédiction paternelle ! . . . Ah , mon père , promettez-moi de ne jamais la rétracter ! . . . Si par la suite mes sentimens ne répondoient pas à votre attente , mon père alors plaignez Théophile , il sera digne de compassion . . . ; daignez le plaindre , hélas ! & ne le maudissez pas ! . . . Je lis dans ton cœur , reprit le Baron ; tu crains de ne pas rendre heureuse l'épouse que je t'ai choisie : mais cesse de t'abuser , mon fils ; va , ce n'est pas l'amour , ce n'est pas un sentiment si fragile qui peut rendre fortunée une union qui doit être éternelle. Je connois ta vertu , ta raison ; je suis sans inquiétude. En disant ces mots , le Baron releva Théophile , & l'embrassant tendrement : vous m'avez avoué tantôt , poursuivit-il , que vous aviez quelques dettes ; je vous ai fait donner vingt mille francs , j'y veux ajouter en-

core une somme destinée à vos plaisirs. J'ai dans ce bureau cinq cent louis , prenez-les & portez-les dans votre chambre ; ils sont à vous : c'est un bien foible témoignage , mon enfant , de la satisfaction que me cause votre conduite.... Ah , dit Théophile , je ne puis à ce titre accepter cet argent ! Non , mon père , ce que j'ai me suffit. Le Baron , étonné d'une délicatesse dont il ne pouvoit pas connoître le motif , fit d'inutiles efforts pour engager Théophile à recevoir cette somme. Enfin , Théophile éperdu s'arrache , en gémissant , des bras de son père. Ce qu'il éprouva en le quittant , en traversant les anti-chambres , & en montant en voiture , est impossible à décrire : & lorsqu'il sortit de la maison , & qu'il songea qu'il n'y rentreroit jamais , il sentit son cœur se briser.... Regrets tardifs , d'autant plus amers qu'ils étoient superflus ! Le malheureux Théophile arriva chez Derval dans un état digne de pitié. Cependant , en revoyant Olimpe , il oublia du moins , pour quelques instans , & sa douleur & ses remords. Olimpe abattue , consternée , gardoit un morne silence. On voyoit sur son visage la trace des maux affreux qu'elle avoit soufferts depuis trois jours. Elle étoit dans un tel

accablement qu'elle n'avoit plus la force de se plaindre ni même la faculté de réfléchir.

Derval ne soupoit point chez lui. Théophile avoit apporté tous ses bijoux, & de superbes boucles de diamans que son père lui avoit données la veille. Il vendit le tout à un Juif. Il n'avoit jamais fait de dettes. Ainsi il possédoit les vingt mille francs que son père lui avoit accordés pour payer des dettes imaginaires. Cet argent, joint à celui qu'il reçut du Juif, forma une somme de quarante mille livres, & que Théophile se promettoit bien d'augmenter, & de faire valoir avec avantage dans le pays commerçant où il alloit s'établir. Le Juif, qui partoit le soir même pour l'Angleterre, en demandant son passe-port, en avoit obtenu un second pour Théophile & Olimpe, sous les noms du Signor & de la Signora *Andrazzi*. Il remit à Théophile le passe-port & le prix convenu pour les bijoux & les diamants, ensuite il partit sur le champ, environ deux heures avant Théophile.

Ma bonne Maman, interrompit César, je suis fâché que Théophile ait fait ce mensonge à son père; déclarer des dettes qu'il n'avoit pas, & pour avoir de l'argent; cela est vilain.... — Cette

action est sans doute bien blâmable ; cependant Théophile avoit une ame noble & délicate : vous pouvez en juger par le refus qu'il fit des cinq cent louis que vouloit lui donner son père....— Oh oui, son père ne les donnoit qu'à titre de récompense, Théophile ne put se résoudre à les accepter : ce trait m'a fait plaisir— L'admirez-vous ? — Non ; je le trouve tout simple. — Vous avez raison. Théophile avoit vingt mille francs & ses diamans, par conséquent Olimpe étoit à l'abri de la misère ; il eût été affreux, dans le moment même où il abandonnoit son père pour toujours, d'accepter un bienfait qu'on ne lui offroit que comme une preuve de la satisfaction qu'inspiroit son obéissance. Il y auroit eu dans cette action la bassesse & la perfidie la plus avilissante : mais reprenons notre histoire.

A minuit, Théophile quitta Olimpe, & fut au Bal de l'Opéra. Il s'y déguisa & renvoya ses gens, en leur disant que Derval le rameneroit du Bal. Un moment après il sortit masqué, monta dans un fiacre & retourna chez Derval. Il y trouva une voiture avec des chevaux de poste qu'Olimpe, suivant la convention faite entr'eux, avoit envoyé chercher. Il conduisit ou plutôt il traîna la trem-

blante & malheureuse Olimpe dans la chaise de poste, & il partit à l'instant même. Théophile ne fut point poursuivi. Il avoit pris plusieurs précautions qui l'assuroient que lorsqu'on découvreroit son évasion, le Baron n'hésiteroit pas à croire qu'il ne se fût réfugié en Espagne; & en effet, cet artifice lui réussit. Il arriva sans accident à Londres. Son premier soin fut d'y chercher un Prêtre Catholique; au milieu de la nuit, en présence de deux Domestiques, il reçut avec transport la main & la foi de la triste Olimpe; qui, baignée de larmes pendant toute la cérémonie, n'offroit en rien l'image d'une jeune personne qui s'unit à l'objet qu'elle aime : elle ne paroissoit être qu'une victime de l'obéissance.

Quelques jours après son mariage, Théophile, ne se croyant pas en sûreté dans une ville remplie de François, quitta Londres, & partit avec Olimpe pour Édimbourg : mais laissons Olimpe & Théophile au fond de l'Écosse : qu'il vous suffise de savoir qu'ils passèrent les plus belles années de leur jeunesse dans l'obscurité, les regrets & l'infortune.

Retournons au malheureux père de Théophile. Il fut assez long-temps sans se douter de la fuite

de son fils. Théophile étoit parti à l'heure où le Baron se couchoit; le lendemain, en se réveillant, le Baron apprit que Théophile n'étoit pas rentré. Il ne s'en inquiéta point, & il imagina que Derval, en sortant du Bal, l'avoit engagé dans quelque partie. Cependant, à dix heures il envoya chez Derval, & on lui dit que Derval, en quittant le Bal de l'Opéra, étoit allé avec plusieurs de ses amis déjeuner à sa maison de campagne, à une lieue de Paris. Alors le Baron n'attendit plus son fils que pour le dîner : mais à trois heures il commença à s'inquiéter d'autant plus que Théophile naturellement sage & réglé dans sa conduite, n'avoit jamais fait de semblables parties. Le Baron surpris & troublé monte à cheval, & va lui-même à la maison de campagne de Derval, & là il apprend que Théophile n'est pas dans la maison. Il ne put tirer d'ailleurs aucun éclaircissement de Derval, qui, dans la crainte de faire une indiscrétion nuisible à son ami, répondit avec précaution aux questions du Baron, & lui laissa même croire qu'il avoit passé toute la nuit au Bal avec Théophile.

Cette circonstance rassura un peu le Baron, il revint chez lui & s'avisa d'entrer dans l'apparte-

ment de son fils. Il en fit ouvrir les armoires, & n'y trouvant ni ses bijoux, ni ses diamants, se rappelant alors l'état affreux où il avoit vu la veille Théophile à l'instant de leur séparation, il ne douta plus de son malheur. Toutes les informations qu'il fit lui persuadèrent que son fils étoit parti pour l'Espagne. Théophile, avec beaucoup d'art, avoit laissé une foule d'indices qui devoient naturellement produire cette erreur. Aussi le Baron n'hésita point à le croire, & il se décida à passer en Espagne, & à suivre lui-même les traces de son fils. Il partit aussitôt, il fit le voyage d'Espagne; mais la fatigue & le chagrin le forcèrent de s'arrêter à Il y tomba dangereusement malade. Sa convalescence fut longue. On l'assura que les eaux de Barrège pourroient seules lui rendre la santé, & il se détermina à y passer trois mois. Les réflexions douloureuses qu'il eut le loisir de faire dans cette solitude aggravèrent encore ses maux. Le repentir le plus amer y vint mettre le comble. Il perdoit un fils unique & chéri, & par sa faute ! Il étoit la dupe de tous ses artifices, & la victime de la violence qu'il avoit exercée contre son fils : ce fut alors qu'il connut combien il est dangereux d'abuser de ses droits, & combien il

est absurde de sacrifier à l'ambition la justice, l'honneur & la nature. Une fortune immense lui restoit ; mais pouvoit-il en jouir ? Il n'avoit plus de fils ! Il se rappeloit les charmes, la douceur, les vertus d'Olimpe ; il ne pouvoit se dissimuler qu'elle eût fait le bonheur de son fils & le sien ; il ne pouvoit condamner dans Théophile une passion qu'il avoit fait naître lui-même ; & ce qui achevoit de le désespérer, c'étoit la certitude que Théophile n'auroit jamais abandonné son père & sa patrie si l'on n'eût voulu le contraindre à former d'autres nœuds. En effet si le Baron se fût borné à déclarer qu'il ne consentiroit point à l'union de Théophile & d'Olimpe, s'il n'eût pas menacé Théophile de lui ravir à jamais sa liberté s'il s'obstinoit à refuser la main de M^{lle} de Lisbé, Théophile, en gémissant de l'injustice de son père, se fût soumis à sa volonté : & s'il étoit vrai qu'Olimpe fût estimable & digne de tout l'attachement qu'elle avoit inspiré, elle eût elle-même, avec le temps, engagé Théophile à sacrifier une passion malheureuse.

Le Baron fit toutes ces réflexions. Il n'avoit jamais formé le projet barbare de faire enfermer son fils : il n'avoit voulu que l'intimider par cette

terrible menace; il comprit, mais trop tard, que la crainte produit la dissimulation & non l'obéissance. Le malheureux Baron passa quatre mois à Barrège, ensuite il revint à Paris, se flattant encore de pouvoir retrouver son fils. Quoique près d'un an se fut écoulé depuis sa fuite, il n'épargna rien pour découvrir le lieu de sa retraite. Il envoya en Angleterre, en Suisse, en Hollande, un homme de confiance qui fit en vain à ce sujet les plus exactes perquisitions. Alors le Baron perdit toute espérance. Il tomba dans une mélancolie profonde. Plusieurs personnes l'exhortèrent à se remarier. Madame de Lisbé, devenue son amie intime, lui répétoit sans cesse qu'une femme aimable pourroit seule lui faire oublier un fils ingrat. Le Baron rejeta d'abord ce conseil; mais il étoit jeune encore; il n'avoit pas quarante cinq ans; isolé, ambitieux & malheureux, il se laissa séduire aisément. L'offre d'une alliance brillante, le desir d'avoir des enfans, le déterminèrent enfin à épouser Mademoiselle de Lisbé, cette même jeune personne qui avoit dû s'unir à Théophile. Le Baron se flatta qu'elle le dédommageroit des malheurs dont elle étoit la cause innocente : mais cette illusion dura peu.

L'infortuné Baron ne put s'abuser long-temps sur le caractère de sa femme. Elle avoit assez peu d'esprit pour se vanter de sa coquetterie & de son goût pour l'indépendance. Également ignorante & désœuvrée , sa conversation étoit aussi frivole qu'insipide. Elle avoit d'ailleurs tous les vices d'une coquette qui manque absolument d'esprit , & qui ne peut se dissimuler qu'elle n'est pas belle. Elle étoit envieuse , médisante , inégale : elle avoit une mauvaise tête , une imagination déréglée , une ame froide : enfin , dépourvue de raison , de principes & de sensibilité , elle ne pouvoit ni faire le bonheur d'un mari , ni profiter des conseils d'une mère , ni même être éclairée par ses fautes & par l'expérience.

Aussitôt qu'elle eut la liberté d'aller seule dans le monde , on ne la vit presque plus chez elle. Elle faisoit des visites , non pour remplir des devoirs , mais pour consommer trois ou quatre heures de la journée. Elle alloit aux spectacles par la même raison. Elle n'aimoit ni la Comédie ni la Musique ; mais un spectacle dure trois heures , & en entrant dans sa loge elle trouvoit un grand plaisir à penser qu'elle alloit se débarrasser de cet espace de temps. Elle avoit naturellement du goût pour le *Loto*

Dauphin, cependant, quelque attrayant que lui parut ce jeu, elle n'y auroit pas joué d'habitude jusqu'à trois heures après minuit, sans l'idée agréable qu'en se couchant aussi tard, elle se leveroit le lendemain à une heure, & que par conséquent elle n'auroit point de matinée. C'est ainsi qu'elle calculoit toujours; & c'est ainsi qu'on voudroit pouvoir abréger sa vie, lorsqu'on ne sait pas faire un utile emploi du temps.

Le Baron au désespoir, en gémissant des travers de sa femme, se rappeloit souvent malgré lui, que Théophile n'avoit pris la fuite qu'afin de n'être pas obligé d'épouser cette même personne qui faisoit le tourment du père après avoir causé la perte du fils. O Théophile ! s'écrioit le Baron, je ne fus pour vous qu'un tyran; je vous sacrifiois à ma vanité : le Ciel m'en punit aujourd'hui de la manière la plus sensible & la plus équitable. Ah, je ne sens que trop maintenant, combien je m'étois abusé dans le choix que j'avois fait pour vous, & combien votre résistance étoit fondée ! l'orgueil, l'ambition m'aveugloient; j'en suis doublement la victime. J'ai perdu mon fils & je souffre toutes les peines qu'il auroit éprouvées s'il m'eût obéi !

Le temps ne fit qu'accroître les chagrins du Baron, & enfin sa femme se déshonora avec tant d'éclat, que le Baron de concert avec sa famille, la fit enfermer dans un couvent où cette infortunée mourut avant la fin de l'année. Ainsi le Baron vit rompre au bout de cinq ans un nœud funeste & justement détesté. Il n'avoit point eu d'enfant de ce second mariage. Il se retrouva plus isolé que jamais. Accablé de tristesse & d'ennui, fatigué de son existence, poursuivi par le souvenir ineffaçable du fils chéri qu'il avoit perdu, il résolut de voyager, & de chercher dans des pays nouveaux pour lui une dissipation qui pût le distraire de ses peines, & l'arracher du moins pour quelque temps à des réflexions déchirantes. Il partit pour le Dannemarck. Il vit Copenhague (a), Roschild, Fridericksbourg, l'Isle de Fionie (b), & beaucoup d'autres lieux. Ensuite il se rembarqua sur un petit vaisseau marchand. Un violent coup de vent le jeta sur les côtes de Norwège. Le bâtiment se trouva engagé au milieu d'une multitude de petites Isles. Il fut secouru par les Pilotes-

(a) Située sur la côte orientale de l'isle de Zélande, à 279 lieues de Paris.

(b) Sa Capitale est Odenſe.

côtiers. On conduisit le vaisseau dans un petit golphe environné d'énormes montagnes qui le mettent à l'abri des vents & des tempêtes. Le Baron descendit dans une maison faisant partie d'un village dont la singularité fixa toute son attention.

Ce village est composé d'une trentaine de maisons toutes posées sur des pointes de rochers qui s'avancent dans la mer , & derrière lesquelles s'élèvent jusqu'aux nues des montagnes couvertes de sapins & de genevriers. Chaque habitation est isolée & séparée de l'habitation voisine par un précipice, ou par la mer. Les maisons sont très-peu distantes les unes des autres; mais elles manquent de communication par terre , à moins que les habitans, en faisant un détour excessivement long, ne gravissent des rochers & des montagnes presque inaccessibles. L'été, toutes les relations s'établissent par le moyen des barques qui servent à la pêche , & qui tiennent lieu de voiture pour aller visiter un voisin auquel on peut parler de sa maison, & qu'on ne peut aller voir chez lui sans s'embarquer. Aussi, dans cette petite République, les enfans même savent conduire une nacelle , on y voit les petits garçons & les jeunes filles délier

hardiment la barque attachée à leur maison , prendre un petit aviron , & arriver ainsi chez le voisin. L'hiver , la glace produit une communication plus prompte & plus facile. Ce peuple ne se nourrit que de poisson , de pain de seigle , & d'une espèce de gâteaux , faits avec du miel , des raisins secs & de la farine. Ils sont tous dans la plus grande aisance. Les hommes , excellents navigateurs , ne se marient qu'après avoir voyagé. L'argent qu'ils gagnent durant cette expatriation passagère , sert à embellir leurs maisons , qui sont toutes peintes & vernies extérieurement , & ornées dans l'intérieur comme les plus jolies habitations des villages de Hollande. Aussitôt qu'un jeune garçon , revenu de ses voyages , a fait choix d'une compagne , il se fixe pour jamais sur le rocher qui l'a vu naître. Il y trouve le bonheur , & ne conçoit pas qu'on puisse le chercher loin de ses parens , de sa femme & de ses enfans. Tous les habitans de ce village sont vêtus uniformément. Les hommes ont des habits bleus , les femmes portent des justes & des jupons de belle toile blanche , bordées d'un petit galon de soie ou de laine bleue : les jeunes filles n'ont pour coëffures que leurs cheveux nattés & rattachés sur la tête avec une longue

épingle d'or. Enfin , ce peuple est aussi intéressant par ses vertus & par la pureté de ses mœurs , que par la singularité du lieu qu'il habite (a).

La maison où le Baron fut reçu appartenoit à un homme qui parloit bien l'Allemand. Le Baron savoit cette langue , de manière qu'il n'eut pas besoin d'interprète. Cet homme chez lequel logeoit le Baron , étoit un vénérable vieillard , âgé de soixante & douze ans. Il conduisit le Baron dans une petite chambre proprement meublée & dont la fenêtre donnoit sur la mer. Le Baron fit plusieurs questions au vieillard. Il lui demanda s'il avoit une famille nombreuse ? Oui , grace au Ciel , répondit le vieillard , j'ai six filles toutes mariées dans ce village ; en outre , j'ai dans ma maison un fils , sa femme , & sept petits enfans.... — Aucun de vos petits enfans n'est marié ? — Pardonnez-moi ; l'aîné est père d'une fille qui a trois ans.... — Ainsi , vous voyez les enfans de vos petits enfans ? — Et j'ai le bonheur d'avoir encore ma mère — Votre mère ! Quel âge a-t-elle ? — Quatre vingt-quinze ans ; mais

(a) L'Auteur tient tous ces détails d'un de ses Amis , qui a passé cinq jours dans ce Village , nommé *L'Ange-Sund*.

elle se porte bien — Loge-t-elle avec vous? — Affûrement — Je ne doute pas que vous ne fassiez le bonheur de sa vie; mais vous, vénérable vieillard, êtes-vous heureux par vos enfans? — Un bon père pourroit-il ne pas l'être! Les miens ne m'ont jamais donné que de la satisfaction. Je les ai tous élevés de mon mieux, je les ai mariés suivant leur inclination; ils me chérissent, cela est naturel — Quoi, jamais aucun d'eux ne vous a désobéi? — Je n'ai rien exigé d'eux qui ne fut conforme à la raison, ou prescrit par le devoir. Je les ai toujours trouvés dociles. Si j'eusse été tyrannique j'aurois sans doute perdu une partie de mon autorité. Tenez, mon fils aîné, Imarkin, auroit pu causer bien des peines à un père ambitieux. Quand il revint de ses voyages, je lui proposai pour femme la fille du plus riche habitant du village. Mon père, me dit-il, j'y penserai. Quelque temps après, il vint me trouver. Il m'avoua qu'il aimoit Kénilia, la nièce de notre voisine. Je lui représentai qu'elle étoit pauvre. Il répéta; je l'aime; je la vois tous les jours de ma fenêtre travailler, faire tout l'ouvrage de la maison, soigner sa vieille tante. Quand je la rencontre à la pêche, & que je veux appro-

cher d'elle, aussitôt elle détourne sa barque; elle fuit de même tous les garçons du village. Elle est bonne, modeste, laborieuse; mon père, j'aime Kénilia. Que pouvois-je répondre à cela, pour fuir le vieillard; mettez-vous à ma place? Auriez-vous sacrifié le bonheur de votre enfant à l'avarice? non sûrement : quel cœur de rocher pourroit résister à un fils suppliant qui demande une grâce d'où dépend la félicité de sa vie? Je donnai mon consentement, mon fils s'unit à Kénilia. Il y a trente ans qu'ils me bénissent avec le transport de la plus vive reconnoissance. Je n'ai point d'enfant plus tendre & mieux né que mon fils Imarkin. Eh bien depuis son mariage; il m'a avoué que si j'avois voulu forcer son inclination il auroit été capable de faire quelque folie, de s'embarquer de prendre la fuite. Voilà les fruits de la tyrannie : elle produit la désobéissance, la rébellion.

Le Baron n'entendit pas sans trouble & sans émotion un discours qui rouvroit toutes les blessures de son cœur. Après cet entretien, le vieillard conduisit le Baron dans la salle où sa famille étoit rassemblée. Le Baron fut présenté à la bonne vieille grand'mère, âgée de quatre vingt-quinze ans, touchant & respectable objet des soins de

la plus tendre affection, ou pour mieux dire du culte de toute la famille. Elle étoit assise dans un fauteuil posé au milieu de ses petits enfans. C'étoit le soir, & l'heure de la Veillée. Imarkin, le fils aîné du Vieillard, placé à côté de sa chère Kénilia, contoit des histoires, des relations de voyages que les femmes & les filles écoutoient en filant, & qui fixoient toute l'attention des jeunes garçons qui n'avoient pas encore voyagé.

Le Baron considéra pendant quelques instans, avec un attendrissement douloureux, ce tableau intéressant; ensuite il se retira dans sa chambre. Aussi-tôt qu'il fut seul, mille réflexions désespérantes s'offrirent en foule à son imagination. Hélas, disoit-il, je suis donc réduit à envier le sort de cet obscur Vieillard! Ce bonheur si pur dont sa famille offre l'image, je l'ai méconnu, sacrifié, je l'ai perdu sans retour.... J'étois père & je n'ai plus de fils!.... J'aurois pu, comme ce Vieillard assurer la félicité de mon fils, jouir de sa reconnaissance, recevoir ses enfans dans mes bras, & voir croître autour de moi son heureuse famille!.... Mais je me suis privé moi-même de mon fils, & je suis seul dans l'univers!

En parlant ainsi, le malheureux Baron se pro-

menoit à grands pas , ses larmes inondoient son visage ; il passa une partie de la nuit dans cette affreuse agitation. Tantôt il se persuadoit que Théophile depuis long-temps n'existoit plus ; il pleuroit sa mort , il voyoit son tombeau ! Tantôt il se le représentoit accablé sous le poids de l'infortune , implorant le Ciel pour son épouse & pour ses enfans ; il croyoit entendre ses gémissemens , ses cris , il frémissait d'horreur & de pitié. Il maudissoit , il abhorroit l'ambition coupable & l'orgueil insensé qui avoient étouffé dans son cœur & la justice & les plus tendres mouvemens de la nature , & qui le livroient à des regrets superflus & à d'éternels remords. Vers la fin de la nuit , la fatigue & l'accablement forcèrent le Baron à se jeter sur son lit , & au bout de quelques heures ses yeux commençoient à se fermer , lorsqu'il fut réveillé par les chants les plus bruyans , accompagnés de mille cris de joie. Il distingua que ce bruit tumultueux venoit du dehors. Il ouvrit sa fenêtre. Il vit dix ou douze jolies barques , ornées de feuillages , & pleines d'hommes , de femmes & d'enfans qui chantoient en chœur , & qui paroissoient animés de la joie la plus vive. Cette petite flotte s'avançoit vers la maison qu'il habitoit. Dans

et instant, le Vieillard entra dans sa chambre, & lui apprit que toutes ces nacelles étoient remplies de ses enfans & de ses petits enfans. J'ai six filles continua le Vieillard, & vous les voyez-là avec leurs maris & leur famille. Toute cette troupe vient célébrer le jour de la naissance de ma mère. Chaque année à pareil jour, fête pareille.... Puissai-je la voir, cette fête si intéressante, jusqu'à la fin de ma vie!....

— Mais votre maison ne pourra contenir tout ce monde. — Hélas, non! c'est pourquoi nous ne logeons pas ensemble : mais aidés de mes fils & de mes gendres, nous allons porter notre bonne mère dans cette belle barque, décorée de rubans, où vous voyez une espèce de dais, & puis nous la conduirons tous à une lieue d'ici, sur le rivage de la mer, nous trouverons un bon dîner préparé sous une tente, & nous aurons le plaisir de dîner ensemble à la même table. Nous nous sommes tous levés ce matin avec le jour pour aller pêcher notre dîner. Nous avons du poisson excellent, car Dieu bénit toujours cette pêche. Nos servantes & quelques unes de nos filles sont restées à la tente pour préparer le dîner. Si vous voulez voir des gens heureux, poursuivit le Vieillard, foyez des nôtres, venez avec nous.

En disant ces paroles, le Vieillard entraîna le Baron, & le mena dans la chambre de la vieille grand'mère. Elle étoit environnée de tous ceux de la famille qui avoient pu entrer. La bonne femme tenoit sur ses genoux un petit enfant nouvellement né. Aussitôt qu'elle aperçut le Vieillard ; viens mon fils , lui dit-elle , viens donner ta bénédiction à l'enfant qui nous est né ce matin. Notre chère *Vellia* ne pourra se trouver cette année au repas de famille. Elle est accouchée pendant qu'on étoit à la pêche. Mais , regarde le charmant présent qu'elle nous envoie ! A ces mots, le Vieillard attendri prit l'enfant dans ses bras , il le baïsa & le rendit à la vieille grand-mère, qui ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Elle le contempla encore avec un ravissement inexprimable pendant quelques instans , & ensuite elle consentit à partir. Le Vieillard , aidé de ses fils & de ses gendres , enleva sa mère dans un fauteuil , & elle fut ainsi portée dans sa barque, la seule qui eût un baldaquin & qui fut ornée de rubans.

Quand la vénérable vieille fut placée dans sa nacelle, les chants, les cris & les acclamations recommencèrent. C'étoit le signal du départ. On

fit l'honneur au Baron de le placer dans le bateau de la mère, (car c'est ainsi que tous les enfans appeloient la bonne vieille), & après trois quarts d'heure de navigation la petite flotte débarqua. Les femmes & les jeunes filles qui étoient restées sous la tente afin de préparer le dîner, accoururent sur le rivage pour recevoir *la mère*; alors toute la famille se trouvant rassemblée, aussitôt que la mère fut sortie du bateau, son fils se mit à genoux devant-elle, & il lui demanda sa bénédiction pour lui & pour tous leurs enfans: à ces paroles *la mère*, élevant vers le Ciel ses mains tremblantes, ô mon Dieu, dit-elle, accordez à mon fils, jusqu'à son dernier moment, la félicité dont vous m'avez fait jouir! Que ses enfans soient toujours pour lui ce qu'il a été constamment pour moi! Mon Dieu, bénissez-les, tous ces enfans qui font le charme de mes vieux jours, & payez à mon fils soixante & douze ans de bonheur que je dois à sa tendresse & à ses vertus! En achevant ces paroles, cette bonne & respectable mère laissa tomber ses bras sur le cou de son fils, les plus douces larmes coulèrent de ses yeux, & se mêlèrent à celles que répandoit l'heureux Vieillard; tous les enfans en pleurant s'élan-

cèrent vers la mère & le fils , & tous furent embrassés par eux avec la plus tendre & la plus vive affection. Après cette cérémonie touchante , on se rendit sous la tente , on se mit à table , & la joie innocente & pure , la gaîté franche & naïve succédèrent à l'attendrissement si doux qu'on venoit d'éprouver. Le repas fini on porta *la mère* dans une prairie charmante , où l'on joua à différents petits jeux qui furent terminés par des courses & des danses. Enfin au déclin du jour on se rembarqua & l'on reconduisit *la mère* dans sa maison.

Tout ce que le Baron souffrit dans le cours de cette journée ne peut se dépeindre. Son cœur se déchiroit à la vue des tableaux ravissans , & de ce bonheur si pur qui excitoient en lui des regrets & des remords si cuisans ; cependant malgré l'amer- tume de ses réflexions , il ne quitta pas sans attendrissement ses respectables Hôtes & ce fortuné séjour. Il se rembarqua & partit de l'*Angefurz* le plus malheureux & plus à plaindre que jamais. Le vaisseau fit voile pour la Hollande , & le Baron arriva à Amsterdam vers la fin du mois d'Août. Il y resta quelques jours , & se rendit ensuite à Utrecht. Il se trouvoit alors à deux lieues de l'habitation des *Frères Moraves*. On appelle ainsi une

société nombreuse d'hommes & de femmes, réunis ensemble dans une vaste & magnifique maison, située à l'entrée d'un agréable village, nommé Zast. Le Baron voulut voir cet établissement digne à tous égards d'exciter la curiosité d'un Voyageur. Le Baron arriva à Zast à trois heures après midi; un des Administrateurs de la maison se chargea de le guider. C'étoit un ancien *Frère Morave* qui parloit bien françois, & qui répondit avec autant d'esprit que de politesse aux questions du Baron. Après avoir vu les salles d'assemblées des femmes & celles des hommes, le Baron demanda à son conducteur si les *Frères-unis* recevoient indifféremment parmi eux des étrangers de toutes les nations? Oui, reprit le Frère Morave, *de toutes les nations Chrétiennes....*

— Cependant vous êtes Calvinistes? — C'est ici la religion dominante; mais toutes les autres Sectes y sont tolérées....—Qu'exigez-vous de ceux que vous admettez dans cette maison?.... — Des mœurs pures, l'amour du travail & de la paix. ... — Vous y recevez des gens mariés? — Oui; outre les salles que vous avez vues, nous avons dans un autre corps de logis les gens mariés. Chaque ménage est établi dans un apparte-

ment commode. . . . — Pour être reçu ne faut-il pas savoir un métier? . . . — Oui; ou bien avoir un talent utile, comme, par exemple, le dessin, la gravure ou la peinture, & l'argent nécessaire pour fournir aux frais du premier établissement. On n'exige ni talens, ni la pratique d'un métier des personnes qui ont des pensions, c'est-à-dire de quoi vivre dans l'aisance sans être obligées de travailler. . . . — Vous faites sans doute des informations sur la conduite de ceux qui se proposent — Assurément; à moins qu'un des Administrateurs ne réponde de la personne qui desiré être reçu parmi nous.

Ce séjour heureux & tranquile est un asyle sûr contre la tyrannie : quiconque est opprimé dans sa patrie, peut, en changeant de nom, & en s'adressant aux Anciens, avec quelques recommandations, être reçu parmi nous, & y vivre jamais ignoré & paisible. Sans doute que ce lieu a servi plus d'une fois de refuge à la vertu malheureuse & à des Amans persécutés. D'ailleurs on y trouve le premier des biens, une liberté parfaite. Nul vœu ne nous enchaîne, nulle contrainte ne nous retient; nous sommes les maîtres de voyager, de revenir dans cette maison, ou

de la quitter pour toujours : mais venez, pour-
suivit l'Administrateur, venez voir le lieu le plus
intéressant de notre habitation. A ces mots le
Baron sortant d'une profonde rêverie, se remit
en marche, & suivit son guide qui le conduisit
aux boutiques. Tout le rez-de-chaussée des diffé-
rens corps de logis de cette vaste maison est en-
tièrement rempli de boutiques, où l'on voit les
divers métiers auxquels se consacrent les Frères &
les Sœurs. Ces boutiques sont charmantes ; on y
trouve de tout , orfèvrerie , étoffes , souliers ,
meubles , porcelaines , tableaux , &c (a). Tous
les logemens des Frères & Sœurs sont au-dessus
de ces boutiques.

Le Baron admira le coup-d'œil brillant &
animé que formoit cet amas immense de bou-
tiques réunies ensemble. En sortant de chez un
ébéniste il passa devant la boutique d'un dessina-
teur & il y entra. Un jeune enfant de huit ans , assis
devant un comptoir , gardoit seul cette boutique.
Il lisoit , il avoit la tête penchée , & dans cette
attitude ses cheveux retombant en grosses boucles

(a) Presque toutes les femmes font de la dentelle très-
jolie. On ne marchande point. *Les Frères-unis* n'ont qu'un
prix , & ce prix est toujours fort raisonnable.

sur son front, cachoit une partie de son visage. — Il se leva en appercevant le Baron & son conducteur, & secouant sa tête en arrière pour se débarrasser de ses cheveux, il découvrit entièrement un si beau visage, & une physionomie si charmante, que le Baron frappé resta un moment immobile de surprise. L'enfant, avec une manière enfantine pleine de graces, vint se jeter dans les bras du Frère administrateur qui conduisoit le Baron, en l'appelant *son ami*. Quoi, dit le Baron, cet enfant est François? Non, reprit l'Administrateur, il est Anglois; mais il parle déjà trois ou quatre langues; & puis il est si doux si caressant; il a tant d'application, tant de desir d'apprendre.... c'est l'enfant gâté de la maison tout le monde ici chérit *Polydore*.... — Il s'appelle Polydore? — Oui; c'est son nom de Baptême.... C'est aussi le mien, reprit le Baron hélas, charmant enfant, poursuivit-il, puisse-t-il pour son bonheur, n'avoir jamais avec moi d'autre conformité!.... Le ton & l'air du Baron en prononçant ces paroles, attirèrent l'attention du jeune Polydore; il regarda le Baron fixement, & tout-à-coup il s'approcha vers lui sur la pointe des pieds, en levant la tête, & avançant son

village pour l'embrasser. Le Baron, touché de ce mouvement , prit l'enfant dans ses bras , & le serrant contre son sein avec émotion.... Aimable enfant ! s'écria-t-il , que son père est heureux !.... Pourtant , reprit Polydore , en soupirant , il ne l'est pas ! Non , sans doute , ajouta le Frère Morave , il a perdu une femme qu'il chérissoit ; mais il trouve dans cet enfant , dans la vertu , dans l'étude , les seules consolations qu'on puisse goûter après un semblable malheur.

Pendant ce discours l'enfant versa quelques larmes que lui arrachotent le souvenir de sa mère. Le Baron attendri embrassa encore Polydore , & s'asseyant il le retint sur ses genoux. Le Frère Morave voyant que le Baron s'établissoit dans la boutique , lui demanda la permission de le quitter pour une demie heure , & sortit. Le Baron seul avec Polydore regardoit cet enfant en silence , qui , de son côté , le considéroit avec une extrême attention. Au bout de quelques minutes Polydore saisissant une des mains du Baron , la baïsa avec l'expression la plus touchante. Eh quoi , charmant enfant , dit le Baron , vous lisez donc dans mon cœur ; vous y voyez donc tout ce que vous m'inspirez ! Je vous aime , reprit Polydore.... —

Vous m'aimez ! . . . — Oh sûrement ; & vous ne devineriez pas pourquoi ? . . . — Comment ? . . .

— C'est que vous ressemblez à mon Papa. A ces mots le Baron éprouva un battement de cœur si violent qu'il fut un instant sans pouvoir proférer une seule parole ; enfin , levant les yeux au Ciel : O Dieu ! s'écria-t-il , puis-je espérer . . . dois-je me flatter . . . Ce rapport singulier , le nom donné à cet enfant , l'intérêt surnaturel qu'il m'inspire . . . tout semble m'annoncer . . . ah , parlez , Polydore ! où est votre père ? conduisez-moi vers lui . . . — Il m'a quitté pour aller voir un instant un de nos Frères qui est malade . . . — Où loge ce Frère ? . . . — A côté de notre chambre , au-dessus de cette boutique. — Allons-y. — J'y consens. Alors le Baron se leva ; Polydore , le tenant toujours par la main , sortit avec lui , ferma la boutique , & conduisit le Baron dans une petite chambre dans laquelle ils trouvèrent une vieille servante que Polydore chargea d'aller chercher son père.

Le Baron , agité d'un tremblement universel , s'assit. Il tenoit toujours Polydore par la main. L'excès de son trouble & de son inquiétude donnoit à sa physionomie un air d'égarement qui intimidait Polydore. Cet enfant n'osoit plus lever

les yeux sur lui. Ils gardoient l'un & l'autre un profond silence, lorsque tout-à-coup on entendit marcher. Voilà Papa ! dit Polydore avec joie. Le Baron rougit, pâlit ; il se lève , il retombe sur la chaise ; la porte s'ouvre Un homme s'avance : le Baron jette en tremblant sur cet inconnu un regard avide & curieux ; neuf ans de souffrances , ses peines , ses remords , tout est oublié ; il reconnoît son fils ! Théophile est à ses pieds.

Théophile éperdu & respirant à peine , se voit avec transport dans les bras de son père : un sentiment si naturel suspend pour un instant la tristesse profonde qui l'accable. Il sent les larmes de son père couler sur son visage ; il entend ce père redoutable & chéri répéter en pleurant les noms de Théophile & de Polydore ; il lui semble qu'il reçoit une nouvelle existence , mais cependant le souvenir le plus douloureux vient corrompre sa joie & mêler une amertume affreuse à des momens si doux.

Quand le Baron & Théophile eurent recouvré la faculté d'exprimer ce qu'ils ressentoient , ils se dirent mutuellement à peu-près les mêmes choses. Ils avoient éprouvé l'un & l'autre les

remords les plus déchirans ; leurs torts réciproques étoient oubliés ; ils ne se rappeloient que leur repentir. Théophile à genoux imploroit sa grace , tandis que son père , baigné de pleurs , le conjuroit de lui pardonner la violence & la tyrannie , funestes causes de tous leurs malheurs. Enfin , le Baron , après avoir embrassé mille fois Théophile , prit le jeune Polydore dans ses bras , & il rendit Théophile aussi heureux qu'il pouvoit l'être désormais , en prodiguant à cet enfant les caresses du plus tendre père. Théophile contemploit avec ravissement son cher Polydore sur le sein de son père ; mais , au milieu de ses transports , plus d'une fois le nom d'Olimpe échappa de sa bouche. On voyoit alors sur son visage l'expression de la douleur succéder à celle de la joie ; & c'est ainsi qu'il trouvoit dans son bonheur même de nouveaux sujets de peines & de regrets.

Lorsque le Baron fut un peu plus calme , il remarqua avec une surprise douloureuse le changement affreux de la figure de Théophile. Son cœur seul avoit su le reconnoître ; ses yeux auroient pu s'y méprendre. Théophile n'étoit que dans sa trentième année ; mais une maigreur excessive , une pâleur effrayante , ôtoient à son
visage

village l'air de jeunesse qui auroit dû l'embellir encore : le temps ne détruit que la fraîcheur & la beauté ; le malheur change l'expression de la physionomie. Théophile n'avoit plus le même regard. On cherchoit en vain dans ses yeux le feu brillant qui les animoit autrefois. Sa figure morne & languissante ne peignoit plus que l'abattement & la mélancolie. Le Baron ne considéra pas avec moins d'attendrissement les objets qui l'entouroient. La chambre où Théophile avoit passé plusieurs années , ces murs dépouillés d'ornemens & de tapisseries , le lit de sang de Théophile , celui de Polydore.... tout ce qui s'offroit à ses regards ranimoit dans son ame les regrets les plus douloureux. Enfin le Baron , pressant dans ses mains la main de Théophile : partons , cher Théophile , lui dit-il , ne différons plus ; arrachons-nous de cet asyle obscur où vous avez gémi si long-temps , de cette chambre dont l'aspect blesse mes yeux & déchire mon cœur. Venez revoir votre patrie , venez conduire votre fils dans la maison paternelle.

Mon père , reprit le triste Théophile , quand vous daignez me pardonner & reconnoître mon fils , je dois vous consacrer ma vie.... Je vous

suivrai sans doute.... Mais souffrez, que pour la dernière fois, je conduise Polydore sur le tombeau de sa malheureuse mère! Théophile s'arrêta, ses sanglots lui coupèrent la parole. Le Baron ne put lui répondre que par des pleurs. Ces larmes que répandoit le Baron touchèrent vivement Théophile : O mon père ! s'écria-t-il , honorez-vous sa mémoire d'un regret paternel ! Va , reprit le Baron , je partage ta douleur ! A ces mots , Théophile embrassa son père avec transport : Hélas, dit-il , vous auriez pu l'aimer , l'adopter , & elle n'est plus.... En disant ces paroles Théophile s'arracha des bras du Baron , & prenant Polydore par la main , il sortit précipitamment.

Tandis que l'infortuné Théophile , pour la dernière fois , baignoit de larmes le tombeau d'Olimpe , le Baron donnoit les ordres nécessaires pour son départ ; & après avoir pris congé des Administrateurs , le Baron , Théophile & Polydore montèrent en voiture , & prirent le chemin d'Utrecht , où ils n'arrivèrent qu'à la nuit. Le lendemain au soir , lorsque Polydore fut couché , le Baron instruisit avec détail son fils de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation.

Ici la Baronne interrompit sa narration, & mit fin à la veillée, qu'elle reprit ainsi le jour suivant.

Lorsque le Baron eut fini le triste récit de ses malheurs, Théophile prenant la parole, conta à son tour son histoire. Après avoir peint ses remords, & la douleur qu'il avoit éprouvée en quittant son père, il entra dans le détail de sa fuite, de son arrivée à Londres, de son mariage, de son départ pour l'Ecosse : « Arrivés à Edimbourg, poursuivit Théophile, nous primes la précaution de changer encore de nom. Peu de temps après je m'engageai dans quelques entreprises de commerce; mais je n'avois aucune connoissance des hommes & des affaires. Je fus trompé, je m'abusai moi-même, & en moins de huit mois je perdis & je dépensai plus de la moitié de la somme que j'avois emportée de France. Cependant ma femme étoit au moment d'accoucher, & dix mois après mon mariage elle donna le jour à Polydore. Hélas ! je ne devins père que pour mieux sentir l'horreur de ma situation ! j'arrosai de larmes cet enfant si cher ; la tendresse passionnée qu'il m'inspiroit déchiroit mon cœur : je gémissois

356 *LES VEILLÉES*

» sur sa destinée, & en l'embrassant mille fois
» avec toute l'affection qu'un père peut ressentir ;
» j'étois assez malheureux pour n'oser remercier
» le Ciel de me l'avoir donné ! Je renfermois
» avec soin au fond de mon ame des peines si
» cruelles, je les dissimulois surtout à ma femme.
» Je voulois qu'elle me crût satisfait de mon
» sort ; ainsi j'étois privé de la triste consolation
» de lui ouvrir mon cœur. J'avois perdu toutes
» les illusions qui m'avoient séduit : Olimpe
» n'étoit plus à mes yeux que l'amie la plus
» chère. L'amour cessoit enfin d'égarer ma raison ;
» l'amitié solide & tendre auroit pu nous rendre
» plus heureux ; mais sans une confiance intime,
» quels chagrins peut-elle adoucir ? Je devois,
» pour le repos même d'Olimpe, lui cacher mes
» sentimens, mes réflexions, mes remords :
» une contrainte si pénible me devenoit chaque
» jour plus insupportable. Souvent je craignois
» qu'Olimpe en secret n'éprouvât le même tour-
» ment, & cette idée mettoit le comble à mes
» maux. »

» L'égalité d'humeur, la tendresse d'Olimpe,
» auroient dû me rassurer. Depuis l'instant où je
» reçus sa foi, jusqu'aux derniers momens de sa

» vie , jamais un mot de plainte n'échappa de sa
 » bouche ; jamais elle n'affligea mon cœur par une
 » réflexion triste ou par un reproche indirect.
 » Elle me parloit souvent de son bonheur ; elle
 » avoit l'air de me croire heureux ; mais il n'est
 » que trop naturel de supposer aux autres une
 » dissimulation qu'on employe soi-même. D'ail-
 » leurs , plus d'une fois je la surpris seule baignée
 » de pleurs. Je ne l'interrogeois alors qu'en trem-
 » blant , je ne l'écoutois qu'avec défiance. Elle ne
 » manquoit jamais d'attribuer à un excès de sen-
 » sibilité , & à des causes absolument étrangères
 » à notre situation , ces larmes répandues en se-
 » cret ; il falloit feindre de le croire & c'étoit
 » une peine de plus ; c'est ainsi que nous passâmes
 » trois ans en Écosse. Au bout de ce temps , ayant
 » presque entièrement achevé de dissiper l'argent
 » que je possédois pour toute fortune , je résolus
 » de placer à fonds perdu sur la tête de ma femme
 » & de mon fils , quinze mille francs qui me res-
 » toient. Ma femme desiroit retourner en Angle-
 » terre , j'y consentis & nous partîmes sans délai.
 » Arrivés à Londres , je ne songeai plus qu'à placer
 » avantageusement les minces débris que j'avois
 » sauvés du naufrage , ces quinze mille francs qui

» pouvoient du moins assurer la subsistance de
 » ma femme & de mon fils. Cette affaire terminée
 » au gré de mes desirs, nous nous retirâmes dans
 » un village à quelques milles de Londres, &
 » j'aurois pu connoître le bonheur sans les sou-
 » venirs amers qui me privoient du repos, le bien
 » le plus précieux qu'on puisse trouver dans la
 » solitude. Je ne regrettois ni la fortune, ni la
 » magnificence; mais je regrettois la gloire, je
 » gémissois de me voir à vingt deux ans expatrié,
 » enseveli dans un village, avec la triste victime
 » de ma folie, & un enfant infortuné, destiné à
 » vivre dans l'obscurité & dans la misère. Je ne
 » pouvois écarter de mon imagination l'idée dé-
 » chirante des peines que je caufois à un père
 » que je n'avois jamais cessé de chérir; je vous
 » voyois, mon père succomber à votre douleur,
 » & maudissant en expirant le fils coupable qui
 » vous avoit abandonné ! Cette image affreuse
 » me poursuivoit en tous lieux; elle m'accabloit
 » durant le jour, & la nuit elle m'épouvantoit dans
 » les songes les plus sinistres. Mille fois je me suis
 » réveillé, baigné d'une sueur froide, avec les
 » convulsions du désespoir & de la terreur, en
 » m'écriant *Mon père, n'achevez pas cette*

» horrible *malédiction* ! Cri terrible du remords
 » qui troubla souvent le sommeil de mon fils , &
 » qui retentissoit jusqu'au-fond du cœur de la sen-
 » sible & malheureuse Olimpe ! »

» Il y avoit deux ans que nous étions revenus
 » en Angleterre , lorsqu'un événement imprévu
 » nous plongea dans le plus profond abîme du
 » malheur. L'homme chez lequel j'avois placé
 » mes quinze mille francs , fit banqueroute , &
 » je perdis ainsi tout ce que je possédois au monde.
 » J'épargne à votre sensibilité, mon père, le
 » détail de ce que j'éprouvai dans ce premier
 » moment ! Enfin je trouvai dans les senti-
 » mens d'époux & de père le courage dont j'avois
 » besoin. On m'avoit appris à dessiner dans mon
 » enfance & dans ma première jeunesse; ce ta-
 » lent, qui, depuis cinq ans, faisoit tout l'amuse-
 » ment de ma solitude, devint dans mon désastre
 » une ressource utile. Je connoissois à Londres un
 » Graveur célèbre. Je lui demandai de l'ouvrage,
 » il m'en procura , & six mois après, satisfait de
 » mon travail, il m'offrit chez lui un petit loge-
 » ment que j'acceptai. Cet homme étoit frère
 » Morave. Il avoit passé quatre ans à Zast. Il me
 » parla de cet établissement , & bientôt je formai

» le projet de me retirer dans cette paisible re-
» traite. Olimpe avoit le même desir. Nous en
» parlâmes à notre généreux Protecteur qui nous
» recommanda vivement aux Administrateurs, &
» nous fit recevoir. En arrivant à Zast, Olimpe
» quitta sa robe à l'Angloise & son chapeau,
» pour prendre l'habit uniforme de la maison.
» Je ne puis exprimer ce que j'éprouvai en la
» voyant pour la première fois avec ce béguin
» de toile, ce corset & cette jupe de bure!...
» Sa beauté paroissoit mille fois plus frappante
» sous ces vêtemens grossiers de paysanne : je la
» regardois avec un attendrissement douloureux,
» elle lut dans mon cœur, & voulant écarter de
» mon esprit des réflexions cruelles, elle m'assura
» qu'elle étoit charmée de son nouvel habit &
» qu'elle n'en avoit jamais porté un si commode.
» Je tombai à ses pieds, j'arrosai de larmes la
» main qu'elle me tendoit. Elle m'embrassa en
» disant qu'elle ne concevoit pas la cause de l'état
» où elle me voyoit; mais, en parlant ainsi, ses
» pleurs inondent son visage! . . .

» Je ne trouvai à Zast, ni le bonheur perdu
» pour moi sans retour, ni le repos qui me fuyoit.
» Je donnois à l'éducation de mon fils tous les

» momens que je pouvois dérober au travail.
 » J'aimois passionnément cet enfant; mais ce sen-
 » timent si naturel n'étoit pour moi qu'une source
 » intarissable d'inquiétudes & de peines. Quand
 » j'aurois pu jeter sans effroi les yeux sur l'avenir,
 » m'eût-il été possible d'attendre de mon fils une
 » soumission que je n'avois pas eue pour mon
 » père! Me croyant chargé de la malédiction de
 » ce père justement irrité, pouvois-je me flatter
 » que le Ciel m'eût donné un fils docile & recon-
 » noissant! De si funestes pensées m'arrachoient
 » l'âme; mais bientôt une crainte affreuse & nou-
 » velle me fit connoître qu'il existoit encore des
 » peines plus accablantes que toutes celles que
 » j'avois éprouvées depuis mon expatriation.

» La santé d'Olimpe s'affoiblissoit visiblement.
 » Conservant toujours sa douceur accoutumée ,
 » Olimpe ne se plaignoit jamais. Elle me répondoit
 » constamment qu'elle ne souffroit point. Ce-
 » pendant je fis venir d'Utrecht un Médecin qui
 » d'abord calma mes inquiétudes. Mais au bout
 » de trois mois il parut s'alarmer , & enfin il
 » prononça la sentence terrible qui me livroit
 » à une éternelle douleur!.... Olimpe depuis
 » long-temps connoissoit son état. La Religion

» & l'infortune lui firent envisager la mort avec
» sérénité. Un Prêtre établi à Utrecht venoit se-
» crètement la voir. Je le gardai même trois jours
» dans ma chambre!... O, qui pourra jamais effacer
» de ma mémoire le souvenir affreux de ces trois
» déplorables jours ! Je n'aurois pas le cou-
» rage de vous peindre ces momens pleins d'hor-
» reur , & j'ai eu celui de vivre ! Mais Olimpe
» elle-même m'en imposa la loi J'étois néces-
» saire à mon fils.... Tenez, mon père , poursuivit
» Théophile , en versant un déluge de pleurs,
» tenez, lisez cette lettre; Cet écrit sacré pour
» moi contient les dernières volontés d'Olimpe.
» Il me fut remis par son Confesseur , & dans
» l'instant où l'excès du désespoir alloit sans doute
» me porter à quelque extrémité funeste. » En
disant ces paroles, l'infortuné Théophile tira d'un
porte-feuille la lettre qu'Olimpe lui écrivit la veille
de sa mort. Le Baron , suffoqué par ses larmes ,
se jeta dans les bras de son malheureux fils, ils se
tinrent long-temps embrassés, ils ne pouvoient
exprimer les sentimens qui déchiroient leurs âmes,
que par des sanglots & des gémissemens.... Enfin
le Baron prit la lettre d'Olimpe , & après avoir
essuyé ses yeux noyés de larmes, il lut ce qui suit.

« J'ai voulu savoir la vérité.... On vient de
 » m'annoncer que ce jour peut-être sera le der-
 » nier de ma vie Théophile ! Je vais
 » donc pour jamais disparaître à vos yeux ! Ce
 » lien sacré qui nous unit, ce soir ou demain sera
 » brisé ! Demain Théophile & Polydore se-
 » ront pour toujours séparés d'Olimpe ! Ah, du
 » moins que cet écrit me rappelle au souvenir de
 » mon époux & de mon fils ! Qu'il leur découvre
 » mes véritables sentimens & le fond de mon
 » cœur ; & que cet aveu , en rendant à Théo-
 » phile la vertu plus chère encore , puisse un jour
 » devenir pour son fils une utile leçon. — O vous
 » qui m'avez tout sacrifié ! Vous , que j'ai privé
 » d'un père , d'une famille , d'une patrie , avez-
 » vous jamais pu croire un instant que je fusse
 » résignée à mon sort ! Non , Théophile ,
 » j'avois lu dans votre ame , j'ai senti toutes vos
 » peines , & je vous en cachois de plus insuppor-
 » tables encore. Éclairés l'un & l'autre au fond
 » de l'abîme où les passions nous précipitèrent ,
 » nos égaremens mêmes ont détruit l'illusion qui
 » nous a perdus ! Et qui peut mieux que les re-
 » mords rappeler la raison & montrer la vé-
 » rité ? Vous avez trahi pour l'amour les de-

» voirs les plus sacrés , mais bientôt la nature a
» repris tous ses droits; vous n'avez plus vu dans
» la triste Olimpe que l'objet infortuné, auteur de
» vos peines & complice de vos fautes. En perdant
» votre amour, je n'ai même pu concevoir l'espé-
» rance de devenir votre amie. Quelle confiance
» peut exister entre deux coupables éclairés sur
» leurs erreurs, qui gémissent de leurs égaremens,
» qui sont dans l'impossibilité de les expier, & qui
» s'attribuent mutuellement les malheurs l'un de
» l'autre? Il falloit se taire; mais quel effort!
» qu'il fut pénible pour mon cœur! Quoi, depuis
» sept ans, ce cœur uniquement occupé de vous
» & de mon fils, ce cœur déchiré n'a jamais osé
» s'ouvrir un seul instant avec vous! Toujours
» seuls, toujours ensemble, le soin de nous trom-
» per & de dissimuler fut notre constante étude!...
» la raison, la pitié, l'amitié même nous en im-
» posoient la loi. ... l'amitié nous interdisoit la
» confiance! destin bizarre & rigoureux! &
» je pourrais regretter la vie! Ah, Théo-
» phile, l'idée d'une séparation éternelle est sans
» doute pour moi aussi déchirante que terrible!
» Mais quand vous connoîtrez de quels tourmens
» la mort me délivre, vous ne pourrez gémir sur

» le sort qui nous arrache l'un à l'autre. . . . Eh ,
 » comment supporter la vie en voyant ce qu'on
 » aime au comble de l'infortune , & lorsque tous
 » nos maux sont notre propre ouvrage ! C'est
 » moi seule que je dois accuser de mes malheurs ;
 » ce fut mon imprudence qui fournit à votre
 » père des prétextes & de justes raisons de rompre
 » ses engagemens. J'avois perdu ma réputation ,
 » il me rejeta , il en avoit le droit. Sans doute
 » l'ambition le rendit tyrannique ; mais enfin il
 » tenoit de la nature une autorité sans bornes ,
 » il pouvoit en user sans crime ; vous ne pouviez
 » vous révolter qu'en trahissant le plus saint de
 » tous les devoirs Ah si , consultant mieux
 » la raison , vous eussiez abjuré le projet insensé
 » autant que coupable , de fuir , d'abandonner
 » la maison paternelle , n'en doutez pas , le temps ,
 » votre constance , eussent fléchi votre père !
 » Falloit-il ajouter la trahison à la désobéissance !
 » que ne lui disiez-vous : *Ma foi n'est plus à moi ,*
 » *vous l'avez engagée vous-même ; je ne puis dis-*
 » *poser de ma main sans votre aveu : vous refusez*
 » *le consentement que j'implore , je me sou mets à*
 » *cette rigueur ; mais n'exigez point que je devienne*
 » *parjure , ne me forcez point à former d'autres*

» nœuds, & je vous promets de ne plus revoir l'obje
 » d'un passion si malheureuse.... Voilà le conseil
 » salutaire que j'aurois dû vous donner quand
 » vous vintes me déclarer votre funeste résolu—
 » tion, il en étoit temps encore. En avouant
 » tout à votre père, en lui parlant enfin avec
 » une courageuse franchise, vous l'eussiez irrité
 » sans doute, mais il vous chérissait. En mena—
 » çant, en se montrant inflexible, il vouloit
 » sur-tout vous effrayer. Comment croire qu'il
 » eût puni avec sévérité une résistance accom—
 » pagnée de tant de soumission, une résistance
 » que tant de motifs rendoient du moins excu—
 » sable ! Auroit-il pu se résoudre à priver de la
 » liberté son fils unique, sa seule espérance ? Non,
 » non ; sûr de votre fermeté, de votre constance,
 » il eût fini tôt ou tard par se rendre à nos vœux...
 » Est-il possible qu'au moment de nous perdre,
 » cette pensée ne se soit pas offerte à notre ima—
 » gination ! Hélas ! vous me menaciez de vous
 » ôter la vie ; l'effroi me rendoit stupide, &
 » l'amour vous aveugloit. Avec plus de raison &
 » d'expérience j'aurois pu vous éclairer ; malgré
 » mes craintes, mes terreurs & mes pressenti—
 » mens j'étois loin de prévoir tous les tourmens

» que j'ai soufferts. Si j'avois pu lire dans l'ave-
 » nir , j'aurois su vous prouver qu'il valoit mille
 » fois mieux renoncer l'un à l'autre , nous dégager
 » de nos sermens mutuels , que de nous précipiter
 » dans ce gouffre de maux. Supposons que j'eusse
 » eu le courage & la générosité de vous déter-
 » miner à recevoir la main de celle que vous
 » détestiez ; supposons que cette jeune personne
 » eût justifié par sa conduite votre aversion pour
 » elle , quelles consolations n'auriez - vous pas
 » trouvées en vous-même & dans le sein d'un
 » père ! quelles distractions auroient su vous offrir
 » le monde , les plaisirs , les affaires ! Les senti-
 » mens de la nature , l'amour de la gloire eussent
 » rempli votre cœur , illustré votre vie : enfin
 » vous auriez connu le bonheur d'avoir des en-
 » fans , & de pouvoir vous dire : *Je leur donnerai*
 » *une éducation brillante , je leur laisserai une grande*
 » *fortune & un nom qu'on ne pourra leur disputer !....*
 » Et moi , retournant dans ma province , j'em-
 » portois l'innocence & le souvenir d'un sacrifice
 » vertueux ; j'aurois pu goûter les charmes de la
 » solitude & du repos. . . . Ah , si dans l'instant
 » où vous m'entraîniez à ma perte , une amie
 » secourable m'eût offert ces réflexions ! . . . Mais

» orpheline, infortunée, j'étois privée de mon
 » seul appui ; ma tante n'étoit plus ; je n'avois
 » point de guide , & chérissant l'honneur & la
 » vertu plus que la vie , j'ai sacrifié l'un &
 » l'autre Et la jeunesse insensée & pré-
 » somptueuse craint les conseils & desire l'indé-
 » pendance ! O Polydore ! vous lirez un jour cet
 » écrit ; qu'il vous apprenne à vous défier de
 » vous-même ; qu'il vous apprenne que l'esprit ,
 » la pureté des intentions & de l'ame ne sau-
 » roient tenir lieu d'expérience ! qu'il vous ap-
 » prenne enfin que les passions ne peuvent que
 » nous égarer , nous rendre malheureux , qu'on
 » ne doit chercher le bonheur que dans la vertu !...
 » Adieu , Théophile ! . . . j'ose entrevoir pour
 » vous dans l'avenir un destin plus heureux . . .
 » Votre père existe . . . Ah , si jamais le Ciel vous
 » réunit , que mon souvenir ne trouble point
 » votre félicité ! . . . Songez que votre père en
 » m'adoptant , en me reconnoissant pour sa fille ,
 » n'auroit pu me rendre heureuse . . . Eh de quel
 » front oserois - je reparôître dans le monde ,
 » après avoir trahi tous mes devoirs ! . . . Vous
 » pouvez soutenir les regards du Public. Vous
 » êtes coupable sans doute , cependant l'honneur

VOUS

» vous reste !.... Mais l'amour ne peut égarer
 » une femme sans l'avilir. J'ai vécu dans l'obscur-
 » rité , dévorée de remords ; du moins je n'ai
 » supporté ni le poids de la honte , ni l'horreur
 » du mépris public. . . . Je n'ai point vu mon
 » époux rougir du nœud fatal qui nous unit
 » Telle est ma destinée.... Il n'est point d'évène-
 » ment qui pût me rendre le bonheur.... il n'en
 » est plus pour moi sur la terre ! Adieu cher
 » & malheureux Théophile !.... vivez pour votre
 » fils ! que cet enfant chéri vous dédommage des
 » peines que vous a causées sa mère ! c'est le der-
 » nier vœu de mon cœur.... Puisse la Religion
 » qui me fortifie vous éclairer & vous consoler !....
 » Le Ciel réprouva notre union , il nous sépare !....
 » adorons sa justice & soumettons-nous. »

Ah , s'écria le Baron , après avoir lu cette
 lettre , Olimpe ! chère & touchante victime de
 mon injustice & de mon ambition ! vous êtes bien
 vengée par mes regrets & par ma douleur ! En
 refusant de vous adopter pour ma fille , de quel
 bonheur je me suis privé !.... O , mon fils , je te
 retrouve ; mais je ne pourrai te rendre heureux !
 Hélas , puis-je moi-même le devenir ? Mon
 père , reprit Théophile , je vous consacrerai ma

vie ; je renonce à jamais au monde : retiré, caché dans la maison paternelle, je n'existerai que pour vous & pour mon fils. Eh bien , dit le Baron , consacrons - nous entièrement à l'éducation de Polydore ; qu'il passe loin du monde son enfance & sa première jeunesse : formons dans la solitude son cœur & son esprit : qu'il connoisse les charmes de la vie champêtre & des goûts simples , afin qu'un jour , au milieu du tumulte fatigant d'une vaine dissipation , il puisse les regretter comme les seuls plaisirs purs & réels.

Théophile approuva avec transport un projet si conforme à son inclination. L'exécution n'en fut point différée. Le Baron acheta une Terre à cent lieues de Paris ; il s'y retira avec Théophile & Polydore. Si de tristes souvenirs l'empêchèrent d'y goûter une félicité parfaite , il y trouva du moins tout le bonheur dont il pouvoit jouir désormais. Les soins , la tendresse de Théophile , les vertus du jeune Polydore firent la consolation & le charme de ses vieux jours. Avant de mourir il eut la satisfaction d'assurer le bonheur de Polydore , en lui choisissant une Compagne aimable , vertueuse , qui fit les délices & la gloire de son Époux & de sa famille.

La Baronne cessa de parler ; & comme il étoit de bonne-heure , on causa encore quelque temps. J'aime beaucoup , dit M. de la Palinière , la description de *l'Ange-Sund*. La bonne vieille de 95 ans , & le repas de famille dont le Baron fut témoin , me rappellent une des plus charmantes fêtes que j'aie vues dans ma vie.... — Oh , faites-nous-en le détail... — Volontiers. C'étoit en Russie. Je voyageois au mois de Juillet dans la Livonie (a) avec un Russe de mes amis , il voulut s'arrêter dans un château qui appartenoit à un de ses parens. Je fus frappé de l'aspect du château , qui ressembloit plutôt à une petite ville qu'à une grande maison. Il étoit composé d'un gros corps de logis , environné de douze petits pavillons , tenant tous les uns aux autres par des galeries couvertes. Lorsque nous arrivâmes dans cette vaste habitation , il étoit neuf heures du matin. Nous trouvâmes tous les domestiques dans une grande agitation. Mon ami demande M. de

(a) La Livonie est une des plus belles Provinces de la Russie ; le terroir en est si fertile en grains qu'on l'appelle le grenier du Nord. *Riga* , grande & riche Ville , en est la capitale.

Novorgève (a) (c'étoit le nom du Maître de la maison), on lui répond qu'une de ses petites filles vient d'accoucher. Dans ce cas, reprend mon ami, allons nous promener dans le bois. En disant ces mots il s'éloigne du château & je le suis. Chemin faisant je le questionne. M. de Novorgève, me dit il, est un vénérable Vicillard de soixante & quinze ans; il jouit d'une fortune considérable qu'il ne doit qu'à lui seul. Ce lieu l'a vu naître, mais il y naquit dans une chaumière. Son père étoit laboureur, & ne possédoit que cette enceinte, quelques champs voisins, & le bois où nous allons entrer. Le jeune Novorgève, à l'âge de quatorze ans, fit un voyage à Riga. Un Négociant, parent de son père, se chargea de lui. Le jeune homme avoit de l'application & de l'esprit; il s'instruisit, & son parent conçut de lui de si grandes espérances, qu'il l'envoya à Pétersbourg, avec quelques lettres de recommandation, certain que pour parvenir il n'avoit besoin que de se faire connoître. En effet, dans un pays où l'on peut, sans les avantages de la

(a) Tous les noms de famille Russes se terminent de l'une de ces quatre manières : *ove, éve, ine, oï*, dont les François ont fait : *off, eff, in, y*.

naissance , prétendre aux dignités & aux places les plus brillantes , le jeune Novorgève ne pouvoit manquer de faire une grande fortune. Il trouva bientôt des Protecteurs , & prit d'abord le parti des armes. Après avoir montré à la guerre autant de talent que de courage , il fut attiré & fixé à la Cour. Dans ce moment il eut le malheur de perdre son père. Il lui restoit deux sœurs , qui refusèrent constamment les dons que sa tendresse leur offrit. Ces deux sœurs , modèles d'une touchante amitié , & d'une modération plus rare encore , ne voulurent jamais se marier , afin de ne point se séparer , & se contentèrent de l'état où le sort les avoit fait naître. Novorgève , séduit par l'ambition , fit un mariage brillant. Sa femme se conduisit avec décence ; mais le rendit malheureux par son orgueil & sa hauteur. Elle mourut & lui laissa six enfans , trois garçons & trois filles ; l'aîné de tous avoit huit ans. Alors Novorgève donna la démission de tous ses emplois , & demanda la permission de se retirer. Il n'avoit été qu'ébloui , qu'agité ; il voulut enfin connoître le bonheur. Il quitta la Cour , & fut rejoindre ses sœurs pour ne plus s'en séparer. En arrivant ici il fit bâtir ce vaste château ; mais il

conserva l'humble chaumière de ses pères ; elle est au bout du bois : c'est pour lui un temple révééré qu'il va visiter tous les jours. Il se livra tout entier à l'éducation de ses enfans ; ses sœurs s'y consacrèrent ainsi que lui. En même-temps il renouvela connoissance avec les laboureurs, anciens amis de son père ; & après avoir examiné avec soin l'intérieur de leurs familles , il choisit parmi eux des femmes & des maris pour ses enfans. En conséquence de ce projet , il dirigea l'éducation des enfans qu'il se proposoit de prendre un jour pour gendres & pour belles-filles. Cette éducation n'étoit pas recherchée : il vouloit seulement que ces enfans fussent lire , écrire & compter ; qu'ils eussent des manières douces , des mœurs pures , une piété sincère , & le goût du travail. Ses vertueux desseins ont réussi selon ses vœux. Il a marié tous ses enfans ainsi qu'il l'avoit projeté , & il est devenu le plus heureux de tous les pères. Sa famille nombreuse , logée chez lui , & s'accroissant chaque année , il a été forcé de bâtir successivement les douze pavillons qui entourent le château ; il vit là en Patriarche , avec ses deux respectables sœurs , & une multitude d'enfans & de petits enfans , tous vêtus , ainsi

que lui , comme ses pères , c'est - à - dire , en payfans & payannes , mais jouissant de toutes les commodités de la vie , & goûtant un bonheur qui n'est aussi peu recherché que parce qu'il n'est pas connu.

Comme mon ami achevoit ce récit , nous entrâmes dans le bois. Je remarquai que chaque arbre portoit une étiquette , sur laquelle étoit écrit une date & un nom. Je questionnai mon compagnon de voyage sur cette singularité. Il faut , me dit-il , vous instruire d'un antique usage de cette province , dont l'origine m'est inconnue. A la naissance de chaque enfant , le père de famille plante un arbre sur lequel il inscrit le nom donné à l'enfant , & l'année dans laquelle il est né (a). Ainsi chaque propriétaire d'une terre un peu étendue , possède un de ces bois sacrés où jamais la coignée n'abattit un arbre dans sa vigueur. Mais lors qu'enfin un arbre se couronne & dépérit , on se décide à le couper ; ce qui ne se fait pas sans un grand appareil. On assemble la famille & ses voisins ; on abat l'arbre en leur

(a) Il est très-vrai que cet usage existe en Russie ; mais je ne suis pas sûr que ce soit dans la province de *Livonie*.

présence , & l'on transcrit sur un registre de famille l'inscription qui étoit sur l'arbre , en y ajoutant l'année où l'on a été obligé de le couper , & les parens & voisins signent cette notte , comme ayant été témoins de la cérémonie. Ainsi ces registres conservent à jamais les noms & la mémoire de nos ancêtres , avec d'autant plus de certitude , qu'on écrit sur un autre registre l'année de la naissance de chaque enfant , en décrivant l'espèce d'arbre qu'on a planté dans *le bois de Famille* , le jour où il naquit.

Mon ami parloit encore , lorsque nous entendimes de loin le bruit d'une musique champêtre. Avançons , me dit-il , on va planter l'arbre de l'enfant qui est né ce matin. Nous allons voir le vénérable Novorgève entouré d'un nombreux cortège. Nous ne pouvons l'aborder dans ce moment ; mais sûrement , après la cérémonie , il viendra nous joindre & nous inviter à dîner. A ces mots nous précipitons nos pas ; guidés par la musique , nous arrivons dans un taillis , une espèce de pépinière remplie de jeunes arbres , & nous y trouvons environ deux cent personnes rassemblées , en comptant une quinzaine de petits enfans. Toute cette troupe étoit habillée suivant

le costume des payfans de Livonie. La parure des hommes n'avoit rien de remarquable ; mais celle des femmes me parut agréable & pittoresque. Elles étoient coëffées avec des voiles de mouffeline qui ne cachotent qu'une partie de leurs cheveux, & qui couvroient entièrement leurs épaules : elles avoient toutes des justes bruns, des ceintures d'étoffes ornées de franges, & des jupes richement brodées. Je m'avance, & je découvre au milieu de cette foule, un Vieillard d'une figure douce & majestueuse, vêtu comme les autres payfans, mais dont l'habit simple & grossier formoit un contraste singulier avec la brillante décoration qui le distinguoit. Il avoit sur son habit un large ruban blanc, auquel étoit attachée une magnifique Croix, enrichie de pierreries (a). Voilà Novorgève, me dit mon guide ; l'ordre dont il est décoré doit vous le faire reconnoître. Cette distinction est sans doute chère à son cœur ; c'est la reconnaissance & non l'orgueil qui lui fait porter avec joie ce bienfait honorable de sa Souveraine. Je vous prie, interrompis-je, dites-moi quel est le jeune homme qui est à la droite du

(a) L'Ordre de Saint-André, institué par le Czar Pierre I.

Vieillard? C'est un de ses petits-fils, répondit mon ami, & le père de l'enfant nouveau né. A sa gauche vous voyez deux vénérables vieilles, ce sont ses sœurs; & toute la foule qui l'environne immédiatement, n'est composée que de ses enfans & de ses petits enfans.... — Quel en est le nombre?... — A peu près cinquante personnes, en comptant les gendres & les belles-filles; & tout cela loge dans l'enceinte que vous avez vûe. Le reste de l'assemblée est formée par les parens, les voisins & les amis de la famille : mais, taisons-nous, la cérémonie commence.

A ces mots, je me rapprochai du Vieillard, autant qu'il me fut possible. Je le vis prendre une bêche, & d'un bras encore vigoureux ouvrir la terre pour y planter l'arbre. Lorsque cette opération fut finie, le Vieillard, suivant la coutume, prononça plusieurs bénédictions sur l'arbre nouvellement planté. Il souhaita que cet arbre *vécût aussi long-temps que le sapin Pierre Novorgève*, (l'arbre le plus antique du Bois), & que l'enfant dont il portoit le nom, pût se reposer un jour sous son ombrage, *avec les enfans de ses petits enfans*. Après ce discours, on apporta le registre sur lequel les principaux person-

nages de l'assemblée écrivirent leurs noms. Ensuite le Vieillard reçut dans ses bras l'enfant, objet de la fête, & l'on se mit en marche, au son des instrumens.

Nous suivîmes la troupe, qui nous conduisit à l'autre extrémité du Bois, dans une immense salle de verdure, environnée des plus beaux arbres que j'eusse encore vus dans ce Bois. Cette salle nous offrit un coup-d'œil charmant. Tous les arbres en étoient chargés de guirlandes de fleurs & de verdure; & une douzaine de jolis berceaux d'enfans dispersés sans ordre, & suspendus avec des rubans à de grosses branches, n'étoient pas, comme vous le verrez, l'ornement le moins intéressant de ce lieu champêtre. Mon compagnon de voyage me montra le *sapin Pierre Novorgève*; j'admirai sa prodigieuse élévation, & voyant à quelque distance deux chênes, entre lesquels étoit placée, sur un tertre de gazon, une colonne de marbre blanc, je questionnai mon guide : sans doute, dis-je, ces deux arbres sont particulièrement chers au bon Vieillard?... — Affurément; le plus vieux de ces chênes porte le nom de son

grand-père, & l'autre celui de son père. La colonne est un monument de sa tendresse pour eux. On y lit une inscription Russe, qui contient l'éloge d'*Anastase & d'Alexis Novorgève*; éloge dicté par le sentiment & par la vérité, & dont voici le sens. « *Le ciel pour récompenser leur piété* » *sincère, leur fit connoître le vrai bonheur : ils en* » *jouirent & le trouvèrent dans leur famille, dans* » *les plaisirs champêtres & les travaux de l'agri-* » *culture.* » J'imagine, repris-je, que ce berceau, plus orné que les autres & suspendu à ces deux chênes, est destiné à l'enfant nouveau né? — Justement. Tenez, le Vieillard s'approche de ces deux arbres, il va placer l'enfant dans ce berceau. En effet le Vieillard, après avoir tendrement embrassé son petit-fils, le plaça dans le berceau. Ensuite il forma une espèce de trophée de divers instrumens de jardinage qu'on lui présenta, & il l'attacha à un des arbres à côté du berceau. Il expliqua lui-même ce que signifioit cet usage, en disant qu'il consacroit son enfant aux travaux de la campagne, & il termina ce dernier discours, en lisant à haute voix l'inscription écrite sur la colonne de marbre. Quand le Vieillard eut cessé

de parler, une douzaine de jeunes femmes qui portoient de petits enfans dans leurs bras, les déposèrent dans les autres berceaux, & elles s'affirent au pied de ces arbres, en tenant de longs rubans attachés aux berceaux. De temps-en-temps elles tiroient doucement ces cordons, ce qui donnoit aux berceaux un léger mouvement de balancement qui amusoit ou endormoit les enfans (a).

Tandis que des mères de vingt ans, au milieu d'une fête ne trouvoient pas de plaisirs plus doux que celui de s'occuper de leurs enfans, les jeunes filles & les garçons de la famille & du voisinage, se rassemblèrent au centre de la salle, & dansèrent des rondes en chantant des couplets consacrés à la fête. On chanta aussi une longue romance qui avoit pour titre *les Saisons*. Après avoir dépeint les plaisirs du printemps, de l'été, de l'automne, on célébra l'hiver avec plus de détail encore. On fit une agréable description des courses de traîneaux, & l'on vanta d'une manière naïve & touchante, ces longues soirées

(a) Les Payannes Russes suspendent ainsi à des arbres, durant l'été, les berceaux de leurs enfans, & les bercent de cette manière. Voyez les *Costumes Russes* de M. le Prince.

d'hiver qui s'écoulent si délicieusement lorsqu'on les passe au sein d'une famille chérie, rassemblées autour du foyer paternel.

Les couplets finis, on dansa au son des *Balayes* (a). Pendant ce temps plusieurs jeunes filles faisoient le tour de la salle, en portant des corbeilles remplies de gâteaux & de clouwa (b) qu'elles offroient à tous ceux qui regardoient danser. A midi les voisins & les parens prirent congé du Vieillard, & se retirèrent. Le Vieillard nous retint à dîner mon ami & moi : il nous mena dans la chaumière qu'avoit habitée son père : ce lieu, nous dit-il, me retrace les plus doux souvenirs, j'y viens méditer tous les matins. S'il avoit pu contenir ma nombreuse famille, j'aurois fini mes jours sous ce toit révééré : en achevant ces mots, le Vieillard s'assit sur une natte, & nous fit mettre à ses côtés. Il parloit assez bien le françois, & il répondit à toutes mes questions avec la politesse d'un homme qui a passé vingt ans à la Cour, & avec la franchise, la bonhomie & la simplicité d'un Solitaire & d'un

(a) Espèce de guitare à long manche.

(b) Joli fruit, plus petit que la cerise, & fort commun en Russie.

Laboureur. Il me dépeignit son bonheur sous les traits les plus touchans : enfin , dit-il , j'ai connu la Cour , j'ai connu tous les plaisirs que peuvent procurer les succès , la vanité , la faveur : j'avois alors la tête occupée & le cœur vuide & mécontent. Dévoré de craintes , d'inquiétudes , il falloit se défier des pièges de la haine , des noirceurs de l'envie , supporter l'ennui des sollicitations indiscrettes ; enfin , j'éprouvois chaque jour le chagrin de faire des mécontents ou des ingrats , & j'étois privé des consolations & des conseils de l'amitié. Le ciel désilla mes yeux. Il me fit connoître que l'homme jeté un instant sur la terre , n'est qu'un insensé lorsqu'il accumule des biens périssables , & qu'il sacrifie son repos à la cupidité. Je perdois la moitié de ma fortune en donnant la démission de mes emplois ; mais je recouvrais la liberté. En renonçant aux passions factices , en reprenant le goût des plaisirs offerts par la nature , je retrouvai la santé que j'avois perdue , je retrouvai le bonheur si pur que j'avois goûté dans ma première jeunesse ; & c'est ainsi que la simplicité des goûts & des mœurs , prolonge , embellit notre vie , & rend les derniers instans de notre carrière , aussi rians , aussi for-

tunés que ces jours heureux de l'enfance, dont nous ne conservons un si doux souvenir que parce qu'ils se sont écoulés dans l'innocence & dans le calme des passions.

Je ne me lassais point d'écouter le vertueux Novorgève; mais le dîner interrompit cette conversation. Nous nous mîmes à table dans la salle de verdure où l'on avoit dansé. Je contemplai avec ravissement le Vieillard au milieu de sa famille, & assis à table entre ses deux respectables sœurs. Je ne pouvois entendre le langage de ses enfans; mais je voyois l'expression de leurs physionomies, elle peignoit la joie & l'inspiroit. Après le dîner, le Vieillard me conduisit dans son Château; il étoit aussi simple que vaste, on n'y trouvoit aucunes des recherches du luxe & de la mollesse; des lits sans rideaux, des tables & des chaises de bois, des nattes de jonc, en composoient tous les meubles : de longues branches d'arbre (a), artistement entrelacées ensemble,

(a) C'est l'usage en Russie pendant l'été, & sur-tout chez les payfans & le peuple, d'orner ainsi de feuillages l'intérieur des maisons. Aussi rencontre-t-on dans les villes une infinité de gens chargés de branches d'arbres qu'ils vendent pour cet usage. Dans les appartemens on met ces branches dans des vases remplis d'eau.

& chargées de feuillages, en faisoient les seuls ornemens. Le fallon pouvoit contenir toute la famille; on causa environ une heure; au bout de ce temps, tout le monde sortit. Nous restâmes avec le Maître de la maison, qui nous proposa une promenade dans ses jardins. Lorsque nous y fûmes, il ôta son Cordon de Saint-André, qu'il suspendit à une branche d'arbre. Il jeta son habit sur le gazon, & prenant une pioche il se mit à travailler à la terre, tout en causant avec nous.

Les jardins étoient immenses; j'aperçus une douzaine de jardiniers, & bientôt je les reconnus : c'étoient les enfans de la maison avec lesquels nous avions dîné. J'appris alors que les autres étoient employés à des travaux de même genre dans la campagne, hors de l'enceinte du château, & que les femmes, pendant ce temps, s'occupoient des soins du ménage. Les unes avoient le district de la cuisine, de la laiterie; les autres filoient, travailloient en linge, faisoient leurs habits & ceux de leurs enfans. Aucune ne passoit un moment dans l'oisiveté jusqu'à sept heures du soir, où toute la famille se rassembloit dans le fallon avant le souper. Avec

quel plaisir on se mettoit à table, avec quel appétit on soupoit!... Avant de se coucher le bon Novorgève lisoit à ses enfans une courte instruction morale & chrétienne, ensuite l'assemblée se mettoit à genoux. Le Vieillard récitait tout haut des prières qu'il terminoit en donnant sa bénédiction à toute sa famille. Alors on alloit se coucher & goûter les charmes d'un sommeil aussi paisible que profond. Je partis le lendemain & j'emportai de ce château & du philosophe heureux qui l'habitoit, un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire & de mon cœur.

Comme M. de la Palinière achevoit ces mots, la Baronne se leva, en le remerciant de sa complaisance, & l'on se retira sur le champ; car il étoit près de dix heures & demie. Les veillées furent interrompues pendant quelques jours, parce que c'étoit le tour de Madame de Clémire de conter une histoire, & qu'elle étoit enrhumée; mais on causa. César se ressouvint que la Baronne dans l'histoire d'Olimpe, avoit dit, *que l'honneur étoit plus sévère que les lois*; il lui en demanda la raison. Les lois, répondit la Baronne, sont faites pour tous les hommes; on ne doit pas attendre de la multitude des sentimens

généreux & délicats , par conséquent les lois ne doivent pas ordonner de belles actions. Si elles étoient plus sévères , elles ne seroient suivies que par un petit nombre d'hommes , & elles ne procureroient pas un bien général : elles se bornent à défendre les crimes & les injustices manifestes , parce qu'elles sont faites pour le peuple , & non pour les Sages : ainsi vous voyez que l'homme , dont toute la probité consisteroit à obéir aux lois , ne seroit ni vertueux ni véritablement estimable ; car on peut être bien méprisable en ne faisant rien de ce qui assujétit aux peines imposées par les lois. D'après cela vous comprendrez pourquoi la loi autorise si souvent ce que l'honneur interdit , & pourquoi il y a tant de procès qu'il est si honteux d'entreprendre , quoiqu'on soit sûr de les gagner. Il y a même plus , ajouta M. de la Palinière , il existe de véritables crimes que nos lois ne punissent pas , par exemple la calomnie , si elle n'a produit aucun événement tragique (a). Mais , interrompit César , un

(a) En Pologne on punit les calomniateurs d'une manière aussi bizarre qu'infamante. « Le calomniateur convaincu ,
 „ doit en plein Sénat se coucher à terre sous le stalle de celui
 „ dont il a attaqué l'honneur , & dire , à haute voix , qu'en

calomniateur est déshonoré aux yeux de tout le monde? . . . — Assurément, ainsi que tous ceux qui profitent de l'indulgence de la loi, pour faire des actions condamnables en elles-mêmes. . . . Il y a quelque chose là-dedans que je ne comprends pas, reprit César; qu'est-ce qu'un homme déshonoré? . . . — C'est un homme que la voix publique accuse de manquer d'honneur. . . . — *La multitude* a donc de la délicatesse, puisqu'elle juge si bien, puisqu'elle est plus sévère que la loi : ainsi *les lois faites pour la multitude* auroient donc pu ordonner la vertu? — L'homme le moins estimable & le plus grossier ne peut se défendre d'aimer la vertu & de haïr le vice. Les passions le font agir contre sa conscience; mais cette conscience en lui reprochant ses fautes, l'éclaire d'autant mieux sur celles des autres, qu'alors il n'en repousse pas le témoignage. Ainsi il se conduit mal & il juge bien. Foible & corrompu, il cède à ses passions, mais lorsqu'il est

« répandant contre lui des bruits injurieux, *il en a menti*
 « *comme un chien*. Cette confession publique achevée, il
 « faut, qu'à trois diverses fois, il imite la voix d'un chien
 « qui aboie. Cette peine des calomniateurs est encore en
 « usage en Pologne. », *Histoire Générale de Pologne, par*
M. le Chevalier de Solignac, Tome III.

de sang-froid, c'est-à-dire sans intérêt, il condamne dans les autres, & de premier mouvement, les mêmes excès auxquels il se laisse entraîner. Ce qui est méprisable, le révolte, ce qui est généreux, touchant, l'émeut & le charme. Mauvais père, fils ingrat, il ne verroit point sans attendrissement la vieille grand'mère de *l'Ange-Sund* bénissant ses enfans, & mon bon vieillard Russe au milieu de sa famille. Il admirera ces tableaux sublimes, mais il ne sera même pas tenté d'imiter de semblables exemples; comment obéiroit-il à une loi qui le lui commanderoit? Cet homme est l'image de la *multitude*. Voilà les hommes en général. Le résultat le plus important de ces réflexions, c'est que toutes les voix s'élèvent pour condamner de mauvaises actions, & pour louer la vertu. Si l'on attache du prix à la réputation, à l'approbation générale, il faut donc être constamment bon, noble, estimable.

J'ai aussi une question à faire, dit Caroline; il y a un mot dont je ne fais pas bien la signification. J'entends souvent parler *des préjugés*, & je ne comprends pas trop ce que c'est... — Un *préjugé* est une opinion qui n'est pas le fruit d'une mure réflexion, & qu'on ne peut appuyer

sur aucun raisonnement solide. Par exemple, Mademoiselle Victoire, croit *qu'un morceau de la corde d'un pendu*, porté dans la poche, fait gagner au jeu. Voilà un préjugé. Certainement ce ne sont pas ses réflexions sur la possibilité d'un tel fait, qui ont pu lui donner cette croyance. Demandez-lui pourquoi elle a cette opinion, elle vous dira que c'étoit celle de sa tante, de sa mère, de sa grand'mère, vous n'en aurez point d'autre raison. Tous les préjugés ne sont pas aussi stupides que celui-là ; mais j'en connois beaucoup qui me le paroissent autant, & qui sont généralement adoptés. J'ai vu des femmes fuir avec effroi, à l'aspect d'une personne qui gardoit un parent malade de la Rougeole ou de la petite vérole ; & j'ai vu ces femmes s'enfermer tranquillement avec le médecin qui soignoit ces mêmes malades. J'ai vu beaucoup de choses de ce genre, qui valent bien la prédilection de Mademoiselle Victoire, pour *la corde de pendu*. Il existe une autre espèce de préjugés, qui loin d'être ridicules sont au contraire respectables, parce qu'ils sont produits par une sensibilité vive & délicate. Laissons croire aux jumeaux qu'unir une parfaite amitié, qu'ils souffrent réciproque-

ment les maux physiques l'un de l'autre; laissons croire à une mère, qu'elle reconnoitroit au milieu de mille enfans, son enfant qu'elle n'auroit jamais vu; ces douces erreurs des cœurs tendres sont l'ouvrage des sentimens les plus vertueux, gardons-nous de les mépriser. Ainsi toute opinion qu'on ne peut soutenir par aucune espèce de raisonnement, & dont les faits & l'expérience démontrent manifestement la fausseté, est certainement un préjugé. Mais à moins de ces conditions nous ne devons point affirmer qu'une chose, quelque étrange qu'elle puisse nous paroître, est chimérique & vaine. — Sans doute l'histoire d'Alphonse nous a appris qu'il existe une infinité de phénomènes dans la nature, dont les Savans mêmes ne peuvent expliquer les causes. — Voilà pourquoi nous ne devons appeler *préjugés* que les choses qui non-seulement répugnent à la raison, mais qui sont d'ailleurs démonstrativement prouvées fausses par les faits mêmes... — Je comprends fort bien à présent ce que c'est que les *préjugés*, & puisque tous ceux qui ne viennent pas de la sensibilité sont ridicules, comme la croyance que le vendredi est un jour malheureux, ou qu'une salière renversée porte

malheur.... &c.... — Vous comprenez donc aussi que tout ce qui nous est prescrit par la religion , par les lois & par l'honneur ne peut s'appeler *préjugés*? ... — Affurément.... — Le respect pour les morts & pour leurs tombeaux est-il un préjugé? — Non, puisque la religion ordonne de les honorer & que c'est même une action pieuse de les ensevelir. — Cela est juste; mais ce respect doit-il s'étendre aussi loin qu'on le croit communément, lorsqu'on dit qu'il est moins condamnable de mettre au jour une mauvaise action d'une personne qui existe que d'une personne qui n'est plus? ... — Cette question m'embarrasse. — Consultez à cet égard un guide toujours sûr, la Religion : ordonne-t-elle d'avoir plus d'égards pour la mémoire de ceux qui ne sont plus, que pour la réputation de ceux qui existent? ... — Non certainement, & elle ordonne d'aimer son prochain comme soi-même, & de lui rendre le bien pour le mal (a) : ainsi

(a) *Bénissez ceux qui vous persécutent : bénissez-les , & gardez-vous bien de leur donner des malédictions..... Ne vous vengez point vous-mêmes , mes chers Frères , mais donnez lieu à la colère ; car il est écrit : C'est à moi que la vengeance est réservée , & c'est moi qui la ferai , dit le Seigneur. Épître de Saint Paul aux Romains , chapitre 12.*

sûrement il est plus condamnable de détruire la réputation d'une personne vivante, que de flétrir la mémoire d'une personne qui n'est plus... — D'ailleurs on ne fait pas souffrir la personne morte, & l'on désespère la personne vivante; ainsi l'opinion dont je vous parlois, n'est donc qu'un préjugé, comme nous venons de l'exposer : c'est-à-dire, *de mettre au jour une mauvaise action*, par conséquent de découvrir un fait prouvé & qui n'admet aucune justification : car si par exemple après la mort d'un ennemi, on cherchoit à flétrir sa mémoire par des accusations nouvelles & vagues, on joindroit la lâcheté à la méchanceté, puisque l'ennemi mort ne peut empêcher l'effet des préventions qu'on répand contre lui. S'il vivoit, il pourroit détruire des doutes, éclaircir de simples conjectures : mais il ne pourroit se justifier d'un fait positif & prouvé; voilà pourquoi il y auroit de la lâcheté à l'accuser légèrement. Au reste vous croyez bien que dans tous les cas je désapprouve & je hais cette animosité insensée contre ceux qui n'existent plus, & qui par conséquent ne peuvent plus nous nuire : j'ai seulement voulu vous prouver, qu'il y a beaucoup moins de cruauté à flétrir la mémoire des morts

qu'à détruire la réputation des vivans. Maman, dit Caroline, je me souviendrai de cette conversation ; je n'oublierai point qu'il faut se préserver des préjugés ridicules , & *respecter ceux qui viennent de la sensibilité & de la délicatesse* ; & qu'enfin, ajouta la Baronne , lorsqu'on veut connoître si l'on doit adopter ou rejeter une opinion , il faut l'examiner mûrement , & si elle n'est pas indifférente en elle-même , si la croyance ou l'incrédulité doit avoir quelque influence sur notre conduite & sur nos sentimens, il faut consulter la Religion, les Lois & l'honneur , & se conformer exactement à ce que ces guides sacrés peuvent conseiller & prescrire. En effet , dit M. de la Palinière, pour votre bonheur , pénétrez - vous profondément des grandes vérités que nous enseigne la Religion , nourrissez votre esprit de ses maximes saintes , elles vous traceront avec détail tous vos devoirs.

Deux jours après cet entretien , Madame de Clémire se trouvant seule avec Caroline : ma fille, lui dit - elle , lorsque je suis entrée chez vous ce matin, une Femme - de - chambre boucloit vos fouliers ; comment pouvez - vous souffrir qu'on vous rende un pareil service ? Avilir son semblable,

traiter en esclave une créature humaine, c'est s'avilir soi-même ! N'exigez donc jamais d'une Femme-de-chambre que les services qui vous seront véritablement nécessaires ; épargnez-lui , autant qu'il vous sera possible , tout ce qui pourroit lui causer de la fatigue ou lui inspirer de la répugnance. N'ayez point la bassesse & la cruauté d'abuser de sa situation en lui refusant les égards qui lui sont dus. Si vous voulez être un jour respectée de vos gens , accoutumez-vous de bonne heure à respecter aussi en eux les droits sacrés de l'humanité. Je ne puis m'habiller seule , ainsi ma Femme-de-chambre m'aide à me coëffer & à m'habiller ; mais je puis me déshabiller sans son secours , & vous savez que depuis que je suis mariée , jamais je n'ai fait veiller une Femme-de-chambre , jamais je n'ai souffert qu'elle m'attendit , & que je me suis toujours deshabillée & couchée sans son aide. J'ai vécu dans le monde ; j'allois au bal , je rentrois alors à quatre ou cinq heures du matin , bien parée , avec un habit garni de fleurs , des voiles attachés avec mille épingles , il est assez difficile de se débarrasser seule de tout cet attirail : mais j'aimois beaucoup mieux prendre cette peine & me coucher quelques minutes plus tard , que

d'être aidée par une malheureuse créature endormie, & de mauvaise humeur, qui, en me déshabillant, eût en elle-même maudi mes plaisirs & sa condition. Présentement j'ai moins de mérite à me déshabiller seule, les parures de Champcery ne sont pas gênantes.... — Jamais non plus vous ne sonnez dans la nuit.... — Non, à moins que je ne sois malade. Étant couchée, si j'ai besoin de quelque chose je me relève, même dans le cœur de l'hiver. Je suis si accoutumée à tout cela que je n'en souffre nullement. C'est une habitude qui ne me coûte rien & qui me donne une activité que je crois très-salutaire à la santé, car rien n'affoiblit comme la paresse & la mollesse. En se servant ainsi soi-même, on acquiert une adresse, une force, une agilité surprenantes : je n'ai pas l'air d'être robuste, & cependant à mes veilles particulières je fais continuellement de vrais tours de force. Je porte de la meilleure grace du monde une énorme cruche pleine d'eau ; l'hiver je pose dans mon feu de grosses buches infiniment plus lourdes que moi.... &c.... — Maman, je veux vous imiter, dorénavant je me déshabillerai toute seule si vous le permettez.... — Non, vous êtes encore trop jeune. Votre âge est celui de la

foiblesse & des dépendances physiques : mais dès-à-présent vous pouvez vous aider vous même beaucoup plus que vous ne faites, & quand vous aurez quinze ans , vous ferez fort bien de prendre l'habitude de vous déshabiller sans le secours de personne — Maman, je vous promets de ne plus manquer aux égards que nous devons à ceux qui nous servent. — Il y a une foule d'autres égards qu'on leur doit encore. Entr'autres, celui de ne jamais dire devant eux ni directement ni indirectement une chose qui puisse les faire rougir de leur état. Par exemple il y auroit une cruauté révoltante à citer en présence d'un Domestique un proverbe qui insultât à sa condition, comme celui-ci : *mentir comme un Laquais*. Il faut éviter avec le plus grand soin de semblables grossièretés qui, en les humiliant, sont faites pour exciter leur ressentiment & pour attirer leur haine ; on doit encore avoir l'attention de ne jamais se permettre devant eux la moindre légèreté qui puisse ébranler leurs principes, car nos discours & nos actions font sur eux la plus grande impression ; ainsi nous sommes doublement condamnables lorsque nous leur donnons de mauvais exemples. Enfin la Religion, la justice & l'humani-

nité nous engagent également à les traiter avec douceur, indulgence; à nous occuper de leurs intérêts, à les protéger dans toutes les occasions, & à les soigner avec affection lorsqu'ils sont malades ou qu'ils ont vieilli à notre service.

En prononçant ces paroles, Madame de Clémire se levoit pour aller à la promenade, mais Caroline l'arrêta en disant qu'elle avoit une petite confidence à lui faire; & elle lui avoua que le matin elle avoit eu un peu d'humeur avec Pulchérie. Vous aurez sans doute réparé ce tort, dit Madame de Clémire. Oui, Maman, reprit Caroline. — Mais de quelle manière? — Je me suis fait violence, j'ai surmonté mon humeur, & le reste de la matinée j'ai été avec ma sœur comme à l'ordinaire — Et vous ne lui avez point fait d'excuses? Vous ne lui avez pas témoigné du regret d'avoir été injuste un moment? — Aussi-tôt qu'elle m'a vu reprendre ma gaîté, elle a repris toute la sienne, & elle n'avoit plus l'air d'être fâchée le moins du monde. . . . — Parce qu'elle n'a point de rancune, faut-il que vous paroissiez insensible? Si j'avois eu tort avec le dernier Domestique de la maison, je lui en montrerois certainement du repentir, & je croirois

justement m'honorer moi-même, (car rien ne nous élève comme l'équité,) en lui faisant des excuses proportionnées à l'offense. Le défaut le plus intolérable qu'on puisse avoir dans la société, est celui de ne pas savoir reconnoître & réparer ses torts. Nous sommes si imparfaits qu'il n'y a guères de jours où nous ne fassions des fautes : aussi la personne la plus aimable & la plus attachante sera-t-elle toujours celle qui, en avouant ses torts, montrera le plus de franchise & de sensibilité. C'est-là le talent sublime des cœurs tendres & généreux, tandis que les petites ames & les esprits bornés, dominés par une mauvaise honte aussi méprisable que puérile, aiment mieux aggraver leurs fautes que de faire une démarche, ou de dire un seul mot qui pourroit tout expier.... — Maman, je vais aller chercher ma sœur pour lui faire des excuses d'avoir eu un moment d'humeur & de ne lui en avoir pas témoigné sur le champ mon regret. A ces mots, Caroline fut tendrement embrassée, ensuite elle sortit en courant pour aller retrouver sa sœur.

Madame de Clémire avoit annoncé le matin qu'elle conteroit une petite histoire à la Veillée, & le soir elle s'acquitta de sa promesse en ces termes :

LES SOLITAIRES

de Normandie.

Dans la Province de Normandie , à quelques lieues de Forges (a), près de la riche Abbaye de Bobec, vivoit un bon Fermier nommé Anselme, avec sa femme & ses enfans. Il étoit pauvre, mais si heureux , que depuis quinze ans il n'étoit sorti de sa chaumière que pour aller à l'Eglise. Sa petite habitation étoit isolée, au milieu d'une forêt ; il n'avoit point de voisins, il n'en desiroit pas. Il ne pouvoit imaginer, qu'après avoir labouré son champ, il fut possible de trouver un plaisir plus doux que celui de se reposer au sein de sa famille. Trois arpens de terre, deux vaches, quelques poules formoient toutes ses possessions. Sa société étoit composée, outre sa femme & cinq enfans, d'une Servante & d'un Pâtre, qu'il est nécessaire de vous faire connoître particulièrement. La Servante se nommoit *Jacqueline*. Depuis son enfance dans la maison d'Anselme, elle avoit les mœurs & les goûts sédentaires de ses

(a) A 26 lieues de Paris, & célèbre par ses eaux minérales.

maîtres. Elle ne s'étoit jamais éloignée de la chaumière plus d'une demie lieue. De tous les édifices qui sont sur la terre, elle ne connoissoit que la seule Abbaye de Bobec, & jamais Saint-Pierre de Rome; & la colonnade du Louvre n'excitèrent autant d'admiration que la petite Église de Bobec en inspiroit à Jacqueline. Elle avoit entendu parler de Forges, & sachant que ce village étoit à quatre lieues de son habitation, elle n'avoit jamais eu la tentation d'entreprendre un aussi long voyage. Jacqueline, comme vous le croyez bien, ne savoit pas lire, elle n'avoit même de sa vie vu un livre. Ses talens étoient bornés; ils se réduisoient à savoir traire les vaches, faire du fromage, & aider sa maitresse dans les petits travaux du ménage; son esprit n'auroit pas embrassé des connoissances plus étendues, elle n'avoit précisément que le degré d'intelligence nécessaire pour remplir passablement les devoirs de son état; & si le Ciel ne lui eut pas donné des maîtres aussi patiens qu'humains, elle eût plus d'une fois couru le risque de perdre sa condition; mais du moins elle ne faisoit point de fautes volontaires, elle manquoit absolument de mémoire & de réflexion, elle avoit peu d'activité, en même-temps ses in-

rentions étoient si droites & son cœur si bon, que jamais Anselme & sa femme n'avoient pu se résoudre à la gronder. Le Pâtre Michel, qui gardoit les vaches, étoit encore moins actif & moins spirituel que Jacqueline. La foiblesse de sa constitution excusoit aux yeux de l'indulgent Anselme son indolence & son incapacité; d'ailleurs, Michel étoit d'un naturel doux & paisible; il avoit de la probité, un sang froid inaltérable, & une sérénité d'âme que rien ne pouvoit troubler.

Il y avoit tant de conformité entre Michel & Jacqueline qu'il étoit impossible qu'ils se vissent tous les jours sans s'attacher l'un à l'autre. La sympathie se déclara, & les deux amans demandèrent à leurs maîtres la permission de se marier, ce qui leur fut accordé. Jacqueline épousa Michel, & au bout de trois ans se trouva mère de trois enfans qui furent élevés avec ceux d'Anselme.

Vers ce temps, Jacqueline éprouva un sensible chagrin. La femme d'Anselme mourut, & le bon homme ne survêcut que deux ans à sa femme. Alors Jacqueline & Michel perdirent le meilleur des maîtres & le seul appui qu'ils eussent sur la terre. Des parens, tuteurs des enfans, vinrent occuper le petit héritage. Ils eurent la cruauté de renvoyer Michel & Jacqueline.

Il fallut quitter la cabanne chérie qu'ils regardoient comme leur maison paternelle ; il fallut s'arracher des bras des petits enfans du vertueux Anselme , de ces enfans qui , depuis deux ans , donnoient à Jacqueline le doux nom de mère ! La pauvre Jacqueline les baigna de larmes , & sortit désespérée , suivie de quatre enfans à elle , & du triste Michel qui portoit sous son bras un gros paquet contenant quelques vêtemens grossiers , le seul bien qui restât à cette famille infortunée.

Dans cette affreuse situation , ils n'éprouvèrent heureusement aucune des inquiétudes déchirantes que peuvent causer l'imagination & la prévoyance ; ils étoient de caractère à ne ressentir jamais que la douleur du moment. L'avenir étoit pour eux couvert d'un voile si impénétrable , qu'il leur cachoit même jusqu'à l'image du lendemain. Avant de quitter la chaumière ils avoient bien dîné , aussi ne s'inquiétoient-ils que médiocrement de leur souper. Ils ne s'entrenoient que de leurs regrets de la mort d'Anselme , de leur tendresse pour les enfans qu'ils avoient été forcés d'abandonner.

En causant ainsi ils marchaient à l'aventure &

404 LES VEILLÉES

s'égarèrent dans la forêt. Jacqueline étoit grosse de six mois. Lorsqu'elle fut fatiguée , elle s'assit au pied d'un arbre. Son mari s'établit à côté d'elle, & les quatre petits enfans se rangèrent autour d'eux : on étoit au mois de Juillet ; lorsque le jour commença à baisser , un des petits enfans dit qu'il avoit faim , & tous les autres au même moment demandèrent du pain. Michel avoit quelques provisions dans un havre-sac , il les partagea avec sa femme & ses enfans. Après souper on se décida à passer la nuit dans le bois , & à la pointe du jour on trouva un sentier battu qui conduisit dans une espèce de désert à l'extrémité de la forêt.

Ce lieu sauvage étoit rempli de bruyères , & on y découvrit une source d'eau pure qui sortoit d'une roche couverte de mousse. Cette vue causa la joie la plus vive à Jacqueline , car ses enfans mouroient de soif. Pour surcroit de bonheur , la lisière du bois étoit bordée d'une infinité de noisetiers , de mûriers & de framboisiers sauvages ; & d'ailleurs cette partie du bois étoit pleine de fraises. Jacqueline fut enchantée à l'aspect de ce jardin naturel. O Michel , s'écria-t-elle , établissons-nous ici ! Voilà de l'eau , voilà des fruits ,

nous y pourrions vivre. Faisons-y une cabanne de feuillages pour nous garantir de la pluie. — Mais il faudroit avoir la permission de couper des branches d'arbres. Cette réflexion attrista Jacqueline.

Dans ce moment elle apperçut à quelque distance un jeune Paysan qui cueilloit des fraises, elle s'approche de lui, & lui demande s'il savoit à qui appartenoit le lieu où elle étoit? Vous êtes sur les terres de l'Abbaye de Bobec, reprit le Paysan; sommes-nous loin de l'Abbaye? — A trois petits quarts de lieue, & j'y vas porter tout-à-l'heure les fraises que je viens de ramasser. A ces mots, Jacqueline tint conseil avec son mari, & Michel, ayant reçu ses instructions, partit avec le jeune Paysan pour se rendre à l'Abbaye de Bobec: il laissa Jacqueline, avec ses enfans, à l'entrée du bois, en promettant de revenir le plus promptement qu'il lui seroit possible.

Michel, arrivé à l'Abbaye, obtint un moment d'audience de l'Abbé, auquel il exposa sa situation; il finit par demander de l'ouvrage, ou, du moins, la permission de s'établir dans le lieu qu'il désigna. Mais, demanda l'Abbé, que savez-vous faire? — Je fais garder des vaches.... — Nous n'avons

pas besoin de Pâtres : d'ailleurs vous n'êtes pas de nos terres.... — Mais je n'ai pas de quoi vivre, cela revient au même.... — Nous ne pouvons pas malheureusement secourir tous les pauvres.... — Je ne suis pas un pauvre ; je ne demande pas l'aumône ; nous avons du cœur ; nous voulons bien travailler. — Vous ne savez rien faire ; & d'ailleurs je vous répète que les habitans de nos terres méritent la préférence.... — Je suis pourtant bien foible & bien maladif , je vous assure ; ainsi vous devriez bien me prendre à votre service.... — Comment , parce que vous êtes hors d'état de servir ? — Vraiment oui ; c'étoit à cause de cela que défunt mon maître Anselme m'avoit pris & qu'il me gardoit ; mais vous , M. l'Abbé , si vous n'aimez pas les infirmes , du moins donnez-nous la permission de bâtir une petite cabanné de feuilles parmi ces bruyères.... — Et , comment vivrez-vous là ? — Avec des fruits sauvages & des racines ; il y a du cresson , des fraises , des noisettes , de l'eau : c'est un vrai paradis — Et L'hiver ? — L'hiver ! Ah , nous n'avions pas pensé à l'hiver ! Mais l'hiver ne viendra pas de sitôt , nous ne sommes qu'au mois de Juillet — Écoutez , bon homme , puisque

vous le desirez tant , je vous permets de bâtir une cabanne , & de plus , je vous autorise à venir tous les deux jours à l'Abbaye prendre une provision de pain & de pommes de terre pour vous & votre famille. — Justement j'ai un havre-sac. — Allez , c'est tout ce que je puis faire — C'est plus que je ne demandois : oh , Jacqueline fera bien contente !

En disant ces paroles , Michel sortit précipitamment. Il étoit déjà hors de la cour de l'Abbaye lorsqu'on le rappela par l'ordre de l'Abbé pour lui donner du pain bis & des pommes de terres cuites sous la cendre. Michel , qui avoit une probité délicate , refusa d'abord de les recevoir. M. l'Abbé , ajouta-t-il , m'a dit que ce ne feroit que tous les deux jours , ainsi je reviendrai les prendre après-demain ; malgré sa résistance on remplit ses poches de la petite provision donnée pour deux jours , & il partit très-satisfait de l'heureux succès de sa démarche. Il fut retrouver Jacqueline , & l'abordant d'un air triomphant , il répondit avec détail à toutes ses questions. Jacqueline , charmée de ce récit , le gronda cependant un peu de n'avoir pas acheté dans le village de Bobec une serpe pour couper les branches

d'arbres ; car enfin , dit-elle , nous avons neuf livres dix sols , (c'étoit le fruit de leurs épargnes de dix ans ,) que veux-tu que nous fassions de cet argent ? Cela est vrai , répondit Michel , mais on ne peut pas penser à tout ; nous avons bien oublié que l'hiver viendrait.... — A-propos de l'hiver , il faudra que tu gardes de l'argent pour acheter des peaux de mouton. — Oui , car il faut que nous ne manquions de rien puisque nous devons passer notre vie ici.... — Allons , mettons-nous à l'ouvrage. Nous pouvons toujours couper de petites branches avec nos couteaux.

En disant ces paroles , Jacqueline s'achemina vers le bois. Son mari la suivit , & tous deux travaillèrent sans relâche jusqu'à la nuit. Le mari & la femme n'étoient ni robustes ni industrieux. Aussi furent-ils plus de quinze jours à construire une petite cabanne à la vérité assez solide ; mais qui avoit un inconvénient dont ils ne s'aperçurent que lorsque l'ouvrage fut presque entièrement fini. Ils avoient oublié (car comme disoit Michel on ne peut pas penser à tout) qu'ils devoient loger dans cette cabanne , & que par conséquent il étoit à désirer que son élévation fut proportionnée à leur taille. Il est plus commode de travailler à hauteur

d'appui que d'élever les bras au-dessus de sa tête , & ils avoient choisi la manière la moins fatigante ; de sorte que Jacqueline & Michel auroient pu s'appuyer sur le toit de leur cabanne , comme on s'appuye sur un balcon. Jacqueline fut la première frappée de ce défaut de construction ; quoique l'édifice fut très avancé elle eût la courageuse tentation de recommencer sur nouveaux frais , mais Michel l'en détourna : au reste , dit-il on n'entre dans sa maison que pour se reposer , ne suffit-il pas qu'on puisse y être assis ou couché. Jacqueline n'eût rien à répondre à ce raisonnement , & malgré cette erreur dans les dimensions , la cabanne fut achevée.

Le jour où l'on y dîna pour la première fois fut un jour de fête. Justement Michel avoit été le matin à l'Abbaye. Il rapportoit des pommes de terre & du pain frais , & en outre une pinte de lait & des œufs qu'il avoit achetés dans le village. La joie des petits enfans fut extrême à la vue de ce festin délicieux. Leur gaîté excita celle de Michel & de Jacqueline. Enfin rien ne manquoit à l'agrément du repas ; car les convives avoient autant d'appétit que de bonne humeur. La nuit on dormit du sommeil le plus tranquille. Après avoir

passé plus de vingt-huit nuits exposés aux injures de l'air, on trouva une douceur inexprimable à se reposer sous une épaisse feuillée & à se coucher sur de la paille bien fraîche. Le lendemain matin on se réveilla dans la plus parfaite santé.

Il n'y a rien de tel, dit Michel, que d'avoir toutes ses aises. On a beau dire qu'on s'accoutume à tout; je n'aurois jamais dormi comme cela sur la terre & à la belle étoile. Ni moi non plus, reprit Jacqueline. Je me souvenois toujours de la bonne-étale où nous couchions chez notre pauvre maître. — Jacqueline, notre cabanne vaut bien l'étale, n'est-ce pas? — Oh sûrement; & puis nous sommes chez nous, & comme disoit notre maître, on n'est heureux que dans son ménage. Ce ménage qui suffisoit au bonheur de Jacqueline n'étoit formé que de la veille. Michel avoit acheté une écuelle & cinq cueillers de bois, une bonne provision de peaux de mouton, & du lin pour Jacqueline qui possédoit une quenouille & qui savoit filer assez passablement. Tel avoit été l'emploi des 9 livres 10 sols. Michel, de son côté se fit quelques occupations; il prenoit avec de la glu de petits oiseaux qu'il portoit à l'Abbaye, & au bout du mois il alloit vendre le lin qu'avoit

filé la femme, ce qui produisoit un mince revenu : car, comme je l'ai déjà dit, Jacqueline n'étoit ni active ni laborieuse.

Tout l'été se passa de la sorte. Au mois de Septembre, Jacqueline accoucha le plus heureusement du monde d'une petite fille qu'elle nourrit. Enfin l'hiver vint, &, malgré les peaux de mouton, la cabanne parut alors beaucoup moins agréable, d'autant plus qu'on étoit privé des framboises, des mûres & des autres fruits des bois. Cependant Michel & Jacqueline ne souffrirent pas du froid autant qu'on pourroit l'imaginer. Ils n'avoient de leur vie couché dans une chambre bien close & à cheminée : l'étable, dont ils conservoient un si doux souvenir, avoit un toit percé en plusieurs endroits, & une porte dont les planches mal jointes, laissoient dans toute l'étendue des battans trois ou quatre fentes assez larges pour y passer facilement la main : ainsi Jacqueline & son mari, même pendant le temps le plus rigoureux de l'hiver, ne trouvèrent pas une grande différence entre leur cabane & l'étable, objet de leurs regrets ; &, durant l'été, la feuillée située sur un terrain sec, & abritée par une forêt remplie de fleurs champêtres, de racines

& de fruits, étoit plus agréable qu'une étable obscure & humide, bâtie dans une petite basse-cour pleine de fumier, & traversée par une grande mare d'une eau verte & bourbeuse.

Sur la fin de l'hiver, Michel, qui depuis deux mois marchoit avec beaucoup de peine, se trouva dans l'impossibilité absolue d'aller à l'Abbaye recevoir sa subsistance : Jacqueline y fut à sa place, & le pauvre Michel resta dans sa cabane, tristement couché sur son lit de feuilles. Il ne souffroit point de douleurs vives ; sa tranquillité naturelle & sa piété le préservoient de l'impatience & de l'ennui : il prioit Dieu toute la journée ; Jacqueline filoit ou disoit son chapelet à côté de lui ; ses petits enfans venoient le caresser, & il ne se trouvoit point absolument malheureux : un an se passa de la sorte.

Il y avoit déjà deux années que Michel & Jacqueline habitoient leur cabanne ; un jour, (c'étoit au mois de Juillet) Jacqueline, qui avoit été ramasser des feuilles dans le bois, accourut toute essouffée à la cabane : Ah, Michel, s'écria-t-elle, la belle chose que je viens de voir ! — Quoi donc ? — Un beau carrosse tout jeune qui n'a point de toit.... c'est quasiment fait comme

une charrette , mais c'est reluisant.... & puis six chevaux tous bigarés d'argent!.... & de belles Dames dans le carrosse , des beaux Messieurs derrière , & qui sont habillés de rouge!.... Comme Jacqueline achevoit ces mots , elle entendit le bruit de la calèche dont elle venoit de faire la description ; elle tressaille de joie , s'élance hors de la cabane , tous les petits enfans la suivent. Elle aperçoit la calèche à trente pas d'elle , & elle distingue dans cette voiture une figure angélique , qui jette sur elle & sur ses enfans le plus doux regard , & qui , en même-temps , crie au cocher d'arrêter. Jacqueline surprise & enchantée n'osoit avancer.

La jeune & charmante Inconnue , suivie de quatre Dames qui descendent avec elle de la calèche , s'approche de Jacqueline. Ces cinq enfans , lui dit-elle , sont-ils à vous?.... — Oui , Madame. . . . — Pauvres petits ! ils sont presque entièrement nus.... — Oh , les trois derniers ont des brassières ; mais nous les gardons pour l'hiver.... — Et vous passez le jour dans cette cabane?.... — Le jour ! & la nuit aussi. — Quoi ! vous n'avez point d'autre logement?.... — Non , Madame , depuis deux ans ; mais nous

y sommes bien pendant l'été : il n'y a que l'hiver qui est un peu rude , sur-tout depuis que mon mari est malade. . . . — Votre mari est malade ! est-il couché dans cette petite cabane ? . . . — Oui , Madame. . . . — O Ciel ! . . . Ah que je suis heureuse qu'on nous ait égarées dans cette forêt , & que le hasard nous ait conduites ici ! En disant ces mots l'Inconnue s'avança vers la cabane , & y entra avec les Dames de sa suite ; non sans peine , car les souliers à talons , les chapeaux & les plumes obligèrent de se courber tellement , que l'Inconnue ne pouvant supporter la contrainte de cette attitude , prit le parti de se mettre à genoux dans la cabane. Grand Dieu , dit-elle , en tournant vers Michel des yeux mouillés de pleurs , se peut-il que depuis deux ans vous n'ayiez point eu d'autre asyle ! . . . Comment n'avez-vous point trouvé des secours à Forges ? — Oh , Madame , Forges est si loin ! . . . — Vous n'en êtes qu'à trois lieues. . . . — Mon mari est impotent depuis dix-huit mois , je ne pouvois le laisser là pour faire un si grand voyage : & puis nous ne manquons pas de secours ; on nous donne du pain & des pommes de terre. A ces mots l'Inconnue tira sa bourse de sa poche : Tenez , dit-elle ,

à Jacqueline , ce soir je vous enverrai chercher , & puisque vous aimez ce lieu , vous y reviendrez , je vous le promets : mais je vous demande de passer quelque temps à Forges ; car votre mari a besoin des secours d'un Médecin.

Pendant ce discours , Jacqueline considéroit les pièces d'or que l'Inconnue venoit de lui donner ; enfin , rompant le silence : puisque vous êtes si bonne , Madame , dit-elle , je vous avoue que ces pièces-là ne peuvent nous servir ; on ne connoît pas ça dans le pays... — Quoi ! vous n'avez jamais vu d'or ?.... — Oh , si fait , j'ai vu de la dorure dans la Chapelle de *Bobec* ; mais la monnoie d'or n'est sûrement pas reçue dans le pays , car je n'en ai même pas entendu parler. L'Inconnue , frappée d'un excès de misère dont elle n'avoit jamais eu l'idée , ne put retenir ses larmes : cependant elle engagea Jacqueline à garder l'or qu'elle avoit reçu ; mais , pour la satisfaire , elle lui fit donner quelques écus , qui furent acceptés avec autant de satisfaction que de reconnaissance. Alors l'Inconnue , & les Dames qui l'accompagnoient , sortirent de la cabane , elles montèrent en calèche & retournèrent à Forges , laissant Michel & Jacqueline transportés de joie &

d'admiration. Ils ne s'entretinrent que de *la belle Dame*, & le soir ils en parloient encore lorsqu'on vint les chercher pour les conduire à Forges. Quatre hommes posèrent doucement Michel sur un brancard, & le portèrent ainsi couché sur un matelat. Jacqueline & ses enfans montèrent dans une charette couverte, & la petite troupe arriva à Forges vers les neuf heures du soir. On les conduisit dans une maison où ils trouvèrent du linge, & de bons lits.

Aussitôt que Michel fut couché, Jacqueline le quitta pour aller questionner son hôtesse. Au bout d'un quart-d'heure elle revint. Oh Michel ! s'écria-t-elle, tu vas être bien émerveillé !... — Dis donc vite... — La belle Dame !... fais-tu ce que c'est qu'une Princesse ?... — Non... — Eh bien la belle Dame est une Princesse... & puis elle s'appelle encore Duchesse... & puis elle a encore un autre nom... mais je l'ai oublié le troisième nom... enfin par-dessus tout cela elle est parente du Roi... — Elle n'en est pas plus fière toujours... — Oh pour cela non... — Une parente du Roi avoir un regard si humain, une si douce parole !... Tu ne devinerois jamais pourquoi elle est venue à Forges ? C'est pour
boire

boire d'une certaine eau qui fait avoir des enfans ; moi je n'ai pas grand foi à cette fontaine là ; mais je ferai une neuvaine pour que Dieu donne à cette chère bonne Dame une belle famille , qui achève de la rendre bienheureuse.

L'hôtesse interrompit cet entretien , en apportant aux deux Solitaires un excellent souper. Michel & sa femme avoient bû jadis de mauvais cidre ; mais ils n'avoient jamais bu de vin. Ils en burent pour la première fois à la santé de leur bienfaitrice. Ensuite Jacqueline se coucha , en remerciant le ciel & en bénissant mille fois sa jeune & vertueuse protectrice. Le lendemain Jacqueline fut éveillée par une couturière qui vint prendre sa mesure & celle des petits enfans , en disant que la Princesse lui avoit commandé des chemises & des habits pour toute la famille. En effet , quelques jours après Jacqueline reçut le trousseau le plus complet : bas , souliers , coiffure , rien n'étoit oublié. Jacqueline se livroit à une joie d'autant plus pure , que la santé de Michel se rétablissoit à vue d'œil. Les soins assidus du médecin , un logement sain , une bonne nourriture avoient déjà produit un mieux surprenant ,

& au bout de trois semaines il fut en état de se lever & de marcher dans sa chambre.

A cette époque Jacqueline eut une entrevue avec sa bienfaitrice, qui lui présentant un trousseau de clefs; voilà, lui dit-elle, les clefs de votre maison & de vos armoires, allez chez vous, ma bonne Jacqueline, j'irai vous voir demain matin & vous demander à déjeuner : Jacqueline éperdue à ce discours, bégaya quelques mots, & reçut les clefs d'un air stupide ne pouvant croire qu'elle eut une maison & des armoires, ni que *la parente du Roi* put venir déjeuner chez elle. Le jour même Michel, sa femme & ses enfans furent reconduits au désert où on les avoit trouvés. Mais quelle fut leur surprise en voyant à la place de leur cabanne de feuilles, une jolie petite maison située au milieu d'un grand jardin ! Les enfans poussèrent des cris de joie, Michel & Jacqueline les embrassent en pleurant. O mon Dieu ! dit Jacqueline, en joignant les mains, qu'avons nous fait pour mériter tant de bonheur !...

La charrette s'arrête à la porte, on conduit les Solitaires dans leur habitation, composée de deux jolies chambres, d'un bûcher & d'une

petite cuisine remplie de tous les ustensiles nécessaires dans un ménage. La chambre des Solitaires avoit une cheminée, & pour meubles deux bons lits avec des rideaux d'indienne, deux tables de bois, quatre chaises de paille, deux bons fauteuils & une grande armoire. Jacqueline prenant son troussseau de clefs, ouvre l'armoire, & y trouve deux habits complets pour son mari, autant pour elle & pour les enfans; des chemises, des bas, des bonnets, & en outre des draps, des nappes & des serviettes, & une énorme provision de lin pour filer. Quand Jacqueline eut fait l'inventaire de son armoire, on la mena dans son jardin, déjà rempli de légumes, ensuite on lui fit voir une petite basse-cour, où elle trouva une vingtaine de poules; enfin on ouvrit une étable qui renfermoit deux belles vaches, & on lui apprit qu'elle possédoit un petit pré, situé à un demi quart de lieue de sa maison. Jacqueline croyoit rêver: quoi, disoit-elle à son mari, nous sommes plus riches que ne l'étoit défunt notre maître Anselme!... Sa chaumière n'étoit qu'une masure au prix de celle-ci..... Notre jardin est deux fois plus grand que n'étoit le sien!... O Michel! il ne faudra

jamais oublier notre feuillée; sur-tout l'hiver quand nous serons avec nos enfans autour du feu, afin de remercier toujours Dieu d'aussi bon cœur qu'à présent. En parlant ainsi de douces larmes couloient des yeux de Jacqueline; Miche pleuroit aussi, & l'un & l'autre embrassoient les enfans & recevoient leurs carresses avec un plaisir, une joie qu'ils n'avoient jamais ressentie, quoiqu'ils les eussent toujours tendrement aimées.

Jacqueline ne put fermer l'œil de la nuit. Elle avoit une lampe sur sa cheminée, & elle passa la nuit entière à considérer avec admiration sa chambre & ses meubles, à prier Dieu, & à bénir son illustre bienfaitrice. Au point du jour elle se leva ainsi que son mari. L'heureux couple va visiter de nouveau & la cuisine & le jardin & l'étable. Ensuite on habille les enfans, on se pare de ses plus beaux habits, & on prépare le déjeuner. On étale sur la table une nappe toute neuve, on y pose deux grandes jattes pleines de crème, du bon pain bis, du beurre frais & une corbeille de noisettes nouvellement cueillies : alors on attend la bonne chère Dame, avec autant de trouble que d'impatience. A onze heures le fils aîné posé en sentinelle du côté du bois quitte son

A
doit
baigt
queli
elle
per
et

oste, & vient annoncer qu'il a vu de loin la calèche. Alors Jacqueline & Michel avec un attchement de cœur d'une force inexprimable se prennent par le bras : Michel encore mal assuré sur ses jambes s'afflige de ne pouvoir marcher plus vite : les enfans veulent courir devant & précipitent en tumulte vers la porte. Le père & la mère les rappellent, & pour la première fois se plaignent de leur désobéissance.

Au moment où les Solitaires arrivoient à la porte de leur cour, la jeune Princesse descendoit de sa calèche. Jacqueline & son mari, baignés de larmes, se jettent à ses pieds; & Jacqueline lui montrant Michel; ô Madame, dit-elle, d'une voix entre-coupée, il est guéri! Il peut marcher! Voilà nos enfans qui ne souffriront plus du froid; voilà notre maison où nous serons aussi bien l'hiver que l'été! Nous vous devons tout cela : il n'y a que le bon Dieu qui puisse vous récompenser; car pour nous, hélas, nous ne pouvons seulement pas vous remercier!

Un déluge de pleurs interrompit ce discours. La charmante & vertueuse Princesse mêla ses larmes à celles des Solitaires; & relevant Jacqueline, elle la prit sous le bras, & entra ainsi

dans la maison. Vous croyez bien que le déjeuner fut trouvé excellent , qu'on se promena dans le jardin , & qu'on entra dans l'étable.

A midi & demi, la Princeſſe quitta les Solitaires ; & en arrivant à Forges , elle apprit avec autant de plaisir que d'attendriſſement , qu'il n'y a point d'états , point de claſſes où l'on ne puiſſe trouver les ſentimens nobles & généreux qui la caractériſoient elle-même ſi particulièrement. Les Mâçons qui avoient bâti la maison des Solitaires, touchés d'une action qui aſſuroit le bonheur d'une famille entière , voulurent y participer autant qu'il étoit en eux. Ils travaillèrent à la maison jour & nuit ; & lorsqu'elle fut achevée , ils refusèrent tous unanimement l'argent qu'on leur offrit en paiement. Il fut abſolument impoſſible de leur faire accepter la moindre récompene , & on ne put les payer qu'en les employant ſur le champ à d'autres ouvrages pour leſquels on leur donna le double de la ſomme qu'ils demandoient.

Madame de Clémire ayant ceſſé de parler , cette hiſtoire eſt charmante , dit M. de la Palinière. Il n'eſt pas difficile de deviner le nom de l'auguſte Bienfaitrice des Solitaires ; & l'on peut citer d'elle tant de traits de ce genre , que ce

récit ne m'a causé nulle surprise. Mais la générosité des Mâçons m'étonne. Il seroit déjà bien extraordinaire qu'un seul homme de cette classe eût cette grandeur d'ame ; mais que tous ces Ouvriers s'accordent à travailler jour & nuit uniquement pour participer à une bonne action, qu'ils refusent obstinément le salaire qui leur est dû , que d'un consentement unanime ils sacrifient ainsi leur temps & leurs peines, & qu'eux-mêmes dans la pauvreté , ils rougissent d'accepter un argent si légitimement acquis ; il y a dans ce procédé une noblesse , une délicatesse , un enthousiasme de vertu qui me paroissent bien peu vraisemblables dans des gens d'un état si grossier ; & je vous avoue que je ne puis me persuader qu'on ne vous en ait pas imposé à cet égard. — Et si j'avois été témoin de ce fait ? — Vous me charmez , car il m'est bien doux de ne plus le regarder comme douteux. — Voilà de ces traits qu'on n'oseroit inventer , parce que nous n'avons qu'une idée imparfaite de la nature. Nous ne voudrions pas la reconnoître dans des tableaux d'imagination qui la peindroient dans toute sa sublimité ; & par une inconséquence bizarre , l'héroïsme que nous admirons dans l'histoire, ne

nous paroîtroit, dans un ouvrage de pure invention, qu'une fiction extravagante, dénuée de toute vraisemblance. Cependant, ce qu'on appelle le *beau idéal* n'existe certainement pas en morale; car l'imagination ne peut rien créer de beau, de sublime, dont l'homme ne soit capable lorsqu'il suit les premiers mouvemens de son cœur, ou qu'il est entraîné par de grands exemples. Pour l'idée d'une perfection constante, telle que nous pouvons la concevoir, ne la trouvons-nous pas remplie, en examinant la vie de ceux qui pratiquent exactement tous les devoirs qu'impose la Religion?

Comme Madame de Clémire achevoit ces mots, la Baronne fit sonner sa montre. Oh, Maman, dit César, il n'est pas dix heures! L'Histoire des Solitaires a été trop courte, & puis vous l'avez finie si brusquement, sans nous laisser le temps de faire une question! Cela est vrai, ajouta Pulchérie. Par exemple, je voudrois bien savoir si la *neuvaine* de Jacqueline a réussi?.... Oui, répondit Madame de Clémire, la Bienfaitrice devint mère dans l'année.

Je vais vous conter un trait de sa fille. Cette charmante enfant a six ans & demi; elle passe

tous les étés à la campagne. L'année dernière, elle rencontra à la promenade, dans la forêt de Montmorenci, une jolie petite Payfanne que sa mère tenoit par la main. La mère offrit un panier de fraises à la jeune Princesse, qui, voyant de près la petite fille, s'aperçut qu'elle étoit aveugle, ce qui la surprit beaucoup, parce que l'enfant avoit les yeux ouverts & parfaitement beaux. La Payfanne fut questionnée, elle répondit que son enfant n'étoit pas aveugle de naissance, & qu'elle n'avoit pas *le moyen* de la mener à Paris pour la faire voir à des Chirurgiens. Mais, dit la Princesse, est-ce que des Chirurgiens pourroient lui rendre la vue? . . . — On le dit. . . — Eh bien, je la menerai à Paris quand j'y retournerai; je lui ferai une petite place dans la voiture à côté de moi. A ces mots, la Payfanne attendrie versa quelques larmes; & les personnes qui suivoient la jeune Princesse, lui dirent de venir le lendemain matin à Saint-L**.

D'après l'idée que la Princesse avoit eu d'elle-même, & de premier mouvement, on envoya la petite Payfanne à Paris chez un Oculiste, qui la garda tout l'été & une partie de l'hiver. Cette

année, la jeune Princesse, en arrivant à Saint-L**, fut agréablement surprise lorsqu'on lui amena la petite fille parfaitement guérie. Quoi, s'écria-t-elle, vous n'êtes plus aveugle?

— Non, Mademoiselle. — Êtes-vous bien contente? — Sûrement, parce que je pourrai travailler. — Et lire? — Oh, Mademoiselle, je ne fais pas lire. — Mais pourtant vous êtes plus grande que moi, & je fais lire. — J'ai été aveugle deux ans.... — Cela est vrai; mais à présent que vous voyez clair, vous apprendrez? — Ma mère n'est pas assez riche pour m'envoyer à l'école.... — Pauvre petite!.... Voulez-vous que je vous apprenne à lire? Si cela vous fait plaisir, je vous donnerai une leçon tous les jours. A ces mots, la petite fille crut que la Princesse plaisantoit, & elle se mit à rire. La Princesse insista, & une des personnes qui étoient avec elle parut combattre cette résolution. Songez, Mademoiselle, lui dit-elle, qu'il faut qu'une Maîtresse ait une patience à toute épreuve. — Je l'aurai. — Cela fera peut-être long. . . . — Cela ne m'ennuiera pas : mais je lisois couramment au bout de quinze leçons. — J'en conviens; beaucoup d'enfans, avec la méthode qu'on a em-

ployée pour vous, ont appris à lire en aussi peu de temps (55). Cependant si *Nanette* a la tête bien dure, & qu'elle n'ait pas beaucoup d'application, il lui faudra peut-être trois mois de leçons. — Serons-nous encore ici dans trois mois? — Oui, Mademoiselle. — Eh bien, *Nanette* aura le temps d'apprendre, & je vais lui donner sa première leçon : en disant ces paroles, cet aimable enfant va chercher le livre & la boîte de fiches, ensuite elle fait asséoir *Nanette* devant elle; & avec autant de douceur que de grace & d'intelligence, elle donne à *Nanette* une longue leçon. En renvoyant *Nanette*, on convint qu'elle reviendrait chaque jour à la même heure.

Quoique *Nanette*, comme on l'avoit prévu, n'eût pas beaucoup d'application, la Maîtresse ne se rebuta point; avec une patience & une persévérance bien extraordinaire à son âge, elle acheva ce qu'elle avoit commencé. C'étoit un spectacle charmant que de la voir donnant sa leçon, montrant avec sa petite main les figures & les mots, reprenant tout bas, louant tout haut, encourageant son Écolière, lui promettant des récompenses; jouissant de ses progrès,

& lorsqu'elle lisoit bien, regardant autour d'elle, comme pour recueillir les suffrages des Spectateurs étonnés. C'étoit un de ces tableaux à la fois rians & touchans qui produisent sur l'âme de si douces impressions, & qu'on ne peut se lasser de contempler. Enfin, Nanette, avant la fin de l'automne, fut lire aussi bien que sa jeune Bienfaitrice, qui lui donna des joujoux, des livres, & un bel habit; & qui lui dit, en partant, *adieu Nanette, l'été prochain je vous apprendrai encore autre chose...* Oh la charmante petite Princesse! s'écria Pulchérie; elle sera digne de sa mère! Cette réflexion termina la veillée.

Avant de se coucher, les enfans demandèrent & obtinrent la permission d'aller le lendemain en vendange chez le bonhomme *Benoît*. On se leva de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin de voir si le Vannier avoit envoyé tout ce qu'on lui avoit commandé depuis plus de quinze jours. A huit heures, on apporta au Château quatre jolies petites hottes proportionnées aux tailles de César, de ses Sœurs & d'Augustin; quatre paniers à anses, & quatre paires de gros ciseaux pour couper le raisin. Une heure après le dîner, on partit à pied pour se rendre à la vigne de

oit, qui étoit à une demie lieue du Château. Il étoit convenu que la petite troupe travailleroit tant deux bonnes heures pour le compte de Benoît, qu'au bout de ce temps on goûteroit avec des vendangeurs, & qu'ensuite on rempliroit sa corbeille & son panier de raisin qu'on enverroit au Château sur une charette. Toutes ces conditions furent observées avec autant de plaisir que d'exactitude. Benoît rendit ce glorieux témoignage, que ses propres enfans n'avoient pas tant travaillé que ceux du Château, & jamais sueur ne s'écoula d'une manière plus agréable, que le vin parut plus amusante. On ne quitta la vigne qu'au déclin du jour.

En arrivant à Champcery, César qui marchoit en avant, entra le premier dans la cour. Il vit tous les Domestiques rassemblés autour d'un homme à cheval qui vient d'arriver; il entendit que tout le monde parle à la fois, & qu'on répète le nom de son père; il se précipite vers le groupe; on lui fait place, en criant: *le Marquis n'est qu'à une demie lieue d'ici.* César, se levant de lui, s'avance; le Courier descend de cheval. César reconnoît le Valet-de-Chambre de son père; & son premier mouvement est de

se jeter à son cou , en fondant en larmes. Madame de Clémire & ses filles surviennent ; la mère & les enfans s'embrassent mille fois en pleurant de joie : on questionne le Courier , on demande une voiture , on va à l'écurie presser le Cocher & les Postillons : on monte dans le carrosse avant que les chevaux soient attelés : enfin, on part ; & au bout d'un quart-d'heure la voiture s'arrêta. On se précipite vers les portières ; & le père de famille le plus chéri se retrouve , après un an d'absence , dans les bras de sa femme & de ses enfans.

Pendant le peu de temps qu'on resta en voiture , le mari , la femme & les enfans , ne purent exprimer les transports de leur joie que par des larmes & les plus tendres embrassemens. La nuit étoit obscure , on n'avoit point de flambeaux , & l'on desiroit ardemment de se voir. L'instant où l'on entra dans le salon de Champcery , redoubla la joie & l'attendrissement. Le Marquis ne se laissoit point de regarder César & ses sœurs. Quel père , après une longue absence , ne trouve pas ses enfans embellis ! Le Marquis admiroit combien les siens étoient grandis & fortifiés. D'un autre côté , on remarquoit , avec une satisfaction inexprima-

ble, que les fatigues de la guerre n'avoient produit aucun changement dans la figure du Marquis, & qu'il paroïſſoit jouir de la plus parfaite ſanté.

On veilla juſqu'à minuit, & le lendemain les enfans s'éveillèrent avec le jour; car l'impatience qu'ils éprouvoient de revoir leur père, les avoit empêchés de dormir toute la nuit. A déjeûner, le Marquis annonça que ſes affaires le rappeloient à Paris, & que l'on quitteroit Champcery ſous deux jours. Cette nouvelle affligea la petite famille; & le Marquis conſola ſes enfans de ce prompt départ, en les aſſurant qu'il étoit décidé à venir paſſer tous les ans ſix mois à Champcery. Céſar & ſes ſœurs ne purent abandonner la Bourgogne ſans répandre quelques larmes. La douleur d'Auguſtin fut extrême en quittant ſon père, ſa mère & le petit Colas. Enfin, on partit avec triſteſſe. On s'égaya durant la route; & quand on arriva à Paris, on avoit repris toute ſa bonne humeur.

Lorſqu'on fut un peu repoſé, Madame de Clémire mena ſes enfans au Louvre voir l'expoſition des Tableaux faits depuis deux ans par tous les Artiſtes qui étoient de l'Académie de Pein-

ture. Les enfans dessinoient singulièrement bien pour leur âge. Ils avoient déjà le goût des Arts, & le Sallon du Louvre leur fit un plaisir extrême. Le soir, on ne parla que de Tableaux & de Peinture. Maman, dit Caroline, cette femme qui a fait ces beaux Tableaux que tout le monde admire tant ; cette femme sûrement n'est plus jeune, car il n'est pas possible d'avoir des talens si supérieurs dans la jeunesse ? — Comment pouvez-vous faire cette question ? N'avez-vous pas vu son Portrait peint par elle-même ? — Oui ; mais j'ai cru que c'étoit un ancien ouvrage. Comment ! à présent elle est aussi jeune & aussi jolie que ce charmant tableau la représente ? — Si elle n'avoit qu'un talent ordinaire, sa jeunesse, son sexe, sa figure, une excellente réputation ne permettroient certainement pas de la juger avec sévérité.... — Ainsi, quelle admiration ne doit-elle pas inspirer, puisqu'elle joint à tous ces avantages un talent supérieur !.... — Le public est juste, rien ne peut l'empêcher de louer & d'admirer ce qui lui plaît & ce qui le frappe. Aussi avez-vous vu les Tableaux dont nous parlons attirer & fixer toutes les personnes qui étoient au Sallon. — Briller à côté des plus
grands

grands Maîtres, cela est bien glorieux pour une femme! — Oui; mais cela est bien dangereux. — Cependant les hommes ne peuvent être jaloux d'une femme? — Ils ne dédaignent pas de nous faire quelquefois cet honneur; & quand ils s'y décident, c'est avec une animosité qu'ils n'auroient pas pour un rival; ils pensent qu'ils ont seuls le droit de prétendre à la gloire; ils veulent bien nous flatter, & même se laisser gouverner par nous; mais ils ne veulent pas nous admirer; & pour revenir à Madame le B**, comme je vous le disois tout-à-l'heure, si elle n'avoit qu'un talent agréable, elle ne recevrait que des hommages, elle n'entendrait que des flatteries; mais elle s'avise de peindre des Tableaux d'histoire, elle n'est effacée par aucun Académicien; il faut convenir que cela est étrange & révoltant. . . .

— Maman, M. l'Abbé m'a dit que les Journalistes rendoient compte des Tableaux exposés au Salon; je crois qu'ils ont bien loué ceux de Madame le B**? — Ils ont *trop de prudence* & de *circonspection* pour oser louer une femme qui se distingue véritablement. *Généreux & compassifans*, ils sont remplis d'égards pour les envieux;

ils les consolent autant qu'ils peuvent. Le public n'admire que le mérite supérieur ou les travaux utiles; pour eux, ils ne *protègent que le foible*, ils ne vantent que les petits talens. La médiocrité est le partage de la multitude : ainsi, par cette conduite, ils s'attachent une foule d'amis, & ils acquièrent de justes droits à la reconnoissance de tous les envieux & des détracteurs des grands talens : classe étendue & dangereuse dont la haine est aussi active qu'envenimée. — Ainsi, Maman, les Journaux ne rendent pas justice à Madame le B** : — Un seul Journal juge ses Ouvrages avec équité. Les autres en parlent d'une manière qui a surpris toutes les personnes qui ne connoissent pas les principes invariables & la politique profonde des Journalistes. D'un autre côté, les ennemis de Madame le B** ne pouvant nier qu'elle n'ait eu le plus brillant succès, sont réduits à soutenir que ce succès n'est pas mérité. — Mais que peuvent-ils dire pour le prouver ? — Ils disent que Madame le B** peint dans un petit genre..... — Comment ! des figures grandes comme nature, & des sujets pris de l'Iliade ? — Ou les allégories les plus nobles & les plus ingénieuses ; voilà ce

qu'ils appellent *un petit genre*. Ils ajoutent qu'elle n'a peint jusqu'ici que des figures de femmes. — Ils veulent donc persuader que pour peindre une belle femme, il n'est pas nécessaire d'avoir un talent supérieur ?.... — Précisément ; ils oublient que l'Albane n'a peint que Vénus, les Amours & les Grâces (a) ; ils oublient toutes les belles Vierges de Raphaël & du Guide, de Carle Maratte, &c. ; & voilà comme l'envie raisonne.

Maman, dit Pulchérie, je vois avec plaisir qu'il y a dans ce moment beaucoup de femmes dignes d'être placées au rang des grands Peintres. — En France, quatre Académiciennes, sans compter plusieurs autres femmes qui ont infiniment plus de talent que certains Peintres de l'Académie.... — En effet nous avons vu au Sallon

(a) « L'Albane naquit à Bologne. Il épousa en secondes nocces une très-belle femme, qui devint le modèle de toutes les Divinités qu'il représentoit dans ses tableaux. Il en eut douze enfans, si beaux qu'ils lui servirent non-seulement pour peindre les groupes charmans de petits Amours dont il enrichit ses belles compositions, mais qui furent encore les originaux d'après lesquels le Poussin, François Flamand & l'Algardi (ce dernier étoit Sculpteur) étudièrent les graces de l'enfance. L'Albane mourut en 1660, âgé de 83 ans ».

Extrait des différens ouvrages publiés sur la vie des Peintres, par M. M. P. D. L. F. Tome I.

de bien vilains petits Tableaux, entr'autres ceux devant lesquels vous n'avez pas voulu vous arrêter ; je les ai entrevus en passant, & ils m'ont paru bien mal peints.... — Ils étoient en effet, de toutes manières, fort déplacés dans les salles du Louvre. Le bon goût & les bonnes mœurs auroient également dû leur en interdire l'entrée. Mais revenons aux femmes qui se distinguent dans cette brillante carrière. Parmi les étrangères, il en est une bien célèbre, elle peint aussi dans *le grand genre*. Vous avez admiré une foule de gravures faites d'après ses Tableaux. — C'est Angélique Kauffman.... — Je ne fais pas comment les Journaux la traitent dans le pays qu'elle habite ; mais toute l'Europe lui reconnoît des talens supérieurs.... — Maman, vous qui vous plaisez à recueillir tout ce qui est à la gloire des femmes, savez-vous les noms de toutes celles qui ont eu de la réputation dans ce genre ? — A-peu-près. — Oh, Maman, faites-nous les connoître. Nous connoissons déjà Joanna Gazoni (a), Elisabeth Cirani, Marie, fille du Tin-

(a) On voit en Italie, & particulièrement à Rome, plusieurs Tableaux d'elle très-estimés.

roret (a), & la Rosalba (b). — Je vous donnerai un cahier qui contiendra les noms des femmes les plus célèbres dans ce genre (56). Il faudroit faire un Ouvrage pour les désigner toutes. Au reste, si ce nombre n'égale pas celui des hommes qui se sont distingués dans la même carrière, c'est l'effet du préjugé qui nous juge incapables d'acquérir les grands talens qui demandent du génie. — Comment ? — Lorsqu'on daigne (ce qui est bien rare) s'occuper un peu de notre éducation, on ne veut nous donner que des notions vagues, & par conséquent souvent fausses, des connoissances superficielles, & des talens frivoles. Un Peintre veut-il instruire sa fille dans son Art, il n'aura jamais le projet

(a) Elle mourut en 1590. On voit d'elle au Palais-Royal un beau Tableau représentant un homme assis, vêtu de noir, ayant une main sur un livre ouvert posé sur une table, où sont un Crucifix, une écritoire, une pendule & des papiers.

(b) *La Rosalba Carriera* fut l'élève du Cavalier *Diamantino*, & surpassa son Maître. Elle s'acquit une si grande réputation que toutes les Académies de l'Europe s'empresèrent à la recevoir. Elle fut reçue à l'Académie de Peinture de Paris en 1720, sur un Tableau en pastel représentant une Muse. Elle aimoit passionnément la musique, & jouoit supérieurement du clavecin. Elle voyagea en France & en Allemagne. Ses talens lui procurèrent une fortune très-considérable. Elle mourut à Venise en 1757, âgée de 85 ans.

d'en faire un Peintre d'Histoire; il lui répètera bien qu'elle ne doit prétendre qu'au genre du portrait, de la miniature ou des fleurs. C'est ainsi qu'il la décourage, & qu'il éteint en elle le feu de l'imagination. Elle ne peindra que des roses; elle étoit née peut-être pour peindre les Héros! De même un Homme de Lettres a-t-il une fille qui annonce de l'esprit & du goût pour les vers, il cultivera ces dispositions heureuses; mais son premier soin sera de ravir à son Élève la confiance qui soutient le courage, & l'ambition qui fait surmonter les difficultés. On lui prescrit le genre dans lequel elle doit s'exercer. Semblable à cet orgueilleux Romain (a), qui, abusant de la puissance & de l'opinion, imposoit des loix extravagantes que respectèrent les préjugés, l'Instituteur trace autour de sa jeune Élève un cercle étroit qu'il lui défend d'oser franchir. Eût-elle le génie de Corneille ou de Racine, on lui répètera constamment : ne faites que des *Romans*, des *Idyles*, des *Madrigaux*. Un Musicien célèbre me fit entendre il y a deux ans sa nièce qui jouoit supérieurement du *piano-forte*.

(a) Popilius. Voyez *Annales de la Vertu*, T. II, p. 23.

J'admirai sur-tout la manière dont elle préludoit ; & j'appris , avec une surprise extrême , qu'elle fa-voit à peine les règles de l'accompagnement. Je demandai pourquoi , avec une aussi bonne tête , elle avoit négligé d'apprendre la composition. Je n'ai pas voulu , répondit l'oncle , lui faire perdre son temps à cela. *A quoi peut servir la composition à une femme ?* Tous les hommes raisonnent à notre égard comme cet impertinent oncle. Ils veulent bien convenir que nous jouons des instrumens , que nous dansons , & même que nous caufons aussi bien qu'eux. Ce sont des faits trop prouvés pour pouvoir les nier. Cependant il existe encore un talent aussi commun parmi les femmes que parmi les hommes ; & ce talent enchanteur & sublime exige nécessairement une sensibilité vive & profonde , de l'énergie , de la chaleur , & tous ces grands mouvemens de l'ame qui n'appartiennent , dit-on , qu'aux hommes.... — Quel est donc ce talent ? — Celui de jouer supérieurement la Tragédie & la Comédie. — Ah , il est certain qu'on peut citer une foule d'Actrices célèbres.... — Si tous les autres talens , ainsi que celui-ci , étoient moins les fruits de l'éducation , de l'art & de l'étude ,

que les dons heureux de la nature , une parfaite égalité existeroit fans doute entre les hommes & les femmes.

Quelques jours après cette conversation , les enfans ayant été voir les Galeries du Luxembourg , Madame de Clémire les questionna. Ils avouèrent qu'ils n'avoient pas remarqué le déluge du Pouffin (a). A votre âge , dit Madame de Clémire , on n'est frappé que de ce qui plaît , de ce qui éblouit , ou de ce qui peut produire des sentimens vifs , tels que l'horreur , la pitié , &c. Ce qui est fin , délicat ou profond , vous échappe. Mais en causant avec vous , je pourrai vous faire concevoir ce que vous ne seriez pas en état d'appercevoir ; & plusieurs entretiens de ce genre vous

(a) Nicolas Poussin , d'une famille noble , né en 1594 à Andéli , petite Ville du Vexin Normand , fut un des plus grands Peintres de l'École Française. Le desir de se perfectionner le conduisit à Rome. Le Cardinal de Richelieu l'attira à Paris, Louis XIII lui donna une pension , & le titre de son Premier Peintre. Mais l'envie des Artistes médiocres força le Poussin de s'expatrier ; il retourna à Rome , après avoir fait pour le cabinet du Roi , un plafond représentant le Temps qui délivre la Vérité de l'oppression de l'Envie. Le Poussin mourut à Rome l'an 1665. On ne lui connoît d'Élève que *Gualpre* , son beau-Frère , qui prit le nom de *Poussin*.

donneront insensiblement des idées , & formeront votre goût & votre jugement. — Maman , je me rappelle fort bien d'avoir vû ce Tableau du Pouffin : mais j'avoue que je n'y ai rien trouvé de bien beau. — Vous avez vu tomber de la pluie ? — Mille fois. — Durant ces orages , avez-vous observé avec attention la couleur du Ciel & des nuages ; l'obscurcissement de l'air , & cette vapeur répandue dans l'atmosphère , & qui , en couvrant tous les objets , détruit leur éclat , affoiblit leurs couleurs , fait disparaître les lointains , ou permet à peine de les entrevoir?.... — Je n'ai rien observé de tout cela. — Si vous eussiez fait quelque attention à ces différens effets de la pluie , vous auriez été frappés de la vérité admirable avec laquelle le Pouffin a su les représenter : mais le plus grand mérite de ce Tableau sublime , est dans la composition. Oubliez que vous l'avez vu ; & dites-moi , si vous vouliez peindre le Déluge universel , quelle est l'idée qui s'offrirait d'abord à votre imagination ? — Celle de représenter une multitude d'hommes prêts à être ensevelis sous les eaux. — Cela est vrai ; voilà l'idée qui se présente naturellement : mais son exécution n'eût produit qu'une scène vague , &

par conséquent dénuée d'intérêt. On l'auroit regardée avec aussi peu d'émotion qu'on en éprouve en voyant les Tableaux qui représentent des Batailles. Le Pouffin fit ces réflexions. D'ailleurs, il sentit qu'en peignant cette terrible catastrophe, il devoit choisir le moment le plus frappant ; & c'est sans doute celui qui la termine. Il imagina donc de ne présenter que cinq figures principales (a).... Quel intérêt pressant inspirent ces cinq personnes ! Elles ne sont pas dans l'Arche, elles sont prosrites, elles doivent subir le sort du genre humain qui vient de périr ! Et dans quelle situation offre-t-il ces infortunés ? D'un côté, une mère uniquement occupée de son enfant, & qui, en périssant, ne songe qu'à le sauver ; c'est un époux qui tend les bras à son épouse ; c'est un homme prêt à se précipiter volontairement d'une barque au fond des flots. Sans doute pour se réunir à ce qu'il aime !.... A l'un des côtés de ce Tableau pathétique, on découvre l'objet le plus frappant & le plus terrible. Sur la cime d'un rocher, paroît un serpent : son attitude est me-

(a) Onze en tout, en comptant des figures dont on ne voit que le haut de la tête.

naçante ; il lève avec fierté sa tête orgueilleuse. On croit entendre son sifflement horrible ; on reconnoît , en frémissant , l'esprit tentateur qui corrompt le premier homme , & qui s'applaudit encore du nouveau désastre dont il est l'auteur.... Mais l'espérance adoucit l'horreur de cette scène affreuse ; les yeux peuvent se reposer sur l'Arche heureuse qu'on apperçoit dans le lointain.
— Je vous assure , Maman , qu'à présent je comprends parfaitement le mérite de ce Tableau. Je veux *examiner la pluie avec attention* , & puis je retournerai au Luxembourg pour revoir le *Déluge* du Pouffin.

Nous avons vû un autre tableau dont nous avons senti la beauté , c'est *la naissance de Louis XIII* (a) ; on nous a fait remarquer la double expression qui se trouve sur le visage de *Marie de Médicis* , & nous en avons été très-frappés... —

(a) *De Rubens*. Cet illustre Artiste , né à Cologne , fit la plus brillante fortune : il joignit aux talens d'un Peintre sublime , des connoissances étendues. Il savoit sept langues : il a écrit plusieurs ouvrages en latin ; les uns sur les règles de son art , d'autres sur le costume des Anciens. Il fut employé dans diverses négociations. Comblé d'honneurs & de richesses , il finit ses jours à Anvers en 1640 , âgé de 63 ans. Il a formé beaucoup d'Élèves , entre-autres le célèbre *Vandick*.

La composition & l'expression ; voilà les deux plus importantes parties de la peinture , parce qu'elles parlent au cœur & à l'esprit. Un Peintre qui ne les possède pas, quelque habile qu'il soit d'ailleurs, ne peut être regardé comme un homme de génie. Pour revenir au tableau dont vous me parliez, cette tête de Marie de Médicis, est en effet admirable. Je n'ai retrouvé cette double expression de sentimens opposés, sur le même visage, que dans un morceau de sculpture que j'ai vu à Gènes : c'est le chef-d'œuvre du Puget. Il représente *le martyre de Saint-Sébastien* : le visage du Saint exprime à la fois l'excès de la douleur, la résignation & l'amour divin. — Maman, il faut nécessairement qu'un grand Peintre ait beaucoup d'instruction ? — Assurément il est indispensable qu'un Peintre sache l'anatomie ; il ne peut sans les élémens de géométrie, apprendre les règles de la perspective ; il doit avoir une connoissance approfondie de l'histoire ancienne & moderne, & de la mythologie : enfin s'il n'est pas observateur & philosophe, s'il ne connoît pas le cœur humain, il ne sera jamais sublime. — Je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de grands Peintres. — Nous n'avons

plus aujourd'hui l'idée de ce qu'un homme peut apprendre avec du génie & le goût du travail. Le fameux Raphaël mourut à 37 ans : il avoit été bon Sculpteur , excellent Architecte & le premier Peintre du monde (a). Michel-Ange étoit aussi grand Sculpteur , que Peintre supérieur & savant Architecte (b). L'excessive augmentation du luxe en multipliant les amusemens frivoles , nous arrache à la retraite , à l'étude , & nous fait perdre le goût du travail. — Non-seulement les Peintres aujourd'hui ne sont ni Sculpteurs , ni Architectes ; mais je crois qu'ils ne

(a) On voit à Rome un *Jonas* de Raphaël , qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre. Il existe encore à Rome plusieurs Palais bâtis sur ses dessins. Il naquit à Urbino , & mourut en 1520. Son corps , après avoir été exposé trois jours dans la grande salle du Vatican , au bas de son fameux Tableau de la *Transfiguration* , fut porté à la *Rotonde* , à la suite de ce même Tableau , le monument le plus glorieux de ses travaux & de son génie , & que Léon X fit servir à l'ornement de la pompe funèbre de ce grand Artiste.

(b) Je trouve encore dans la vie de Michel-Ange , qu'il imagina le premier les fortifications modernes qui servirent à défendre la Ville de Florence sa patrie , & qui forcèrent ses ennemis d'en abandonner le siège. Entre-autres morceaux de sculpture de cet Artiste , on admire particulièrement la Statue qui représente Moïse tenant sous son bras le livre de la Loi. Cette Statue est à Rome. Michel-Ange mourut âgé de 90 ans , l'an 1564.

lisent guères, car en général ils ne choisissent que des sujets connus. — Cela est vrai; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils traitent ces sujets usés d'une manière commune. — Mais, Maman, comment traiter d'une manière neuve un sujet rebatu? — Avec du génie rien n'est plus facile, sur-tout en peinture. Je vais vous en citer deux exemples frappans : vous avez vu cent *Charités Romaines*, n'est-il pas vrai? — Oh certainement! — Il n'existe pas de collection de tableaux où l'on ne trouve au moins une *Charité Romaine* : eh bien, écoutez la description de celle-ci : une jeune femme dans une prison allaite son père, tandis que son enfant pleure & paroît demander par des cris une subsistance que la nature lui destinoit ; la jeune femme le regarde avec un attendrissement douloureux (a). — Ah Maman, voilà en effet un tableau tout nouveau, & c'est cependant le même sujet ! — Le Peintre n'a fait qu'ajouter une circonstance : il a marié la fille du Vieillard prisonnier.... — Mais il y a des sujets où l'on pourroit se permettre d'ajouter des circonstances d'invention? — Certainement.

. (a) On voit ce Tableau dans le palais Spada à Rome. L'idée en est belle, & l'exécution médiocre.

Mais alors le génie trouve d'autres moyens, comme dans le second exemple que je vais vous citer. Tous les Peintres, qui veulent peindre *Judith*, ne trouvent rien de mieux que de représenter une femme d'une figure dure & martiale & dont l'air fier & menaçant annonce les inclinations les plus belliqueuses. Cependant Judith n'étoit point une guerrière; elle ne fut homicide que pour sauver son pays, & parce qu'elle se crut inspirée par le ciel même, voilà l'histoire. Il seroit possible que Judith eut naturellement la modestie, la douceur & la timidité qui caractérisent son sexe, & qu'emportée par l'amour de sa patrie & par une inspiration divine, elle ait fait une action absolument contraire à son caractère. L'enthousiasme a souvent produit des choses aussi extraordinaires : & voilà ce que *Paul Véronèse* a supposé à l'égard de Judith. Dans son divin tableau il a représenté Judith sous les traits d'une blonde touchante; sa figure est délicate, sa physionomie d'une douceur angélique, son air ingénu, modeste & timide; elle tient d'une main tremblante la tête sanglante d'Holopherne, elle détourne les yeux de cet objet affreux : son visage exprime non l'horreur

448 LES VEILLÉES

des remords, mais le saisissement & la pitié : en la regardant on voit, on sent combien cette action cruelle a dû lui coûter ! Il est impossible de la contempler sans être profondément ému. Une esclave nègre tient un sac ouvert ; elle considère avec une curiosité féroce la tête d'Holopherne, & forme le contraste le plus frappant avec la figure douce & ravissante de Judith (a)... Cet exemple doit suffire pour vous convaincre que les ressources du génie sont inépuisables, & qu'on peut montrer de l'imagination, même en traitant les sujets les plus usés.

Pourriez-vous, Maman, dit Caroline, nous donner quelques règles générales, sur ce qu'on doit principalement observer dans un tableau, pour juger de son mérite ? — Pour se connoître en tableaux il faut, comme nous l'avons déjà dit, avoir observé les différens effets de la nature, tous les objets matériels qu'elle présente :

(a) *Paul Caliari Véronèse* naquit à Vérone en 1537 : son Tableau le plus parfait est à Venise, dans le réfectoire du Couvent de Saint-Georges. Il représente les *Noces de Cana*. Paul Véronèse mourut à Venise en 1588. Il eut pour disciples ses trois fils. L'aîné, *Charles*, se distingua particulièrement. Il mourut à l'âge de 25 ans. Vérone fut encore la patrie d'un excellent Peintre, *Alexandre Véronèse*, qui s'appeloit *Turchi* ou *l'Orbetto*. Il mourut en 1670.

les

les arbres vus en perspective, les lointains, les rivières, les cieux, les orages, le lever de l'aurore, le coucher du soleil, &c.... — Ainsi pour devenir connoisseur, il faut avoir vécu à la campagne? — Il faut même avoir voyagé & vu des montagnes, des rochers, des précipices, des cascades naturelles, & tous ces grands tableaux que la nature n'offre jamais réunis dans un petit espace. Tout cela ne suffit pas : il est nécessaire que l'Amateur ait encore, comme le Peintre, une connoissance approfondie du cœur humain, afin qu'il puisse dire : *cette situation demandoit une autre expression ou une ordonnance différente....* Enfin il est impossible de se connoître en tableaux, si on n'en a pas vu une prodigieuse quantité & si on ne les a pas examinés & comparés entre eux avec la plus grande attention : & avec tout cela, si cet Amateur ne sait pas dessiner & peindre bien ou mal, il y aura une infinité de beautés perdues pour lui. — Mais comment se peut-il qu'il y ait tant de Connoisseurs? — Il est vrai qu'on n'a jamais formé tant de cabinets, & que tous les Journalistes nous assurent qu'ils sont *connoisseurs*, & que pour nous le prouver ils employent tous les termes

scientifiques adoptés par certains Amateurs : ils disent qu'un Artiste à un *faire précieux*, que le *faire d'un ouvrage* est bon ou mauvais, qu'un tableau est *chaud de couleur*, &c. . . . — Ces expressions sont drôles. — Il y en a bien d'autres du même genre. — Ce sont-là les termes de l'Art? — Je veux le croire : mais ce qu'il y a de certain c'est qu'un homme qui valoit bien nos *Connoisseurs*, & qui a fait un excellent traité sur la Peinture, ne les a jamais employées. — Quel est donc cet homme? — Mengs. — Quoi, ce grand Peintre? — Oui ce Peintre admiré à Rome même, comme dans tout le reste de l'Europe; il a laissé sur la peinture l'ouvrage le plus utile & le plus estimable; les ignorans ainsi que les artistes peuvent le lire avec intérêt, ils n'y trouveront ni mots barbares ni expressions ridicules (a). Au reste quand on a des idées

(a) Le Chevalier *Antoine-Raphaël Mengs*, naquit à Dresde en 1728. Voici l'éloge que le célèbre *Winckelman* a fait des talens supérieurs de cet Artiste que l'Europe vient de perdre :

„ Le sommaire de toutes les beautés que les anciens Artistes
 „ ont répandues sur leurs figures, se trouve dans les chef-
 „ d'œuvres immortels de M. Antoine-Raphaël Mengs, pre-
 „ mier Peintre de la Cour d'Espagne & de Pologne, le premier
 „ Artiste de son temps, & peut-être des siècles futurs. Sem-
 „ blable au phénix, on peut dire que c'est Raphaël ressuscité

neuves on ne cherche pas des mots nouveaux pour les exprimer : on veut être clair, on sent qu'on y doit gagner.

Pour revenir aux règles générales que vous me demandiez, en admettant qu'un Amateur ait à-peu-près les connoissances dont je viens de vous faire le détail, voici ce qu'il doit examiner dans un tableau ; premièrement le genre : l'Histoire est le premier de tous (a). — Supposons que le Connoisseur examine un tableau d'Histoire. — Donnez-moi un sujet Cette proposition embarrassâ un instant les enfans ; enfin , après un peu de réflexion , Caroline donna pour sujet *Bias (b), rachetant les jeunes filles de Messine*. Je

„ de ses cendres pour enseigner à l'univers la perfection de
 „ l'art, & y atteindre lui-même autant qu'il est possible aux
 „ forces de l'homme.... Il manquoit à l'Allemagne de mon-
 „ trer au monde un restaurateur de l'art, & de voir le Ra-
 „ phaël Germanique reconnu & admiré pour tel à Rome
 „ même, qui est le siège des Arts. *Histoire de l'Art, T. I,*
 „ page 312. „

Cet Éloge de Mengs se trouve cité dans la Préface de son Traducteur. Cette excellente traduction, en un volume, est dédiée à Madame *Le Brun*.

(a) On comprend dans ce genre tous les Sujets pris dans la Mythologie, les Sujets nobles d'imagination, & les Allégories.

(b) *Bias*, un des sept Sages. Voyez *Annales de la Vertu, Tome I, page 281.*

fuis très-contente de ce sujet, reprit Madame de Clémire, il offre une action intéressante ; on y trouvera d'ailleurs contraste d'âge , diversité d'expression & le beau costume Grec. Mais composez vous-même ce tableau ; je le critiquerai. D'abord, quel est le lieu de la scène ? — Le bord de la mer ou l'intérieur de la maison de Bias. — La maison d'un sage ne doit pas être magnifique ; nous n'aurons ni colonnes ni pilastres . . . — Eh bien , le bord de la mer. On voit dans le fond du tableau le vaisseau des Corsaires ; les jeunes filles amenées par les Pirates viennent de débarquer ; Bias les rachette. Il parle aux deux Corsaires, leur donne de l'argent ; pendant ce temps , les jeunes filles réunies & formant un joli groupe , expriment leur joie.... — Ne seroit-il pas plus intéressant qu'elles exprimassent leur reconnaissance ? — Ah , cela est vrai. — Il faut que les Corsaires aient reçu leur argent & qu'ils s'occupent à le compter. Ces deux figures doivent être dans un coin sur un plan éloigné. Bias & les jeunes filles remplissent le premier plan. Quelle figure doit avoir Bias ? — Celle d'un vieillard vénérable. — Quelle expression ? — L'air satisfait — Et attendri ; mais avec dignité , & sans que cette expression

douce puisse altérer cette sérénité majestueuse qui doit être répandue sur toute la physionomie d'un Sage. Que font les jeunes filles ? — Elles peuvent l'embrasser, puisqu'il est sage & vieux.... — Mais c'est un homme , & vos jeunes filles sont aussi modestes que timides & sensibles. Si vous voulez qu'elles intéressent , c'est ainsi qu'il faut les représenter. — C'est bien mon projet. — Quel âge leur donnez-vous ? — Seize ou dix-sept ans. — Cela fera bien monotone : moi , je voudrois qu'il y eût parmi elles un enfant de huit ans , une jeune fille de dix-huit , une troisième de douze ans , & que les autres eussent quatorze ou quinze ans. La petite fille , avec la naïveté de son âge , se jetteroit dans les bras du Sage pour l'embrasser ; la plus âgée des jeunes filles , comme celle qui doit le mieux parler & sentir avec le plus d'énergie , seroit à genoux aux pieds de Bias , elle pourroit même tenir contre son sein sa jeune sœur âgée de douze ans , & la présenter au Vieillard ; elle auroit l'air d'exprimer sa reconnoissance & celle de ses compagnes , qui , placées derrière elle , formeroient un groupe intéressant. — Pourquoi celles-là n'avancent-elles pas ? — La timidité les retient : elles sont dans l'âge où l'on ne fait pas

encore la surmonter lors même qu'elle est le plus déplacée. — A présent je comprends tout cela ; je vois notre tableau, & je le trouve fort joli. — Oui ; mais il y a deux personnages (les Corfaires) qui ne prennent point part à l'action principale, & qui ne la regardent pas ; c'est un défaut dans la composition. — Supprimons ces deux figures. — Elles sont nécessaires à l'intelligence du sujet ; sans elles on ne pourroit deviner ce que représente le tableau. — Pourquoi les Corfaires, en comptant leur argent, ne regarderoient-ils pas le groupe principal ? — Rien ne doit distraire des Corfaires qui comptent leur argent. — Eh bien il faut supposer que le compte est fait ; prendre le moment où l'un des deux ferme la bourse, & où l'autre alors regarde, & pousse son camarade pour lui faire observer ce qui se passe. — Quelle expression donnerez-vous à celui qui pousse l'autre ? — Seulement de la curiosité. — Fort bien. Le Tableau est maintenant passablement composé (a). — Maman, faites-nous

(a) Dans un Tableau où les Figures ne sont pas de simples accessoires, comme dans des paysages, il ne faut pas que le fond domine ; il faut, au contraire, que les Figures occupent la plus grande partie de l'espace qu'offre la toile, sur-tout

composer ainsi tous les jours un Tableau, nous donnerons tour-à-tour un sujet, cela sera charmant. — J'y consens, si vous pouvez me dire dans ce moment, clairement & en peu de mots, ce qu'il faut observer en général pour juger du mérite d'un Tableau relativement à la composition ? — Cela est fort aisé : vous venez de nous l'apprendre. — Voyons. — Il faut d'abord que le sujet puisse être deviné facilement par tous ceux qui connoîtront le trait qu'il représente ; ensuite on doit voir si le moment est bien choisi, ainsi que le lieu ; si les personnages ont les attitudes & l'expression qui conviennent à leur situation & à leur âge, & si le costume est bien observé. — Vous avez parfaitement compris tout ce que je vous ai dit. — Ainsi, Maman, tous les soirs nous composerons un Tableau d'histoire. — Oui, je vous le promets ; & ce printemps quand nous serons à Champcery, nous composerons

dans les sujets où l'on présente plusieurs figures. On doit encore observer une règle importante dans la composition, c'est de ne pas donner aux Figures posées sur le *second plan*, une expression aussi forte qu'à celles qui sont placées sur le premier plan. Cette même gradation doit être sensible entre le second & le troisième plan ; & ainsi des autres.

456 LES VEILLÉES

des tableaux Flamands, des *Teniers* (a), des *Gerard-Low* (b); c'est-à-dire, des Tableaux représentant des scènes villageoises. — Sûrement. Nous en aurons les modèles sous les yeux. — Et c'est ainsi qu'il faut peindre. — Maman, ce genre de peinture est bien inférieur au genre noble? — Certainement. Malheur à ceux qui préfèrent la représentation d'un cabaret, ou d'une femme vendant des carottes & des choux, aux Tableaux de Raphaël & du Corrège (c). Le genre comique

(a) *David Teniers* le père, appelé le Vieux, naquit à Anvers en 1582, & fut élève de Rubens. Il n'a représenté que des laboratoires de Chimie, des Tabagies, des Kermesses ou Foires Hollandoises; & son fils *David Teniers*, se distingua davantage encore dans le même genre. *Abraham Teniers*, frère de David le jeune, n'a égalé ni son père, ni son frère.

(b) *Gérard-Dow* naquit à Leyde en 1613, & fut élève de Rembrandt. Il mourut en 1680. Ses meilleurs disciples ont été *Scalcken* & *Miéris*. Les deux plus beaux tableaux de Gérard Dow sont : le *Charlatan* & l'*Hydropique*. Le premier est dans la galerie de Dusseldorp; le second est à Turin dans la collection du Roi de Sardaigne. Il représente une femme hydropique d'une figure intéressante; elle est assise dans un fauteuil, & tandis qu'un-Empyrique, vêtu d'une longue robe de satin, examine une fiole qui contient une liqueur, la fille de l'Hydropique à genoux devant sa mère, la considère en pleurant avec une expression pleine de sentiment.

(c) *Antonio Allegri Corregio* naquit à Corregio dans le Modenois. Il est regardé comme le fondateur de l'École de Lombardie. Il s'attacha particulièrement aux Grâces; & nul

ne peut exister en peinture , parce qu'il n'y a point de pantomime intéressante sans quelques développemens , & sur-tout sans mouvement. Qu'on offre dans un tableau tout ce qu'il sera possible d'imaginer de plus ridicule , de plus grotesque , le Peintre n'aura même pas le petit mérite d'un Farceur , il ne fera jamais rire personne aux éclats ; il ne peut être que bas & grossier , il ne sauroit être plaisant. La peinture a le pouvoir d'attendrir , de plaire , en offrant des images douces & riantes ; elle peut exciter encore la pitié , la terreur , l'admiration ; mais elle n'inspirera jamais une véritable gaîté. On me vante en vain *la vérité parfaite* des Tableaux Flamands ; je ne fais cas de la vérité dans un Livre & dans un Tableau que lorsqu'elle m'instruit ou m'intéresse. Je n'ai nul plaisir à considérer une vieille & vilaine Cuisinière épluchant des oignons. Qu'un autre s'exalte devant cette image , jamais ce Tableau ne sera dans mon cabinet ; j'aurai toujours la bizarrerie d'aimer mieux une jolie

Peintre n'a pu le surpasser dans *le genre gracieux*. On raconte , qu'après avoir considéré avec admiration un Tableau de Raphaël , il s'écria : *anchè io son Pittore* ; & moi aussi je suis Peintre. Le Corrège étoit encore Mathématicien & Architecte. Il mourut en 1534 , âgé de 40 ans.

Bergère , & je préférerais encore à la Bergère une Nymphé & une Déesse , parce qu'elles m'offriraient un modèle plus parfait de la beauté. Si un Tableau n'a pas le mérite d'une composition intéressante ou spirituelle , s'il ne représente qu'une ou deux figures sans action , il est indispensible que ces figures soient bien choisies , & dignes par elles-mêmes de fixer l'attention & les regards : tels qu'un Vieillard vénérable , ou une Femme parfaitement belle. Quel plaisir peut procurer l'imitation exacte d'une chose , qui , dans la réalité , ne mérite pas d'être regardée ? Il ne faut pas plus de génie pour représenter une marchande de poisson , que pour peindre un vase rempli de fleurs , & certainement le dernier objet doit obtenir la préférence , puisqu'au moins il est agréable.

Maman , dit Pulchérie , j'ai encore une question à vous faire : je voudrais savoir positivement en quoi consiste le mérite d'une allégorie ? — Une *allégorie* doit être frappante , c'est-à-dire , facile à deviner au premier coup-d'œil : elle doit exprimer une idée juste ou une pensée morale : comme celle-ci , par exemple : *l'Innocence se jetant dans les bras de la Justice ; la Paix ramenant*

l'Abondance (a). Voilà des allégories qui offrent à la fois des images charmantes & des idées justes & morales. *Le Temps dévoilant la Vérité* est une vieille allégorie , mais qui plaira toujours , parce qu'elle est juste. Cependant elle a un défaut , c'est qu'une des figures (la Vérité) n'a pas des attributs assez marqués pour qu'on puisse ne pas hésiter à la reconnoître. Les uns disent qu'il faut la représenter sous la figure d'une Femme majestueuse , habillée simplement (b) ; les autres prétendent qu'elle doit être nue , & on n'est pas d'accord sur ce point : ainsi cette Vertu personnifiée dans un Tableau ne sauroit être frappante. — Mais l'allégorie dont vous parliez tout-à-l'heure , n'a-t-elle pas ce défaut ? *L'Innocence* ne manque-t-elle pas d'attributs ? — On lui en donne un qui souvent ne sert qu'à la faire méconnoître , puisqu'il est aussi celui de Vénus : on la représente avec une colombe. Mais cette Figure peut se passer d'attributs si l'Artiste a du génie , parce qu'alors elle sera frappante par l'expression qui lui convient : aucun caractère particulier ne dis-

(a) Tableaux de Madame Le Brun.

(b) Dictionnaire de la Fable.

tingue *la Vérité* ; on se la représente belle , noble & froide ; une Nymphe , une Déesse peuvent avoir cette figure ; ainsi elle n'est caractérisée ni par les attributs , ni par le genre de sa physionomie : mais l'expression de l'innocence n'appartient qu'à l'innocence ; il n'est pas possible de s'y méprendre. On ne peut confondre la figure de l'Innocence avec les Nymphes , les Déeses , les Grâces , plus belles , plus imposantes qu'elles , & moins jeunes & moins touchantes : *ses attributs* sont sur son front & dans ses yeux : un mélange intéressant de timidité , de douceur , de modestie , d'ingénuité , embellit ses traits & la fait reconnoître ; image pure & céleste , dont le pinceau délicat d'une femme pouvoit seul tracer tous les charmes ! ainsi vous devez concevoir qu'il faut beaucoup moins de talent pour peindre des figures allégoriques qui ont des attributs matériels , que pour représenter celles qui ne peuvent être caractérisées que par l'expression de leur physionomie ; car il est plus facile de faire une *faulx* & des *ailes* , &c. , que de donner à un visage une expression frappante. Rubens , dans la Galerie du Luxembourg , a représenté *l'Ignorance*. Cette figure n'a point d'attributs ; mais elle est pour

tout le monde aussi aisée à reconnoître que le
Temps ou la *Discorde*. Il n'y avoit qu'un Artiste
 supérieur qui pût lui donner ce degré de vérité.—
 Par conséquent , il n'est point de passions , de
 vices , de vertus & de sentimens , qu'on ne puisse
 peindre allégoriquement ? — Non ; il existe beau-
 coup de sentimens , de vices & de vertus , dont
 un Peintre ne peut offrir l'image , ou que du
 moins il ne sauroit représenter que d'une manière
 vague , & par conséquent obscure. Tout sujet
 dans ce genre qui manque à la fois d'attributs &
 d'expression caractéristique , doit , en général , être
 rejeté d'un Tableau allégorique : par exemple ,
la Bienfaisance est une vertu qui n'a point d'attri-
 buts ni d'expression particulière ; on peut la con-
 fondre avec *la Bonté* , ou souvent avec *la Pitié* ,
 si elle est en action. — Maman , il me semble que
 les Peintres , outre les ouvrages d'Histoire , de-
 vroient lire les Poëtes ; ils y trouveroient des allé-
 gories. — Assurément. Ils ne lisent guères que les
 traductions d'*Homère* & du *Tasse* : *Milton* , &
 beaucoup d'autres , leur fourniroient des Sujets
 moins usés & aussi heureux. Ils pourroient trouver
 aussi dans nos Poëtes François une foule d'idées &
 d'images charmantes. Par exemple , si un Artiste

vouloit représenter *Hygée*, Déesse de la Santé, *Gresset* lui offriroit le modèle le plus agréable de ce riant Tableau. Je vais vous dire la description de *Gresset*; après les quatre premiers vers, à mesure que je dirai les autres, représentez-vous chaque image disposée sur une toile & formant un Tableau....

- „ *Il est une jeune Déesse*
- „ *Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus ;*
- „ *Elle écarte les maux, les langueurs, les foiblesse,*
- „ *Sans elle la beauté n'est plus :*
- „ *Les Amours, Bacchus & Morphée*
- „ *La Toutiennent sur un trophée*
- „ *De myrte & de pampres orné ;*
- „ *Tandis qu'à ses pieds abattue*
- „ *Rampe (a) l'inutile Statue*
- „ *Du Dieu d'Épidaure enchaîné.*

Oui, Maman, reprit Pulchérie, cela est vrai; cette description formeroit un Tableau charmant.

J'ai toujours oublié, dit César, de demander à Maman une chose que je me rappelle enfin dans ce moment. Il y a quelques jours que nous avons vu dans un jardin un morceau de sculpture

(a) *Rampe*, n'est pas tout-à-fait le mot propre : cette expression manque de justesse, parce que *ramper* suppose un mouvement qu'une Statue ne peut avoir.

qui représente une femme au bain , servie par une Nègresse. La figure qui se baigne est de marbre blanc ; la Nègresse est de bronze. — Je connois ce morceau , il est charmant , & le nom de l'Artiste qui l'a fait suffiroit seul à son éloge. Il y avoit une raison pour que la Nègresse fût en bronze , c'est qu'elle tient un vase rempli d'eau , par conséquent il falloit faire passer dans l'intérieur de la Statue des tuyaux de plomb pour faire monter l'eau dans le vase , ce qu'on n'auroit pu exécuter dans une Statue de marbre. Sans cette raison , l'Artiste n'eût point mêlé dans le même groupe le bronze & le marbre ; il a trop de goût pour ne pas sentir que cette bigarure ne peut jamais produire un effet heureux en sculpture. On voit à Rome la Statue de Saint Stanislas , représenté dans son habit de Religieux. Sa robe est de marbre noir , & sa figure de marbre blanc , bigarure beaucoup plus choquante que celle dont nous venons de parler , & qui au lieu d'ajouter à l'illusion la détruit entièrement , car si en examinant un morceau de sculpture l'esprit n'est pas uniquement occupé de l'idée des formes , si un accessoire lui rappelle celle du coloris , si on lui offre une draperie

tranchante & de couleur naturelle , il desirera que la figure ait de la carnation , & il ne verra plus dans la statue qu'une poupée ridiculement habillée. — Je comprends cela ; mais , Maman , pourquoi estime-t-on cette même bigarure dans les pierres gravées ? — C'est que des têtes ou des sujets représentés sur la surface d'un cachet ou d'une bague , ne peuvent jamais , d'aucune manière , produire le plus léger degré d'illusion. On ne desire dans ce genre que l'élégance & la pureté du dessin , & on loue , avec raison , l'Artiste qui fait faire valoir la beauté de la pierre en tirant un parti ingénieux des différentes couleurs naturelles qu'elle présente. — Je suis bien aise , Maman , que vous m'ayez donné cette explication , car je vous avoue que ce mélange de blanc & de noir étoit précisément ce qui m'avoit frappé : je croyois cela beau , parce que je n'avois jamais rien vu de pareil. — Une autre fois vous saurez qu'il ne suffit pas qu'une idée soit neuve , qu'il faut encore qu'elle n'offre rien qui puisse blesser le bon goût ou la raison. Si on invente une chose qui ne soit ni utile ni agréable , on n'est pas ingénieux , on est bizarre , & l'on ressemble à ce Prince Sicilien dont je vous

parlois

parlois l'autre jour, on ne produit que des folies, on n'enfante que des monstres (a).

(a) Ce Prince Sicilien s'appelle le Prince de Palagonia; son palais est situé auprès de Palerme. M. Brydone, voyageur Anglois, vit ce palais en 1770; voici un abrégé de la description qu'il en donne : « Les statues qui bordent la grande
 „ avenue & la cour de son palais, montent déjà à 600. Parmi
 „ ces groupes immenses, il n'y a pas une seule pièce qui
 „ représente un objet existant dans la nature. Le Prince a mis
 „ des têtes d'hommes sur le corps de différens animaux; &
 „ des têtes de toutes sortes d'animaux sur des corps humains.
 „ Quelquefois il a fait une seule figure de cinq ou six ani-
 „ maux qui n'ont point de modèle dans la nature. On voit
 „ une tête de lion sur le cou d'une oie, avec le corps d'un
 „ lézard, les jambes d'une chèvre, & la queue d'un renard.
 „ Sur le dos de ce monstre il en place un autre, encore plus
 „ hideux, qui a cinq ou six têtes, & un grand nombre de
 „ cornes. Le dedans du château répond au dehors; on y voit
 „ des plafonds en grandes voûtes qui sont entièrement re-
 „ couverts de larges miroirs joints ensemble; chacun de ces
 „ miroirs faisant un petit angle avec son voisin, ils produi-
 „ sent l'effet d'un multipliant, de sorte que si quatre personnes
 „ se promènent au-dessous, il paroît toujours y en avoir trois
 „ ou quatre cent qui marchent dans la voûte. Toutes les
 „ portes sont aussi couvertes de petits morceaux de glace.
 „ Les colonnes ont pour base un vase de porcelaine, & un
 „ cercle de jolis petits pots de fleurs pour chapiteau. Le fût
 „ est composé de cassetières de différentes grandeurs, & qui
 „ diminuent par degrés depuis la base jusqu'au chapiteau,
 „ elles sont cimentées ensemble. Les tables, très-magni-
 „ fiques, ont la forme de tombeaux. Les fenêtres sont com-
 „ posées d'un grand nombre de verres de toutes sortes de
 „ couleurs, de bleu, de rouge, de vert, de jaune, de violet,
 „ &c. L'horloge est enfermé dans le corps d'une statue; les

Dans cet endroit de la conversation, on vint avertir Madame de Clémire que ses chevaux étoient mis ; elle sortit avec ses enfans , & les mena à la Comédie Françoisé. En revenant, on causa dans la voiture, on parla de la pièce qu'on avoit vu jouer , & César parut desirer que sa mère lui donnât quelques préceptes généraux sur la manière dont on doit juger un Ouvrage dramatique. Vous êtes encore trop jeune , dit Madame de Clémire , pour que je puisse , à cet égard , satisfaire votre curiosité : mais j'ai le plan d'un Ouvrage que je ferai sûrement pour mes enfans , & qui aura pour titre : *Cours de Littérature à l'usage des jeunes Personnes*. Vous le lirez quand vous aurez seize ou dix-sept ans ; vous lirez ensuite *la Poétique de M. Marmontel* , ouvrage aussi utile qu'estimable , & qui achevera d'éclairer votre esprit & de former votre goût.

» yeux de la figure se meuvent avec le pendule , & montrent
 » alternativement le blanc & le noir. Dans la chambre à
 » coucher & le cabinet de toilette , le Prince a placé toutes
 » sortes d'animaux , des crapauds , des serpens , des lézards ,
 » des scorpions , tous travaillés en marbre de différentes
 » couleurs. Toutes les Statues de famille sont de marbre
 » blanc , ornées de draperies & d'habits de marbre de diverses
 » couleurs , &c. *Voy. en Sicile & à Malthe, par M. Brydon.*

— Maman, combien de volumes aura votre Ouvrage ? — Trois au plus. — Sera-t-il amusant ? — Je ne négligerai sûrement pas d'y répandre de l'agrément & de la variété, du moins autant qu'il me sera possible ; car je suis bien convaincue qu'on ne peut instruire la jeunesse en l'ennuyant. Je m'attacherai à vous donner des principes puisés dans la nature, des notions claires & précises, des idées justes, & une connoissance générale de la Littérature Françoisé, Angloise, Italienne & Espagnole.

Comme Madame de Clémire achevoit ces mots, la voiture entroit dans la cour, on fut se mettre à table, on soupa sur le champ assez tristement ; car chacun se plaignoit du mal à la tête. César & ses sœurs n'avoient déjà plus cet appétit qui rendoit les repas de Champcery si gais : on bailloit, on s'appuyoit languissamment sur sa chaise ; on ne mangeoit point, & l'on convint que l'on ne voudroit pas aller tous les jours s'enfermer pendant trois heures dans une loge ; & que l'on préféreroit toujours aux plus charmans Spectacles du monde, les plaisirs si doux que peuvent procurer la promenade, la lecture & la conversation. Cependant on se

promenoit à Paris, mais aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Champs-Élysées. Il falloit avoir un *maintien*, & l'on y regrettoit vivement les bois, les prairies de la Bourgogne, & l'aimable liberté des champs. César critiquoit avec amertume tout ce qu'il voyoit. Quelle poussière, s'écrioit-il ! quelle foule ! & tout ce monde rassemblé n'est-là que pour nous gêner & nous contraindre, pour m'empêcher de courir & de grimper sur les arbres ! Et ces grands bassins d'eau dormante, valent-ils notre étang de *Faulin*, où nous avons pêché tant de poisson ? Et puis au lieu de nos haies de mûriers & de noisetiers, ne voir que de vilains treillages, des murailles ou des grilles ! Encore si l'on trouvoit ici des plantes & des fleurs ! Oh, quels tristes jardins ! Comment peut-on s'enfermer à Paris toute l'année quand on peut vivre à la campagne !

Madame de Clémire entendoit ces murmures & ne les désapprouvoit pas, car ils étoient fondés ; mais elle mena ses enfans au *Jardin du Roi*, & ils le trouvèrent plus instructif & presque aussi charmant que les bois de Champcery. L'étude de la Botanique & de l'Histoire Naturelle, rendit ces promenades si agréables qu'on n'en voulut

plus faire d'autres tout le reste de l'automne. L'hiver vint amener de nouveaux regrets ; on se rappeloit , en soupirant , les étangs glacés de Champcerry , les courses , les glissades & les veillées ; enfin , tous les plaisirs dont on étoit privé. Les bals n'en dédommageoient pas ; on s'y amusoit peu , & on en revenoit presque toujours malade. Caroline eut au mois de Janvier un rhume si violent , qu'on fut obligé de la séparer de sa sœur dont elle troubloit le sommeil. On l'établit dans une autre chambre , & Pulchérie se trouva seule dans la sienne.

Au bout de cinq ou six jours , Madame de Clémire apprit que Pulchérie , malgré un froid excessif , se passoit de feu dans sa chambre , & qu'elle n'avoit pas voulu souffrir qu'on en fit depuis que sa sœur occupoit un autre appartement. Surprise de cette fantaisie , Madame de Clémire questionna ses gens. Le Frotteur , chargé de porter du bois , déclara que *Mademoiselle Pulchérie* lui avoit dit de mettre *les trois bûches de la matinée dans le bas d'armoire de l'antichambre*. Le Frotteur n'avoit pas fait de questions sur cette singularité , croyant , ajouta-t-il , que c'étoit l'intention de Madame. La Gouvernante des

deux jeunes personnes soignoit Caroline , & n'étoit pas entrée dans la chambre de Pulchérie , qui avoit été servie par une Payfanne qu'on avoit amenée de Champcery , & qui , interrogée à son tour , dit que Mademoiselle Pulchérie lui avoit assuré que le feu lui portoit à la tête , & qu'elle vouloit s'accoutumer à s'en passer. Après avoir pris toutes ces informations , Madame de Clémire monta dans l'appartement de Pulchérie (il étoit dix heures du matin). D'abord le bas d'armoire fut visité , & Madame de Clémire n'y trouva pas une seule bûche. Alors elle entra dans la chambre de sa fille. Pulchérie répétoit des vers , en se promenant à grands pas pour s'échauffer. *Gertrude* , la Payfanne de Champcery , assise dans un coin , tricotoit. Quand Pulchérie vit paroître sa mère , elle rougit. Pourquoi donc , mon enfant , dit Madame de Clémire , êtes-vous sans feu ? — Maman , il ne fait pas bien froid. . . . A ces mots , Madame de Clémire s'assit , & renvoya Gertrude. Ensuite , prenant Pulchérie par la main , à présent , dit-elle , vous allez me parler avec confiance , j'en suis sûre. . . . — Ma chère Maman , je vais tout vous avouer. . . . Mais peut-être avez-vous déjà deviné ce que

c'est.... — J'ai bien quelques soupçons confus.....
 — Vous allez tout savoir. Il y a sept ou huit
 jours que j'entendis conter à ma Bonne, qu'une
 pauvre femme, qui demeure dans cette rue, étoit
 venue demander l'aumône. Ma Bonne lui donna,
 & puis elle a été une fois chez elle pour lui porter
 du pain ; & ma Bonne me dit que cette pauvre
 femme ne demandoit pas mieux que de travailler ;
 mais qu'elle manquoit d'ouvrage , & ce qui est
 bien plus triste , qu'elle manquoit aussi de bois.
 Ma Bonne ajouta qu'elle lui fourniroit de l'ou-
 vrage ; & moi je pensai que si je pouvois lui don-
 ner du bois , elle ne manqueroit plus de rien. Je
 ne voulus pas vous en parler , Maman , parce
 que j'avois déjà mon projet dans la tête. Je savois
 que ma sœur alloit coucher dans une autre
 chambre , & je me dis : voilà une occasion de
 faire, comme Sydonie , une bonne action qui ne
 sera sue de personne. Je n'en parlerai même pas
 à Maman. Comme *tout se découvre avec le temps* ,
 elle le saura tôt ou tard ; mais je ne m'en serai
 pas vantée , & mon action n'en fera que plus de
 plaisir à Maman ; & , en attendant, Dieu la saura,
 & la pauvre femme se chauffera. Me voilà donc
 décidée à me passer de feu tous les matins. Cela

me faisoit trois bûches. Je dis au Frotteur de les mettre dans le bas d'armoire, ce qu'il faisoit tous les soirs, afin de s'éviter la peine de les apporter le lendemain. Alors je fus obligée de mettre dans ma confidence *Jeanneton*, la femme de garde-robe. Elle a d'abord fait des difficultés; mais je l'ai assurée que cela ne pouvoit vous fâcher, Maman, au contraire. Elle m'a déclaré que si vous la questionniez, elle diroit la vérité; & elle m'a promis que si vous ne l'interrogiez pas, elle se tairoit. C'est tout ce que je voulois. . . . — Eh bien, elle s'est chargée de porter le bois chez la femme? — Oui, Maman, tous les matins.... — Mais comment, à la porte, la laissoit-on passer ainsi chargée, & emportant régulièrement trois bûches? — Ah, je ne fais pas! je n'ai jamais songé à cela. En effet, le Suisse devoit être surpris. . . . Cependant, il faut bien qu'il ne lui ait jamais fait de questions, puisqu'elle ne m'en a rien dit. — Il y a là-dessous quelque chose que nous ignorons. Revenons à vous. Avez-vous bien souffert du froid? — Un peu, les deux premiers jours. Mais je pensois que la bonne femme se chauffoit avec ses enfans; car elle a six petits enfans, & son mari étoit malade. Ils

font bien à présent, à ce que m'a dit Jeanneton.

—Comment bien ! avec trois bûches seulement?...

— Oui, Jeanneton dit que cela les a *ranimés*, qu'ils font parfaitement bien maintenant. En outre des bûches, j'ai envoyé aux petits enfans deux boîtes de sucre d'orge que mon Papa m'a rapportées de Fontainebleau : & puis, ce n'est pas tout. Avant hier, je ne fais par quel hasard, mon Papa s'est avisé de me demander si je serois bien aise d'avoir de l'argent pour acheter quelques joujoux : D'abord, de premier mouvement, je répondis que non. Ensuite j'ai pensé à la femme, & j'ai rougi. Papa m'a embrassée, il m'a donné de l'argent (c'étoit un louis), & il m'a fait le détail de tout ce que j'aurois avec un louis. Il faut tout dire ; il m'a pris envie d'employer six francs à m'acheter des pelottes, & je suis remontée pensive dans ma chambre. J'ai fait changer mon louis ; j'ai eu alors quatre écus. J'en ai mis un dans ma poche ; j'ai donné les trois autres à Jeanneton, en lui disant de les porter chez la femme, & en ajoutant que le lendemain je l'enverrois acheter des pelottes pour moi. Elle est sortie. J'ai tiré mon écu de ma poche ; il m'a fait de la peine à regarder. . . .

Comme j'avois d'abord en moi-même destiné tout le louis à la pauvre femme, il m'a semblé que je retenois quelque chose qui ne m'appartenoit pas. J'ai couru sur l'escalier pour rappeler Jeanneton, mais elle étoit partie; elle n'est revenue que le lendemain matin. J'étois réveillée de bonne heure : je pensois aux pelottes, à la bonne femme. . . . J'étois bien embarrassée. Enfin, en réfléchissant que ce louis étoit la première somme que j'eusse eu de ma vie, je me suis dit : il faut l'employer toute entière à une bonne action. Cela m'a tout-à-fait déterminée. Jeanneton est arrivée, & je l'ai renvoyée avec les trois bûches & les six francs. Pulchérie achevoit ce récit lorsqu'un Laquais entra dans la chambre, & s'avançant vers Madame de Clémire, il lui remit une lettre. Madame de Clémire regardant le dessus de la lettre; ce billet, dit-elle à Pulchérie, vous est adressé; c'est sans doute une invitation de bal. En disant ces mots, elle ouvre la lettre; & au grand étonnement de Pulchérie, elle y lit ce qui suit :

M A D E M O I S E L L E ,

« Venez recevoir la récompense de votre bonté
» envers nous; venez apprendre de quel état vous

» nous avez tirés. Il ne manque maintenant à
 » notre bonheur que d'en avoir pour témoin celle
 » à qui nous le devons ; & nous ne pouvons mieux
 » prouver notre reconnaissance à notre jeune &
 » chère Bienfaitrice, qu'en lui faisant voir l'inté-
 » rieur de la famille qu'elle a rendue si parfaite-
 » ment heureuse ».

Ah , Maman , s'écria vivement Pulchérie ,
 Maman , auriez-vous la bonté de me mener chez
 ces bonnes gens ? Assurément , répondit Madame
 de Clémire , & nous allons partir sur le champ.
 Je vais demander des chevaux ; venez , chère
 enfant : en disant ces mots, Madame de Clémire
 prend Pulchérie par la main, & fort avec elle.
 Au bas de l'escalier on rencontre M. de Clémire.
 Où allez-vous, dit-il ? Si par hasard vous vouliez
 sortir , je rentre dans l'instant , & mes chevaux
 font mis.... Soyez de la partie , reprit Madame
 de Clémire , venez avec nous. Volontiers , dit
 M. de Clémire , & , sans demander d'explication ,
 il donne le bras à sa femme. Pulchérie les suit
 avec une émotion inexprimable. On monte en
 voiture , on part ; & au bout de cinq minutes ,
 la voiture s'arrête. On descend précipitamment ,
 on traverse une petite cour ; M. de Clémire ouvre

une porte, & l'on se trouve dans une grande chambre. On voit dans le milieu de la chambre un Bourrelier occupé de son métier ; tandis qu'une femme auprès d'une table , & entourée de six petites filles dont la plus âgée n'avoit que dix ans , travailloit en linge. Aussitôt que M. de Clémire parut , toute la famille se leva. Approchez, Madame *le Blanc* , dit M. de Clémire , voilà Pulchérie. . . . A ces mots, la femme , le mari , se précipitèrent vers Pulchérie , & toutes les petites filles l'entourèrent. O, ma chère Demoiselle, s'écria la femme, que je suis aise de vous voir!.... Quoi, à votre âge, & si délicate, c'est vous qui avez voulu vous passer de feu & endurer le froid pour nous envoyer votre bois ; & puis de l'argent , & puis vos dragées , enfin tout ce que vous pouviez donner!.... Mais regardez comme nous sommes heureux à présent!.... Mon mari est guéri, il s'est remis à l'ouvrage d'hier ; nos dettes sont payées, nos enfans bien habillés, nous pouvons travailler; nous n'avons plus besoin de rien : c'est vous, c'est vous seule qui êtes la cause de notre bonheur ! car sans votre bonté pour nous , votre cher Papa ne nous auroit jamais connus!.... Ah , Papa, interrompit Pulchérie, Jeanneton vous avoit donc

tout dit ? Dès le premier jour , reprit M. de Clémire. J'ai même plus d'une fois apporté moi-même dans ma voiture les bûches à Madame le Blanc : mais j'avois expressément défendu à Jeanneton d'en parler à votre mère, & de vous laisser soupçonner que je fusse instruit. Je voulois vous ménager à l'une & à l'autre une surprise agréable.

Après cette explication , M. de Clémire fut tendrement embrassé par sa femme & sa fille ; ensuite on se remit à causer avec les bonnes gens. Au bout d'une demie-heure , on se leva pour sortir. Dans ce moment les petites filles furent chercher un carton , & la plus âgée le présentant à Pulchérie , la pria de l'accepter , en disant : *c'est de notre ouvrage ; ma mère , mes sœurs & moi nous y avons toutes travaillé.... & de bien bon cœur !* Pulchérie ouvre le carton , & elle le trouve rempli des plus jolies pelottes du monde. Elle rougit , & se tournant vers son père : Ah Papa , dit-elle , je les avois bien oubliées ! Mais avec quel plaisir je les reçois , puisqu'elles sont l'ouvrage de cette bonne-Femme , & de ses charmantes petites filles ! En achevant ces paroles , Pulchérie attendrie , embrassa les enfans ; & ses larmes recommencèrent à couler , lorsqu'en s'en allant elle enten-

dit les bénédictions que lui donnoit toute la famille Ah, ma pauvre sœur ! s'écria Pulchérie en montant en voiture, combien je suis fâchée que son rhume l'ait empêchée de partager la joie que je viens de goûter ! Maman, continua Pulchérie, maintenant que me voilà accoutumée à me passer de feu, me permettez-vous de donner tous les hivers mon bois aux pauvres ? Non, répondit Madame de Clémire, je ne veux pas que vous preniez un engagement qui à la longue pourroit vous paroître trop pénible : je vous l'ai déjà dit, les résolutions qui demandent une courageuse persévérance, ne sont pas faites pour votre âge. Mais si vous voulez chaque hiver renouveler l'action que vous venez de faire, c'est-à-dire, vous passer de bois pendant huit jours, pour le donner à une pauvre famille, j'y consentirai avec grand plaisir. — Ah, Maman, voilà qui est dit, je prends cet engagement de tout mon cœur Il me vient une idée ne pourrais-je pas aussi me priver de temps en temps, pour le même objet, du vin qu'on me donne à mes repas ? — Vous en buvez si peu, qu'il vous faudroit bien du temps pour faire seulement une demi-bouteille. — Quand je serai grande

comme vous , Maman , combien en boirai-je en huit jours ? — Quatre bouteilles tout au plus... — Et quand ce ne seroit que trois , cela seroit grand plaisir à un pauvre malade. — Assurément ; trois bouteilles d'excellent vin seroit pour lui un présent aussi salutaire que précieux. — Si tous les mois on se passoit de vin pendant huit jours , on ne s'en porteroit que mieux. — D'ailleurs , cette privation n'auroit rien de pénible.... — De cette manière , sans être riche , on pourroit souvent donner l'aumône ? — Sans faire de dépenses extraordinaires , on pourroit dans le cours de l'année secourir une infinité de malheureux , si l'on vouloit seulement , de temps en temps , s'imposer de légères privations , & se refuser quelques superfluités. Il faut encore observer qu'une privation momentanée nous prépare toujours un plaisir très-vif : par exemple , vous vous passiez de feu depuis sept heures du matin jusqu'à une heure après midi , n'est-il pas vrai qu'en descendant dans le salon , en vous approchant de la cheminée , vous éprouviez un plaisir que vous n'auriez certainement pas senti si vous eussiez eu du feu dans votre chambre ? — Oh , cela est bien vrai ! je me chauffois le reste du jour avec une joie extrême ; la vue seule d'un bon feu m'inspiroit

une gaîté extraordinaire. — Vous voyez donc bien qu'en ceci l'intérêt même de nos plaisirs s'accorde avec la bienfaisance.... & nous ne parlons pas de ce plaisir si doux, préférable à tous les autres, de cette satisfaction inexprimable que vous avez goûtée, & qui sera toujours l'heureux fruit d'une action vertueuse!.... — Comment se peut-il qu'il y ait des personnes qui ne sentent pas cela? — Une petite vanité, le goût du faste, corrompent sans doute bien des cœurs; mais dans le séjour même où le luxe étouffe & détruit tant de vertus, on peut trouver encore de grands exemples & des modèles faits pour honorer notre siècle : les seules *aumônes anonymes* envoyées aux différens Curés de Paris sont immenses; tous les mois une multitude de prisonniers, composée d'artisans malheureux, doit à des Inconnus & la liberté & le bonheur de revoir ses enfans. La bienfaisance a fondé des prix dans toutes les Académies; elle a formé à Paris, & dans les environs, des établissemens utiles & respectables : voyez donc combien cette vertu est naturelle au cœur de l'homme, puisqu'on la voit briller avec autant d'éclat dans les lieux mêmes où elle se trouve sans cesse combattue par toutes les passions factices

rices & puériles, produites par une vanité aussi méprisable que mal-entendue !

Madame de Clémire termina là cet entretien, parce qu'elle vouloit aller savoir des nouvelles de sa fille aînée. Elle se leva & passa avec Pulchérie dans la chambre de Caroline, dont elle trouva la toux beaucoup plus fréquente. Caroline convint qu'elle avoit mangé un petit cornet de cerises desséchées, ignorant absolument qu'elle pût augmenter sa toux en mangeant d'une chose qu'elle savoit être saine en général. Madame de Clémire saisit cette occasion de répéter à ses enfans combien il est nécessaire de connoître les propriétés de tout ce qui sert à notre nourriture (a); connoissance qui, jointe à de la sobriété,

(a) Ce qui est échauffant, rafraîchissant, acide, pectoral, les alimens légers ou difficiles à digérer, &c. Il faudroit faire connoître aussi de bonne heure aux enfans leur constitution; qu'ils fussent s'ils sont bilieux ou sanguins; s'ils ont la poitrine délicate, les nerfs irritables; & quelles sont les espèces d'alimens qui leur conviennent particulièrement. Enfin on devroit leur apprendre le régime qu'il faut observer dans une infinité de petits maux, qu'il est souvent dangereux de négliger: tels que les maux de gorge & la dysenterie sans fièvre, les rhumes, les indigestions, les maux de nerfs, les courbatures, les transpirations arrêtées. On peut ajouter à cela le traitement nécessaire pour les coups reçus à la tête, les coupures un peu considérables, les foulures légères, &c. L'étude de

préserveroit d'une foule d'incommodités & de maladies graves.

Aussi-tôt que Caroline fut en état de sortir, sa mère la mena à l'Opéra. On jouoit un Opéra nouveau qui charma Madame de Clémire & ses enfans. Le lendemain, lorsque les trois enfans eurent fini leurs études, ils vinrent chez leur mère attendre l'heure du souper. Ils y trouvèrent du monde. On parloit de l'Opéra nouveau. Quoi, disoit à Madame de Clémire, un petit homme qui parloit excessivement haut ; quoi, Madame,

la Botanique apprendra d'ailleurs les propriétés des plantes usuelles, & l'explication des termes techniques de la Médecine. Je connois des enfans de dix ans qui savent tout cela : on n'en veut pas faire des Médecins ; mais on veut les mettre en état de pouvoir s'en passer pour de petits maux que la sobriété & des remèdes simples peuvent si facilement guérir. Si toutes les jeunes personnes en entrant dans le monde avoient cette connoissance, elles y conserveroient longtemps la santé & la fraîcheur qu'elles perdent communément avant l'âge de trente ans. Il n'est pas possible de leur faire lire des ouvrages sur la Médecine, parce qu'ils sont beaucoup trop étendus pour elles ; mais on pourroit faire à leur usage des extraits tirés des ouvrages de *M. Tiffot* ; du *Traité des plantes* par *Chomel*, & du *Dictionnaire de matière médicale*, en quatre volumes, (qui se vend chez *M. Didot le jeune*) excellent ouvrage, de l'aveu unanime des plus grands Médecins. Je conseillerois encore de ne pas négliger de les instruire avec détail de tout ce qui a rapport à l'entretien & à la conservation des dents.

cette musique vous a fait plaisir ? — Le plus grand. — Mais vous étiez *Glukiste* il y a deux ans ? — Et comme je n'ai point oublié la musique, & que je l'aime toujours, je le suis encore. — Dans ce cas l'Opéra nouveau n'a pas dû vous plaire. — Mais par quelle raison ? — Parce qu'il est impossible d'aimer à la fois deux genres si *dissemblables*. — Je crois qu'il est impossible d'aimer à la fois *le bon & le mauvais*, & d'estimer également un sot & un homme d'esprit : mais je crois & je sens qu'on peut aimer deux talens supérieurs, quoique de genre absolument différens, c'est pourquoi j'aime *Corneille & Racine*, *Gluck & Piccini*. — Savez-vous ce qui résultera de cette impartialité ? Que votre suffrage ne sera agréable ni aux partisans de Gluck, ni à ceux de Piccini. — Cela peut être ; mais j'y gagne le plaisir de les admirer tous deux, & je préfère la gloire d'être équitable, à celle d'obtenir quelques éloges des Partisans de l'un ou de l'autre. — Mais, de bonne-foi, comment pouvez-vous aimer *Orphée*, *Iphigénie*, *Alceste*, *Armide* ? une musique *barbare* ! une *facture* détestable ! Dans ce moment une visite survint, Madame de Clémire changea de conversation ; le petit hom-

me ne pouvant plus disputer , s'ennuya & fortit de très-mauvaise humeur.

Quand les enfans se retrouvèrent seuls avec leur mère : Mon Dieu , Maman , dit Caroline, comme vous avez fâché l'homme qui s'est en-allé si brusquement ! — M. de Volny ? — Celui qui a montré tant d'averfion pour Gluck ? — Justement. — L'avez-vous trouvé modéré , poli , raisonnable ? — Oh , point du tout ; & il avoit un ton — Il étoit en colère. — Vous ne lui avez cependant rien dit d'offensant. — Voilà les travers & l'injustice que donnera toujours *l'esprit de parti* : souvenez-vous qu'on ne peut être constamment honnête & raisonnable qu'en conservant une parfaite impartialité. — Maman , que parloit-il de *Barbare* & de *façure* ? que vouloit-il dire ? je n'ai pas compris cela. — Ni lui non plus ; il parle de ce qu'il n'entend point. Il ne fait pas la musique. — Comment , & il décide avec tant d'assurance ! — C'est la mode aujourd'hui. Des personnes qui ne pourroient pas battre un air en mesure , qui ne sauroient pas distinguer dans un prélude un accord faux d'une dissonance , dissertent savamment sur la composition , & même font des ouvrages pour

prouver que Piccini n'a point de talent , ou que Gluck est un barbare. — Peut-on être connoisseur en musique sans la savoir ? — Cela est absolument impossible. Nous sommes déjà convenues qu'avec le goût naturel le plus sûr , une longue étude, après avoir voyagé, observé avec attention & la nature & toutes les collections des Tableaux de l'Europe , un Amateur , s'il ne fait pas peindre , ne pourra jamais , comme un bon Peintre , discerner & connoître toutes les beautés d'un Tableau : cependant la peinture est une imitation réelle de la nature ; elle représente sous leurs vraies formes tous les objets matériels qui existent : aussi a-t-elle plusieurs parties qui doivent plaire également aux ignorans & aux connoisseurs. Toutes les finesses de l'art échappent aux premiers , mais ils peuvent saisir les détails les plus frappans d'une parfaite imitation. Il n'en est pas ainsi de la Musique. Le Compositeur d'un Opéra doit sans doute puiser dans la nature l'espèce de déclamation qui convient à son Poëme ; mais cette sorte d'imitation est trop délicate & trop abstraite pour pouvoir être sentie aussi généralement que celle qui est produite par la peinture. D'ailleurs un morceau de musique pourroit

avoir une forte d'expression , & cependant n'être pas bon ; comme par exemple , si de certaines règles de composition n'y sont pas observées : & il n'y a qu'un Musicien compositeur qui puisse sentir un semblable défaut. Je crois bien qu'en général ceux qui ont de la sensibilité & du goût naturel pourront, sans savoir la musique, apprécier avec assez de justesse les morceaux d'une expression très-marquée ; ils sont en état de reconnoître & de sentir le genre de la musique qu'ils écoutent, & de décider si un chant est agréable , ou s'il est insipide & commun ; mais il est impossible qu'ils puissent saisir les défauts ou les beautés d'une partition compliquée. Ils n'entendent absolument rien à l'harmonie , par conséquent, à tout ce qui est *accompagnement*. Je soutiens (& cette épreuve est facile à faire) qu'une personne qui ne fait pas parfaitement la musique , c'est-à-dire qui ne la déchiffre pas avec facilité , & qui n'a pas passé toute sa jeunesse à en faire, ne s'y connoitra jamais : qu'on prélude devant elle , que dans une *suite d'harmonie* on mêle à de bons accords quelques accords faux ; si celui qui prélude a de la réputation , il verra le Connoisseur qui parle avec tant d'emphase de *façure* , de *motifs* & d'*inter-*

ions , il le verra écouter avec délices les accords baroques qui feroient tréfaillir un Musicien , & il l'entendra lui prodiguer les plus pompeux éloges. Que gagne-t-on à vouloir paroître instruit des choses qu'on ignore ? On n'en impose à personne , on parle mal , on juge sans goût , on est accusé de pédanterie par les ignorans , de folie par les vrais connoisseurs ; on fatigue , on ennue & les uns & les autres. (57)

Quelques jours après cet entretien , César , un matin , entra dans la chambre de son père ; il tenoit un papier : Papa , dit-il , je viens vous faire quelques questions sur une chose qui me paroît extraordinaire ; voilà le *Journal de Paris*.... — Eh bien ? — Eh bien , M. l'Abbé me le donne à lire toutes les fois qu'il y trouve un trait de *bienfaisance*. Vous devez le lire souvent ; car il n'y a guères de jour où l'on n'y lise , en gros caractère , *BIENFAISANCE*. — Oui ; c'est ce qui me fâche. — Comment ? — Ce titre annonce une belle action ; & presque toujours dans ce Journal , il ne tient rien de ce qu'il promet ! Tenez , Papa , regardez , après le mot *BIENFAISANCE*. — Ah , c'est une longue histoire ! — Oui ; elle occupe la moitié du *Journal*. Voulez-vous que je

vous la conte ? — Volontiers. — La voici : Une pauvre Ouvrière avoit un réchaud plein de feu sous ses pieds, elle s'est endormie. On est entré dans sa chambre, on l'a trouvée mourante : *ses vêtemens étoient enflammés, elle n'avoit plus de forme humaine.* Les Cavaliers du Guet sont arrivés Les Cavaliers & les Spectateurs étoient *attendris* Les Cavaliers ont aidé à secourir la malade. Un Chirurgien demandoit pour elle un peu d'huile & de vin, un des Cavaliers à été en chercher. Le Chirurgien à pansé les playes de la pauvre femme, qui ensuite, a été menée à l'Hôtel-Dieu, où les Cavaliers du Guet l'ont conduite. ... — Et le trait de bienfaisance ? — Je vous l'ai dit : *c'est l'huile que le Cavalier a été chercher.* — Cela n'est pas possible ! — Lifcz, Papa ; voilà la feuille (a). — Rien n'est plus vrai ; vous n'avez rien omis ; il faut lire cela pour le croire ! — Comme il auroit fallu être inhumain & féroce pour ne pas secourir cette malheureuse femme, j'ai été révolté qu'on ait loué avec emphase une action si naturelle, & qu'on ait appelé *bienfaisans* des hommes qui n'ont fait que remplir des devoirs indispensables. — Vous avez raison ; celui qui se croit

(a) *Journal de Paris*, N° 340. Samedi 6 Décembre 1783.

héroïque, lorsqu'il remplit un devoir, en restera là, & ne deviendra certainement jamais vertueux; & si tout le monde s'accordoit à appeler *bienfaisance* ce qui n'est qu'humanité, bientôt il n'y auroit plus de bienfaisance sur la terre

Comme le Marquis achevoit ces mots, Madame de Clémire entra avec ses filles : on déjeuner, ensuite on sortit pour aller voir des cabinets de Tableaux, & d'Histoire Naturelle : récréation que Madame de Clémire procuroit à ses enfans deux fois la semaine. Pour varier ces amusemens instructifs, on alloit quelquefois voir des Manufactures ou des monumens d'Architecture : mes enfans, disoit Madame de Clémire; lorsque vous habiterez les villes, voulez-vous y vivre heureux & n'y jamais connoître l'ennui, ne vous livrez point sans réserve à une vaine dissipation, qui ne pourroit ni suffire à votre cœur, ni même occuper votre esprit : ne vous laissez jamais corrompre par le goût frivole & méprisable du faste & de la magnificence : conservez, nourrissez avec soin dans vos cœurs cette compassion active & tendre qu'on doit aux malheureux : au sein du luxe, songez qu'il existe des infortunés que la misère accable, & qu'un foible secours

pourroit arracher à la mort ! Vous avez une idée du bonheur si pur qui vous attend chez eux : allez les chercher : tendez-leur une main bien-faisante, goûtez la gloire délicieuse de leur offrir l'image de la Divinité, & de faire succéder aux cris affreux du désespoir, les transports passionnés d'une joie inattendue, & les douces larmes de la reconnoissance. Enfin dans le séjour brillant où l'émulation & le génie, sous mille formes différentes, produisent sans cesse des chef-d'œuvres nouveaux ; cultivez votre esprit, étendez vos connoissances, aimez les arts ; afin que vous puissiez jouir de cette foule de choses intéressantes, dont l'ignorance ne peut sentir le prix : mais que ces occupations instructives & ces amusemens variés, ne vous fassent point perdre l'heureux goût de la vie champêtre : que votre cœur vous rappelle toujours le souvenir *des Veillées de Champcerry*, & l'innocence & le charme des plaisirs touchans offerts par la Nature.

N O T E S

D U T O M E S E C O N D .

(1) C'Étoit un écho.

Il y a un écho remarquable près de Rosneath, belle maison de campagne en Écosse, à l'ouest d'un lac d'eau salée, qui se perd dans la rivière de Clyde, à dix-sept milles au-dessous de Glasgow. Ce lac est environné de collines, dont quelques-unes sont des rochers arides; les autres sont couvertes de bois. Un Trompette habile, placé sur une pointe de terre que l'eau laisse à découvert, tourné au nord, a sonné un air, & s'est arrêté: aussi-tôt un écho a repris l'air, qu'il a répété distinctement & fidèlement, mais d'un ton plus bas que la trompette. Cet écho ayant cessé, un autre d'un ton plus bas a répété le même air, avec la même exactitude; le second a été suivi d'un troisième qui a été aussi fidèle que les deux autres, à l'exception d'un ton plus bas encore, & l'on n'a plus rien entendu. On a répété plusieurs fois la même expérience, qui a toujours été également heureuse.

Il y a eu autrefois dans le château de Simonette, un mur de fenêtre, d'où on entendoit répéter quarante fois ce qu'on disoit. Addison & d'autres personnes qui ont voyagé en Italie, font mention d'un écho qui répète cinquante-six fois le bruit d'un coup de pistolet, lors même que l'air est chargé de brouillards. Dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris pour l'année 1692, il est fait mention de l'écho de Genetay, à deux lieues de Rouen, qui a cela de particulier, que la personne qui chante n'entend point la répétition de l'écho, mais seulement sa voix; au contraire, ceux qui écoutent n'entendent que la répétition de l'écho; mais avec des

» variations surprenantes : car l'écho semble tantôt s'appro-
 » cher, & tantôt s'éloigner. Quelquefois on entend la voix
 » très-distinctement, d'autres fois on ne l'entend plus; l'un
 » n'entend qu'une seule voix, & l'autre plusieurs; l'un en-
 » tend à droite, & l'autre à gauche, &c. ». Cet écho
 subsiste encore; mais il est fort déchu de ce qu'il étoit autre-
 fois, parce qu'on a planté, aux environs, des arbres qui nui-
 sent beaucoup à l'effet.

Écho est un mot qui vient du Grec, & qui signifie son.
 Dans la théorie des échos, on nomme le lieu où se tient
 celui qui parle, *Centre Phonique*; & l'objet ou l'endroit
 qui renvoie la voix, *Centre Phonocampitique*, c'est-à-dire,
Centre qui réfléchit le son. Encyclopédie.

(2) Cet Oiseau s'appelle *Flammant*, ou *Phénicoptère*,
 ou *Bécharu*; les Grecs l'appeloient *Phénicoptère*, nom qui
 signifioit dans leur Langue, *Oiseau à l'aile de flamme*, parce
 qu'en effet, lorsqu'il vole à l'opposite du soleil, il paroît tout
 flamboyant, comme un brandon de feu : le plumage des
 jeunes est couleur de rose; & quand ils ont dix mois, leurs
 plumes sont couleur de feu. Nos plus anciens Naturalistes
 François appeloient cet oiseau *Flambant*; “ & peu après,
 „ dit M. de Buffon, l'étymologie oubliée permit d'écrire
 „ *Flammant*; &, d'un oiseau couleur de feu ou de flamme,
 „ on fit un oiseau de Flandre; on lui supposa même des
 „ rapports avec les habitans de cette contrée, où il n'a ja-
 „ mais paru. Cette aile couleur de feu n'est pas le seul carac-
 „ tère frappant que porte cet oiseau : son bec d'une forme
 „ extraordinaire, ... ses jambes d'une excessive hauteur,
 „ son cou long & grêle, son corps plus haut monté, quoique
 „ plus petit que celui de la cicogne, offrent une figure d'un
 „ beau bizarre, & d'une forme distinguée parmi les plus
 „ grands oiseaux de rivage. ...

„ Cet oiseau se trouve dans l'ancien Continent, depuis
 „ les côtes de la Méditerranée, jusqu'à la pointe la plus

» australe de l'Afrique. . . Ils sont en quantité dans les Pro-
 » vinces occidentales de l'Afrique, à Angola, Congo, où, par
 » respect superstitieux, les Nègres ne souffrent pas qu'on tue
 » un seul de ces oiseaux. » . . . Le Flamman est certaine-
 » ment un oiseau voyageur; ils sont en très-grand nombre à
 » St. Domingue, aux Antilles. . . Ces oiseaux sont toujours en
 » troupe: ils se forment naturellement en file; ce qui, à une
 » certaine distance, ressemble à un mur de brique, & de
 » moins loin, à des soldats rangés en ligne. Ils établissent des
 » sentinelles, & lorsque ces sentinelles apperçoivent quelque
 » objet qui les alarme, elles jettent un cri bruyant, qui s'en-
 » tend de très-loin, & qui est semblable au son d'une trom-
 » pette; alors toute la troupe s'envole. Leur chair est un
 » mets recherché: les anciens en ont parlé comme d'un gibier
 » exquis, &c.

(3) " Cet oiseau s'appelle le *Coucou indicateur*. C'est dans
 » l'intérieur de l'Afrique, dit M. de Buffon, à quelque dis-
 » tance du Cap de Bonne-Espérance, que se trouve cet
 » oiseau, connu par son singulier instinct d'indiquer les nids
 » des abeilles sauvages. Le matin & le soir sont les deux
 » temps de la journée où il fait entendre son cri: *Chirs*,
 » *chirs*, qui est fort aigu, & semble appeler les Chasseurs
 » & autres personnes qui cherchent le miel dans le désert.
 » Ceux-ci lui répondent d'un ton plus grave, en s'approchant
 » toujours. Dès qu'il les apperçoit, il va planer sur l'arbre
 » creux où il connoît une ruche; & si les Chasseurs tardent
 » de s'y rendre, il redouble ses cris, vient au devant d'eux,
 » retourne à son arbre, sur lequel il s'arrête & voltige,
 » & qu'il leur indique d'une manière très-marquée. Il n'ou-
 » blie rien pour les exciter à profiter du petit trésor qu'il a
 » découvert, & dont il ne peut apparemment jouir qu'avec
 » l'aide de l'homme: soit parce que l'entrée de la ruche est
 » trop étroite, soit par d'autres circonstances que le Rela-
 » teur ne nous apprend pas. Tandis qu'on travaille à se
 » saisir du miel, il se tient dans quelque canton peu éloi-

» gné , observant avec intérêt ce qui se passe , & attendant
 » la part du butin , qu'on ne manque jamais de lui laisser ;
 » mais point assez considérable , comme on pense bien ,
 » pour le rassasier , & par conséquent risquer d'éteindre
 » ou d'affoiblir son ardeur pour cette espèce de chasse.

» Ce n'est point ici un conte de Voyageur ; c'est l'obser-
 » vation d'un homme éclairé , qui a assisté à la destruction
 » de plusieurs républiques d'abeilles trahies par ce petit
 » espion , & qui rend compte de ce qu'il a vu , à la Société
 » Royale de Londres. Voici la description qu'il a faite de
 » la femelle , sur les deux seuls individus qu'il ait pu se
 » procurer , & qu'il avoit tués , au grand scandale des
 » Hortentors : car dans tout pays , l'existence d'un être
 » utile est une existence précieuse. Il a le dessus de la tête
 » gris ; la gorge , le devant du cou & la poitrine blanchâ-
 » tres , avec une teinte de vert , qui va s'affoiblissant , &
 » n'est presque plus sensible sur la poitrine , le ventre
 » blanc ; . . . le bec brun à sa base , jaune au bout ; les
 » pieds noirs . . . Longueur totale , six pouces & demi ;
 » bec , environ six lignes. ,,

M. de Buffon ajoute dans une note , qu'il est arrivé quel-
 quefois que le Chasseur , allant à la voix de ce Coucou , a
 été dévoré par les bêtes féroces ; ce qui a fait dire que
 l'oiseau s'entendoit avec elles , pour leur livrer leur proie.

Hist. Nat. tom. 12. des Oiseaux. Édit. in-12.

(4) La Méque , Ville d'Asie dans l'Arabie Heureuse , est
 à-peu-près grande comme Marseille. Son temple magnifique
 y attire un concours prodigieux de toutes les sectes de
 Mahométans , qui y vont en pèlerinage : c'est la patrie de
 Mahomet.

(5) Médine , Ville de l'Arabie Heureuse. Le mot *Medi-*
nach signifie en Arabe une Ville en général , & ici *la Ville*
 par excellence ; parce que Mahomet y établit le Siège de
 l'Empire des Musulmans , & qu'il y mourut. On l'appeloit

auparavant *Lotreb*. Au milieu de Médine, est la fameuse mosquée où les Mahométans vont en pèlerinage, & dans les coins de cette mosquée, sont les tombeaux de Mahomet, d'Abubecker & d'Omar. Médine est gouvernée par un Schérif qui se dit de la race de Mahomet, & qui est Souverain indépendant. *Encyclopédie*.

(6) Le Caire est la Capitale de l'Égypte. Le Sultan Sélim la prit sur les Mamelus en 1517, & depuis ce temps elle est assujettie aux Turcs : le vieux Caire en est à trois quarts de lieue, sur le bord du Nil : les Cophtes (a) y ont une Église magnifique.

(7) Les Pyramides d'Égypte furent bâties pour servir de tombeaux à ceux qui les ont fait élever. Les Égyptiens de moindre condition, au lieu de Pyramides, faisoient creuser pour leurs tombeaux, de ces caves qu'on découvre tous les jours, & dans lesquelles on trouve des momies.

Toutes les Pyramides ont une ouverture qui donne passage dans une allée basse fort longue, & qui conduit à une chambre où les anciens Égyptiens mettoient les corps de ceux pour lesquels les Pyramides étoient faites. Toutes les Pyramides étoient posées avec beaucoup de régularité : chacune des trois grandes, qui subsistent encore, sont placées à la tête d'autres petites, que l'on ne peut connoître que difficilement, parce qu'elles sont couvertes de sable : toutes sont construites sur un rocher uni, caché sous du sable blanc. Dans toutes les Pyramides, il y a des puits profonds, carrés & taillés dans le roc : les murailles de quelques-unes ont des figures hiéroglyphiques, taillées aussi dans le roc. Les trois principales Pyramides connues des Voyageurs, sont à environ neuf milles du Caire. La plus belle de toutes

(a) On appelle *Cophtes* ou *Coptes*, les Chrétiens de la secte des *Jacobites* ou *Monophysites*. On est très-partagé sur l'origine de ce nom; on le tire de *Copte*, ou *Coptas*, Ville d'Égypte.

est située sur le haut d'une roche , dans le désert des sables d'Afrique , à un quart de lieue de distance , vers l'ouest , des plaines d'Égypte. Cette roche s'élève environ cent pieds au-dessus du niveau de ces plaines , mais avec une rampe aisée , & facile à monter. Elle contribue beaucoup à la majesté de l'ouvrage. On trouve dans cette Pyramide des chambres , des corridors , &c. Pour visiter la Pyramide en dehors , on monte , en reprenant de temps en temps haleine ; environ à la moitié de la hauteur , on rencontre une petite chambre carrée , qui ne sert qu'à se reposer. Quand on est parvenu au haut , on se trouve sur une plate - forme , d'où l'on découvre la plus agréable vûe. La plate-forme , qui à la regarder d'en bas , semble finir en pointe , est de dix à douze grosses pierres , & elle a à chaque côté , qui est carré , seize à dix-sept pieds. On ne peut descendre que par le dehors , & cette descente est très-dangereuse. En mesurant cette Pyramide d'un coin à l'autre par le devant , le Père Vansleb a trouvé qu'elle avoit trois cent pas ; ensuite , ayant mesuré la même face avec une corde , 128 brasses , qui font 704 pieds. L'entrée de la Pyramide n'est pas au milieu. La hauteur de la Pyramide en la mesurant pardevant avec une corde est , selon le même Voyageur , de 112 brasses , chacune de cinq pieds & demi ; ce qui revient à 600 pieds (a). On ne peut cependant pas dire de combien elle est plus large que haute , parce que le sable empêche qu'on ne puisse mesurer le pied. *Encyclopédie.*

(8) « L'Isle de Théra , dans l'Archipel , qui a douze
» grandes lieues de France de circuit , s'est élevée du fond
» de la mer par la violence d'un Volcan , qui depuis a pro-
» duit six autres Isles dans son golphe. Ce Volcan n'est pas
» encore éteint ; car en 1707 , il se ralluma avec plus de
» furie que jamais , & donna le spectacle d'une Isle nou-

(a) Saint-Pierre de Rome n'a que 443 pieds d'élévation.

velle ,

„ velle, de six milles de circuit. La mer parut alors fort
 „ agitée, couverte de flammes, d'où sortirent avec un fracas
 „ épouvantable, quantité de rochers ardens. Toute la terre
 „ a été si culbutée dans les parages de l'Isle de Théra ,
 „ qu'on n'y trouve plus de fond pour l'ancrage des vais-
 „ seaux. M. DE BOMARE.

„ Une des plus violentes éruptions du Vésuve (la ving-
 „ deuxième de ce Volcan) a été celle du 20 Mai 1737.
 „ La montagne vomissoit par plusieurs bouches de gros
 „ torrens de matières métalliques fondues & ardentes, qui
 „ se répandoient dans la campagne, & s'alloient jeter dans
 „ la mer (a). M. de Montcalègre, qui communiqua cette
 „ relation à l'Académie de Paris, observa avec horreur un
 „ de ces fleuves de feu, & vit que son cours étoit de six
 „ ou sept milles, depuis sa source jusqu'à la mer ; sa largeur,
 „ de 50 ou 60 pas ; sa profondeur, de 25 ou 30 palmes, &
 „ dans certains fonds ou vallées, de 120, &c.

M. DE BOMARE.

„ Les Éruptions de Volcans sont ordinairement annoncées
 „ par des bruits souterrains, semblables à ceux du tonnerre ;
 „ par des sifflemens affreux, par un déchirement intérieur,
 „ &c. L'Histoire nous apprend que dans deux éruptions du
 „ Vésuve, ce Volcan jeta une si grande quantité de cen-

(a) Les productions de Volcan sont des substances formées par la destruction d'autres corps fossiles, qui, par l'action d'un feu souterrain, ont été calcinées, comme les pierres de Volcan proprement dites ; ou liquéfiées, à demi-vitrifiées & rendues poreuses, comme les ponces ; ou totalement vitrifiées, comme le verre de Volcan, ou pierre obsidienne ; en un mot, toutes les espèces de laves, sont des résultats de Volcan. On donne le nom de laves à des matières de Volcan, telles que les différentes espèces de ponces, la pierre du Vésuve, ou de Naples, la pezzolane, la pierre obsidienne, ou de Gallinace, &c. Toutes ces matières ont été, les unes calcinées, d'autres à demi-fondues, & d'autres totalement vitrifiées. On trouve des laves, de couleur tantôt noirâtre ou rougeâtre, tantôt blanchâtre ou jaunâtre, tachetées de parties vitreuses, &c. M. DE BOMARE.

» dres. qu'elles volèrent jusqu'en Égypte, en Libye & en
 » Syrie. En 1600, à Aréquina au Pérou, il y eut une érup-
 » tion d'un Volcan qui couvrait tous les terrains des envi-
 » rons, jusqu'à 30 ou 40 lieues, de sable calciné & de
 » cendres. Quelques endroits en furent couverts de l'épais-
 » seur de deux verges. La lave vomie par le mont Ethna
 » a formé quelquefois des ruisseaux, qui avoient jusqu'à
 » 18000 pas de longueur.... Souvent on a vu des Volcans
 » faire sortir de leur sein des ruisseaux d'eau bouillante,
 » des poissons, des coquilles, & d'autres corps marins. En
 » 1631, pendant une éruption du Vésuve, la mer fut mise
 » à sec; elle parut absorbée par ce volcan, qui peu après
 » inonda les campagnes d'eau salée.... On trouve des Vol-
 » cans dans les contrées les plus froides, comme dans les
 » pays les plus chauds (a). *Encyclopédie.*

(9) L'embouchure de la caverne de Policando (b) est grande & tout son fond est couvert de congellations formées par les gouttes d'eau qui distillent du sommet; mais elles sont d'une nature ferrugineuse, pointues par en haut, & dures au point de blesser les pieds.... Le toit offre les plus grandes beautés & les plus variées.... Ces congellations, quoique très-élégantes, ne sont pas les seuls ornemens que

(a) Les Bitumes sont des matières huileuses & minérales, qu'on rencontre dans le sein de la terre, sous une forme fluide, & nageant quelquefois à la surface des eaux; ou sous une forme tantôt molasse, tantôt solide. On ne connoît qu'une seule espèce de Bitume liquide; c'est la *Pétrole*, ou *Huile de pierre*, ainsi nommée, parce qu'elle découle des fentes des rochers; car il paroît que ce qu'on nomme *Naphe* n'est autre chose que la pétrole la plus fluide, la plus blanche, la plus pure. Les Bitumes solides sont le succin, le jayet ou jais, l'asphalte, & le charbon de terre. Il y en a de molasses, comme la ptx asphalte. Les Bitumes étant très-inflammables & très-abondans, on les regarde comme des causes de la flamme perpétuelle des Volcans.

M. DE BOMARE.

(b) Sur la Carte, on trouve *Policandro*, au lieu de *Policando*.

cette grotte ait reçus de la nature : on y trouve beaucoup d'une espèce de mine de fer , qui est toute en étoiles , & brillante comme de l'acier poli. Les morceaux sont en quelques endroits rougeâtres , & brillans comme des diamans. . . . Dans un autre canton de la voute , on voit de grandes masses de corps ronds , pendans comme des raisins (*a*). Quelques-unes sont rouges ; d'autres d'un noir foncé , mais parfaitement luisantes & éclatantes. Le plus grand ornement du toit consiste dans la même espèce de congellations en forme de cristaux ; plusieurs sont pointues , comme si on eût aiguilé leurs extrémités. . . . Mais ce qui est plus remarquable , c'est que quelques-unes sont dorées naturellement , d'une manière aussi régulière que si elles sortoient des mains du plus habile Artiste , &c.

Merveilles de la Nature , Tome premier.

(*a*) Ce sont les *Stalactites* : les *Stalactites* & les *Stalagmites* sont composées de substances terreuses ou pierreuses , qui se sont formées dans l'eau , ou qui ont été charriées par ce fluide dans des cavités souterraines , y ont pris de la liaison , & s'y sont durcies sous différentes figures. Si l'on imagine des gouttes d'eau qui , par leur filtration au travers des pierres poreuses , se sont chargées de petites parties pierreuses (sans pour cela que la transparence du fluide en soit entièrement altérée ,) & qui ensuite ont été charriées avec une rapidité relative à leur fluidité , à leur pesanteur , & à la pente du sol , dans des canaux pratiqués par la nature , entre des rochers & des souterrains , on aura une idée de leur formation. L'eau de ces parties pierreuses s'en détache facilement par l'évaporation. Ces corps pierreux s'attachent intimement aux parois des lieux abreuvés par l'eau ; tantôt aux voutes , tantôt aux murs , &c. On donne proprement le nom de *Stalactites* aux cristallisations rameuses , qui ont la forme de quilles , ou de culs de lampes pyramidaux , avec une large barre qui les attache aux rochers en contrebas. On nomme *Stalagmites* les concrétions protubérancées , c'est-à-dire , qui sont globuleuses ou mamellonnées , comme des choux-fleurs ou des truffes. Les *Stalagmites* sont presque toujours à la base du sol ou plancher souterrain , c'est-à-dire , en contre-haut , ou à l'opposé des *Stalactites* , quoique formées également par l'eau qui coule goutte à goutte. . . . Lorsque la concrétion pierreuse est creusée & en tubes rameux , on l'appelle *Ostiole*. M. DE BOMARE.

(10) M. Swinburne , Auteur d'un excellent Voyage d'Espagne , que j'ai déjà cité , a fait un autre ouvrage aussi intéressant , qui a pour titre : *Travels in the two Sicilies. Voyage des deux Siciles*. J'ai trouvé dans cet ouvrage la description du phénomène que les gens du pays appellent en effet *la Fata Morgana* , nom dérivé , dit M. Swinburne , de l'opinion établie parmi les peuples , que ce spectacle est produit par une Fée ou par un Magicien. La populace est enchantée à la vue de ce phénomène , & pour le voir , court dans les rues , avec des acclamations & des cris de joie. Ce curieux phénomène paroît très-rarement à Reggio. M. Swinburne ne l'a point vu ; mais il dit qu'on en trouvera les causes savamment détaillées dans *Kircher Minazi* & dans d'autres Auteurs. M. Swinburne en donne une exacte description , tirée d'une relation du Père *Angelucci* , témoin oculaire de ce phénomène ; & c'est cette même description du père Angelucci , citée par M. de Swinburne , que j'ai traduite littéralement , & placée dans mon Conte , sans y rien changer , & sans y ajouter le moindre embellissement. Comme ce morceau est assez long , je me contenterai de l'indiquer , dans le cas où l'on douteroit de la fidélité de la traduction (a). M. Swinburne explique les causes & les raisons de ce phénomène. Cette explication est au-dessus de mon intelligence : pour la comprendre , il faudroit avoir quelques notions d'Optique & de Géométrie , qui me manquent absolument : c'est pourquoi je ne traduis point ce passage.

On fait mention (très-superficiellement à la vérité) de ce phénomène , dans un Ouvrage François en quatre volumes , qui a pour titre : *Tableau de l'Univers*.

(11) " Les Amans , dit Athénée , (ancien Auteur Grec ,)
 „ couronnent de fleurs la porte de leurs Maitresses , comme
 „ s'ils ornoient les portes d'un Temple. De-là vient sans

(a) *Travels in the two Sicilies* by Henry Swinburne esq. in-4^o. p. 366.

„ doute l'usage où sont les Grecs aujourd'hui , le premier
 „ de Mai , de couronner de fleurs les portes de leurs
 „ maisons , & de celles des personnes qu'ils aiment. Ils
 „ vont chanter & se promener devant la maison de leurs
 „ belles , pour les attirer du moins à la fenêtre ; & voilà
 „ encore les galanteries qui se pratiquoient du temps d'Ho-
 „ race Les jeunes filles mêlent à leur coëffure des
 „ fleurs naturelles , dont elles se couronnent. Les jeunes
 „ gens qui veulent se piquer de galanterie , en font au-
 „ tant . . . *Voyage Littéraire de la Grèce , troisième Edit.*
 „ par M. GUYS , tom. premier.

(12) “ Il y avoit anciennement une Fête instituée en
 „ l'honneur d'Hécate , pour avoir donné l'hospitalité à
 „ Thésée. Hécate fit aussi des vœux & même offrit des vic-
 „ times pour sa victoire & pour son retour. De-là l'éta-
 „ blissement de la Fête qui la mit au rang des Déeses . . .
 „ Dans l'ancienne Grèce , lorsqu'un étranger arrivoit , le
 „ maître de la maison le prenoit par la main , en signe de
 „ confiance. Le premier devoir étoit de le conduire au bain ,
 „ & de lui donner des habits pour changer . . . Chez
 „ les Grecs modernes , quand un étranger arrive le maître
 „ de la maison va audevant de lui , l'embrasse . . . Il le
 „ conduit à l'appartement le plus commode de la maison ,
 „ & pendant qu'il l'interroge sur les événemens de son
 „ voyage , les esclaves préparent le bain , il trouve du
 „ linge & des habits pour changer ; ceux qu'il a quittés sont
 „ enlevés par les esclaves , qui les blanchissent & les réparent
 „ pendant le séjour qu'il fait dans la maison ., M. GUYS ,
 tom. premier.

(13) “ On voit encore aujourd'hui , comme ancienne-
 „ ment , dans toutes les bonnes maisons des Grecs , la
 „ nourrice du maître ou de la maîtresse , faire partie de
 „ la famille. Chez les anciens , une femme qui avoit nourri
 „ une jeune personne , ne la quittoit pas , même après son

» mariage. . . . Chez les Grecs modernes , ainsi que chez
 » les anciens , la nourrice est le plus souvent une esclave
 » qu'on achette à l'approche de l'accouchement L'attachement des nourrices Grecques pour les enfans qu'elles ont
 » allaités , tient tellement à leurs mœurs , que le nom
 » moderne de nourrice est *Paramana* , mot très-doux , &
 » même plus expressif que l'ancien , puisqu'il signifie *seconde*
 » *mère*. La nourrice est toujours logée dans la maison , lorsqu'elle a nourri un enfant ; & dès ce moment est en quelque façon incorporée dans la famille. . . . Les filles esclaves
 » sont traitées comme elles l'étoient anciennement chez
 » les Grecs , avec beaucoup de douceur & d'humanité , &
 » après un certain temps , on a soin de les affranchir ; il y
 » en a même qu'ils adoptent encore jeunes , & qu'ils appellent *Filles de leur ame*. . . . Les servantes , ou les esclaves
 » travaillent , comme anciennement , à la broderie avec
 » leurs maîtresses , & font tout le service de la maison. . . .
 » Les servantes ne restent pas au logis lorsque la maîtresse
 » sort ; elles sont obligées de la suivre : cet usage est encore ancien parmi les Grecs. . . . Le Législateur Zalcucus ,
 » pour réprimer la vanité & le luxe de son temps , ordonna
 » qu'aucune femme libre ne se feroit accompagner par plus
 » d'une servante , à moins qu'elle ne se fût enivrée.

M. GUYS, tom. premier.

(14) “ Les Dames Grecques ont toujours aimé à se cou-
 » vrir de pierreries ; leurs boucles de ceintures , leurs colliers ,
 » & leurs bracelets en sont enrichis ; & quoiqu'elles se plaisent
 » à couronner leurs têtes des plus belles fleurs du printemps ,
 » les diamans brillent à côté du jasmin & des roses. Elles
 » se parent souvent , sans sortir de chez elles , sans avoir
 » dessein d'être vues. . . . On ne sacrifie tous ces ornemens
 » qu'à quelque vif sujet de douleur. . . . Presque toutes les
 » femmes Grecques , en l'absence de leurs maris , négligent
 » constamment de se parer. . . . Les femmes Grecques au-
 » jourd'hui , lorsqu'elles vont un peu loin , ne voulant pas
 » étaler leurs bijoux dans les rues , les font porter avec

» elles, pour s'en parer avant que d'entrer dans la maison
 » où elles vont se rendre , & les ôtent de même pour re-
 » venir, quand leur visite est faite. C'est encore un très-
 » ancien usage. . . . L'usage du voile est très-ancien ; il fait
 » encore, comme autrefois , une partie essentielle de l'habil-
 » lement des Grecques, & distingue les conditions. Celui
 » de la Maîtresse & de la Servante, de la femme libre & de
 » l'esclave est différent L'origine du voile est rapportée
 » par les Grecs à la modestie & à la pudeur, qui sont éga-
 » lement timides. ,,,

Aujourd'hui le voilé des Dames Grecques est de mouffe-
 line, tissu d'or aux extrémités. *Voyez M. GUYs, T. I.*

L'usage d'avoir la tête couverte ou découverte dans les
 Temples n'a point été le même chez les différens peuples
 du monde. Les anciens Romains rendoient leur culte aux
 Dieux, la tête couverte. Selon l'ancienne Coutume, dans
 les sacrifices & autres cérémonies sacrées, celui qui sacri-
 fioit immoloit la victime la tête voilée. Cependant ceux
 qui sacrifioient à l'Honneur & à Saturne, comme à l'ami de
 la vérité, avoient la tête découverte. Dans les Prières qu'on
 faisoit devant le grand Autel d'Hercule, c'étoit l'usage d'y
 paroître la tête découverte ; soit à l'imitation de la Statue
 d'Hercule, soit parce que cet Autel & le culte d'Hercule exis-
 toient avant le temps d'Énée, qui le premier introduisit la
 coutume de faire le service divin avec un voile sur la tête.

Encyclopédie.

(15) “ Les repas des Grecs, pour peu qu'ils soient ani-
 » més, finissent toujours par des chansons. . . . La lyre des
 » Grecs modernes ressemble à celle qu'Orphée, suivant la
 » description de Virgile, tantôt pinçoit avec ses doigts, tantôt
 » touchoit avec un archet (a). . . . La guitare & la lyre

(a) Je ne comprends pas comment on peut jouer de la lyre avec un
 archet.

„ sont les principaux instrumens usités chez les Grecs (a);
 „ le berger joue indifféremment de la musette, de la flûte,
 „ ou de la lyre. M. GUYS, *tome premier.*

(16) Les Grecs modernes ont conservé des danses champêtres en l'honneur de Flore. Les femmes & les filles du village vont, le premier de Mai, danser dans la prairie, cueillir & répandre des fleurs, & s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danse, est toujours mieux parée que les autres, représente Flore & le Printemps, dont l'Hymne qu'on chante annonce le retour. Une des Danseuses chante : *Soyez la bien venue, Nymphé, Déesse du mois de Mai* (b). . . . Dans les Villages Grecs, ainsi que chez les Bulgares, on observe encore les Fêtes de Cérés. Quand la moisson approche de sa maturité, on va, en dansant au son de la lyre, visiter les champs : on en revient de même, avec la tête ornée d'épis entrelacés dans les cheveux. „

(17) “ La Broderie est l'occupation des femmes Grecques. . . . Nous devons aux Grecs l'Art de la Broderie, qui est très-ancien parmi eux, & qu'ils ont porté au plus haut point de perfection. . . . Entrez dans la chambre d'une fille Grecque, vous y verrez des jalousies aux fenêtres, & pour tout meuble, un sofa, un coffre garni

(a) D'où l'on peut conclure que la musique est chez eux un art peu cultivé. La guitare est un instrument très borné ; & la lyre n'est un instrument que dans la Fable. A moins qu'elle n'ait (comme on en a fait ici) double rang de cordes, & une mécanique, au moyen de laquelle on puisse faire changer les dièses, & par conséquent moduler, & changer de ton,

(b) Dans l'ancienne Grèce, lorsque les femmes célébroient les Fêtes de Flore, elles couroient nuit & jour, dansant au son des trompettes ; & celles qui remportoient le prix à la course, étoient couronnées de fleurs. *Dictionn. de la Fable.*

„ d'ivoire , où sont les soies & les aiguilles , & un métier
 „ à broder... Les Apologues , les Contes , les Romans , &c.
 „ tirent leur origine de la Grèce. . . . Les Grecs modernes
 „ aiment toujours les Fables & les Contes ; ils ont reçu ceux
 „ des Orientaux & des Arabes avec le même empressement
 „ qu'ils eurent autrefois pour adopter les Fables Égyptiennes... Les vieilles femmes aiment toujours à conter ,
 „ & les jeunes se piquent de répéter à l'envi les Contes
 „ qu'elles ont appris , ou qu'elles savent faire , d'après ce
 „ qu'elles ont vu elles-mêmes. J'ai suivi leurs conversations ,
 „ (*tandis qu'elles brodoient*) je vais laisser parler les
 „ Grecques , & traduire librement une scène de leurs entre-
 „ tiens , où vous verrez , comme je l'ai dit , les filles de
 „ Minée , en travaillant à leurs broderies , raconter cha-
 „ cune à son tour , les historiettes qu'elles savent , pour
 „ s'amuser , &c. M. GUYS , *tome premier*.

(18) “ Les Grecs n'ont pas aujourd'hui de temps marqué
 „ pour les noces , comme les anciens , qui se marioient
 „ ordinairement dans le mois de Janvier. . . . Anciennement
 „ on achetoit par des services réels , qu'il falloit rendre au
 „ père de la fille qu'on vouloit épouser , la possession de sa
 „ personne. On adoucit ensuite cette obligation , & les
 „ services furent convertis en présens qu'on faisoit pour l'ob-
 „ tenir. Aujourd'hui , un Grec qui se marie , fait des
 „ présens aux parens de la fille ; mais ces présens sont pure-
 „ ment arbitraires. “ Il n'est point dans l'obligation d'acheter la
 „ femme qu'il épouse , puisqu'au contraire , il ne la pren-
 „ droit point sans une dot proportionnée à sa condition.

„ C'est sur le fameux bouclier d'Achille qu'Homère décrit
 „ la marche des nouveaux mariés. On y voit , dit-il , des
 „ noces & des festins. De nouvelles mariées sortent de leurs
 „ maisons , sont conduites dans les rues avec un bel ordre...
 „ Tout retentit des chants d'hyménée ; des troupes de jeunes
 „ gens précèdent & suivent la marche nuptiale , en dansant
 „ au son des trompettes & des flûtes , &c. . . . On voit au-

„ jourd'hui dans la marche des Grecs la même pompe , le
 „ même cortège & la même musique ; elle est ouverte par
 „ des danseurs , par des instrumens & par des chanteurs , qui
 „ entonnent l'Épithalame. La mariée , chargée d'ornemens ,
 „ les yeux baissés , & soutenue par des femmes , ou par deux
 „ de ses proches parens , marche avec une extrême len-
 „ teur , &c. . . . Anciennement la nouvelle mariée portoit
 „ un voile rouge ou jaune , que les Arméniens ont con-
 „ servé. . . . Il étoit fait pour cacher la rougeur modeste ,
 „ l'embarras & les larmes de la jeune épouse. . . . Le
 „ brillant flambeau d'hyménée n'a pas été oublié par les Grecs
 „ modernes. On le porte devant les nouveaux époux , & dans
 „ la chambre nuptiale , où il brule jusqu'à ce qu'il soit en-
 „ tièrement consumé : ce seroit même un mauvais présage ,
 „ s'il venoit à s'éteindre par quelque accident ; aussi y veille-t-on
 „ avec autant de soin que les Vestales en avoient pour le feu
 „ sacré.

„ Arrivés à l'Église , les nouveaux époux portent chacun
 „ une couronne , que le Prêtre , pendant la célébration ,
 „ change alternativement , en donnant la couronne de l'époux
 „ à l'épouse , & celle de l'épouse à l'époux. C'est encore
 „ aux anciens qu'est dûe l'origine de cette couronne. . . .
 „ Je ne dois pas oublier une cérémonie essentielle que les
 „ Grecs ont conservée ; c'est la coupe de vin qu'on pré-
 „ sentoient anciennement au nouvel époux , en signe d'adop-
 „ tion. Elle étoit le symbole du contrat & de l'alliance :
 „ l'épouse buvoit du vin de la même coupe , qu'on offroit
 „ ensuite à tous les parens , & aux convives. . . . On danse
 „ encore , & on chante pendant toute la nuit , mais les
 „ compagnes de la nouvelle mariée en sont exclues ; elles
 „ se réjouissent entr'elles dans des appartemens séparés &
 „ éloignés du tumulte de la noce. Les Grecs modernes ,
 „ comme les anciens , couronnent encore , le jour des noces ,
 „ les portes de leurs maisons , de verdure & de fleurs atta-
 „ chées avec des bandelettes. M. GUYs , tome premier.

M. GUYs l'aîné , fils de celui que je viens de citer , fait le

détail le plus intéressant d'un mariage Grec dont il a été témoin.

« La jeune fiancée , dit-il , richement parée , portant sur sa tête de longues tresses de fil d'or trait , entrelacées avec celles de ses beaux cheveux , à la manière des Grecs , est descendue de son appartement. Elle s'est avancée avec empressement , pour embrasser son père & sa mère , qui l'attendoient à la tête de dix enfans rassemblés autour d'eux Qui de nous auroit vu d'un œil sec une mère tendre & respectable , ne pouvant se détacher de sa fille , qu'elle pressoit dans ses bras , qu'elle arrosoit de ces douces larmes qu'un excès de joie & de tendresse fait couler abondamment sur le sein maternel ! ... Le père pleuroit aussi ; mais , les yeux tournés vers le Ciel , il a prononcé d'un ton ferme , sa bénédiction sur sa fille , & ses vœux pour le bonheur des deux époux , &c. ... Au retour on donne aux jeunes gens des bouquets enlacés avec des fils d'or , en leur disant en Grec : *mariez-vous aussi*. »

M. Guys termine ce récit en disant que Madame Vanlenep (c'étoit le nom de la mère de la jeune mariée) conduisit sa fille dans un appartement superbement meublé , & dont la tapisserie & le lit , ornés des plus belles fleurs , brodées sur un fond blanc , étoient l'ouvrage de cette bonne mère. « Elle y travailloit seule , ajoute M. Guys , & depuis dix ans , sans qu'on s'en doutât. » *M. Guys , T. II.*

Les Grecs , dans l'intérieur de leurs familles , offrent le spectacle le plus touchant. « Vous verrez dans la Grèce , dit M. Guys , des enfans embrasser les genoux ; baiser respectueusement la main de leur père , & demander cette bénédiction dont on ne connoît plus l'usage que dans l'histoire des Patriarches. » *M. Guys , T. I.*

(19) « Les maisons des Grecs sont divisées en deux parties par une grande salle qui occupe le centre & toute la largeur. C'est dans cette salle qu'on donne les fêtes & que se font toutes les cérémonies qui exigent un grand espace.

„ Tel est le divan des Turcs, la galerie des Italiens, le salon
 „ de compagnie des François (a). D'un côté sont les appartemens
 „ des hommes, leurs chambres à coucher, & les
 „ salles à manger. L'autre est destiné aux appartemens des
 „ femmes, & forme ce qu'on appelle *Gynacée*. On trouve au
 „ rez-de-chauffée les cuisines, les remises, les écuries, &c.
 „ Il n'y a point de cheminées dans les chambres des maisons
 „ Grecques; on ne se sert que d'un brasier qu'on met au
 „ milieu de l'appartement pour l'échauffer. Cet usage est
 „ très-ancien dans tout l'Orient. Les Romains n'en avoient
 „ pas d'autre, & les Turcs l'ont conservé (b). Pour garantir
 „ le visage de l'incommodité & de l'ardeur du brasier, on a
 „ imaginé *le tendour*: c'est une table quarrée, sous laquelle
 „ le feu est placé. Cette table est couverte d'un tapis qui,
 „ de tous côtés, tombe jusqu'à terre; & d'un autre en soie,
 „ plus ou moins riche, qui porte le tendour autour duquel
 „ on s'assied sur le sofa ou sur des carreaux. On peut
 „ mettre à la fois les pieds & les mains sous la couverture,
 „ qui, enveloppant le brasier de toutes parts, entretient
 „ une chaleur douce & durable. » *M. Guys, T. I.*

(20) „ Une femme grecque pleure son époux, son fils, &c.
 „ avec ses amies pendant plusieurs jours; elles chantent les
 „ louanges & leurs regrets. . . . Les expressions de la dou-

(a) Le Parloir des Anglois.

(b) C'étoit aussi autrefois l'usage en Espagne. Dans le temps du mariage de Charles II, avec la Princesse Marie-Louise d'Orléans, la Marquise de Villars suivit son mari en Espagne, où il fût nommé Ambassadeur. Elle écrivit plusieurs lettres à ses amis. Celles qui nous restent sont agréables & curieuses. Elle dit dans une de ces lettres, qu'on trouve dans tous les appartemens de cérémonie, un *grand brasier d'argent au milieu*. Dans ce brasier il n'y a point de charbon; mais de *petits noyaux qui s'allument & qui font le plus joli feu du monde, une petite vapeur douce, &c.*

„ leur sont encore aujourd'hui, comme elles étoient autre-
 „ fois, de s'arracher les cheveux, & de déchirer ses vête-
 „ mens. . . . Les pères & les mères suivent leurs enfans quand
 „ on les porte au tombeau. . . . Les Grecs observent l'an-
 „ cienne coutume de laver les corps avant de les ensevelir....
 „ Si c'est une jeune fille, on lui met ses plus beaux habits,
 „ & on la couronne de fleurs; les femmes, du haut de leurs
 „ fenêtres, jettent des roses & des eaux de senteur sur son
 „ cercueil quand il passe. Les anciens paroient les morts de
 „ couronnes de fleurs, pour marquer qu'ils avoient enfin
 „ surmonté les misères & les chagrins de la vie.... Le repas
 „ des funérailles n'a pas été négligé par les Grecs modernes.
 „ C'est le plus proche parent qui est chargé de ce soin, &
 „ qui par-là termine la cérémonie.... Les pères & les mères
 „ en Grèce portent le deuil de leurs enfans (a), & ce deuil
 „ est très-long. Cet usage est encore ancien parmi les
 „ Grecs. . . . Les Grecs ont conservé l'usage d'habiller les
 „ morts de leurs plus beaux habits, & de les porter au tom-
 „ beau avec le visage découvert (b).

On trouve dans ce même ouvrage de M. Guys, une lettre de Madame Chenier à l'Auteur (c), qui m'a donné l'idée de l'épisode d'*Euphrosine*. Je ne rapporterai de cette lettre que les traits dont j'ai profité. Tous les passages que j'en supprime n'ont aucune espèce de rapport avec mon épisode.

„ Une Dame Grecque aussi distinguée par son état que
 „ par la beauté de son ame, & qui joignoit à tous les agré-
 „ mens de son sexe ceux d'une belle éducation, vivoit avec
 „ un frère cadet, qui, par excès de vertu, avoit renoncé aux
 „ honneurs & aux places auxquelles son état & ses alliances
 „ lui donnoient droit d'aspirer. Il avoit pour sa sœur toute

(a) En Italie aussi.

(b) On observe le même usage en Italie.

(c) Tom. premier, page 283.

» la tendresse d'un frère & toute l'amitié d'un ami vertueux ;
 » Ce frère chéri fut attaqué d'une fièvre maligne , & il
 » mourut Sa sœur , suivant l'usage du pays , accompa-
 » pagna le convoi , précédée & suivie d'une partie de la No-
 » bleffe Grecque : tout annonçoit l'abattement de cette ame
 » sensible ; le désordre de son voile & de ses habits , la né-
 » gligence de sa coëffure ajoutoient de nouveaux traits à
 » toutes les marques de sa douleur.... Après les prières d'u-
 » sage , on fit la cérémonie que les Grecs ont conservée , &
 » qu'on nomme *le dernier adieu*. Après que le Patriarche eut
 » embrassé le corps , les parens & ceux qui formoient le
 » convoi en firent de même. Cette scène que l'idée d'un
 » éternel adieu ne rend que trop attendrissante , le devint
 » encore plus quand cette sœur éplorée , qui n'écoutoit que
 » les mouvemens de sa douleur , déchira ses habits & arra-
 » cha ses cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frère
 » qu'elle ne doit bientôt plus voir. On fit des efforts pour
 » abrégér cette scène lugubre , & pour ramener la sœur af-
 » fligée dans sa maison ; ses sens alors étoient moins agi-
 » tés , & sa douleur plus calme.... »

Après ce détail , Madame Chenier suspend sa narration
 pour faire la description du jardin du mort : « De ce jardin
 » l'on découvroit la mer , & il étoit orné , comme je l'ai
 » dit , d'une volière remplie d'oiseaux , de belles fleurs , &
 » d'arbres fruitiers ; en outre , on y voyoit un *réservoir* ra-
 » fraîchi par les eaux de la mer , & qui renfermoit toutes
 » sortes de poissons. Ce jardin , continue Madame Che-
 » nier , ces oiseaux , ces poissons faisoient tout l'amusement
 » du sage que la mort venoit de ravir à sa sœur & à ses
 » amis. Vous sentez déjà , Monsieur , combien le fonds de
 » ce tableau peut intéresser la scène (a)..... Où est mon
 » frère , disoit cette sœur accablée , en parcourant le jardin
 » de ses yeux.... *Il n'est plus ! Il a passé comme une*

(a) Les points de ce discours ne marquant pas des passages supprimés , ils sont tous dans l'original.

« ombre ! ... Vous , fleurs , qu'il cultivoit avec tant de
 « plaisir , vous n'avez déjà plus cette fraîcheur que vous
 « deviez à ses soins ! Perissez avec lui ! ... Courbez-
 « vous , séchez jusqu'à la racine ! ... Vous , poissons , puis-
 « que vous n'avez plus de maître ni d'ami qui veille à vo-
 « tre conservation , ... retournez dans les grandes eaux !...
 « allez courir après une vie incertaine ! ... Et vous , pe-
 « tits oiseaux , si vous survivez à votre tristesse que ce
 « ne soit que pour accompagner mes soupirs de vos chants
 « lugubres ! ... Mer tranquille ! vos flots à présent sont
 « agités... Seriez-vous aussi sensible à ma peine ? (a) Jugez ,
 « Monsieur , de l'effet que faisoit sur les spectateurs cette
 « touchante apostrophe faite avec cette tranquillité que la
 « douleur ne permet qu'aux grandes ames. Cette Dame
 « se tournant ensuite vers ses esclaves : *Pleurez , mes enfans* ,
 « leur dit-elle , ... vous n'avez plus de père ... Mon frère
 « n'est plus ! ... La mort cruelle nous l'a enlevé ... Il a
 « disparu comme l'ombre ! ... & nous ne le verrons plus...
 « Ces lieux que sa présence rendoit agréables , ne doivent
 « être pour nous qu'un séjour de tristesse & d'affliction....
 « Il n'est pas possible , Monsieur , de donner à la nature plus
 « d'expression , plus de force , plus de naïveté. J'ai cru que
 « vous verriez avec plaisir ce petit échantillon de l'éloquence
 « Grecque , &c.

« Les tombeaux des Grecs sont situés , comme ceux des
 « Turcs & des autres Peuples de l'Orient , sur le chemin
 « des Villes & des Villages. Ils ne sont pas entourés de murs ,
 « & n'en sont pas moins un asyle sacré.... Les tombeaux
 « des Grecs & Arméniens , sont ornés d'Ormeaux.... Les
 « Anciens avoient choisi cet arbre , comme le plus convenable
 « aux morts , parce qu'il ne porte aucun fruit. Il en est de

(a) La mer est presque toujours tranquille le matin & le soir dans le canal. Elle ne commence à être agitée que vers les dix heures , jusqu'aux approches du coucher du Soleil. C'est le moment qui justifie cette allégorie. Cette note est de M. Guys.

» même du Cypres. . . . Outre les pierres qu'on met sur les
 » tombeaux , on y trouve de petites colonnes sépulcrales,
 » qui , comme autrefois , portent simplement les noms de
 » ceux qui sont enterrés. C'est encore un usage adopté par
 » les Turcs. . . . Les Grecs vont de temps en temps pleurer
 » sur les tombeaux. . . . Pendant les fêtes de Pâques , que les
 » Grecs célèbrent avec beaucoup de joie & d'éclat , par des
 » festins & des danses publiques , il y a un jour où ils se
 » rendent en foule aux tombeaux. Là , ils pleurent leurs pa-
 » rens , leurs amis , & peut-être encore la perte de leur an-
 » cienne liberté. . . . Les femmes Grecques se contentent au-
 » jourd'hui , de s'arracher les cheveux sur les tombeaux.
 » Autrefois elles coupoient leurs longues tresses sur la tombe
 » de leurs parens & de leurs amis. *M. Guys , tom. I.*

De tous les Peuples de la terre , il n'en est point de plus
 magnifique que les Chinois dans leurs funérailles. » L'idée
 » de la mort , dit M. Sonnerat , ne cesse de les tourmenter.
 » Cependant elle leur paroît moins cruelle , si ils peuvent
 » acheter un cercueil , & placer leur tombeau sur le penchant
 » d'une colline , dans une situation agréable. Ils dépensent
 » des sommes excessives pour les funérailles , qui se font ,
 » quelquefois six ans après la mort , avec une magnificence
 » dont rien n'approche. Ils louent des hommes qu'ils habillent
 » de blanc , pour former le deuil , & pleurer à la suite du
 » convoi. Pendant plusieurs jours consécutifs , on promène le
 » défunt sur la rivière , au son de quantité d'instrumens. Le
 » bateau qui le porte & ceux qui l'accompagnent , sont
 » illuminés de manière , que les feux diversement colorés ,
 » forment des dessins jusqu'au sommet des mâts ; &c.

*Voyages aux Indes Orientales & à la Chine , fait par ordre
 du Roi , par M. Sonnerat , tom. II.*

(21) Le coquillage qui produit les perles , est une Huître
 à écailles nacrées , qui se pêche dans les mers Orientales &
 dans l'Isle de Tabago. Il y a quatre grandes pêcheries de perles
 dans l'Orient. La première dans l'Isle de Bahrein , dans le
 Golphe Persique. La seconde , sur la côte de l'Arabie heu-
 reuse :

neuse, proche de la Ville de Catifa; elle appartient à un Prince Arabe. La troisième, près de l'Isle de Ceylan. La quatrième, sur la côte du Japon. On compte aussi quatre pêcheries de perles en Occident, qui sont toutes situées dans le Golphe du Mexique, le long de la côte de la Nouvelle Espagne. On pêche encore des perles dans la Méditerranée; on en pêche aussi sur les côtes de l'Océan, en Ecosse, & ailleurs. La pêche des perles, près de l'Isle de Ceylan, est la plus considérable, & produit un grand bénéfice à la Compagnie des Indes de Hollande. Cette Compagnie ne fait pas pêcher pour son compte: mais elle permet aux Habitans du Pays, d'avoir pour cette pêche, autant de bateaux qu'ils veulent, & chaque bateau lui paie au moins soixante écus. Les Commissaires Hollandois viennent de Colombo, pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux arrive. L'ouverture de la pêche se fait dès le matin, & elle est annoncée par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandoises, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche, pour assigner à chacun, les limites qu'il ne peut passer. Aussitôt, les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs, qui vont à l'eau tour à tour. Aussitôt que l'un remonte, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde, dont le bout tient à la vergue du bâtiment, & qui est disposée de manière que les Matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent lâcher ou tirer selon le besoin. Celui qui plonge a une pierre du poids d'environ trente livres attachée aux pieds, afin d'enfoncer plus vite, & une espèce de sac à la ceinture, pour recevoir les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est descendu au fond de la mer, il ramasse promptement ce qu'il trouve d'huîtres, & les met dans son sac. Le plongeur, pour revenir à l'air, donne le signal, en tirant fortement une petite corde différente de celle qui lui tient le corps. Il est rare qu'un plongeur puisse retenir son haleine plus d'un quart-d'heure. Il a soin de se mettre du coton dans les narines & dans les oreilles. Comme

les huîtres sont quelquefois attachées au rocher , alors les plongeurs les détachent , avec un instrument de fer dont ils sont munis. Ils prétendent qu'ils voient parfaitement à soixante pieds de profondeur. La pêche dure jusqu'à midi , & alors tous les bateaux regagnent le rivage. Quand on est arrivé , chaque maître du bateau fait transporter dans des fossés creusés de sable , les huîtres qui lui appartiennent. Là , ils les étalent à l'air , & on attend qu'elle s'ouvrent d'elles-mêmes , (ce qui dure trois ou quatre jours) , afin d'en retirer les perles sans les endommager. Les perles étant tirées & lavées , on a cinq ou six petits bassins à cribles , qui s'enchâssent les uns dans les autres , en sorte qu'il reste une distance entre ceux de dessus & ceux de dessous. Les trous du second crible , sont plus petits que ceux du premier , & ainsi des autres. Les perles qui ne passent point le premier crible , sont du premier ordre , celles qui restent dans le second , sont du deuxième ordre , & de même jusqu'au dernier ; lequel n'étant point percé , reçoit les semences de perles. Les Hollandois se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses , du moins ils ont la préférence sur le prix qu'on en offre. Il y a d'autres animaux *testacées* (a) que l'huître , qui fournissent des perles : comme les moules du Nord & de la Lorraine ; & les coquilles nommées *l'Hirondelle* , *le Marteau* , *la Pintade grise* , & les huîtres communes. Le Roi de Suède vient d'annoblir M. Linneus , pour avoir , dit-on , trouvé le moyen de faire grossir les perles des moules & des huîtres du Nord , & de leur donner une plus belle eau , &c. La couleur blanche , est la couleur naturelle des perles. Cependant on en trouve de jaunâtres , de verdâtres , de noirâtres , & même de gris de lin & de couleur de rose. Les perles d'une figure irrégulière , qui ne sont ni rondes , ni en poires ,

(a) On donne le nom de *Testacées* , à des animaux qui se renferment & qui vivent dans des coquilles dures. On appelle *Crustacés* , les animaux couverts d'une carapace dure par elle-même , mais molle en comparaison des écailles ou coquilles pierreuses des *Testacées*. La Tortue , les Huîtres , &c. sont des animaux *Testacées*. L'Écrevisse , le Homard , &c. sont des *Crustacés*.

sont appelées *Baroques*. Telles sont les perles d'Ecosse. Les perles *Parangones*, sont des perles d'une grosseur extraordinaire. En 1519, on présenta au Roi d'Espagne, Philippe II, une perle qui étoit naturellement faite en poire, & de la grosseur d'un œuf de pigeon.

On tire aussi parti de la charnière des huîtres nacrées. C'est un gros ligament que les Hollandois font dessécher, & qu'ils ont l'art de tailler & de polir de manière à imiter une plume : ils le vendent sous le nom de plume de paon, elle est d'un beau bleu verdâtre.

On fait les fausses perles avec l'écaille d'un poisson, nommé *Able* ou *Ablette*. *M. de Bomare*.

(12) *Mer Lumineuse*, est un phénomène commun dans certaines mers. La proue du navire qui vogue sur les eaux ; les fait bouillonner, & semble pendant les ténèbres de la nuit, les mettre en feu. Le vaisseau vogue dans un cercle lumineux, d'où s'échappe, dans le sillage, un long trait de lumière. La mer est beaucoup plus lumineuse aux environs des Isles Maldives & de la côte de Malabar, que dans tout autre endroit de l'Océan. Aussi M. Godeheu, se trouvant sur ces mers, observa le phénomène suivant. La mer lui parut couverte de petites étoiles. Chaque lame qui se brisoit répandoit une lumière très-vive. Le sillage du vaisseau étoit d'un blanc vif & lumineux parsemé de points brillans & azurés. Il a appris que la mer, dans les endroits où elle étoit la plus lumineuse, étoit parsemée de petits animaux vivans, non-seulement lumineux, mais qui laissoient échapper de leur corps une liqueur huileuse, qui furnageoit l'eau de la mer, & qui répandoit cette lumière vive & azurée. Ces animaux ne sont visibles qu'à l'aide d'une forte loupe, & la liqueur qu'ils répandent reste sur le filtre par lequel on passe l'eau de la mer, qui demeure par-là privée de toute lumière. *M. de Bomare*.

(23) On donne le nom de *Phosphores* aux corps qui paroissent lumineux dans l'obscurité. Il y a des phosphores naturels &

d'artificiels : les premiers sont les vers lumineux , les huitres ; les dails (a) , le bois pourri , le poisson puant , les yeux du chat , le ver lumineux , la mer lumineuse , &c. souvent la chair , le sang , les cheveux , & une infinité d'autres matières provenues des plantes & des animaux , sont propres à devenir noctiluques (b) ; c'est ainsi , qu'au moyen de l'art , on produit aussi des phosphores. Il suffit de chauffer ou de frotter vivement les diamans , les cailloux , les bois durs & résineux , &c. de calciner la pierre de Bologne , de verser de l'esprit de nitre sur de la craie , de cuire de l'alun avec du miel , &c. Les phosphores produits par ces dernières opérations s'appellent *Pyrophores* , & sont d'autant plus singuliers , qu'on peut en allumer de l'amadou , brûler du papier , écrire des lettres de feu. *M. de Bomare.*

(24) Jusques à ce siècle on ne connoissoit de mines de diamans que dans les Indes Orientales ; mais on en a trouvé depuis dans le Brésil en Amérique , ainsi que des rubis , des topases , & d'autres pierres précieuses. Les meilleures mines de diamans & les plus riches sont dans les Royaumes de Golconde , de Visapour & de Bengale , sur les bords du Gange , dans l'Isle de Borneo. Le diamant est la pierre précieuse , la plus pure , la plus dure , la plus pesante & la plus diaphane. Il est ordinairement sans couleur , mais on en trouve de toutes les couleurs ; cependant on n'a jamais vu de diamant d'un aussi beau rouge que le rubis , d'un aussi beau verd que l'émeraude , d'un aussi beau bleu que le saphir , &c. Le diamant est d'une telle dureté qu'on ne le peut user qu'avec la

(a) *Dail.* C'est un Coquillage que l'on nomme encore *Pholade*, *Pisaut*, &c. il meurt dans le premier trou qu'il a habité après sa naissance. Aussi le caractère générique des Dails , se tire-t-il de leur habitude à se cacher dans les pierres , & à creuser eux-mêmes leurs sepulchres. L'on en trouve quelquefois 20 dans un même bloc de pierre. Ces animaux lorsqu'ils sont vivans , sont Phosphoriques.

(b) C'est-à-dire qui brille dans l'obscurité.

poudre d'égrisée (a) , qui provient de l'écorce d'autres diamans noirâtres. Le diamant résiste à la lime , & acquiert la propriété de reluire dans l'obscurité , soit en l'exposant quelque temps aux rayons du soleil , soit en le faisant chauffer fortement , &c. Il a la propriété , comme la plupart des pierres transparentes , d'attirer , après avoir été frotté , la paille , les plumes , &c. ; mais il n'a pas la propriété de résister à la violence de toutes les espèces de feu , sans en être altéré. Des expériences faites à Florence démontrent que le diamant est altérable au feu solaire , au point d'y disparaître , tandis que le rubis y résiste & ne fait que s'y amollir.

*Les Lapidaires appellent *diamant rose* le diamant taillé à facettes par-dessus , & plat par-dessous. Ils nomment *diamant brillant* celui qui est taillé à facettes par-dessous comme par-dessus (b).*

*Les cinq plus beaux diamans que l'on connoisse sont , 1°. celui du Grand Mogol qui pèse 279 karats , neuf seizièmes de karats ; 2°. le diamant du Grand Duc de Toscane , qui pèse 139 karats & demi ; les deux diamans du Roi de France , *le Sancy* qui pèse 106 karats , & *le Pitt ou le Régent* , qui pèse 547 grains : il coûta , dit-on , deux millions & demi , & l'on assure qu'il vaut davantage ; & enfin le diamant de la Czarine qui pèse 779 karats.... On assure que le diamant que*

*(a) La première opération de la taille du Diamant , est celle par laquelle on le déroute. Pour cela il faut opposer le Diamant au Diamant , & les frotter les uns contre les autres ; c'est ce que l'on appelle *Egriser*. Par ce moyen les Diamans mordent l'un sur l'autre , & il s'en détache une poussière , que l'on reçoit dans une petite boîte nommée *Egrifoir*. Cette poussière sert ensuite à les tailler & à les polir.*

*(b) Le dessous du Diamant taillé , se nomme *la Culasse*. Il y a quelques Diamans revêches , auxquels on a donné le nom de *Diamans de nature* , & qui , quelqu'effort que l'on fasse , ne peuvent acquérir le poliment dans certaines parties ; mais cela est rare. Il n'y a guère plus d'un siècle , qu'on a commencé à brillanter les Diamans. Louis de Berquen , natif de Bruges , & d'une Famille noble , mit le premier en pratique la taille du Diamant ; il n'y a pas 300 ans.*

possède le Roi de Portugal pèse douze onzes , mais il est très-défectueux. *M. de Bomare.*

On voit dans la Cathédrale de Gênes une jatte formée par une seule émeraude , d'un beau vert (a). J'ai vu aussi à La Haye , dans le Cabinet d'Histoire Naturelle du Stathouder , une topase qui n'est point taillée , & qui pèse , m'a-t-on dit , quatorze livres.

La *Vermeille* est une espèce de grenat , mais plus estimée que le grenat , proprement dit ; on les fait venir de Bohême. La *Hyacinthe* est une pierre tirant sur le vermillon ou le souci. Le *Bérille* ou *Aigue marine* est couleur de verd d'eau. Le *Péridot* est d'un verd jaunâtre ; la *Chrysolite* ressemble beaucoup au *Péridot* , & n'en est peut-être qu'une variété : on ne taille guères cette pierre à facettes , mais communément en *cabochon* , c'est-à-dire , arrondie en forme de *goutte de suif*. C'est aussi de cette manière qu'on taille l'*Opale* , belle pierre , qui a la propriété de réfléchir tout-à-la-fois les couleurs de l'Iris , ou de les changer suivant la différente exposition du jour sous laquelle on la regarde. Le *Girasol* est une pierre à-peu-près de même qualité que l'*Opale* , mais moins précieuse. L'*Ametiste* est de couleur violette. On voit beaucoup de bijoux , & même des meubles , des tables , des colonnes , &c. faites de ce qu'on appelle *prime d'émeraude* , *prime d'Ametiste*. La même matière que la nature a destinée à la formation des émeraudes & des amethystes , sert à celle des primes ; mais trop grossières , trop terreuses , les primes n'ont pu arriver au degré d'excellence qui constitue les émeraudes & les amethystes ; elles sont à leur égard ce que la bourre est au cocon de soie. La *Tourmaline* est une pierre d'un jaune obscur qui tient du verd & du noir. Elle a la propriété singulière , lorsqu'elle est chauffée , d'attirer & de repousser alternativement les

(a) S'il est vrai , comme tout le monde l'assure , que ce plat soit d'émeraude : il est certain qu'il n'est ni plus brillant , ni plus beau , que ne seroit un plat de verre.

corps légers, tels que les barbes de plumes, des cheveux, u ruban, &c. (a).

(25) Tout ce détail de la magnificence du Grand Mogol se trouve dans tous les Voyageurs. J'ai suivi particulièrement le voyage de l'Anglois Rhoë, tom. V de l'Abrégé de l'Histoire Générale des Voyages, par M. de la Harpe. La coupe d'or enrichie de turquoises, d'émeraudes & de rubis, fut donnée par le Grand Mogol à Rhoë, qui vit distribuer les deux bassins remplis de rubis & d'amandes d'or & d'argent. Les descriptions du trône de l'Empereur, de son habillement, de sa marche pour se rendre à son camp, sont tirées du même Ouvrage. J'ai joint à ces descriptions quelques détails tirés du voyage de Tavernier qui se trouve dans le même volume.

(26) Cet animal singulier s'appelle *Sarigue* ou *Opossum*.
 « Le Sarigue, dit M. de Buffon, est uniquement originaire
 » des contrées méridionales du nouveau Continent... On le
 » trouve non-seulement au Brésil, à la Guyanne, au Me-
 » xique, mais aussi à la Floride, en Virginie, &c... La fe-
 » melle a sous le ventre une ample cavité, dans laquelle
 » elle reçoit & allaite ses petits.... Ces petits sortent de la
 » poche & y rentrent plusieurs fois par jour, &c. »

On trouve dans l'Amérique une foule d'animaux extraordinaires, entr'autres trois espèces d'animaux à long museau,

(a) Le Cristal de roche, ne diffère des pierres précieuses, que par sa dureté, cependant quoique beaucoup moins dur, il fait feu avec l'acier. on a tiré de l'Isle de Madagascar, des morceaux de Cristal de roche, de six pieds de long & de quatre de large, sur autant d'épaisseur. La mine de Fischbach au Valais, en fournit des masses énormes & parfaites. On vient d'y découvrir une quille ou canon, qu'on dit être du poids de 12 quintaux.

Le Cristal d'Islande, tire son nom de l'Isle où il se trouve. La propriété la plus remarquable de ce Cristal, est celle de faire paroître doubles les objets qu'on voit à travers.

a gueules étroites & sans aucunes dents ; à langue fondée & longue , qu'ils insinuent dans les fourmillières , & qu'ils tirent pour avaler les fourmis. Ces animaux s'appellent le *Tamanoir* , le *Tamandua* , & le *Fourmillier*.

Le *Pangolin* & le *Phatagin* sont encore deux animaux très-extraordinaires. Ils sont quadrupèdes , & sont en grande partie recouverts d'écailles.... Les Tatous , autres animaux quadrupèdes de l'Amérique , sont couverts comme les tortues , les écrevisses , &c. d'une croute ou d'un têt solide.

La Giraffe est un grand quadrupède de cette contrée , dont les jambes de devant sont infiniment plus longues que celles de derrière (a).

(27) « On appelle *Arbre du Diable* , un arbre qui croît en Amérique. Son fruit , dans l'état de maturité , est élastique. Desséché par la chaleur du soleil , il se gerce , se fend avec éclat , & lance au loin ses graines. C'est à ce jeu de la nature que cet arbre doit son nom. Dans le temps du développement de ses graines , le fruit produit l'effet d'une petite artillerie , dont le bruit se succède rapidement , & s'entend d'assez loin. Ces mêmes fruits transportés avant leur maturité , dans un endroit sec , ou exposés sur une cheminée à l'impression d'une chaleur douce , s'y dessèchent peu à peu , & présentent. le même phénomène ».

M. de Bomare.

(28) « Le mot *Eclipse* vient d'un mot grec qui signifie défaillance. Tite-Live rapporte que Sulpicius Gallus , Lieutenant de Paul Emile , dans la guerre contre Persée , prédit aux soldats une éclipse qui arriva le lendemain , & prévint par ce moyen la frayeur qu'elle auroit causée. C'est une chose très-singulière que le spectacle d'une éclipse totale de soleil. Clavius qui fut témoin de celle du 21 Août 1560 à Conimbre , nous dit que l'obscurité étoit,

(a) Les *Gerboises* , petits animaux quadrupèdes , ont au contraire les pattes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière.

» pour ainsi dire , plus grande , ou du moins plus sensible
 » & plus frappante que celle de la nuit. On ne voyoit pas
 » où mettre le pied , & les oiseaux retomboient vers la
 » terre , par l'effroi que leur caufoit une si triste obscurité».

Encyclopédie.

(29) *L'Acudia* est un insecte volant & lumineux qui se trouve en Amérique. On soupçonne que le *Cucuju* ou *Cocojus* qui a les mêmes propriétés, est le même insecte que l'*Acudia*. « Cet insecte , de la classe des Scarabées (a), est de » la grosseur du petit doigt , & long de deux pouces. Il est » si lumineux pendant la nuit , que lorsqu'il vole il répand » une grande clarté. On prétend que si on se frotte le visage avec l'humidité provenant des taches luisantes ou » étoiles de ce petit phosphore vivant , on paroît tout resplendissant de lumière , tant qu'elle dure. Avant l'arrivée » des Espagnols, les Indiens ne faisoient point usage de » chandelle. Ils se servoient de ces insectes dans leurs maisons pour s'éclairer pendant la nuit. Avec un de ces insectes , on lit, on écrit aussi facilement qu'avec une chandelle allumée. Lorsque les Indiens voyagent dans l'obscurité de » la nuit , ils en attachent un à chaque orteil du pied , & » en portent un autre à la main. Lorsque ces insectes sont » pris , ils ne vivent que trois semaines au plus. Tant qu'ils » se portent bien , ils sont très-lumineux ; mais lorsqu'ils » sont malades , leur lumière s'affoiblit ; ils ne brillent plus » lorsqu'ils sont morts. Ces insectes sont doublement utiles. » lorsqu'on les a pris , on les laisse voler dans la maison , ils » dévorent les cousins.... On est incertain si l'*Acudia* n'est » pas le même insecte que le *porte-Lanterne* , ainsi nommé , » parce que la partie antérieure de la tête , d'où la lumière

(a) On comprend communément sous le nom de *Scarabées* des insectes dont les ailes membraneuses , sont renfermées sous des étuis écailleux.... On appelle *Elytres*, ces étuis de leurs ailes. Tous les insectes dont les ailes sont renfermées dans des élytres, s'appellent aussi *Coléoptères*. Le Hanneton, est *Coléoptère*.

» sort , a été regardée comme une espèce de lanterne . . . »
 » Mademoiselle Mérian (a) qui a observé ces sortes d'in-
 » sectes à Surinam , dit que leur lumière est belle , qu'une
 » seule lui a suffi à chaque séance pour peindre les figures
 » qui sont gravées dans son Ouvrage sur les Insectes du
 » pays.... On trouve en Italie des mouches luisantes , ou
 » pour mieux dire , un scarabée à-peu-près gros comme une
 » abeille , & dont le ventre est assez lumineux pour que trois
 » de ces insectes enfermés dans un tuyau de verre blanc ,
 » fassent distinguer pendant la nuit tous les objets qui sont
 » dans une chambre. M. l'Abbé Nollet a éprouvé que la lu-
 » mière de cet insecte s'étendoit sur les endroits où on l'é-
 » crasait (b) ». *M. de Bomare.*

Le Scarabée le plus singulier est celui qu'a décrit M. Rolander. « La première fois que M. Rolander ramassa cet in-
 » secte qui est phosphorique , il sortit de son corps un bruit
 » semblable à celui d'une arme à feu , & une fumée d'un
 » bleu fort clair.... Une autre fois , l'Observateur familia-
 » risé avec l'artillerie de ces mouches , s'avisa de chatouiller
 » celle-ci avec une épingle , & elle tira jusqu'à vingt coups

(a) *Marie Sybille Mérian* , fille de Mathieu Mérian , fameux Graveur & Géographe , naquit en Allemagne , l'an 1647. Elle apprit d'Abraham Minion à peindre des fleurs , des fruits , des plantes , des insectes ; & elle excella dans ce genre. Elle savoit parfaitement le Latin , & fit une étude particulière de l'Histoire Naturelle. Elle fut à Surinam , où elle passa deux ans , afin d'y dessiner les insectes de ce Pays. Elle fit un Ouvrage en Allemand , sous le titre d'*Histoire des insectes de l'Europe , avec des dessins d'après nature , & des explications où l'on traite des différentes métamorphoses des insectes , & des plantes dont ils se nourrissent*. Elle mourut à Amsterdam âgée de 70 ans , laissant deux filles , auxquelles elle avoit appris à peindre ; dont l'une surtout , nommée Dorothée , se distingua par une rare réunion de connoissances & de talens. *Vies des Peintres* , Tom. II.

(b) Les fossés de Mantoue sont remplis de ces insectes. L'herbe & les arbres en sont couverts ; ce qui produit , le soir , le plus agréable spectacle.

» de suite.... M. Rolander ouvrit l'insecte , & il trouva dans
 » son corps une petite vessie affaissée ; mais il ne put dé-
 » couvrir si c'étoit le réservoir de l'air ou quelque intestin. On
 » pourroit (ajoute l'Auteur que je cite) appeler cet insecte
 » *le Bombardier* ».

Diâ. des Merveilles de la Nature , tom. II.

(30) Cet arbre s'appelle *Mancenillier* ou *Manchenillier*. Il est de la hauteur de nos noyers : pour peu qu'on y fasse une incision , il en sort une substance laiteuse qui est un poison mortel. Les Indiens y trempent les flèches qu'ils veulent empoisonner. On ne coupe cet arbre qu'avec beaucoup de précautions. Son fruit ressemble à nos pommes d'api ; leur odeur est agréable , mais leur chair est empreinte d'un suc blanc aussi dangereux que celui de l'écorce & des feuilles. Le mancenillier croît dans la plupart des Isles Antilles , aux bords de la mer. Si l'on dort à l'ombre de cet arbre , les yeux s'enflamment , le corps devient enflé , &c. Si l'on y dormoit long-temps , on pourroit en mourir. L'eau de la mer , bue sur-le champ , est , dit-on , le remède le plus efficace contre les effets du poison de cet arbre.

On trouve encore en Amérique un arbrisseau dont la racine produit un poison très-subtil. Cet arbrisseau s'appelle *Manioque*. Il s'élève depuis trois pieds jusqu'à huit ou neuf de hauteur. Sa racine mangée crue seroit un poison mortel ; mais lorsqu'elle est desséchée & préparée , on en retire une farine avec laquelle on fait une sorte de pain appelé *Cassave*. L'essentiel est d'enlever à cette racine un lait qui est un véritable poison. Ce lait a la blancheur & l'odeur du lait d'amande : quoiqu'il soit un poison , en le laissant déposer , on obtient une substance blanche & nourrissante que l'on trouve dans le fond du vase , & qu'on lave plusieurs fois avec de l'eau. Cette fécule a l'apparence de l'amidon le plus blanc. On l'appelle *Mouffache*. On l'emploie au même usage que notre amidon ; mais cette poudre brûle les cheveux à la longue , ce qui n'empêche pas d'en faire des espèces d'échau-

dés. Cet arbrisseau est très-commun à Saint-Domingue (a)
M. de Bomare.

(31) Le *Mangle* ou *Manglier* est un arbre qui croît dans les Indes Occidentales , principalement aux Isles Antilles , & vers l'embouchure des rivières. « De ses rameaux flexibles , dit M. de Bomare , partent des paquets de filamens qui descendent jusqu'à terre , s'y couchent , y prennent racine , & croissent de nouveau en arbres aussi gros que celui d'où ils sortent. Ceux-ci se multiplient de la même manière. Un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt entière.... Dans l'Isle de Cayenne , les marais sont couverts de mangles. Les huitres s'attachent au pied & aux branches pendantes de cet arbre. Des huitres y déposent leur frai (a) : la postérité y adhère aussi , grossit , & dans les flux & reflux , se trouve alternativement dans l'eau ou suspendue aux branches dans l'air ».

L'Amérique produit encore un arbre très-singulier. Le *Fromager* ou *Saamonna*, dit M. de Bomare , « croît dans les Indes & dans les Antilles à la hauteur du Pin. Le haut & le bas du tronc sont de la grosseur ordinaire aux autres arbres ; mais son milieu est relevé de plus du double ; tout autour , les racines qui sont très-grosses sortent hors de terre , de sept à huit pieds , & forment comme des appuis ou arcs-bourans autour de la tige. Le bout de ces racines s'étend beaucoup à la ronde. On a appelé cet arbre fromager , parce que son bois ressemble à du fromage.... Les fruits de cet arbre étant mûrs , contiennent des semences d'un rouge noirâtre , grosses comme un petit pois ,

(a) Il est bien étonnant qu'on puisse manger avec autant de sécurité, d'un pain qui n'est que l'extrait d'un poison mortel. Quand on songe que ce dangereux aliment mal préparé , peut donner la mort. Ceci prouve bien qu'il n'est point de dangers , avec lesquels la seule routine de l'habitude , ne puisse familiariser. Ce principe établi , il est évident que l'éducation peut donner le courage.

(b) *Frai*, se dit des œufs de poisson , & du temps où cet animal les dépose dans l'eau.

« & garnies d'une espèce de coton gris de perle , d'une
 » extrême finesse , luisante & soyeuse au toucher ; mais
 » dont les filamens sont si courts qu'elle ne peut être que
 » très-difficilement cordée ou filée.... Les Indiens en font
 » l'usage que nous faisons du duvet pour garnir les oreillers ,
 » les couvre-pieds , &c. *M. de Bomare.*

(32) Ce poisson extraordinaire , c'est la *Torpille*. Il a la
 propriété d'occasionner un engourdissement douloureux à
 ceux qui le touchent. Les plus grandes torpilles des mers de
 France n'ont pas deux pieds de long. « L'Afrique & l'Amé-
 » rique ont des animaux torpilles semblables aux nôtres par
 » les effets , mais qui sont de figures différentes. Ce poisson
 » est fort connu à Surinam. Ses effets sont beaucoup plus
 » vifs que celui de la véritable torpille , & ressemblent
 » tout-à-fait à la commotion électrique. La cause paroît-
 » troit donc être dans un fluide qui s'échappe de l'animal....
 » Quand le poisson s'échappe avec vitesse , on peut sentir
 » la secousse en plongeant la main dans l'eau à quinze pieds
 » de distance du poisson.... Lorsqu'on reçoit des commo-
 » tions violentes , l'engourdissement est général , & la tête
 » même reste un peu égarée. L'état naturel revient peu-à-
 » peu.... L'espèce de torpille décrite par le Docteur Firmin ,
 » dans son Histoire Naturelle de Surinam , fait éprouver un
 » horrible engourdissement dans les bras & jusqu'aux épau-
 » les , quand on la touche avec les mains ou avec un bâton ,
 » & qui se communique avec violence à quatorze personnes
 » qui se tiennent par la main. Cet animal paroît être le
 » même que l'anguille que M. de la Condamine décrit dans
 » son voyage de la Rivière des Amazônes.... M. Adanson
 » en a trouvé un semblable dans la rivière du Sénégal....
 » *L'Anguille tremblante* de Cayenne est aussi une espèce de
 » torpille. Elle parvient quelquefois à la grosseur de la cuisse ,
 » à la longueur de quatre ou cinq pieds ; elle diffère peu de
 » la torpille de Surinam ». *M. de Bomare.*

(33) *La Fontaine Acadine* se trouvoit dans la Sicile. Elle

étoit consacrée aux *Frères Paliques* (a), Divinités particulièrement honorées dans cette Isle. On attribuoit à cette fontaine une propriété merveilleuse pour faire connoître la sincérité des sermens. On les écrivoit sur des tablettes qu'on jetoit dans l'eau ; & si elles ne furnageoient pas , on étoit persuadé que ces tablettes ne contenoient que des parjures.

Argyre étoit une Nymphé de Thessalie. Celenus son époux la voyant près de mourir , tomba lui-même dans une langueur mortelle ; *Vénus* , touchée de leur tendresse , les métamorphosa l'un en fleuve , & l'autre en fontaine , qui , comme *Alphée* & *Aréthuse* , se réunirent en mêlant leurs eaux ensemble : cependant *Célénus* parvint à oublier *Argyre* , & depuis il eut la vertu de faire perdre aux amans le souvenir de leur amour , lorsqu'ils boivent de ses eaux & qu'ils s'y baignent.

La Grèce offroit encore beaucoup d'autres fontaines merveilleuses , telles que la fontaine *Cassalie* , Nymphé qu'*Apollon* métamorphosa en fontaine , qu'il consacra aux Muses , & à laquelle il donna la vertu d'inspirer les Poètes. La Fontaine *Aganipe* , l'*Hypocrène* ou la Fontaine *Caballine* , avoient la même vertu. La Fontaine *Acidalie* étoit celle où se baignoient les Grâces. Junon se baignoit dans la Fontaine de *Canathos* , proche de Nauplie.

Diâ. de la Fable.

(34) « La Fontaine de Buxton , dans le Comté de Darby ,
 » dont parle Childrey , dans les Curiosités de l'Angleterre ,
 » coule tous les quarts d'heure seulement.... »

Diâ. des Merveilles de la Nature , tom. I , pag. 339.

(a) Les *Paliques* ou *Palisques* , étoient frères jumeaux , enfans de Jupiter & de *Thalie*. Cette muse craignant la colère de Junon , pria la terre de l'engloutir. La terre s'ouvrit & se referma sur elle. Les *Paliques* vinrent au monde dans ce gouffre. Il se forma deux lacs formidables aux parjures & aux criminels , dans l'endroit où les deux Frères naquirent. D'autres disent qu'en ce lieu , les feux du Mont-Etna , commencèrent alors à paroître.

Il faut supposer que Thélismar, instruit de ce phénomène, comptoit attentivement sur sa montre les minutes, sans qu'Alphonse s'en aperçût, afin de saisir avec justesse les momens où la fontaine devoit s'arrêter & recommencer à couler.

Il y a, comme on va le voir, beaucoup de fontaines intermittentes.

« On trouve en Provence une fontaine qui coule & s'arrête environ huit fois dans une heure.... La fontaine de Frouganches, Diocèse de Nîmes, coule & s'arrête régulièrement deux fois en vingt-quatre heures.... Les fontaines des environs de Paderborn, qu'on nomme *Bullerbare*s, coulent, dit-on, douze heures, & se reposent autant de temps.... Celle de Hautecombe en Savoie coule & s'arrête deux fois par heure, &c. &c.

Diâ. des Merveilles de la Nature, tom. I.

« La Fontaine brûlante de Bozeley, dans la Province de Shrop, présente le phénomène le plus surprenant. La fontaine de Bozeley fit la première éruption, il y a 65 ans, après un fort ouragan : à peine la tempête eut-elle cessé, qu'au milieu de la nuit, un bruit terrible réveilla tous les habitans, qui, voyant la terre agitée & bouleversée, crurent toucher au moment de la destruction générale. Plusieurs d'entre-eux sortirent de leurs maisons & allèrent vers une petite montagne, arrosée par la rivière de Severne. La terre s'y élevoit & s'y abaissoit plusieurs fois dans une minute. Un des spectateurs fit dans la terre un trou de quelques pouces de diamètre. Aussi-tôt il en sortit avec impétuosité une eau jaillissante, dont l'éruption fut si violente, que cet homme en fut renversé : un instant après, le même homme ayant passé près de la source avec une lumière, l'eau s'enflamma & vomit des flammes. On intercepta l'accès de l'air, & la flamme disparut. Depuis ce temps, la fontaine a toujours les mêmes propriétés. Elle s'enflamme dès qu'on en approche une chandelle allumée ; & l'activité de ce feu est telle, qu'il réduit

» en un moment de gros morceaux de bois vert en cendres.
 » Malgré la violence de la flamme , l'eau n'a pas le moindre
 » degré de chaleur , & est aussi froide que celle des autres
 » fontaines.... Près de Velleia en Italie , est une source dont
 » l'eau s'enflamme en sa surface , lorsqu'on en approche
 » une allumette ou une mèche allumée ».

M. de Bomare.

(35) « Il y a en Ecosse une montagne appelée Montagne
 » de *Cor-head* , qui a la singularité d'être un des méridiens
 » les plus élevés de l'univers. Sa hauteur perpendiculaire
 » a , dit-on , plus de quatre cents toises. Cette montagne
 » est fendue & entr'ouverte jusqu'à la cime , par une cre-
 » vasse qui fait face au soleil du midi , & les deux sommets
 » forment une espèce de cadran qui indique l'heure qu'il est
 » par l'ombre qu'il donne sur des rochers opposés ».

Précis d'Hist. Nat. par M. l'Abbé Saury , tom. I (a).

(36) Voici l'extrait d'une lettre dans laquelle M. le Doc-
 teur *Troil* rend compte du voyage qu'il fit en Irlande pour
 y examiner le Mont Hécla.

« Le ciel étoit pur , l'eau du lac ressembloit à une glace
 » de miroir. Huit jets d'eau s'élevoient dans le contour de
 » ce lac. J'en remarquai particulièrement un dont la colonne
 » qui avoit six à huit pieds de diamètre montoit à la hau-
 » teur de dix-huit à vingt-quatre pieds. L'eau en étoit ex-
 » trêmement chaude , & nous fit cuire en six minutes au
 » plus un morceau de mouton & des truites que nous y
 » exposâmes. Reikum nous offrit un semblable spectacle.
 » Le jet d'eau que nous y aperçûmes s'élevoit , il y a quel-
 » ques années , à soixante & soixante-dix pieds ; mais les
 » terres s'étant éboulées couvrirent une partie de son ori-

(a) On trouve en Suisse un phénomène de ce genre , appelé *trou Saint-Martin*. C'est une espèce de méridien naturel , dans un rocher percé , par lequel le Soleil éclaire en Mars & en Septembre , le clocher du Village d'Elm , au canton de Glaris.

fice , & l'eau ne monta sous nos yeux qu'à cinquante-
 » quatre ou soixante pieds. Etant arrivés à Geiser , près
 » de Skalthot , nous y vîmes l'eau s'élançer avec impétuosité
 » par une large bouche , & former une cascade à laquelle
 » celles de Marly , de S. Cloud , de Cassel , d'Herrenhaufe
 » ne sont pas comparables. Nous y observâmes dans la cir-
 » conférence d'environ une bonne lieue , quarante à cin-
 » quante jets d'eau bouillante , qui sans doute proviennent
 » d'un même réservoir. L'eau des uns étoit très-limpide ,
 » celle des autres étoit trouble & argilleuse. Ici elle étoit
 » d'un très-beau rouge d'ocre , dont elle se charge en pas-
 » sant sur cette terre ferrugineuse ; là , elle étoit d'un blanc
 » de lait. Ces jets étoient les uns continuels , les autres in-
 » terrompus à différens intervalles de temps , &c... Nous
 » sentîmes la terre trembler en plusieurs endroits..... Il
 » s'éleva une colonne d'eau de quatre-vingt-douze pieds ,
 » &c. &c.

Nouvelles de la République des Lettres & des Arts , année
1783 , n° 9 , Mercredi 26 Février.

(37) « Pendant le rigoureux hiver de 1740 , on conf-
 » truisit à Pétersbourg , suivant les règles de la plus élé-
 » gante architecture , un palais de glace de cinquante-deux
 » pieds & demi de longueur sur seize & demi de largeur ,
 » & vingt de hauteur. La Néva , rivière voisine , où la glace
 » avoit deux ou trois pieds d'épaisseur , en avoit fourni les
 » matériaux. A mesure qu'on tiroit les blocs de glace de la
 » rivière , on les tailloit & on les embellissoit d'ornemens :
 » puis étant posés , on les arrosoit par une face d'eaux co-
 » lorées de diverses teintes. On plaça au-devant du palais
 » six canons de glace faits sur le tour avec leurs affûts ,
 » leurs roues de la même matière , & deux mortiers à bom-
 » bes dans les mêmes proportions que ceux de fonte. Ces
 » pièces de canon étoient du calibre de celles qui portent
 » ordinairement trois livres de poudre ; on ne leur en donna
 » cependant qu'un quarteron , après quoi on y fit couler un
 » boulet d'étoupe & un de fonte. L'épreuve d'un de ces

» canons fut faite en présence de toute la Cour , & le
 » boulet perça à soixante pas de distance une planche de
 » deux pouces d'épaisseur. Ce fait peut rendre croyable
 » ce que rapporte *Olaüs Magnus* , l'Historien du Nord ,
 » des fortifications de glace dont il assure que les Nations
 » Septentrionales savent faire usage dans le besoin. Un Phy-
 » sicien d'Angleterre fit en 1763 une expérience curieuse :
 » il prit un morceau de glace circulaire , de deux pieds neuf
 » pouces de diamètre , & de cinq pouces d'épaisseur. Il
 » en forma une lentille qu'il exposa au soleil , & il enflamma
 » à sept pieds de distance de la poudre à canon , du papier ,
 » du linge , &c.... Des Auteurs font mention de la glace
 » d'Islande & de celle de quelques endroits des Alpes , qui
 » ont une mauvaise odeur , & qui brûlent dans le feu au
 » lieu de l'éteindre ; mais ces sortes d'eaux concrètes ne
 » donnent le phénomène de l'inflammabilité , qu'à cause du
 » bitume qu'elles contiennent... On ne croyoit pas autre-
 » fois que l'eau de la mer changée en glace donnât de
 » l'eau douce. M. Adanson fut étonné de trouver les bou-
 » teilles qu'il avoit remplies d'eau salée , remplies d'une eau
 » glacée fort douce , & qui n'avoit point déposé de saumure.
 » Ce fait a ensuite été démontré par M. Edward-Nairne , &
 » par l'expérience de M. Cook.... Il est de fait , que plus
 » il gèle ; plus la glace augmente de volume ; & cepen-
 » dant , plus elle diminue de poids , ce qui est le contraire
 » de ce qui arrive dans les autres corps , &c.

M. de Bomare.

(38) « La mine d'argent de Salsfeberit en Suede , pré-
 » sente un des plus beaux spectacles. On descend dans cette
 » mine par trois larges bouches semblables à des puits dont
 » on ne voit point le fond. La moitié d'un tonneau sou-
 » tenu d'un câble sert d'escalier pour descendre dans ces
 » abîmes , au moyen d'une machine que l'eau fait mouvoir...
 » On n'est qu'à moitié dans un tonneau , où l'on ne porte
 » que sur une jambe. On a pour compagnon un satellite
 » noir comme nos forgerons , qui entonne tristement une

chançon lugubre , & qui tient un flambeau à la main :
 „ quand on est au milieu de la descente , on commence à
 „ sentir un grand froid ; on entend les torrens qui tom-
 „ bent de toutes parts ; enfin , après une demie heure , on
 „ arrive au fond d'un gouffre ; alors la crainte se dissipe ,
 „ on n'apperçoit plus rien d'affreux : au contraire , tout
 „ brille dans ces régions souterraines. On entre dans une
 „ espèce de grand sallou , soutenu par deux colonnes de
 „ mines d'argent. Quatre galeries spacieuses y viennent
 „ aboutir. Les feux qui servent à éclairer les travailleurs se
 „ répètent sur l'argent des voûtes , & sur un ruisseau qui
 „ coule au milieu de la mine. On voit là des gens de tou-
 „ tes les Nations : les uns tirent des chariots , les autres
 „ roulent des pierres. Tout le monde a son emploi : c'est
 „ une ville souterraine ; il y a des cabarets , des maisons ,
 „ des écuries , des chevaux ; mais ce qu'il y a de plus
 „ singulier , c'est un moulin à vent mis en mouvement
 „ par un courant d'air. Le moulin va continuellement dans
 „ cette caverne , & sert à élever les eaux qui incommode-
 „ roient les mineurs.... En 1478 , on trouva au Hartz un
 „ morceau d'argent si considérable , qu'étant battu , on en
 „ fit une table où pouvoient s'asseoir vingt-quatre person-
 „ nes.... Du temps d'*Olaus Wormius* , on tira des mines
 „ de Norvége une masse d'argent qui pesoit cent trente
 „ marcs.... L'argent dissous par l'acide nitreux donne des
 „ cristaux , qui étant fondus & ensuite jetés dans un moule ,
 „ forment la *Pierre infernale* dont on fait usage pour cor-
 „ roder les chairs.... On compte ordinairement six métaux.
 „ 1°. le plomb , 2°. l'étain , 3°. le fer , 4°. le cuivre ,
 „ 5°. l'argent , 6°. l'or. Voici l'ordre de leur dureté : 1°. le
 „ fer , 2°. le cuivre , 3°. l'argent , 4°. l'or , 5°. l'étain ,
 „ 6°. le plomb ; & voici l'ordre de leur malléabilité ou duc-
 „ tilité ; 1°. l'or , 2°. l'argent , 3°. le cuivre , 4°. le fer ,
 „ 5°. l'étain , 6°. le plomb. L'or est le plus ductile de tous
 „ les métaux. On lit dans les Mémoires de l'Académie des
 „ Sciences , qu'une once de ce métal peut être tirée en un

» million quatre-vingt-quinze mille pieds de long , c'est-à-
 » dire, en une ligne de soixante-treize lieues de long , à
 » deux mille cinq cents toises la lieue

« Il sort des lieux profonds de la terre , des grottes , &
 » sur-tout des filons ou veines métalliques minéralisées, qui
 » sont proches de la surface de la terre , & notamment des
 » galeries des souterrains , d'où on retire le charbon de
 » terre.... Il sort des exhalaisons (a) de différentes espèces,
 » & qui produisent des effets différens. Ces exhalaisons sont
 » appelées différemment par les mineurs , suivant leur na-
 » ture. Les unes sont nommées proprement *exhalaisons* , les
 » autres *feu brissou* , d'autres *mouffetes* ou *pouffet* , & d'au-
 » tres *gaz*.... Enfin il règne dans les mines qui ont été long-
 » temps abandonnées , des vapeurs souterraines que l'on
 » nomme *inhalations* ou *inhalaisons* , qui contribuent infi-
 » niment à la composition & décomposition des minéraux
 » métalliques , puisque par leur moyen il se fait continuelle-
 » ment des dissolutions qui sont ensuite suivies de nouvelles
 » combinaisons. Ce sont ces exhalaisons minérales qui jouent
 » le plus grand rôle dans la cristallisation , la coloration des
 » pierres , & la minéralisation.... Le *feu brissou* , ou *terou* ,
 » ou *feu sauvage* , s'élève quelquefois dans certaines mines
 » de charbon , de métaux , &c. Cette vapeur sort avec une
 » espèce de sifflement par les fentes des souterrains où l'on
 » travaille , & paroît sous la forme de ces sortes de toiles
 » d'araignées ou fils blancs que l'on voit voltiger dans l'air
 » à la fin de l'été.... Lorsque cette vapeur n'est point assez
 » divisée par l'air , elle s'allume aux lampes des ouvriers , &
 » produit des effets semblables à ceux du tonnerre & de la
 » poudre à canon. Pour prévenir ces effets dangereux , les
 » ouvriers ont l'œil à ces fils blancs qu'ils entendent & qu'ils

(a) On doit donner proprement le nom de *vapeur* , aux fumées humides qui s'élèvent de l'eau & des autres corps liquides ; & celui d'*exhalaison* , aux fumées sèches qui s'exhalent des corps solides ; tels que la terre , le feu , les minéraux , les sels , &c.

» voient sortir des fentes. Ils les saisissent avant qu'ils puissent s'allumer à leurs lampes , & les écrasent entre leurs mains. Lorsqu'ils sont en trop grande quantité , ils éteignent la lumière qui les éclaire , se jettent ventre à terre , & par leurs cris avertissent leurs camarades d'en faire autant : alors la matière qui s'est enflammée avant qu'ils aient pu éteindre leurs lumières , passe par-dessus leur dos , & ne fait du mal qu'à ceux qui n'ont pas eu la même précaution. Ceux-là sont exposés à être tués ou blessés. On entend cette matière sortir avec bruit , &c.... Le phénomène le plus singulier que les exhalaisons minérales nous présentent , est celui que les Mineurs nomment *Ballon*. Il paraît à la partie supérieure des galeries des mines , sous la forme d'une espèce de poche arrondie ; dont la peau ressemble à de la toile d'araignée. Si ce sac vient à se crever , la matière qui y étoit renfermée se répand dans les souterrains , & fait périr tous ceux qui la respirent.... On appelle *gaz* des exhalaisons plus ou moins visibles , & produites par des souterrains profonds , comme les galeries des mines. Quelquefois elles sortent de certains creux , grottes ou fentes de la terre , &c.... Le prétendu esprit des eaux minérales est une sorte de *gaz*.... Aujourd'hui l'on donne aussi le nom de *gaz* à toute espèce de vapeurs invisibles , qui sont capables de détruire l'élasticité de l'air , qui éteignent la flamme , &c.... Toutes les vapeurs qui résultent des substances végétales & animales en combustion , celles des corps pourrissans & des latrines , sont encore des espèces de *gaz*.... L'air fixe , proprement dit , ou *gaz méphitique* , est un fluide élastique , transparent , sans couleur , miscible à l'eau en toute proportion , &c.... Il ne diffère de l'air commun par aucune de ses propriétés.... Mais ce *gaz* diffère de l'air , 1°. en ce que sa pesanteur spécifique est plus grande... ; 2°. en ce qu'il est incapable d'entretenir la vie & la respiration des animaux. Aussi-tôt qu'on introduit un animal dans un récipient rempli de *gaz méphitique* , il périt dans le même instant en convulsion....

» 3°. le gaz méphitique ne peut entretenir la combustion
 » d'aucun corps combustible , parce que cette faculté , de
 » même que celle d'entretenir la vie des animaux terrestres,
 » est propre & particulière à l'air , exclusivement à toute
 » autre substance. Ainsi , non-seulement on ne peut allumer
 » dans le gaz méphitique aucun corps combustible ; mais
 » les corps les plus inflammables , allumés d'abord dans l'air ,
 » & plongés dans le gaz méphitique , s'y éteignent aussi
 » subitement que si on les plongeait dans l'eau ; avec cette
 » seule différence que l'extinction dans le gaz méphitique
 » se fait sans aucun bruit ni frémissement , & que comme
 » il ne mouille point les corps , ils peuvent être rallumés
 » aussi-tôt dans l'air commun.... La quatrième propriété qui
 » distingue le gaz méphitique de l'air commun , c'est de
 » se mêler avec l'eau en quantité beaucoup plus grande que
 » l'air pur.... Une observation qu'il est bon de faire , c'est
 » que quoique le gaz méphitique fasse mourir en un instant
 » les animaux qui le respirent , on peut boire de l'eau qui
 » en est toute remplie , sans aucun danger ; & qu'au con-
 » traire elle est salutaire & propre à guérir plusieurs mala-
 » dies. Cela prouve bien que ce n'est pas par aucune qua-
 » lité caustique ou corrosive particulière , que ce gaz tue les
 » animaux ; mais plutôt , parce que n'étant pas de l'air , il
 » ne peut tenir lieu de ce fluide , le seul qui soit propre à la
 » respiration , ainsi qu'à la combustion.

M. de Bomare.

(39) « Quoique l'on sache que la mer produise les masses
 » d'animaux les plus énormes , tels que les baleines, les licor-
 » nes (a) , on ne peut guère croire à l'existence des *Krakens* :
 » ce sont , dit-on , des animaux qui habitent les mers du
 » Nord , & dont le corps a jusqu'à une demi-lieue de lon-
 » gueur. On le prendroit pour un amas de rochers flottans
 » ou de pierres couvertes de mousse.... On pense que c'est

(a) La *Licorne de mer*, est une espèce de Baleine des mers de
 Groënland , on l'appelle aussi *Narhwal*.

» une espèce de Polype , dont les bras pour répondre à la
 » masse du corps , sont de la grandeur des plus hauts mâts
 » de vaisseau. On ajoute que les poissons sont attirés au-
 » dessus de cet animal par les humeurs fongueuses qu'il re-
 » jette , & qui colorent la mer ; & comme tout doit être
 » singulier dans un semblable animal , on dit que son dos
 » s'ouvre , & qu'il engloutit ainsi les poissons qui sont au-des-
 » sus de lui... *M. de Bomare.*

(40) « Pline , & après lui divers Auteurs ont avancé que
 » l'huile calme les flots de la mer.... Rien ne paroît plus vrai,
 » si nous devons nous en rapporter aux témoignages les plus
 » respectables & les plus multipliés : voici l'extrait d'une
 » lettre sur ce sujet adressée à un ami de M. Franklin....
 » M. Gilfred Lawson qui a servi long-temps dans les troupes
 » de Gibraltar, m'assure que les pêcheurs de cet établissement
 » sont dans l'usage de verser un peu d'huile sur la mer , afin
 » qu'en calmant son agitation , ils puissent voir les huîtres,
 » &c... Pline dit aussi qu'on calme une tempête en jetant
 » un peu de vinaigre dans l'air.... » M. de Bomare cite une
 » autre lettre qui est du célèbre Docteur Franklin : dans cette
 » lettre, le Philosophe Anglois rend compte d'une expérience
 » qu'il a faite sur l'étang de Clapham.... « Le vent , dit-il ,
 » élevoit alors de grosses rides sur la surface.... J'allai en-
 » suite au côté du vent , où les vagues commençoient à
 » se former : une cuillerée d'huile que j'y répandis , pro-
 » duisit à l'instant , sur l'espace de plusieurs verges en carré,
 » un calme qui s'étendit par degrés jusqu'à ce qu'il eût
 » gagné la côte sous le vent , & bientôt on vit toute cette
 » partie de l'étang , qui étoit d'environ un demi-acre , aussi
 » unie qu'une glace.... » M. Franklin explique ce phéno-
 » mène : je ne comprends pas assez cette explication pour la
 » rapporter.

(41) Cette description de l'araignée domestique est exacte.
 La petite pelote , semblable à une éponge un peu mouillée
 qu'a l'araignée entre ses deux ongles , lui sert ainsi qu'aux

mouches à marcher & grimper sur les corps les plus polis. Ces éponges fournissent une liqueur gluante qui suffit pour les y faire adhérer. A l'extrémité du ventre de l'araignée, il y a « six mammelons musculeux, pointus vers leurs extrémités, qui sont autant de filières dans lesquelles se moule la liqueur qui doit devenir de la soie, lorsqu'elle se sera séchée, après être sortie de ces filières.... Chacun des six mammelons est composé lui-même de mille filières insensibles, qui donnent passage à autant de fils. Si on considère la finesse de cette soie d'araignée, composée de six milliers de fils, l'imagination ne peut concevoir l'excèsive ténuité des fils qui sortent des petites filières.... Toutes les araignées n'ont pas le même nombre d'yeux, & ils sont placés différemment dans presque toutes les espèces.... » On en compte huit espèces. L'araignée domestique, l'araignée des jardins, l'araignée noire des caves, l'araignée enragée ou *tarentule*, commune en Italie (a), l'araignée aquatique, l'araignée maçonne, l'araignée vagabonde, & l'araignée des champs ou *faucheur*.... On a fait avec de la soie d'araignée des mitaines & des bas ; mais cette soie ne vaut pas celle des vers à soie. « Il y a dans les Isles de l'Amérique de très-grosses araignées. On en pourroit trouver de la grosseur du poing ; elles ne sont point venimeuses.... Ces araignées étant vieilles sont couvertes d'un duvet noirâtre, aussi doux & aussi pressé que du velours.... Leur toile est si forte que les petits oiseaux ont bien de la peine à s'en débarrasser... Selon quelques habitants de l'Isle, leurs poils brûlent & piquent comme les orties. Il y a à la Louisiane une espèce d'araignée grosse comme un œuf de pigeon, mais bien plus longue. Sa couleur est noire & bigarrée d'or. Cet insecte fait sur les arbres des toiles d'une soie forte, torse & dorée, quel-

(a) La *Tarentule*, a été ainsi nommée, à cause de Tarente, Ville de la Pouille, où elle est commune. On dit qu'elle est venimeuse ; mais sa piquure ne fait ni danser, ni chanter.

» quefois de la grandeur d'un cul de tonneau , sous lef-
 » quelles s'arrêtent souvent des oifeaux..... On trouve dans
 » l'Île de Ceylan une araignée couleur d'argent , &c... »

M. de Bomare.

(42) Les Polypes d'eau douce diffèrent pour la grandeur & pour la couleur. M. Trembley en fait mention de trois espèces qu'il appelle à *longs bras*. La première espèce est la plus petite ; elle n'a que cinq ou six lignes de longueur ; elle est très-aisée à trouver ; il ne s'agit que de ramasser dans les eaux quelques poignées de lentilles aquatiques (a) , & de les mettre dans un vase transparent rempli d'eau : au bout de quelques instans , on voit les Polypes qui ne paroissent d'abord que comme des points verts , épanouir leurs bras. Au moindre mouvement , l'insecte retire ses bras , & ne paroît plus qu'un grain de matière verte. Le nombre des bras des Polypes est communément depuis six jusqu'à douze. Ces animaux marchent & changent de lieu ; ils font tous leurs mouvemens avec une extrême lenteur. Lorsqu'on veut jouir du plaisir de voir la multiplication des Polypes par *boutures* , il faut mettre un Polype dans le creux de sa main , avec un peu d'eau ; & lorsque l'animal est sorti de son état de contraction , on le coupe en deux. La partie où est la tête marchera & mangera le jour même qu'elle aura été séparée , pourvu que ce soit dans des jours chauds : quant à la partie postérieure , il lui poussera des bras au bout de vingt-quatre heures , & en deux jours elle deviendra un Polype parfait , tendant ses filets , saisissant sa proie. Que l'on varie les expériences de toutes les façons , on aura toujours de nouveaux phénomènes. Que l'on coupe le corps d'un Polype en tout sens , & en autant de lanières que la dextérité le permettra , on verra paroître autant de Polypes. Les Polypes se multiplient naturellement par rejets. On remarque sur un Polype une légèr

(a) C'est une plante qu'on trouve dans les lacs , les eaux dormantes , &c. Elle surnage sur les eaux : ses feuilles orbiculaires ont la forme d'une lentille.

excroissance qui prend la forme d'un bouton ; c'est la tête du jeune Polype. Dans les temps fort chauds , un Polype est formé & séparé en vingt-quatre heures : on voit quelquefois sortir d'un seul Polype jusqu'à dix-huit petits.

La découverte des Polypes d'eau douce , & celle des petits Polypes marins , architectes des Coraux , des Corallines , & de plusieurs productions à polypier , qu'on avoit prises pour des plantes marines , sont l'une & l'autre très-modernes. Les petits Polypes de mer sont de très-petits animaux qui ont échappé à de très-bons observateurs qui les ont pris pour des fleurs. Ce sont ces vers dont il y a un très-grand nombre d'espèces différentes , qui construisent ces coraux , ces corallines , ces lithophytes , ces escarres , ces éponges , ces variétés de madrepores si nombreuses , & toutes ces autres substances qu'on avoit prises autrefois pour des plantes ; mais les observations de MM. Poissonel , Réaumur , Bernard de Jussieu , &c. ont fait voir qu'elles n'étoient que des loges , des cellules construites par des espèces de vers insectes qui multiplient en tel nombre qu'on ne sauroit les évaluer ; & que ces loges bâties chacune par autant d'individus , sont pour les Polypes ce que les guépiers sont pour les Guêpes. On a ôté à ces productions le nom de plantes marines ; on les a appelées des *Polypiers* , ou *productions à Polypiers*.... Outre tous ces Polypes , il y a encore les grands Polypes marins , tels sont la *Sèche* , le *Calmar* , le *Lièvre marin* , &c. Ces animaux ont les pieds ou les bras placés à leur tête ; ils ont ordinairement entre trois pouces à trois pieds de longueur. Ils sont ovipares : on ignore s'ils ont pour se multiplier les ressources des Polypes d'eau douce. Il paroît certain que leurs bras croissent de nouveau quand ils ont été coupés , ainsi que ceux des écrevisses. Les grands Polypes marins étoient d'usage pour la table chez les anciens. *M. de Bomare.*

(43) Le *Toucan* est un oiseau très-singulier , particulièrement par la grosseur & la longueur disproportionnée de son bec , qui , loin de faire un instrument utile , n'est au contraire , « dit M. de Buffon , qu'une masse en levier , qui gêne le vol

» de l'oiseau.... Le bec excessif inutile du Toucan renferme
 » une langue encore plus inutile.... Ce n'est point un organe
 » charnu ou cartilagineux.... C'est une véritable plume, bien
 » mal placée comme l'on voit, & renfermée dans le bec
 » comme dans un étui. Le nom de *Toucan* signifie *plume* en
 » langue Brésilienne ».

Les Toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale. Leur plumage est fort beau.

(44) Le *Kamichi* est un grand oiseau noir de l'Amérique,
 « très-remarquable, dit M. de Buffon, par la force de son
 » cri, & par celle de ses armes. Il porte sur chaque aîle deux
 » puissans éperons, & sur la tête une couronne pointue, de
 » trois ou quatre pouces de longueur, sur deux ou trois li-
 » gnes de diamètre à sa base, &c. »... Certains oiseaux
 tels que les *Jacunas*, plusieurs espèces de pluviers, de van-
 neaux, &c. portent aux épaules des éperons ou ergots; mais
 le *Kamichi* est de tous le mieux armé. *M. de Buffon.*

(45) « Les *Chauve-fouris* se retrouvent en divers pays;
 » mais, dans la plupart des climats chauds, on en voit de
 » monstrueuses pour la grosseur. Il y en a une espèce très-
 » commune en Amérique, à laquelle M. de Buffon a donné
 » le nom de *Vampire*, parce qu'elle suce le sang des hom-
 » mes & des animaux qui dorment.... Le *Vampire* est d'un
 » aspect hideux.... Les voyageurs s'accordent à dire que ces
 » vampires sucent (sans les éveiller) le sang des hommes &
 » des animaux qui dorment ».

M. de Buffon suppose que ce n'est ni avec leurs dents, ni
 avec leurs ongles, qu'ils entament la peau des animaux, mais
 que c'est avec leur langue qu'ils peuvent faire des ouvertures
 assez subtiles dans la peau, pour en tirer du sang & ouvrir
 des veines, sans causer une vive douleur. M. de Buffon n'a
 point vu la langue du Vampire. Il imagine qu'elle est sem-
 blable à celle de la *Rouffette* (autre espèce de Chauve-fouris)
 qui est pointue & hérissée de papilles dures, très-fines, très-
 aiguës, &c. *M. de Bomare.*

(46) *L'Arbre de cire* est un arbrisseau. Il y en a deux espèces ; l'une croît à la Louisiane, l'autre à la Caroline. Cet arbrisseau a le port du myrte , & ses feuilles ont à-peu-près la même odeur. Ses baies qui sont de la grosseur d'un grain de coriandre , contiennent des noyaux qui sont couverts d'une espèce de résine , qui a quelque rapport avec la cire. Les habitans de ce pays en font de la bougie. *L'Arbre-suif* croît à la Chine & dans la Guyane. Il s'élève à la hauteur d'un grand cerisier. Son fruit consiste en des grains blancs , de la grosseur d'une noisette , dont la chair a les qualités du suif ; on en fait des chandelles ; c'est aussi un arbre qui produit l'encens ; c'est encore d'un arbre que les Chinois retirent leur beau vernis. *M. de Bomare.*

(47) Tout le monde sait que lorsqu'on touche les feuilles de la *Sensitive* , elles se flétrissent aussi tôt , & qu'elles reprennent leur première fraîcheur un moment après qu'on les a quittées.... *M. Adanson* a vu en Afrique un arbuste sensitif , dont les feuilles s'abaissent lorsqu'on passe dessous. On dit aussi qu'il se trouve à Panama un arbuste à feuilles épineuses , dont les branches s'abaissent lorsqu'on passe auprès , & tendent à s'attacher à l'habit du voyageur. Comme il s'incline lorsqu'on passe auprès de lui , les Naturels du pays lui donnent le nom de *Bonjour*.

On voit au Jardin du Roi une plante nouvellement découverte , originaire d'Otaïti , qu'on a nommée *Plante oscillante* ; elle est du genre de la *Sensitive* , mais beaucoup plus extraordinaire.

(48) *La Fraxinelle* ou *Dittame blanc* , est une plante vivace , qui vient d'elle-même dans les bois du Languedoc , de la Provence , de l'Italie & de l'Allemagne.... Les extrémités des tiges & les pétales des fleurs sont couvertes d'une infinité de verticales pleines d'huile essentielle , comme on peut l'observer facilement à l'aide d'un microscope. Elles répandent dans les jours d'été , le soir & le matin , des vapeurs éthérées inflammables , & en telle abondance , que si l'on place au pied de cette plante une bougie allumée , il s'élève

tout-à-coup une grande flamme qui se répand sur toute la plante , elle forme alors un buisson ardent très-curieux.

M. de Bomare.

(49) L'*Amiante* est une matière fossile , composée de filets très-déliés.... Il y a plusieurs sortes d'*Amiantes* ; de jaunâtres , de grisâtres & de blancs ; il y en a même de verds & de rouges. On file l'*Amiante* , on en fait une toile qu'on jette au feu , sans crainte qu'elle se consume ; & même on blanchit cette toile par le feu : de sale & de crasseuse qu'elle étoit , elle en sort pure & nette. Le feu consume les matières étrangères & combustibles dont elle est chargée , sans pouvoir l'altérer. Cependant , toutes les fois qu'on la retire du feu , elle perd un peu de son poids. Du temps des anciens Grecs & des Romains , on brûloit dans des toiles d'*Amiante* les corps des Rois , afin que leurs cendres ne se mêlassent point avec celles du bûcher. L'*Amiante* est très-propre à faire des mèches , parce qu'il ne leur arrive aucun changement qui puisse offusquer la lumière. Les Payens s'en servoient dans leurs lampes sépulcrales. *M. de Bomare.*

(50) La Chine doit à ce grand Prince l'abolition d'une coutume aussi barbare qu'insensée. « C'étoit un usage assez commun parmi les Tartares , à la mort d'un homme , qu'une de ses femmes se pendit.... En 1668 , un Tartare de distinction étant mort à Peekin , une de ses femmes , âgée de 17 ans , se dispoisoit à lui donner cette preuve d'affliction ; mais ses parens présentèrent une requête à l'Empereur pour le supplier d'abolir une si odieuse coutume. Ce Prince ordonna qu'elle fût abandonnée comme un ancien reste de barbarie : elle étoit établie aussi parmi les Chinois , mais les exemples en étoient plus rares , & leur Philosophe ne l'avoit point approuvée... Les Chinois en général sont d'un caractère doux & traitable. Ils ont beaucoup d'affabilité dans leurs manières , sans qu'il y paroisse aucun mélange de dureté , de passion & d'emportement. Cette modération se fait remarquer jusques dans le peuple. Les Européens qui ont quelque affaire à traiter

» avec les Chinois doivent se garder de toutes sortes de
 » vivacités & d'emportemens. Ces excès passent à la Chine
 » pour des vices contraires à l'humanité , non que les Chi-
 » nois ne soient aussi vifs que nous , mais ils apprennent
 » de bonne heure à se rendre maîtres d'eux-mêmes...

« La modestie des femmes Chinoises est extrême. Elles
 » vivent constamment dans la retraite , avec tant d'atten-
 » tion à se couvrir qu'on ne voit pas même paroître leurs
 » mains au bout de leurs manches : si elles présentent quel-
 » que chose à leurs plus proches parens , elles le posent sur
 » une table , dans la crainte qu'on ne leur touche la main... »
 Voici parmi les Chinois les causes de divorce les plus remar-
 quables « 1°. Une femme babillarde , qui se rend incom-
 » mode , par ce défaut est sujette à être répudiée , quoi-
 » qu'elle soit mariée depuis long-temps , & qu'elle ait donné
 » plusieurs enfans à son mari ; 2°. une femme qui manque
 » de soumission pour son beau-père & sa belle-mère ; 3°. la
 » stérilité est une autre raison de divorce ; 4°. la jalousie ,
 » &c... Le soir des nœces , on conduit la jeune mariée dans
 » l'appartement de son mari , où elle trouve sur une table
 » des ciseaux , du fil , du coton & d'autres matières à ou-
 » vrages , pour lui faire connoître qu'elle doit aimer le tra-
 » vail & fuir l'oisiveté.

« Rien n'est comparable au respect que les enfans ont
 » pour leurs père & mère , & les écoliers pour leurs
 » maîtres. Ils parlent peu , & se tiennent toujours debout
 » en leur présence. L'usage les oblige , sur-tout au com-
 » mencement de l'année , le jour de leur naissance , & dans
 » d'autres occasions , de les saluer à genoux , en frappant
 » plusieurs fois la terre du front.

« Quand un fils aîné n'auroit rien hérité de son père , il
 » n'en seroit pas moins obligé d'élever ses frères , & de les
 » marier ; il doit leur tenir lieu du père qu'ils ont perdu
 » Ceux qui n'ont pas d'héritier mâle adoptent un fils de leur
 » frère ou quelque autre parent ; quelquefois même un étran-
 » ger. L'enfant adopté est revêtu de tous les privilèges d'un

» fils légitime , prend le nom de celui qui l'adopte , & de-
 » vient son héritier. S'il naît dans la suite un autre fils dans
 » la même famille , l'enfant adoptif entre toujours en par-
 » tage de la succession. Il est permis aux Chinois de pren-
 » dre des secondes femmes qui tiennent rang après l'épouse
 » légitime ; cependant la loi n'accorde cette liberté , que
 » lorsque la première femme est parvenue à l'âge de qua-
 » rante ans , sans aucune marque de fécondité.

« Toutes les couleurs ne se portent point indifféremment
 » à la Chine. Le jaune n'appartient qu'à l'Empereur & aux
 » Princes de son sang. Le satin à fond rouge est le partage
 » d'une espèce de mandarins , aux jours de cérémonie ; les
 » autres portent ordinairement le noir , le bleu ou le violet.
 » La couleur du peuple est généralement le bleu ou le noir...
 » La chemise est de différentes sortes d'étoffes , suivant les
 » saisons. C'est un usage assez commun dans les grandes cha-
 » leurs de porter sur la peau un filet de soie qui empêche la
 » sueur de se communiquer aux habits. La couleur qui appar-
 » tient aux femmes est ou rouge , ou bleue , ou verte. Peu
 » de femmes portent le noir & le violet , si elles ne sont
 » avancées en âge , &c.

» A la Chine , le deuil d'un père & d'une mère doit être
 » de trois ans. On prétend que cet usage est fondé sur la
 » reconnaissance qu'un fils doit à son père & à sa mère pour
 » les trois premières années de sa vie , pendant lesquelles il
 » a eu continuellement besoin de leur assistance. La couleur
 » du deuil est le blanc ; mais pendant le premier mois qui
 » suit la mort d'un père ou d'une mère , l'habit des enfans
 » est un sac de chanvre d'un rouge éclatant , qui ne diffère
 » pas pour la qualité des sacs de marchandises. Leur cein-
 » ture est une corde lâche. Il est permis aux Chinois de gar-
 » der aussi long-temps qu'ils le souhaitent les cadavres dans
 » leurs maisons ; ils les gardent quelquefois pendant trois
 » ou quatre ans. Leur siège , pendant cet espace de temps ,
 » est un tabouret , & leur lit une natte de roseaux près du
 » cercueil. Ils se retranchent l'usage du vin & de certains

» alimens. Il se dispensent d'assister aux fêtes ; ils ne
 » fréquentent point les assemblées publiques ; cependant il
 » faut enfin que le cadavre soit inhumé ; car c'est pour un
 » fils un devoir indispensable de placer le corps de son père
 » & de sa mère dans le tombeau de ses ancêtres. Il y a chez
 » les Chinois deux fêtes célèbres ; la première est celle du
 » commencement de l'année , & l'autre celle des lanternes.
 » Dans cette dernière fête , toute la Chine est illuminée ;
 » on la croiroit en feu. Tous les habitans de l'Empire , à
 » la campagne ou dans les villes , allument des lanternes
 » peintes de différentes couleurs , & les suspendent dans
 » leurs cours & à leurs fenêtres , & dans leurs appartemens.
 » les gens riches font en lanternes une dépense prodigieuse :
 » on voit des lanternes de diverses formes , & la plupart
 » dorées & magnifiquement ornées ; mais rien ne donne
 » tant d'éclat à la fête , que les feux d'artifice qui s'exé-
 » cutent dans toutes les parties des villes... Les réjouissances
 » durent cinq jours. L'opinion commune sur l'origine de cette
 » fête , est qu'elle fut établie peu de temps après la fonda-
 » tion de l'Empire , par un Mandarin qui , ayant perdu sa
 » fille sur le bord d'une rivière , se mit à la chercher , mais
 » inutilement , avec des flambeaux & des lanternes , ac-
 » compagné d'une foule de peuple dont il s'étoit fait aimer
 » par sa vertu ; mais les Lettrés donnent une autre origine
 » à la fête des Lanternes. Ils prétendent que l'Empereur *Kye*,
 » dernier Monarque de la famille de *Hya* , se plaignant de la
 » division des nuits & des jours , qui rend une partie de la
 » vie inutile , fit bâtir un palais sans fenêtres , où il ras-
 » sembla un certain nombre de personnes ; & que pour en
 » bannir les ténèbres , il y établit une illumination conti-
 » nuelle de lanternes qui donna naissance à cette fête.... La
 » magnificence des Chinois éclate dans leurs ouvrages pu-
 » blics , tels que les fortifications , les temples , les tours , les
 » arcs de triomphe , les ponts , les chemins , les canaux , &c.
 » On compte environ trois mille tours le long de la grande
 » muraille. Le tiers des habitans de l'Empire fut employé

la bâtir. Ce fameux ouvrage se conserve aussi entier que le premier jour qu'il fut bâti. Le plus fameux édifice est celui lui de Nankin qui se nomme *la grande Tour* ou *la Tour de Porcelaine*. C'est un octogone d'environ quarante pieds de diamètre ; de sorte que la largeur de chaque face est de quinze pieds.... Les étages sont au nombre de neuf.... Le mur du rez-de-chaussée n'a pas moins de douze pieds d'épaisseur sur huit pieds & demi de hauteur. Il est revêtu de porcelaine. Cette porcelaine est bien conservée, quoiqu'elle ait plus de trois cents ans. On donne à cette Tour depuis le rez-de-chaussée jusqu'à l'extrémité du toit, environ deux cents pieds d'élévation.... On compte à la Chine plus de onze cents arcs de triomphe élevés à l'honneur des Princes, des hommes & des femmes illustres, & des personnes renommées par leur savoir & leur vertu....

L'agriculture est particulièrement honorée à la Chine.... Une pluie favorable est une occasion de visite & de complimens parmi les Mandarins. Au Printemps, l'Empereur ne manque pas, suivant l'ancien usage, de conduire solennellement une charrue, d'ouvrir quelques sillons, & de semer différentes espèces de grains. Il nomme douze Seigneurs pour lui servir de cortège, & labourer après lui ; il est en outre accompagné de cinquante laboureurs respectables par leur âge, & auxquels l'Empereur lui-même distribue différens présens. Les Mandarins observent la même cérémonie dans chaque Ville... L'Empereur *Yongchin* exigeoit de tous les Gouverneurs des Villes qu'ils lui envoyassent tous les ans le nom d'un paysan de leur district distingué par son application à cultiver la terre, par une conduite irréprochable, par l'union de sa famille, par la paix entretenue avec ses voisins, enfin par sa frugalité & sa sagesse. Sur le témoignage du Gouverneur, l'Empereur élevoit ce sage & diligent laboureur au degré de Mandarin du huitième ordre, & lui envoyoit des Patentes de Mandarin honoraire ; distinction qui le mettoit en droit de porter l'habit de Mandarin, de rendre visite au Gouverneur de

» la Ville , de s'asseoir en sa présence , & de prendre du thé
 » avec lui ». *Abrégé de l'Hist. génér. des Voyages , T. VIII.*

(51) Barège , célèbre par ses eaux minérales , est situé au pied des Pyrénées. Ce Village n'est habitable que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Octobre : à cette époque , les habitans se retirent à Luz ou dans d'autres Bourgs de la vallée de Barège , qui contient dix-sept Villages & la petite Ville de Luz. Les habitans emportent avec eux tout ce qu'ils possèdent , même leurs portes & leurs fenêtres , parce que les voleurs osent gravir les monceaux de neige pour aller piller les maisons. Barège est à quelques lieues de Bagnères. Il y a aussi à Bagnères des eaux minérales. La situation de ce dernier Village est charmante. Il est voisin de la belle vallée de *Campan*. On trouve à cinq lieues de Barège la cascade de *Gaverny* , l'une des plus hautes que l'on connoisse.

(52) Tous les détails relatifs aux *Frères Moraves* sont conformes à la vérité : ceux que je vais donner encore seront aussi exacts.

L'habitation des Frères *Herneutes* ou Moraves , est immense & située de la manière la plus agréable. Les Frères Moraves respirent l'air le plus sain de la Hollande : l'eau de *Zaft* est excellente ; avantage extrêmement rare dans ce pays. Leurs jardins sont aussi beaux que vastes. La maison est composée de plusieurs grands corps-de-logis. Dans cette énorme enceinte , toutes les femmes veuves & sans enfans couchent dans la même salle , & mangent ensemble dans une espèce de réfectoire. La même chose est observée pour les filles , pour les hommes veufs & sans enfans , & pour les garçons ; ainsi les personnes libres des deux sexes sont séparées les unes des autres. Il n'est pas permis aux Frères veufs & garçons d'aller dans les salles des veuves & des filles. Ils ne peuvent se rencontrer que dans les jardins , ne se voyant d'ailleurs qu'à l'église où ils sont encore séparés. Les femmes mariées vivent avec leurs maris & leurs enfans , & forment de petits ménages particuliers. Toutes les femmes ont des justes , & pour coiffures le petit *Beguin* Hollandois , attaché sous le cou avec un

ruban, dont la couleur les distingue. Le ruban des femmes mariées est bleu, celui des veuves est blanc, celui des filles est rouge. Ils s'appellent tous entr'eux *frère & sœur*, & paroissent étroitement unis. Leurs logemens sont de la plus grande simplicité; mais on y trouve une propreté recherchée. Ce sont les plus anciens Frères qui ont le soin de l'administration de la maison. C'est aussi à eux que s'adressent les Frères & Sœurs qui veulent se marier.

Leur Église est très-vaste; on n'y voit ni ornemens ni tableaux. La forme de cette Église est carrée; deux grandes tribunes, soutenues par des colonnes, occupent deux côtés de cette Église. Dans l'une, est une orgue. Aux deux autres côtés de l'Église sont rangés des bancs. L'un de ces côtés est pour les hommes, l'autre en face est pour les femmes. Ces dernières arrivent par la porte qui est du côté de leurs bancs. Les hommes de même. Ainsi les hommes & les femmes sont séparés dans l'Église, & ils y entrent & en sortent par des portes différentes. A-peu-près au milieu de l'Église, est un Frère assis vis-à-vis une petite table, sur laquelle est un gros Livre. Tout le monde est assis dans l'Église. Les hommes n'ont point de chapeaux: ils ne se mettent jamais à genoux, & n'ont point de Livres d'heures. Seulement à la fin de leur prière, ils se lèvent tous un moment avant de s'en aller. La cérémonie commence ainsi: l'orgue joue; ensuite le Frère, qui est à la petite table, chante seul d'abord: il s'arrête; tout le monde lui répond en chœur. Durant ce tems, l'orgue accompagne en *piano*. Cette musique est d'un effet ravissant: elle est douce, touchante, majestueuse. Après la musique, le Frère, placé à la petite table, fait une espèce de sermon ou d'exhortation (en Allemand) ce qui termine la cérémonie. Ils s'assemblent dans cette Église tous les jours deux fois. La première, à sept heures du soir; la seconde, à neuf heures, toujours du soir. Trois fois la semaine on prêche à la première prière. Les autres jours, à cette prière, on lit les Saintes Écritures. Leur prière ne dure jamais plus de quarante minutes. Il règne dans cette maison un air de modestie, de pureté, de simplicité &

d'union qui dispose à l'attendrissement. Tout y travaille , tout y est occupé , tout y paroît paisible , heureux & sage. Voilà ce que j'ai vu à *Zazt*. Voici les détails que je trouve dans l'Encyclopédie , relativement à cet établissement. Les *Moraves*, reste de la Secte des Hussites , sont répandus en grand nombre sur les frontières de Pologne , de Bohême & de Moravie (a), d'où vraisemblablement ils ont pris le nom de *Moraves*, & celui d'*Herneutes*, du nom de leur principale résidence , en Luzace , contrée d'Allemagne. Ils subsistent en plusieurs maisons , qui n'ont d'autres liaisons entr'elles que la conformité de vie & d'institut. Le Comte de Zinzendorf , Patriarche , ou Chef des Frères unis , est mort en 1760. Ce Seigneur Allemand s'étoit fait Membre & Protecteur zélé de cette Société , avant lui opprimée & presqu'éteinte ; mais qu'il a rétablie & soutenue de sa fortune & de son crédit. Nous avons , en Auvergne , d'anciennes familles de Laboureurs , qui vivent , de tems immémorial , dans une parfaite société. On nomme en tête les *Quitard Pinon* , comme ceux qui prouvent 500 ans d'association. On nomme encore les *Arnaud* , les *Pradel* , les *Bonnemoy* , les *Tournel* & les *Anglades* , anciens & sages Roturiers , dont l'origine se perd dans l'obscurité des tems. Chacune de ces familles forme différentes branches , qui habitent une maison commune , & dont les enfans se marient ensemble , de façon pourtant que chacun des Conforts n'établit guères qu'un fils dans la communauté pour entretenir la branche que ce fils doit représenter un jour après la mort de son père ; branches dont ils ont fixé le nombre par une loi de famille , en conséquence de laquelle ils marient au-dehors les enfans surnuméraires des deux sexes. De quelque valeur que soit la portion du père dans les biens communs , ces enfans surnuméraires s'en croient exclus de droit , moyennant une somme fixée différemment dans chaque communauté , & qui est chez les *Pinon* de 500 liv. pour les garçons , & de 200 liv. pour les filles. Usage

(a) On trouve en Amérique , à Philadelphie , un établissement de *Frères Moraves* , absolument semblable à celui de *Zazt*.

injuste ; mais du reste leurs Réglemens sont fort bons , & leurs Loix très-sages.

« (53) Les *Sapins* sont des arbres résineux qui deviennent
 » fort hauts , & qui se plaisent dans les pays froids. On peut
 » diviser les Sapins en deux ordres ; savoir : les Sapins pro-
 » prement dits , & les *Picéas* ou *Épicias* , *pece* ou *peffe*.....
 » Les Sapins fournissent de la térébenthine liquide qu'on ap-
 » pelle en Angleterre *Baume commun de Gilead*.... Les *Picéas*
 » ne donnent point de térébenthine ; mais il sort de leur écorce
 » un suc épais , ou une résine qui s'épaissit , devient concrète
 » & semblable à des grains d'encens commun. C'est avec
 » cette résine que l'on fait ce qu'on nomme *Poix de Bour-*
 » *gogne*.... On voit sur le Mont *Pilate* , en Suisse , un Sapin
 » remarquable. De sa tige , qui a plus de huit pieds de cir-
 » conférence , sortent à quinze pieds de terre neuf branches
 » d'environ un pied de diamètre & de six pieds de long. De
 » l'extrémité de chaque branche s'élève un Sapin fort gros ,
 » de sorte que cet arbre imite un lustre garni de ses bougies ».

M. de Bomare.

« (54) Le *Chêne* est un arbre utile dans toutes ses parties.
 » On fait usage de son écorce réduite en poudre , & sous le
 » nom de *Tan brut* (a), pour préparer les cuirs. Son aubier (b),
 » son bois , & même le cœur du bois , ont la même propriété ,
 » à quelque différence près. L'écorce qui a passé les cuirs , se
 » nomme *Tan préparé*. On en fait usage pour faire des cou-
 » ches dans les ferres chaudes. Le *Guy* est une plante para-
 » site (c) , qui vient sur plusieurs arbres , & particulièrement
 » sur le Chêne. Les Druides , anciens Prêtres Gaulois , cueil-

(a) D'où vient le nom de *Tanneur* , donné aux ouvriers.

(b) L'*Aubier* , est la couche qui se trouve entre l'écorce & le cœur de
 sous les arbres.

(c) Les plantes *Parasites* , sont des espèces de plantes qui ne tirent
 leur nourriture que d'autres plantes , sur lesquelles elles s'attachent.

doient le *Guy de Chêne* avec de grandes cérémonies.

M. de Bomare.

(55) Il est très-vrai qu'il existe une méthode avec laquelle un enfant, docile & appliqué, apprend à lire très-couramment en quinze leçons ; & pour l'enfant le plus borné , quatre mois sont plus que suffisans ; tandis qu'avec la méthode ordinaire , il faut dix-huit mois ou deux ans. L'ancienne méthode consiste , comme on fait , à faire connoître aux enfans toutes les Lettres de l'Alphabet , & à leur apprendre ensuite la formation des syllabes ; c'est-à-dire , toutes les combinaisons de ces Lettres, deux à deux, trois à trois, &c. Et comme le nombre de ces combinaisons est très-considérable , puisqu'il y a vingt-deux Lettres à combiner , & que d'ailleurs il n'y a le plus souvent aucun rapport entre le son composé des Lettres qui forment chaque syllabe , & les sons particuliers de chacune de ces Lettres , cette méthode est nécessairement aussi longue que pénible & ennuyeuse pour les enfans.

Celle de M. Berthaud , au contraire , est très-courte , parce qu'elle borne à quatre-vingt-huit le nombre des combinaisons nécessaires des Lettres si considérable dans la méthode ordinaire. Il a découvert , en effet , que tous les mots de la Langue Française ne sont composés que de quatre-vingt-huit consonnances différentes ; de manière que connoissant la formation de ces quatre-vingt-huit consonnances (sans connoître en détail les Lettres qui les composent) on sait lire : & comme il a appliqué une figure à chacune de ces consonnances , l'enfant les retient avec facilité , & ordinairement il ne lui faut pas plus de deux mois pour apprendre à lire couramment. Cette méthode ne peut pas être expliquée ici plus en détail , & on est obligé de renvoyer à l'Ouvrage même qui l'explique. Il a pour titre : *Quadrille des Enfans ou Système nouveau de Lecture*. Il se vend , à Paris , chez *Couturier* , *Quai des Augustins*. L'Éditeur de la dernière édition de cet Ouvrage (dédié aux Enfans de S. A. S. M. le Duc de Chartres) est M. Alexandre , la seule personne qui sache enseigner à lire de cette manière. Il demeure *rue Montmartre, au coin de la rue Plâtrière*.

Il est d'autant plus extraordinaire que cette méthode ne soit pas universellement adoptée, qu'il y a près de quarante ans qu'elle est inventée. Mais telle est la constance de l'attachement aux vieilles routines, quelque peu fondée qu'elle puisse être.

(56) Une Françoisse, *Élisabeth-Sophie Chéron*, se distingua également dans la Peinture, la Poésie & la Musique. Elle jouoit de plusieurs instrumens. Elle savoit le Latin, l'Italien & l'Espagnol. Elle peignoit supérieurement le Portrait; mais toujours d'une manière allégorique & ingénieuse. Elle a fait d'ailleurs plusieurs beaux Tableaux d'Histoire. Dans la même année, elle fut reçue, en qualité de Poète, à l'Académie des Ricovrati, à Padoue, & en qualité de Peintre à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, à Paris. Elle se maria à 60 ans : elle épousa son ami intime, un Ingénieur nommé M. Hay, qui étoit de son âge. Elle mourut à 63 ans, l'an 1711 (a).

Catherine Duchemin, femme de Girardon, Sculpteur; *Geneviève de Boulogne*, & sa sœur *Madeleine de Boulogne*, sont encore trois Françoises qui se sont particulièrement distinguées dans la Peinture. Passons aux Étrangères.

Anna di Rosa, surnommée *Anella de Massina*, du nom de son Maître. Elle peignit l'Histoire avec le plus grand succès (b).

(a) *Élisabeth-Sophie Chéron*, eut plusieurs Elèves. Ses deux nièces, Mesdemoiselles de la Croix, qui eurent beaucoup de talent. Les tableaux d'histoire les plus estimés de Mademoiselle Chéron, sont une Fuite en Egypte, avec un beau fond de paysage, où l'on voit la Vierge endormie, & les Anges prenant soin de l'Enfant Jésus. 2°. *Cassandre* interrogeant un Génie, sur la destinée de la Ville de Troie. 3°. Une Annonciation. 4°. Jésus-Christ au tombeau. 5°. Un Saint-Thomas d'Aquin. Mademoiselle Chéron a laissé plusieurs Poésies très-agréables; entre autres un petit Poème, qui a pour titre les *Cerises renversées*, dans lequel on trouve de la facilité, de la gaieté & de l'imagination.

(b) *Anna di Rosa*, périt à 36 ans, victime de la jalousie. Elle fut poignardée par *Augustin Beltrano*, son mari, abusé par d'injustes soupçons.

Sophonsbe Angosciola Lomellina, d'une famille noble de Crémone, eut une grande réputation, & la mérita. Philippe II, Roi d'Espagne, l'attira à Madrid. Il la combla de bienfaits, & lui fit faire le mariage le plus brillant. Étant devenue veuve, elle épousa en secondes noccs *Orazio Lomellini*, d'une des plus illustres Familles de la République de Gênes. Elle enseigna elle-même les principes de son Art à ses trois sœurs, *Europe*, *Anne* & *Lucie*, qui peignirent avec succès. *Sophonisbe* parvint à une extrême vieillesse, & mourut en 1620..... *Lavinia Fontana* & *Antonia Pinelli*, de Bologne, méritent aussi d'être placées parmi les Peintres célèbres.... *Maria-Elena Panzachia*, née à Bologne en 1668, peignit supérieurement les Paysages.... *Lucia Cassalina*, née en 1677, peignit avec un égal succès le Portrait & l'Histoire. Elle épousa *Félice Torrelli*, un des meilleurs Peintres de son tems.... *Catherine Tarabotti*, Élève d'Alexandre Varotari, mérita d'être placée au rang des plus habiles Artistes Vénitiens.... La sœur de Varotari, nommée *Claire*, peignoit parfaitement le Portrait..... *Barbara Burini*, née en 1700, eut autant de talent que toutes celles qu'on vient de nommer.

Les Écoles Flamandes & Hollandoises ont produit des femmes aussi célèbres. On a déjà parlé de la fameuse *Sibylle Mérian*. Une autre fille illustre se distingua comme elle par une rare réunion de talens & de connoissances. *Anna Waffer* naquit à Zurich. Elle aima les Lettres, fit de bons Vers & de charmans Tableaux. Elle peignoit agréablement à l'huile ; mais elle excella dans la miniature. Elle mourut en 1713 ; à l'âge de 34 ans.... Mademoiselle *Verst*, née à Anvers en 1680. Elle savoit le Latin, parloit plusieurs Langues, & peignoit le Portrait & l'Histoire. Tous les Artistes les plus célèbres se sont accordés à louer la fraîcheur de son coloris & la pureté de son dessin. Elle se fixa à Londres, & y mourut. *Maria Van-Oosterwick*, est, à juste titre, placée au rang des meilleurs Artistes de la Hollande. Elle ne peignoit que des fleurs & des fruits ; mais elle porta ce genre au plus haut point de perfection. Elle mourut en 1693.... *Henriette Vanpée Volters*, Élève de son père, née à Amsterdam, se distingua dans la

miniature. Elle mourut en 1741.... *Rachel Ruifch Van-Pool*, naquit à Amsterdam , & fut une des femmes qui honora le plus son pays par ses mœurs & par ses talens. Jeune , sans Maître , sans autre secours que son goût pour le dessin , on la vit copier tout ce qui la frappoit en Peinture & Estampes. Enfin , on lui donna pour Maître Guillaume Van-Aelst , célèbre pour les fruits & les fleurs. Elle se fit , dans ce genre , la plus grande réputation. L'Académie de la Haye la reçut au nombre de ses Membres , ainsi que Van-Pool , son mari , qui étoit bon Peintre. L'Électeur Palatin envoya à Rachel Van-Pool un Diplome , qui la nommoit Peintre de la Cour de Dusseldorp. Ce Prince lui écrivit une Lettre qu'il accompagna d'un présent magnifique ; & il tint son enfant sur les Fonts de Baptême. Rachel peignit aussi bien à 80 ans qu'à 30. Elle mourut âgée de 86 ans , en 1750. Le célèbre Van-Hucpen a excellé dans le même genre. Il n'eut pour Élève que la fille d'un nommé Haverman , qui fit des progrès étonnans au point même d'exciter la jalousie de son Maître.

Le tems n'a pu nous faire perdre les noms de toutes les femmes de l'Antiquité qui se sont distinguées dans la Peinture. Les plus célèbres sont : « Timarette , fille de Micon , & qui a » excellé dans cet Art.

» Irène , fille & Élève de Cratinus.

» Calypso.

» Alcisthène.

» Aristarète , Élève de son père Néarchus.

» Lala de Cysique. Personne n'eut le pinceau plus léger.

» Elle grava aussi sur l'ivoire.

» Olympias , dont Plinè fait mention ».

Extrait des différens Ouvrages publiés sur la vie des Peintres , par M. P. D. L. F. Tom. I.

J'ai recueilli dans l'Ouvrage que je viens de citer , quelques traits peu connus , & qui m'ont paru intéressans & curieux. J'ai pensé qu'on les liroit avec plaisir ; & qu'ils pourroient exciter l'émulation des enfans destinés à devenir Artistes.

« Polignotus , fils d'Agloophon , Peintre célèbre chez les

» Anciens, vivoit environ 440 ans avant J. C. Il mit le premier de l'expression dans les visages ; & après avoir fait plusieurs Ouvrages à Delphes, & sous un portique d'Athènes, dont il ne voulut recevoir aucun paiement, il fut honoré, par le Conseil des Amphictions du remerciement solennel de toute la Grèce, qui lui ordonna, aux dépens du Public, des logemens dans toutes ses Villes, lui décerna des couronnes d'or, & lui assigna des places distinguées au Théâtre.

» Apollodore, Peintre d'Athènes, vivoit 404 avant J. C. Il ouvrit une nouvelle carrière, & donna naissance au beau siècle de la Peinture chez les Grecs. Il eut les plus grands talents ; mais ce qui lui fait plus d'honneur encore, c'est qu'il fut exempt de la jalousie, foiblesse si ordinaire aux Artistes. Il fit des vers à la louange de Zeuxis, son rival, dans lesquels il s'avouoit inférieur à ce grand homme.

» Pamphile se fit une réputation très-brillante dans le siècle même de Parrhasius & de Zeuxis. Il avoit au-dessus des autres Peintres les avantages que donnent la culture des Belles-Lettres & l'étude des Sciences. Pour donner plus de dignité à son Art, il obtint un décret public, qui défendoit aux Esclaves de s'y appliquer.

» Pausias, Disciple de Pamphile & d'Érigmus, fut le premier qui peignit les lambris & les voûtes des Palais. Il immortalisa la Bouquetière Glycère, dont il étoit amoureux, en la représentant composant une guirlande de fleurs.

» Métrodore fut en même-tems grand Philosophe & grand Peintre. Il éleva les enfans de Paul Émile, & peignit son triomphe. Ce Héros avoit demandé deux hommes pour ces deux objets. Métrodore fut regardé comme le plus capable de les remplir avec un égal succès.

» Quintus-Pédius, Peintre Romain, sous le règne d'Auguste, se distingua dans cet Art, quoiqu'il fût muet de naissance ».

Nous allons passer maintenant aux Peintres modernes.

« On avoit commencé à connoître la Peinture, à Florence, vers l'an 1000 de J. C. Des Grecs y avoient été appelés

de Constantinople pour peindre en Mosaïque le Chœur d'une Église. Cependant on ne voit point que cet Art se soit perfectionné jusqu'en l'année 1211 que naquit Jean *Cimabue*. Cet Artiste fit plusieurs grands Ouvrages, qui furent l'époque de l'extinction du goût gothique & barbare, qui, depuis, si long-tems, dégradoit les beaux Arts. *Cimabue* étoit aussi bon Architecte. La protection que lui accorda Charles d'Anjou, Roi de Naples, fut un des moyens qui servit le plus au progrès de cet Art. *Cimabue* mourut en 1300.... Le *Giotto* fut Élève de *Cimabue*. Son père, qui étoit Laboureur, lui faisoit garder ses troupeaux. *Giotto* s'amusoit à les peindre. *Cimabue* qui vint à passer lorsqu'il étoit livré à cette occupation, l'engagea à le suivre à Florence; & bientôt *Giotto* égala son Maître. Il fit entr'autres Portraits celui du Dante. Il peignit aussi le paysage & les animaux. Comblé d'honneurs & de richesses, il mourut en 1336.

Antoine *Solario*, Serrurier, surnommé le *Zingaro*, devint amoureux de la fille de *Cola Antonio*, qui, dédaignant son état, lui dit qu'il la lui donneroit lorsqu'il seroit aussi habile Peintre que lui. *Solario* voyagea, étudia, & parvint par ses talens à épouser celle pour laquelle il s'étoit fait Peintre. Il devint encore bon Architecte. Il vécut 73 ans, & mourut en 1455. Il a laissé beaucoup de Disciples, qui sont devenus d'excellens Artistes.

André *Verrochio* s'appliqua à la Peinture & à la Sculpture, & s'instruisit des principes de l'Architecture, de la Perspective & de la Géométrie. Il réunit encore à ces talens ceux de la Gravure & de la Musique. Son École est celle où se sont formés les meilleurs Artistes de son tems, tels que Pierre Pérugin & Léonard de Vinci. André *Verrochio* est le premier qui ait essayé & réussi à mouler le visage des personnes, tant vivantes que mortes, pour en prendre la ressemblance. Il mourut en 1488.

Guido Reni, connu sous le nom de Guide, naquit à Bologna, en 1575. Il apprit les premiers principes de la Peinture de Denis Calvart, bon Peintre Flamand. Il passa ensuite

» dans l'École de Louis Carrache. L'Albane & Jôsepin, Peintres
 » très célèbres, étoient ses amis. L'œil étoit, selon le Guide,
 » la partie du visage la plus difficile à bien représenter. C'est
 » celle où il s'est le plus appliqué, & qu'il a rendue plus par-
 » faitement qu'aucun autre Artiste. Son École étoit composée
 » de près de 200 Étudiants. Il mourut en 1641 (a).

« Antoine *Balestra*, grand Peintre de l'École Vénitienne,
 » mourut en 1740, âgé de 74 ans. Une singularité le distin-
 » gue, c'est qu'il ne peignoit parfaitement que dans sa vicie-
 » lesse.

» *Giovanni-Francesco Barbieri*, surnommé *le Guerchin*,
 » du mot *Guercio*, qui signifie louche, naquit à *Cento*, en
 » 1590, près de Bologne. Aucun Peintre n'a travaillé plus
 » vite que ce grand Artiste. Pressé par des Religieux de faire
 » un Père Éternel pour leur Maître-Autel, la veille de leur
 » Fête; il le peignit aux flambeaux, dans une nuit. Il mourut
 » en 1666 (b).

» Augustin *Metelli* naquit dans la misère, à Bologne. Il
 » étoit déjà si habile à l'âge de 17 ans, qu'il fut recherché par
 » un riche Architecte, qui voulut partager sa fortune avec
 » lui, & l'adopter pour fils. Metelli refusa ses offres pour ne
 » pas abandonner son père & sa mère. Par la suite, il fut en
 » Espagne, où Philippe IV le combla de bienfaits. Metelli
 » joignoit plusieurs talens à son Art. Il étoit excellent Archi-

(a) Le plus beau Tableau du Guide, est en Italie, à Bologne, dans le Palais Sampierri, il représente Saint-Pierre dans la prison, gémissant sur son péché.

(b) On voit en Italie à *Capodimonte*, près de Naples, un tableau du Guerchin très-frappant. C'est une Magdeleine peinte à mi-corps. L'Artiste a rajeuni ce sujet usé, par la manière dont il l'a traité. Sa Magdeleine n'exprime point le désespoir : elle offre l'image d'un sentiment plus réfléchi & plus profond. Sa tête est appuyée sur une de ses mains; & dans cette attitude mélancolique, elle contemple la Couronne d'épines du Sauveur, posée sur une table. Son visage réunit à une beauté céleste, une expression aussi touchante que sublime, & qui représente avec une parfaite vérité, toutes les réflexions qu'une semblable méditation peut faire naître.

« teste ; il avoit de la Littérature , & faisoit de bons Vers. Il mourut , à Madrid , en 1660.

« Le Chevalier *Stanzioni* , Napolitain , se rendit célèbre dans la Peinture & dans l'Architecture. Il a écrit en quatre Livres , pleins d'utiles réflexions , la Vie des Peintres & des Sculpteurs de son pays. Il vécut 96 ans , & mourut l'an 1681 (a).

« *Juan Fernandès Ximenès de Navareta* , connu sous le nom de *el Mudo* , le muet , est appelé par les plus grands Artistes , *le Titien Espagnol*. Il fut muet de naissance , ce qu'on attribua à sa parfaite surdité. Il fut en Italie , & passa plusieurs années dans l'École du Titien. Ses talens furent célébrés par les plus fameux Poëtes Espagnols. Il mourut , en Espagne , en 1572 (b) ».

Écoles Flamandes , Hollandoises & Françaises.

« *Louis de Deyster* , né à Bruges , fut grand Peintre. Son goût tenoit de l'École d'Italie. Il s'amusa à faire des Clavecins , des Orgues , des Violons & des Horloges. *Anné Deyster* , sa fille , dessinoit bien , & a fait des Copies des Tableaux de son père , que l'on a souvent prises pour les Originaux. Elle réunissoit à ce talent celui de la Musique , jouoit de tous les instrumens , & supérieurement du Clavecin. Deyster mourut en 1711.

« *Othavius Van-Veen* , bon Peintre , mourut à Bruxelles ; en 1634 , laissant deux filles , *Gertrude & Cornélie* , qui ont excellé dans la Peinture.

(a) *Joseph Riblira* , surnommé l'*Espagnolet* , Peintre Espagnol , naquit dans la misère. Il acquit de grands talens & fut très Laborieux. Un Cardinal le prit chez lui , l'Espagnolet se trouvant dans l'aisance , s'aperçut qu'il devenoit paresseux. Il se sauva de chez le Cardinal , par cette seule raison. Il reprit le goût du travail & fit une grande fortune. Il mourut en 1746.

(b) *Jean Holbeen* , surnommé *le Jeune* , Peintre Allemand , ne peignit que de la main gauche. Il a peint à *Basle* , ce qu'on appelle *la danse de la Mort*. C'est la Mort détruisant toutes les grandeurs humaines. J'ai vu ce tableau : il ne m'a pas été possible d'en sentir la beauté , mais tous les connoisseurs l'admirent. Holbeen mourut à Londres , en 1554.

» *Gérard Terburg*, né dans la Province d'*Overiffel*, excellent Artiste, mourut en 1681. Il eut pour Disciples *Netscher*,
 » *Coutfon*, *Koetz*, & ses propres sœurs. *Marie Terburg*, sa
 » fille, ébauchoit ses Ouvrages, qui, finis ensuite par *Ter-*
 » *burg*, étoient aussi estimés que s'ils eussent été totalement
 » de sa main.

» *Jean Both*, né à *Utrecht*, fut surnommé *Both d'Italie*,
 » à cause du long séjour qu'il y fit avec *André Both* son frère.
 » Il réussit si bien à imiter la fraîcheur des paysages de *Claude*
 » *Lorrain*, que la réputation de *Claude* en fut diminuée,
 » d'autant plus que les figures qu'*André Both* plaçoit dans les
 » paysages de son frère, étoient infiniment supérieures à
 » celles de *Claude*. Ces deux Artistes furent toujours étroite-
 » ment unis, & leurs Tableaux faits par deux mains diffé-
 » rentes, ne paroissent l'ouvrage que du même pinceau.
 » *Jean Both* ayant eu le malheur, en 1650, de perdre son
 » frère qui se noya, mourut de chagrin la même année à l'âge
 » de 40 ans.

» *Pierre de Laar* fut surnommé *Bamboche*, en *Italie*, à
 » cause de la bizarre conformation de sa taille, ou plutôt
 » parce qu'il est l'Auteur du genre de Peinture grotesque,
 » dans lequel il mettoit des figures qu'on appelloit *Bambo-*
 » *chades*. Il voyagea en France & en *Italie*, & mourut à *Har-*
 » *lem*, en 1675, âgé de 62 ans (a).

(a) Le célèbre *Didier Erasme*, né à *Rotterdam*, & si connu par
 ses Ouvrages de Littérature, étoit excellent Peintre. Le mérite de ses
 Tableaux est attesté par les Artistes du temps. Il en orna le Monastère
 d'*Emmans*, détruit aujourd'hui. On ne voit pas qu'aucun de ses Ta-
 bleaux ait été conservé.

» *Adrien Van-der Weff*, est le Peintre Hollandois qui a montré
 le plus de goût & de génie : il naquit à *Rotterdam* en 1659 : il s'at-
 » tacha à peindre l'Histoire en petit. Il fut comblé des bienfaits de l'Elec-
 » teur Palatin, qui le créa Chevalier. *Van-der-Weff* mourut à *Amster-*
 » *dam*, l'an 1717. On voit à *Dusseldorp*, une nombreuse Collection de
 » Tableaux de cet Artiste. Parmi ces Tableaux, on en trouve un qui est
 » un chef-d'œuvre d'expression ; il représente notre Seigneur sur la Croix,

- » On peut regarder *Jean Cousin* comme le premier Peintre
 » François qui se soit distingué. Il naquit près de Sens. Il vi-
 » voit en 1589, & se fit une grande réputation sous les règnes
 » de Henri II, François II, Charles IX & Henri III. Il exerça

la Vierge évanouie & une Magdeleine à genoux, pleurant & regardant la Vierge. Cette figure de Magdeleine est admirable, par le pathétique & la vérité de son expression.

Il existe présentement en Flandres, plusieurs Peintres d'un mérite supérieur, entre autres M. Lyens, à Bruxelles; M. Heryens, à Malines; M. Veragen, à Louvain, tous les trois Peintres d'Histoire. Le dernier n'a dû son talent qu'à lui seul, & sa célébrité qu'à la générosité de M. Lyens. Tous les Peintres de Flandres, étonnés de voir circuler dans le commerce d'excellens Tableaux, sans nom d'Auteur, & connoissant à la fraîcheur de la peinture, qu'ils étoient faits nouvellement, s'informoient en vain d'où ces Tableaux pouvoient venir. M. Lyens, plus frappé qu'un autre de cette singularité, voulut absolument découvrir le Peintre anonyme, qui méritoit si bien d'être connu. Il voyage dans toutes les Villes de la Flandre, & se fait conduire chez tous les jeunes Peintres qu'on lui indique. Enfin il arrive à Louvain. Après avoir parcouru la Ville, il étoit prêt à la quitter sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit, lorsqu'on lui dit qu'il existe encore dans Louvain, un homme qui s'amuse à peindre, mais qui ne travaille que pour subsister, dont personne ne connoît les Ouvrages, & qui, sans doute, n'est qu'un barbouilleur, aussi mauvais qu'obscur. M. Lyens va chez cet homme, dont la femme établie tout le jour dans une petite boutique sur la rue, vendoit des allumettes. Le mari étoit renfermé dans un grenier. M. Lyens y monte : le logement & la simplicité de l'homme qu'il y trouve, ne ranime pas ses espérances ; cependant il demande à voir un Tableau. Je n'en ai qu'un de fait, dit l'homme ; mais il y a beaucoup d'ouvrage & il est très-cher. — Le vendrez-vous ? — Oh ! de celui-là, j'en veux quatre louis, je ne le donnerai pas à moins ; il y a trois mois que j'y travaille. — Voyons-le. . . . A ces mots le bon homme va prendre son Tableau, & le présente à M. Lyens, qui s'écrie avec transport, *enfin je l'ai trouvé !* Le reste de la conversation mit le comble à l'étonnement de M. Lyens, lorsqu'il apprit que cet excellent Peintre n'avoit jamais eu de maître, qu'il étoit l'élève de la seule nature, qu'il ne se doutoit pas de son talent, & que depuis quinze ans il vendoit constamment ses Tableaux à un brocanteur, assez mal honnête, pour

» la Sculpture avec succès. Il savoit la Géométrie, l'Anatomie, & étoit habile dans l'Architecture. Il a beaucoup peint sur les vitrages, genre très-estimé alors. Il a fait aussi des Tableaux sur toile.

» *Simon Vouet* mourut en 1641. La plupart des Peintres qui se sont distingués dans le dernier siècle, ont été ses Élèves, tels que le Brun, le Sueur, le Valentin, Jean-Baptiste Mole, Aubin, Claude Vouet, François Perrier, Pierre Mignard, Nicolas Chaperon, Charles Poerson, Dorigny le père, Louis & Henri Testelin, Alphonse Dufresnoi, & plusieurs autres.

» *Charles-Alphonse Dufresnoi* étoit bon Poète & bon Peintre ; il savoit le Latin, le Grec, la Géométrie, & il étoit habile dans l'Architecture. Aucun Peintre n'a tant approché du Titien que Dufresnoi. Il a laissé un très-beau Poème sur la Peinture, qui a été traduit dans toutes les Langues. Il mourut en France, sa Patrie, l'an 1665.

» *Claude Gellée*, dit le *Lorrain*, fameux paysagiste, naquit dans le Diocèse de Toul en Lorraine, & mourut à Rome, en 1682, âgé de 82 ans.

» *Sébastien Bourdon*, grand Peintre François, mourut à Paris, en 1671, âgé de 55 ans. On trouve à Paris beaucoup d'Ouvrages de ce Peintre, entr'autres, dans l'Église de Notre-Dame, le *Crucifement de S. Pierre*, qu'on regarde comme son Chef-d'œuvre.

» *Eustache le Sueur* naquit à Paris l'an 1617, & devint Peintre sublime, sans avoir jamais été en Italie. Il fut chargé de faire les Tableaux du Cloître des Chartreux à Paris, Ouvrage immortel, & qui a fait comparer cet Artiste à Raphaël.

abuser de sa simplicité & de sa situation, en lui donnant un aussi vil prix de ces mêmes Tableaux, qu'il revendoit excessivement cher. M. Lyens eut la gloire d'arracher à l'obscurité, des talens qu'il admiroit. Il fit connoître M. Varagen, il le produisit, & M. Varagen ne doit qu'à ce noble & généreux Artiste, & sa réputation & la fortune considérable qu'il possède aujourd'hui.

« Le célèbre *le Brun* naquit à Paris, & mourut en 1690. A
 » 12 ans il fit le Portrait de son ayeul. On voit dans la Collec-
 » tion du Palais-Royal, deux Tableaux qu'il peignit à 14 ans ;
 » l'un, représente Hercule domptant les chevaux de Diomède ;
 » l'autre, le même Héros offrant un sacrifice. Louis XIV
 » chargea le Brun de représenter les principaux événemens
 » de son règne. Le Brun, sous d'ingénieuses allégories, fut
 » réunir la Fable à l'Histoire, &, par cet assemblage heureux,
 » former une sorte de poëme épique des actions de ce grand
 » Monarque, dont il a enrichi la Galerie de Versailles. Le
 » Roi chargea encore le Brun d'orner la Galerie du Louvre
 » des plus beaux traits de la vie d'Alexandre. Entre les plus
 » beaux Tableaux de cet Artiste, on distingue : le Martyre
 » de Saint Étienne & celui de Saint André, à Notre-Dame ;
 » une Madeleine pénitente, aux Carmelites de la rue Saint-
 » Jacques ; la Résurrection de Jésus-Christ, dans l'Eglise du
 » Saint-Sépulcre, rue Saint-Denis ; une Présentation au
 » Temple, chez les Capucins du Fauxbourg Saint-Jacques ;
 » la voûte de la Chapelle du Séminaire de Saint-Sulpice, re-
 » présentant une Assomption, est regardée comme un de
 » ses plus beaux ouvrages ; le fameux Tableau où Moïse
 » présente aux Israélites le serpent d'airain, dans le Couvent
 » des Religieux de Picpus ; Saint Charles à genoux, implo-
 » rant la clémence divine en faveur de la ville de Milan, à
 » Saint Nicolas du Chardonneret ; le Massacre des Innocens,
 » au Palais Royal, &c.

« *Jean Jouvenet*, grand Peintre, étant devenu paralytique
 » de la main droite, parvint, à force de travail, à peindre
 » avec un égal succès de la main gauche. *Restout*, son neveu,
 » fut son meilleur Élève. Jouvenet mourut en 1717 ».

« *Antoine Coypel* fut reçu à l'Académie de Peinture à l'âge
 » de 20 ans. Il mourut en 1722.

« *François le Moine* naquit à Paris. Lorsqu'il eût peint la
 » Coupole de la Chapelle de la Vierge dans l'Eglise de S.
 » Sulpice, où il représenta une Assomption, Louis XIV le
 » choisit pour peindre le grand Salon de Versailles, qu'on

» appela depuis *le Salon d'Hercule*. Le Moine y représenta
 » l'Apothéose de ce Héros. Cette grande & magnifique
 » composition rassemble plus de 140 figures soutenues d'un
 » socle, dans le milieu duquel sont placés les principaux
 » travaux d'Hercule, représentés par des figures feintes en
 » Stuc. Tout l'ouvrage est distribué en plusieurs grouppes.
 » En 1736, après quatre années d'un travail assidu, cet
 » ouvrage se trouva terminé. Il doit être regardé comme
 » le plus grand qui soit en Europe, & comme un monument
 » immortel des talens de son Auteur. Un violent chagrin
 » altéra la raison de ce grand Artiste. Il se donna plusieurs
 » coups d'épée dont il mourut en 1737, âgé de 49 ans. Le
 » Moine avoit fait un petit voyage en Italie, mais il n'y
 » avoit passé en tout que six mois. Ses principaux Élèves
 » furent Boucher, Natoire, Nonotte, le Bel & Challes.

« *Jean Petitot* est regardé comme le premier qui ait porté
 » la Peinture en Email au plus haut point de perfection. Il
 » naquit à Genève en 1607, & fut d'abord Joaillier. Van-
 » dick ayant vu de ses ouvrages, lui conseilla de s'appliquer
 » au portrait, & le reçut au nombre de ses Disciples. Il
 » acquit un talent supérieur; Bordier, qui devint son beau-
 » frère, le secondoit, en peignant les habillemens & les
 » coiffures de ses portraits. Petitot fut très-estimé par
 » Charles premier, Roi d'Angleterre. Après la mort tragi-
 » que de ce Monarque, il s'attacha à Charles II, & le suivit
 » en France. Louis XIV retint ce Peintre à son service.
 » Petitot fut reçu à l'Académie. Il passa 36 ans à Paris, où
 » il partagea avec Bordier un million qu'ils avoient amassés
 » ensemble, sans avoir jamais eu le moindre différent. A
 » la révocation de l'Édit de Nantes, Petitot se retira dans
 » son Pays. Il mourut dans le Canton de Berne, en 1691,
 » âgé de 84 ans.

J'ai pensé que les Enfans qui liront cet Ouvrage, ne seroient
 pas fâchés de trouver à la suite de cet extrait, une liste des
 principaux Sculpteurs, anciens & modernes, & un petit Abré-
 gé de l'Histoire de l'Architecture. J'ai tiré ces extraits de

L'Encyclopédie ; & , ainsi que j'ai fait dans l'extrait précédent , j'ai ajouté quelques notes que m'ont fournies les journaux de mes voyages , & sur l'exactitude desquelles on peut compter.

Sculpteurs anciens.

« Les noms des Sculpteurs Egyptiens n'ont pas passé jusqu'à nous , & les Grecs ont effacé tous ceux de Rome.

« *Apollonius & Tauriscus* , tous deux Rhodiens , firent conjointement cette antique si célèbre de Zethus & Amphion , attachant Dirce (a) à un Taureau. Tout est du même bloc de marbre , jusqu'aux cordes. Ce bel ouvrage subsiste encore , & est célèbre sous le nom du *Taureau Farnèse* (b).

« *Phidias* , natif d'Athènes , florissoit vers l'an du monde 3556 , dans la quatre-vingt-troisième Olympiade. Ce fut lui qui , après la bataille de Marathon , travailla sur un bloc de marbre que les Perses , dans l'espérance de la victoire , avoient apporté pour en ériger un Trophée. Il en fit une *Némésis* , Déesse qui avoit pour fonction d'humilier les hommes superbes. Le Chef-d'œuvre de Phidias fut son Jupiter olympien , qu'on crut devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. Phidias fut inspiré ;

(a) Dirce étoit Reine de Thèbes. Lycus , pour l'épouser , avoit répudié Antiopé. Jupiter alors s'attacha à cette dernière. Il prit pour la tromper la forme de Lycus , & se raccommoda avec elle. Dirce croyant que Lycus revoyoit Antiopé , la fit enfermer & lui fit souffrir une infinité de maux. Antiopé enfin s'échappa , & alla accoucher sur le Mont-Cythéron de Zethus & d'Amphion , qu'elle donna à élever à des Bergers. Ces deux jeunes Princes , par la suite , pour venger leur mère , eurent la barbarie d'attacher Dirce à la queue d'un taureau furieux , qui la mit en pièces. Amphion & Zethus ne se quittèrent jamais : ils inventèrent la Musique. Amphion bâtit les murs de Thèbes , avec les accords de sa lyre. Les pierres sensibles à cette mélodie , se rangeoient d'elles-mêmes à leur place. *Idé. de la Fable.*

(b) Cet antique est beaucoup plus remarquable par le volume prodigieux du bloc de marbre , que par la beauté de l'Ouvrage.

dans la construction de son Jupiter, par un esprit de
 vengeance contre les Athéniens, desquels il avoit lieu de
 se plaindre, & par le desir d'ôter à son ingrate Patrie la
 gloire d'avoir son plus bel ouvrage, dont les Éléens furent
 possesseurs. Pour honorer la mémoire de l'Artiste, ils
 créèrent, en faveur de ses descendans, une nouvelle
 charge, dont toute la fonction consistoit à avoir soin de
 cette Statue. Cette Statue, d'or & d'yvoire, haute de
 60 pieds, fit le désespoir de tous les grands Statuaires
 qui vinrent après. La Minerve d'Athènes de Phidias, dit
 Pline, a 26 coudées de hauteur (39 pieds). Elle est d'or
 & d'yvoire. Sur le bord du bouclier de la Déesse, Phidias
 a représenté en bas-relief le combat des Amazones, &
 dans le dedans celui des Dieux & des Géans; il a repré-
 senté le combat des Centaures & des Lapithes sur la
 chaussure de la Déesse; il a décoré la base de la Statue
 par un bas-relief qui représente la naissance de Pandore.
 On voit dans cette composition la naissance de vingt autres
 Dieux. Les Connoisseurs admirent surtout le Serpent &
 le Sphinx de bronze sur lequel la Déesse appuie sa lance.
 Les beautés de détail qu'on vient de lire n'ont été décrites
 que par Pline. Leur travail étoit en pure perte pour les
 Spectateurs, parce qu'en donnant même au Bouclier de
 Minerve dix pieds de diamètre, on ne pouvoit distinguer
 ces ornemens d'assez près pour en juger, sur une figure
 d'environ quarante pieds (a) de proportion, & qui d'ail-
 leurs étoit placée sur un pied-d'estal qui l'élevoit encore.
 Aussi n'est-ce pas dans ces petits objets que consistoit le
 principal mérite de la statue de Minerve.

« *Polyclète* naquit à Sicione, ville du Peloponèse, & flo-
 rissoit en la quatre-vingt-septième olympiade; ses ouvra-

(a) Les boucliers des Anciens n'étoient pas ronds, ils avoient une
 forme elliptique, & ils étoient excessivement grands. Sur toutes les
 pierres gravées antiques, on voit les guerriers porter des boucliers pres-
 qu'aussi grands qu'eux.

« ges étoient sans prix. Celui qui lui acquit le plus de réputation, fut la statue d'un *Doryphore*, c'est-à-dire d'un
« Garde des Rois de Perse. Dans cette statue, toutes les
« proportions du corps humain étoient si heureusement observées, qu'on venoit la consulter de tous côtés comme un
« parfait modèle, ce qui la fit appeler par les Connoisseurs
« la règle.

« *Zénodore* florissoit du temps de l'Empereur Néron. Il se
« distingua par une prodigieuse statue de Mercure, & ensuite par le *colosse de Néron* (a), d'environ cent-dix ou cent-
« vingt pieds de hauteur. Vespasien fit ôter la tête de Néron
« & mettre à sa place celle d'Apollon, ornée de sept rayons,
« dont chacun avoit vings-deux pieds & demi ».

« *Callicrate*. On ne sait pas dans quel temps il a vécu.
« On dit qu'il gravoit un vers d'Homère sur un grain de millet ; qu'il fit un chariot d'ivoire qu'on pouvoit cacher
« sous l'aile d'une mouche, & des fourmis d'ivoire dont
« on pouvoit distinguer les membres.

« Une réflexion singulière de M. de Caylus tombe sur
« ce qu'on ne trouve, sur les statues Grecques qui nous sont
« demeurées, aucun des noms que Pline nous a rapportés,
« & pour le prouver, voici la liste des noms qui sont véritablement du temps des ouvrages, & qui est tirée de la
« Préface sur les Pierres gravées de M. le Baron *Stoek*,
« Savant également exact & bon Connoisseur.

« La Vénus de Médicis (b) porte le nom de *Cléomènes*,
« fils d'*Apollodore*, Athénien.

« *L'Hercule Farnèse*, celui de *Glycon*, Athénien.

« *La Pallas* du Jardin Ludovisi (à Rome) d'*Antiochus* ;
« fils d'*Illas*.

(a) Une des plus belles ruines de Rome, le *Colisée*, tire, dit-on, son nom d'une statue *colossale* de Néron, qui y étoit jadis. C'étoit dans le Colisée que se donnoient les combats de Gladiateurs. Le Pape Benoît XIV a gâté l'intérieur de cet admirable monument, en le remplissant de petites chapelles.

(b) Cette belle Statue est à Florence, dans la Galerie du Grand Duc ;

« Sur le Gladiateur , au Palais Borghèse , (à Rome) *Agasias*, fils d'*Osythée*, Ephésien.

« Le *Torse* du Belvédère (a) est d'*Apollonius*, fils de *Nestor*, Athénien.

« Chez le Cardinal Albani, on lit sur un bas-relief représentant des Bacchantes & un Faune, *Callimaque* (b).

« L'*Apothéose* d'*Homère* porte sur un vase, dans le Palais
« Colonne, *Archelaüs*, fils d'*Apollonius*.

« L'étonnement s'étend encore sur ce que Pline ne désigne
« aucun des ouvrages qu'on vient de citer. Le *Laocoon* (c)

(a) On appelle à Rome le *torse antique*, ou *torse d'Hercule*, le tronc d'une figure d'homme ; ce torse a la plus grande réputation, il se voit au Musée. Le *Gladiateur combattant*, est au Palais Borghèse ; le *Gladiateur mourant*, au Capitole. Le Capitole a été rebâti par Michel-Ange.

(b) La Vigne Albani, hors des murs de Rome, est un des plus beaux Palais de l'Italie, il est immense, d'une superbe architecture ; on y trouve des obélisques, des fontaines, des colonnes de marbres précieux, des bas-reliefs, & les plus belles Statues antiques. Il y a quelques Tableaux & un plafond de Mengs. On voit aussi dans ce magnifique Palais, une chose qu'on dit être unique, c'est une Statue antique de *Satireffe* ; on prétend qu'on n'avoit jamais vu de semblables figures qu'en bas-reliefs.

(c) *Laocoon*, fils de Priam & d'Hécube, & Grand Prêtre d'Apollon, s'opposa aux Troyens, lorsqu'ils voulurent faire entrer le cheval de bois dans la Ville ; mais ils ne voulurent pas le croire : en même-temps deux énormes serpens qui sortirent de la mer, vinrent attaquer ses enfans au pied d'un autel, il courut à leur secours & fut étouffé comme eux, dans les nœuds que ces monstres faisoient avec leurs corps.

Diſſ. de la Fable.

Le Sculpteur Grec a représenté le moment où *Laocoon* & ses enfans, ne pouvant se débarrasser des serpens, sont prêts à expirer. Ce morceau de sculpture est admirable, cependant on trouve que les enfans de *Laocoon*, sont trop petits. La plus belle & la plus parfaite de toutes les Statues antiques, celle que les ignorans mêmes ne peuvent voir sans être saisis d'admiration, c'est l'*Apollon* du Belvédère. *Apollon* y est représenté dans le moment où il vient de tuer le serpent *Pithon*.

« & la *Dircé* sont les seuls dont il parle. D'un autre côté, il
 » ne faut pas être surpris du silence de *Pausanias* sur toutes
 » les bellés Statues de Rome; quand il a fait le voyage de
 » la Grèce, il se pouvoit qu'elles fussent déjà transportées
 » en Italie : car depuis environ 300 ans les Romains tra-
 » vailloient à dépouiller la Grèce de ses Tableaux & de
 » ses Statues. La Sculpture des Romains, sans avoir été
 » portée si haut, eût un règne beaucoup plus court. Elle
 » languissoit déjà sous Tibère, Caius, Claude & Néron.
 » On regarde le buste de Caracalla comme le dernier soupir
 » de la Sculpture Romaine. Enfin, elle étoit morte lors
 » de la première prise de Rome par Alaric, & ne ressus-
 » cita que sous les Pontificats de Jules II & de Léon X.
 » C'est-là ce qu'on nomme *la Sculpture Moderne* ».

Sculpteurs Modernes.

« *Donato*, né à Florence, vivoit dans le quinzisième siècle.
 » Le Sénat de Venise le choisit pour la statue équestre de
 » bronze, que la République fit élever à *Gatamelata*,
 » ce grand Capitaine, qui, de la plus basse extraction, étoit
 » parvenu jusqu'au grade de Général des Armées des Véné-
 » tiens, & leur avoit fait remporter plusieurs victoires re-
 » marquables; mais le chef-d'œuvre de *Donato* étoit une
 » Judith coupant la tête d'Holopherne.

« *Rossi Propertia* florissoit à Bologne, sous le Pontificat
 » de Clément VII, la Musique qu'elle possédoit faisoit son
 » amusement, & la Sculpture son occupation. D'abord elle
 » modela des Figures de Terre qu'elle dessinoit; ensuite
 » elle travailla sur le bois; enfin, elle travailla sur la pierre,
 » & fit pour décorer la façade de l'Eglise de St Pétrone,
 » plusieurs statues de marbre qui lui méritèrent l'éloge des
 » Connoisseurs; mais une passion malheureuse, pour un
 » jeune homme qui n'y répondit point, la jeta dans une
 » langueur qui précipita la fin de ses jours. Le Chef-d'œuvre
 » de *Propertia* & son dernier ouvrage, fut un bas-relief

» représentant l'histoire de la femme de Putiphar & de Joseph.

« *Jean Goujon*, Parisien, florissoit sous les régnés de François premier & de Henri II. Un Auteur Moderne le nomme » *le Corrège de la Sculpture*, parce qu'il a toujours consulté » les Grâces. Personne n'a mieux entendu que lui les figures » de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre que sa » Fontaine des Innocens, rue Saint-Denis à Paris. On » voyoit des ouvrages de Goujon à la porte Saint-Antoine. » Il fut encore bon Architecte.

« *Nicolas Bachelier* fut Elève de Michel-Ange. Étant à » Toulouse sous le règne de François premier, il y établit » le bon goût & en bannit la manière Gothique qui avoit » été en usage jusqu'alors.

« *Baccio Bandinelli*, né à Florence, fut un Sculpteur fort » estimé. C'est lui qui a restauré le bras droit du groupe » de Laocoon. Il mourut en 1559.

« *Jean de Bologne*, mort à Florence vers le commence- » ment du dix-septième siècle, fut un excellent Sculpteur. » Il orna la Place publique de Florence de ce groupe de » marbre que l'on y voit encore, & qui représente l'enlève- » ment d'une Sabine. Le Cheval sur lequel on a mis depuis » la Statue d'Henri IV, au milieu du Pont-Neuf à Paris, » est de ce grand Maître.

« *Jean Gonelli*, surnommé *l'Aveugle de Cambassi*, du » nom de sa patrie en Toscane, mourut à Rome, sous le » Pontificat d'Urbain VIII. Elève de Pierre Tacca, il an- » nonçoit du génie ; mais il perdit la vue à l'âge de 20 ans. » Ce malheur ne l'empêcha pas d'exercer la Sculpture, en » se laissant guider par le seul sentiment du tact. C'est ainsi » qu'il représenta Côme premier, Grand-Duc de Toscane, » & qu'il fit avec succès plusieurs autres ouvrages ».

« *Pierre Puget*, admirable Sculpteur, bon Peintre, excel- » lent Architecte, naquit à Marseille en 1623. Il embellit » Toulon, Marseille & Aix, de plusieurs Tableaux qui font » encore l'honneur des Eglises des Capucins & des Jésuites. » Tels sont une Annonciation, le Baptême de Constantin, &c.

» Tableau, qu'on appelle *le Sauveur du Monde* ; l'éducation
 » d'Achille est le dernier ouvrage qu'il ait fait en ce genre.
 » Milon Crotoniate est la première & la plus belle statue
 » qui ait paru à Versailles de la main du Puget. Cet admi-
 » rable Artiste est mort à Marseille en 1694, âgé de 72
 » ans.

« *Jacques Sarazin*, né à Noyon, étoit contemporain du
 » Puget. On voit de ce célèbre artiste, dans l'Eglise des Car-
 » melites du Fauxbourg Saint-Jacques, le Tombeau du
 » Cardinal de Bérulle, &c. Parmi ses ouvrages pour Ver-
 » sailles, on ne doit pas oublier de citer le Groupe de
 » Rémus & de Romulus, allaités par une Chèvre ; & à
 » Marly un autre Groupe également estimé, représentant
 » deux Enfans qui se jouent avec un Bouc.

» *Théodon*, né en France dans le dix-septième siècle, fut
 » habile Sculpteur.

» *Algarde*, Italien, florissoit vers le milieu du dix-septième
 » siècle. Entr'autres ouvrages de ce Artiste supérieur, on
 » admire son bas-relief, qui représente Saint Pierre & Saint
 » Paul en l'air, menaçant Attila, qui venoit pour saccager
 » Rome. Ce bas-relief sert de Tableau à un des petits Autels
 » de la Basilique de Saint-Pierre.

» *Michel Anguier*, mort en 1680, frère de *François An-*
 » *guier*, se distingua dans le même Art que lui. Il est bien
 » connu par l'Amphitrite de Marbre qu'on voit dans le Parc
 » de Versailles, par les ouvrages de la Porte Saint-Denis,
 » par les figures du Portail du Val-de-Grâce, & par d'au-
 » tres.

» *Jean-Laurent Bernini*, appelé le *Cavalier Bernin*, naquit
 » à Naples en 1598, Louis XIV le fit venir à Paris en 1665.

» *François Desjardins*, natif de Bréda, & mort en 1694,
 » a exécuté le monument de la Place des Victoires à Paris.

» *François Girardon*, né à Troye en Champagne, a
 » presque égalé l'Antiquité, par les Bains d'Apollon, par le
 » Tombeau du Cardinal de Richelieu, qui est dans l'Eglise
 » de la Sorbonne, & par la Statue de Louis XIV, qui est à

» la Place Vendôme. Il a fait aussi un beau buste de Des-
 » préaux. Girardon est mort en 1698.

« *Jean-Baptiste Tuby*, dit *le Romain*, tient un rang dis-
 » tingué parmi les Artistes qui ont paru sous le règne de
 » Louis XIV. C'est le Brun qui a tracé le plan du beau mau-
 » solée du Vicomte de Turenne, enterré à S. Denis; &
 » c'est Tuby qui l'a exécuté. On y voit l'Immortalité qui
 » tient d'une main une couronne de laurier, & qui sou-
 » tient de l'autre ce grand homme. La Sagesse & la Vertu
 » sont à ses côtés; la première étonnée du coup funeste
 » qui enlève ce héros à la France, l'autre est plongée dans la
 » consternation. Tuby mourut à Paris en 1700.

» *Zumbo*, né à Syracuse, devint Sculpteur sans autre
 » maître que son génie. Il ne se servit dans tous ses ouvra-
 » ges que d'une cire colorée qu'il préparoit d'une manière
 » particulière. *Warin & le Bel* avoient eu ce secret avant
 » lui; mais les morceaux que notre Artiste fit avec cette ma-
 » tière, excelloient sur tous les autres en ce genre pour leur
 » perfection. Zumbo exécuta pour le Grand Duc de Tos-
 » cane ce sujet renommé sous le nom de *la Corruzione*, ou-
 » vrage curieux pour la vérité, l'intelligence & les connoi-
 » sances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures colo-
 » riées au naturel, dont la première représente un homme
 » mourant, la seconde un corps mort, la troisième un corps
 » qui commence à se corrompre, la quatrième un corps qui
 » est corrompu, & la cinquième un cadavre plein de pour-
 » riture, que l'on ne sauroit regarder sans être saisi d'une
 » espèce d'horreur. Le Grand Duc plaça cet Ouvrage dans
 » son cabinet (a). Zumbo mourut à Paris en 1701.

» *Jean-Balthazar Keller*, Artiste incomparable dans l'art
 » de fondre en bronze, naquit à Zurich. Il s'établit en
 » France où il réussit, le dernier Décembre 1692, dans la
 » Statue équestre de Louis XIV, qui est haute de vingt pieds,
 » & toute d'une pièce, comme on la voit dans la Place

(a) A. Florence où on le voit encore.

» Vendôme. Il y a d'autres ouvrages admirables de sa main
 » dans le Jardin de Versailles & ailleurs. Louis XIV lui
 » donna l'Intendance de la Fonderie de l'Arſenal. Il mourut
 » en 1702. Son frère *Jean-Jacques* fut auſſi très-habile dans
 » la même profeſſion.

» *Pierre le Gros*, né à Paris en 1666, mort à Rome en
 » 1719, a eu part aux plus ſuperbes morceaux de ſculpture
 » qui aient été faits dans cette capitale des beaux-arts. Tel
 » eſt ſon relief de Louis Gonzague, qui fut poſé ſur l'autel
 » du Collège Romain, & qui a été gravé, Tel eſt ſon bas-
 » relief du Mont-Ae-Piété, ſon tombeau du Cardinal *Cassa-*
 » *nata*, la ſtatue mourante de *Stanislas Koſka*, au noviciat
 » des Jéſuites (a) : tel eſt encore le groupe du triomphe
 » de la Religion ſur l'héréſie, qui orne l'Egliſe du *Giezu*. On
 » connoît à Paris le bas-relief fait par ce célèbre Artiſte
 » pour l'Egliſe de S. Jacques des Incurables.

» *Antoine Coyſevox* naquit à Lyon en 1640. Le grand ef-
 » calier, les jardins, la galerie de Versailles ſont ornés de
 » ſes morceaux de ſculpture. Il a fait encore des mauſolées
 » qui décorent pluſieurs Eglifeſ de Paris. On connoît les
 » deux groupes prodigieux de *Mercure* & de la *Renommée*,
 » aſſis ſur des chevaux ailés, qui ont été poſés dans les jar-
 » dins de Marly en 1702. Chaque groupe ſoutenu d'un tro-
 » phée a été taillé d'un bloc de marbre, & tous deux tra-

(a) *Le noviciat des Jéſuites*, s'appelle aujourd'hui *l'Egliſe de Saint-André*. Elle eſt magnifiquement décorée. Le Tableau du maître-autel qui repréſente le martyr de Saint-André, eſt de *Guillaume Courtois*, dit le *Bourguignon*. On voit dans l'intérieur de la maiſon, la chambre qui fut occupée par Saint-*Stanislas*, on en a fait une Chapelle. On y trouve la ſtatue de ce Saint, repréſenté mourant ſur un lit, les yeux déjà fermés, il tient un Crucifix. Cette ſtatue de *Legros*, à beaucoup de réputation; elle offre de beaux détails, mais elle manque d'expreſſion, le viſage eſt trop plein, les mains trop graſſes, la figure paroît repréſenter le ſommeil & non une agonie. Le Saint eſt dans ſon habit de Religieux, ſa robe eſt de marbre noir, la figure de marbre blanc. On a déjà dit que cette bigarure eſt de mauvais goût.

» vaillés avec un feu surprenant & une correction peu com-
 » mune , n'ont pas coûté deux ans de travail à ce célèbre
 » Artiste : cependant cet ouvrage souffriroit peut-être la
 » comparaison avec le *Marcus Curtius* du Cavalier Bernin
 » qui est à Versailles. Coysevox mourut en 1720.

» *Nicolas Coustou*, né à Lyon en 1658 . & mort à Paris
 » en 1733 , fut élève de Coysevox. Sans entrer dans le dé-
 » tail de ses ouvrages , il suffit de citer la belle statue de
 » l'Empereur Commode représenté en Hercule , & qui est
 » dans les Jardins de Versailles ; la statue pédestre de Jules
 » César , le groupe des fleuves représentant la *Seine* & la
 » *Marne* qu'on voit aux Tuileries , & le superbe groupe
 » placé derrière le maître-autel de l'Eglise de Notre-Dame à
 » Paris , qu'on appelle le *Vœu de Louis XIII.* Son nom,
 » célèbre dans les arts , est encore soutenu avec distinction
 » par MM. Coustou de la même Académie. Il y a eu
 » beaucoup d'autres bons Sculpteurs.

» Les anciens Auteurs donnent aux Egyptiens l'avantago
 » d'avoir élevé les premiers des bâtimens symétriques & pro-
 » portionnés ; mais on doit regarder la Grèce comme le
 » berceau de la bonne architecture (*a*). Elle parvint chez les
 » Romains à son plus haut degré de perfection , sous le règne
 » d'Auguste (*b*). Elle commença à être négligée sous celui
 » de Tibère & de Néron. Trajan la releva , Alexandre Sé-
 » vère la protégea , mais il ne put empêcher qu'elle ne
 » fût entraînée dans la chute de l'Empire d'Occident ,
 » & qu'elle ne tombât dans un oubli dont elle ne pût
 » se relever de plusieurs siècles. Alors se forma une nouvelle
 » manière de bâtir que l'on nomma *gothique* , & qui a sub-
 » sisté jusqu'à ce que Charlemagne entreprit de rétablir l'an-
 » cienne. L'architecture alors donna dans un excès opposé ,
 » en devenant trop légère. Les architectes de ces temps-là

(*a*) Le beau temps de l'Architecture chez les Grecs , fut le siècle de *Périclès*.

(*b*) Le fameux *Ban théon* , fut bâti sous le règne d'Auguste.

« faisoient confister les beautés de leur architecture dans une
 » délicatesse & une profusion d'ornemens jusqu'alors incon-
 » nus ; goût qu'ils reçurent des Arabes & des Maures , qui
 » apportèrent ce genre en France des pays méridionaux ,
 » comme les Vandales & les Goths avoient apporté du Nord
 » le goût pesant & gothique. Ce n'est guères que dans les
 » deux derniers siècles que les architectes de France & d'I-
 » talie s'appliquèrent à retrouver la première simplicité, la
 » beauté & la proportion de l'ancienne architecture.

On ne trouve dans l'Encyclopédie aucun détail sur les
 architectes célèbres. La continuation de cet extrait est tirée
 d'un Ouvrage estimable en deux volumes qui a pour titre :
*Vies des Architectes anciens & modernes , traduites de l'Ita-
 lien par M. Pingeron.*

Outre les six ordres d'architecture , le Toscan , le Corin-
 thien , l'Ionique , le Dorique , le Composite & le Rustique ,
 il y en a encore deux autres bâtards , dit M. Pingeron ,
 l'ordre Attique & le Cariatique.

L'ordre attique consiste seulement en pilastres. On le place
 au dessus d'un grand ordre & au dernier étage d'un bâti-
 ment. L'ordre cariatique admet au lieu de colonnes des figu-
 res de femmes qui supportent un entablement (a). Elles re-

(a) *Entablement*, est l'assemblage de toutes les moulures Horizon-
 tales, qui termine un édifice ou chacun des Ordres dont il est composé.
 La partie inférieure de l'entablement, se nomme *architrave*, celle du
 milieu *frise*, & la plus exhaussée *corniche*. Les *triglyphes*, sont de
 petits rectangles saillans, ornés de cannelures, qui partagent à distances
 égales, la longueur de la frise. Cet ornement est particulièrement affecté
 à l'Ordre Dorique. La partie de la frise comprise entre deux triglyphes,
 s'appelle *métope*, & la pureté des proportions exige que cette *métope*
 soit quarrée. Les petites consoles renversées qui paroissent soutenir la
 saillie de la corniche, se nomment *mutules*, dans les Ordres Toscan &
 Dorique, & *modillons* dans les autres. Le *fust* d'une colonne ou d'un
 pilastre, est la partie comprise entre la base & le chapiteau. On appelle
refends, les cannelures horizontales qui imitent la jonction des *assises*
 de pierre, & dont la hauteur des murs est quelquefois divisée à égale

présentent des captives *Cariennes* : de-là est venu le mot *cariatique*, qui a été donné à l'Ordre. Voici le trait d'histoire qui a donné lieu à l'Ordre cariatique.

« Les Cariens s'étant joint aux Perses, d'autres Grecs leur déclarèrent la guerre, prirent leur ville, passèrent les hommes au fil de l'épée, emmenèrent les femmes en captivité, Ils ne se contentèrent pas de conduire les Cariennes, comme esclaves, dans le triomphe de leurs Généraux, ils voulurent encore que les architectes fissent soutenir les entablemens des bâtimens publics par des figures de femmes qui les représentoient. C'est ainsi qu'elles furent substituées aux colonnes. Les Lacédémoniens firent la même chose après la bataille de Platée. Ils bâtirent une vaste galerie qu'ils appelèrent *Perfanne*, dont la voûte étoit soutenue par des statues habillées comme les captifs qu'ils avoient faits sur les Perses.

« L'histoire nous apprend que Ninus bâtit Ninive, dont le plan étoit un quarré long, qui avoit environ vingt-quatre lieues de France de circuit. Cette ville célèbre étoit environnée de murailles si épaisses, que trois chariots pouvoient y passer de front. Elles avoient cent pieds d'élévation, & tiroient leur défense de quinze cent tours, dont chacune avoit cent pieds de haut. Sémiramis ne se contenta point d'une ville aussi vaste. Elle fit construire dans son voisinage la fameuse Babylone qui formoit un quarré parfait. Chaque côté avoit cinq lieues de France, & renfermoit vingt-cinq portes de bronze. L'Euphrate passoit au milieu de la ville. On voyoit aux deux extrémités les Palais des Souverains. Ces Palais renfermoient des terrasses soutenues par des arcades. On voyoit encore à

distance. On nomme *soubassement*, la partie la plus inférieure de celles qui distinguent les étages : dans la façade d'un édifice, le soubassement sert à décorer le rez-de-chaussée, comme les Ordres qu'il supporte, servent à décorer un ou plusieurs étages.

On a pris ces définitions dans un Ouvrage intitulé *Journal des Arts & des Mœurs*.

» Babylone le magnifique temple de Jupiter Belus , qui avoit
 » près de deux cent douze toises d'élévation , & autant de
 » largeur vers sa base. Il consistoit en huit tours quarrées ,
 » placées les unes sur les autres , & dont la largeur dimi-
 » nuoit par degrés. On a cru voir dans ce vaste édifice un
 » reste de la tour de Babel que S. Jérôme croyoit être
 » élevée de trois mille trois cent soixante-dix-neuf toises.
 » On prétend que les Ninus , les Belus , les Sémiramis or-
 » donnèrent non-seulement les édifices surprenans dont on
 » vient de parler , mais qu'ils en firent les plans , & préfi-
 » dèrent à leur exécution.

» *Trophonius & Agamède* , qui vivoient 1400 ans avant
 » J. C. , sont les premiers Architectes Grecs dont l'histoire
 » fasse mention (a).

» *Théodore* , qui vivoit 700 ans avant J. C. , étoit Ar-
 » chitecte & Sculpteur. Il passe pour l'inventeur de la rè-
 » gle , du niveau , du tour & des ferrures (b).

» *Satyrus & Pité* furent chargés des desseins & de la
 » conduite du tombeau qu'Artémise fit élever dans Hali-
 » carnasse à Mausole , Roi de Carie.

» *Dinocrate* fut l'architecte qu'Alexandre employa dans
 » la fondation d'Alexandrie.

» *Cossutius* fut le premier Architecte Romain qui bâtit
 » à la manière des Grecs , 200 ans avant J. C.

» *Vitruve Pollion* vivoit sous l'Empire d'Auguste , au-
 » quel il dédia son Traité sur l'architecture. Ce Traité nous
 » est resté.

» *Apollodore* construisit la fameuse colonne Trajane.
 » L'ouvrage le plus célèbre de Trajan & d'Apollodore est
 » le pont qu'ils firent bâtir sur le Danube. Il fut construit
 » dans la basse Hongrie ; on voit encore les vestiges des
 » piles. Le pont avoit plus de 300 pieds de haut. Sa lon-

(a) Voyez leur Histoire dans le Dictionnaire de la Fable.

(b) *Calus* , neveu de Dédale , qu'Ovide appelle *Perdix* , inventa la
scie & le compas.

» gucur étoit d'environ 800 perches qui font une demi-
 » lieue. Les deux extrémités du pont étoient défendues par
 » deux forteresses (a). Ce pont n'est cependant rien en
 » comparaison de ceux qu'on voit à la Chine. On en cite
 » un entre les plus fameux qui a cent arches si élevées,
 » que les vaisseaux passent dessous à pleines voiles. Toute
 » la construction est de gros blocs de marbre blanc,
 » surmontés d'une balustrade dont les *acrotères* ou piédes-
 » taux portent des deux côtés des lions de la même ma-
 » tière. La Chine a plusieurs ponts qui vont d'une mon-
 » tagne à l'autre. On voit près de la ville de *Kin-tung* un
 » pont de bois qui est soutenu par vingt chaines de fer,
 » qui sont toutes attachées d'une montagne à l'autre.

» Adrien, après la mort de Trajan, fit bâtir un temple
 » sur ses propres dessins. Il envoya les plans à Apollodore
 » qui se contenta de répondre que si les Déeses & les
 » autres statues qui étoient assises dans le temple, avoient
 » envie de se lever, elles courroient risque de se casser la
 » tête contre les voûtes. Cette critique coûta, dit-on, la
 » vie à Apollodore.

» *Nicon*, père du fameux Médecin *Gallien*, étoit Ar-
 » chitecte. Gallien avoit lui-même des connoissances dans
 » l'architecture, & nous en a laissé de bons principes.

(a) C'est une question très importante parmi les Naturalistes, que de
 savoir combien la nature emploie de temps pour pétrifier des corps un
 peu considérables. Feu l'Empereur Duc de Lorraine, a souhaité qu'on
 découvrit quelques moyens pour fixer l'âge des pétrifications. Il donna
 ordre à son Ambassadeur à la Cour de Constantinople, de demander
 la permission de faire retirer du Danube, un des piliers du Pont de
 Trajan, ce qui fut accordé. On en retira un avec beaucoup de peine,
 & il s'est trouvé que la pétrification ne s'y est avancée que de trois-
 quarts de ponce, dans 1500 ans : mais il y a certaines eaux, dans les-
 quelles cette transmutation se fait beaucoup plus promptement. Au reste,
 la pétrification paroît en général se former beaucoup plus lentement
 dans les terrains poreux & un peu humides, que dans l'eau même.

M. de Bomare.

» *Sennamar*,

» *Sennamar*, Architecte Arabe, florissoit dans le quin-
 » zième siècle. Il bâtit deux palais, dont l'un se nomme
 » *Sédir*, & l'autre *Khaovarnack*, que les Arabes ont mis
 » au rang des merveilles du monde, & avec juste raison,
 » si les particularités qu'on nous en raconte ne sont point
 » fabuleuses. Une seule pierre lioit, on ne sait comment,
 » toutes les parties de ces édifices; de sorte que, si on l'eût
 » ôtée tout le bâtiment fût tombé en ruine.

» *Antenius* éleva avec *Isidore* de Milet le fameux temple
 » de Sainte Sophie à Constantinople, par ordre de l'Em-
 » pereur Justinien. Ce vaste édifice avoit d'abord été bâti
 » par Constantin. Il fut brûlé plusieurs fois & rétabli. Jus-
 » tinien voulut en faire un temple magnifique. Ce monument
 » occupe le sommet d'une petite colline qui domine la ville.
 » Le plan de Sainte Sophie est presqu'un carré parfait;
 » car cette Eglise a 252 pieds de long, sur 228 de large. On
 » compte 80 pieds depuis le centre de la coupole de Sainte
 » Sophie jusqu'au pavé. L'Eglise est remplie de colonnes de
 » marbre, de porphyre, &c. On entre dans l'Eglise par
 » neuf magnifiques portes de bronze. L'albâtre, le serpen-
 » tin, le porphyre, la nacre de perle, les cornalines ne
 » sont point épargnées, tant en dedans que dans les dehors
 » de cet édifice. Antemius fut non-seulement Architecte,
 » mais il étoit encore Sculpteur & habile Mécanicien.

» *Busquetto*, Grec d'origine, fut chargé en 1016 de bâ-
 » tir la Cathédrale de Pise, l'une des plus belles de ce
 » temps.

» *Guillaume* ou *Williams*, Allemand, bâtit en 1174,
 » avec Bonano & Thomonazo, Sculpteurs Pisans, le fa-
 » meux clocher de Pise. Cet édifice qui est entièrement de
 » marbre, a 250 palmes (a) de haut. Il doit sa célébrité à
 » son inclinaison qui est de 17 palmes hors de son à-plomb;
 » ce qui provient d'un accident arrivé durant sa construc-
 » tion. Le même accident est arrivé à la tour de la *Gari-*

(a) Dans les lieux où la palme est en usage, elle contient environ huit pouces trois lignes.

» *fende à Boulogne* : cette dernière est cependant moins inclinée.

» *Suger*, Abbé de S. Denis, passa pour l'un des hommes de son temps le plus versé dans l'architecture.

» *Robert de Covey*, mort en 1311, fut chargé d'achever l'Eglise de S. Nicaise de Rheims, qui est estimée pour la délicatesse de ses ornemens, & pour la beauté des proportions.

» *Guillaume Wickam*, Anglois, mort en 1404, donna le plan du Palais de Windsor, & de la magnifique Cathédrale de Winchester.

» *Brunelleschi*, Florentin, mort en 1440, fut un célèbre Architecte. Il construisit à Florence le Palais *Pitti*, résidence actuelle du Grand Duc de Toscane.

» *Le Bramante*, mort en 1514. Le joli petit temple rond que l'on admire au milieu du cloître de S. Pierre Montorio, est un des ouvrages les plus estimés du Bramante. Le Bramante jeta les fondemens de S. Pierre de Rome. Les Architectes ses successeurs firent tant de changemens aux dessins qu'il avoit donnés, qu'il ne reste plus rien du projet du Bramante.

» *Le Sansovino*, mort en 1570, fut un célèbre Architecte. Son plus bel ouvrage est la bibliothèque de S. Marc à Venise.

» *Philibert de l'Orme*, mort en 1577, naquit à Lyon. Il s'attacha à bannir de l'architecture le goût gothique, pour y substituer celui de l'ancienne Grèce. Il fit construire l'escalier en fer-à-cheval du Palais de Fontainebleau.

» *Vignole*, mort en 1573, naquit dans le Modénois : il a fait un traité des cinq ordres d'architecture.

» *Vasari*, Italien, mort en 1574, étoit bon Peintre & bon Architecte.

» *Palladio*, fameux Architecte, mort en 1580, naquit à Vicence. Venise est remplie de ses ouvrages. Le célèbre théâtre olympique de Vicence est de lui.

» *Bartholomeo Ammanati*, Florentin, mort en 1586, se
» distingua dans la sculpture, & se fit une grande réputa-
» tion dans l'architecture; c'est lui qui acheva le Palais
» *Pitti*.

» *Constantin de Servi*, Florentin, mort en 1622, fut
» Peintre, Ingénieur & Architecte. Le grand Sophi de
» Perse le demanda au Grand Duc Come II de Medicis.
» Il demeura un an en Perse. On ignore ce qu'il y fit.

» *Jacques Desbrosses*, célèbre Architecte François, fleurit
» sous le règne de Marie de Médicis. Il donna le dessin du
» Palais du Luxembourg. On vante beaucoup aussi le dessin
» que cet Architecte a donné de la façade de l'Eglise de
» S. Gervais. Elle est décorée de trois ordres. Les statues
» qui l'accompagnent sont lourdes & de mauvaise exécu-
» tion. Desbrosses fit construire le célèbre aqueduc d'Ar-
» cueil.

» *Inigo Jones*, mort en 1652, naquit à Londres. Ses
» principaux ouvrages sont à White-hall, le magnifique
» Palais appelé Blauqueting-house, le Palais de Lindsey à
» Londres, l'Eglise de S. Paul à Covent-garden &c.,
» L'Architecte Webb fut son élève & son gendre.

» *François Mansard*, mort en 1666, naquit à Paris. Il a
» fait beaucoup d'ouvrages & jeta les fondemens du Val-
» de-Grâce. Il passe pour l'Inventeur de ces appartemens
» sous le toit, que les François appellent à la *Mansarde*.

» *Jacques Van-Campen*, Hollandois, mort en 1638; il a
» rebâti, dans un goût très-majestueux, l'Hôtel-de-Ville
» d'Amsterdam, qui avoit été consumé par les flammes.
» C'est le plus bel édifice de toute la Hollande. Cet Ar-
» tiste peignoit aussi. Il étoit riche & d'une famille Noble,
» & il ne tira aucun salaire de ses peintures & de ses
» dessins.

» *François Boromini*, Italien, mort en 1667; il embellit le
» Palais *Spada*. Il y fit une Galerie en Colonnades, dont la
» perspective est telle que la scène paroît trois fois plus longue
» qu'elle ne l'est réellement. La décoration de cette Galerie

» a donné au Cavalier Bernin l'idée de la fameuse *Scala Regia* (a).

» *Le Cavalier Bernin*, mort en 1680; il étoit fils d'un Sculpteur. Il fit, à l'âge de dix ans, une tête de marbre que l'on voit aujourd'hui à Sainte Praxède, & qui mérita les suffrages de tous les Connoisseurs. Le Pape Paul V voulut le voir travailler, & il acheva devant lui le modèle d'une tête de Saint Paul, en une demie-heure. Le Bernin avoit à peine 17 ans, qu'on voyoit déjà dans Rome plusieurs beaux ouvrages de sa composition; parmi lesquels on compte le beau groupe d'Apollon & Daphné. Urbain VIII, devenu Pape, dit au Bernin : *Vous êtes bien heureux de voir le Cardinal Maffeo Barberini élevé au Pontificat ; mais son bonheur est au-dessus du vôtre, puisque Bernin vit sous son règne*. Bernin s'appliqua en même temps à la Peinture, à la Sculpture, à l'Architecture; il exécuta en bronze la Confession de Saint-Pierre (a); la Fontaine de la Place Navone; quatre figures colossales, représentant les quatre principaux Fleuves de la Terre : Le Nil, le Danube, l'Euphrate, le Niger. Ces figures sont assises sur une énorme masse de rochers, d'où l'eau tombe.... Le même Artiste donna le dessin de la Fontaine dite *La Barcaccia*, (mauvaise barque) qui est à Rome dans la Place d'Espagne. Il suppléa en quelque manière à la difficulté d'y faire jaillir les eaux à une certaine élévation. La Barcaccia représente une grande barque, qui coule à fond, au milieu d'un bassin ovale. L'effort qu'elle fait en enfonçant, est sensé faire jaillir l'eau au-dessus de l'endroit où elle entre : cette idée suppose qu'elle ne doit pas s'élever bien haut. C'est ainsi qu'un Artiste habile tire parti des défauts même de la Nature. Le Bernin fit beaucoup d'autres ouvrages fameux : entr'autres, ce superbe

(a) Les connoisseurs regardent le Borromini, comme un Architecte sans génie & de mauvais goût.

(b) C'est-à-dire le baldaquin, l'autel, &c, de Saint-Pierre.

» escalier à côté de Saint-Pierre, dont la petite galerie du
 » Boromini lui donna, dit-on, l'idée (a). La charmante
 » Eglise du Noviciat des Jésuites à Rome, est encore du
 » Bernin. Un de ses plus beaux morceaux de Sculpture est
 » le groupe de Sainte Thérèse, ravie en extase, avec un
 » Ange qui lui perce le cœur d'un trait enflammé. Cette
 » statue est à Rome, dans l'Eglise de Notre-Dame de la
 » Victoire (b). Le Bernin regardoit le fameux *Torfe* anti-
 » que comme le morceau de sculpture le plus parfait. Le
 » Bernin étoit actif, laborieux, plein de feu, colère, mais
 » bon Chrétien, charitable & vertueux. Il aimoit la Comé-
 » die & la jouoit supérieurement à *l'impromptu*. Il vint en
 » France. Louis XIV le combla de marques de distinction (c).

» Claude Perrault, Architecte François, mort en 1688,
 » fut à la fois Médecin, Peintre, Musicien, Architecte,
 » Ingénieur, Physicien & Anatomiste. Ce Savant fit un dessin
 » pour la façade du Louvre, qui mérita la préférence sur
 » tous ceux qui furent présentés. C'est cette superbe façade
 » qui surprit le Cavalier Bernin, & qui est en effet le plus

(a) Il fit aussi la place & la colonnade de Saint-Pierre, & dans l'Eglise de Saint-Pierre, les tombeaux d'Urbain VIII & d'Alexandre VII. Ce dernier tombeau est au-dessus d'une porte qui forme un enfoncement obscur, & comme une espèce d'autel. Le Bernin a tiré le plus grand parti de cette position. Une draperie tombe en forme de rideau sur la porte, la mort placée dessous soulève le rideau, & se montre à moitié. Le Pape est entre la *Vérité* & la *Charité*. L'une lui montre le spectre effrayant qui s'approche, l'autre le console & le rassure.

(b) L'expression du visage de Sainte-Thérèse est sublime, la figure de l'Ange est ravissante : mais la draperie de la Sainte ne vaut rien ; elle est beaucoup trop chargée de petits plis. Ce morceau de sculpture est placé dans une niche élevée, une petite fenêtre qui se trouve dans le haut, forme par le jour qu'elle donne, une gloire brillante à l'Ange, ce qui produit un effet très-heureux.

(c) On voit en France, de cette Artiste célèbre, le buste de Louis XIV. & la Statue de *Marcus Curius*, au-delà de la pièce des *Suisses* à Versailles.

» beau morceau d'Architecture qui soit dans les différens
 » palais des Souverains de l'Europe. Perrault inventa quelques
 » machines très-ingénieuses pour transporter & pour élever
 » des pierres énormes. Perrault fit encore construire un arc
 » de triomphe superbe qui étoit à la Porte Saint-Antoine,
 » & l'Observatoire, qui est le plus beau de l'Europe. Lors-
 » que Perrault fut admis à l'Académie des Sciences, il n'exer-
 » çoit plus la Médecine que pour sa famille, pour ses amis
 » & pour les pauvres. Il publia quatre volumes, sous le
 » titre d'*Essais de Physique* ; il mit encore au jour un Re-
 » cueil de Machines de son invention. Charles Perrault,
 » frère de l'Architecte, fit un ouvrage intitulé : *Parallèle*
 » *des Anciens & des Modernes*, où il donnoit la préférence
 » entière à ces derniers sur les premiers, ce qui attira aux
 » deux frères la haine de Boileau. . . . Perrault s'exerça, avec
 » une foule d'Artistes François, à la recherche d'un nouvel
 » ordre d'Architecture, & ne trouva rien qu'un Chapiteau
 » Corinthien, dont les feuillages étoient ridiculement rem-
 » placés par des plumes d'Autruche, les Colonnes représen-
 » toient des troncs d'arbres. . . .

» *François Blondel*, mort en 1688, a donné les dessins des
 » Portes de Saint-Denis & de Saint-Antoine, à Paris. La
 » première est très-belle (a) ; la seconde n'avoit de remar-
 » quable que quelques morceaux de sculpture.

» *Jules-Hardouin Mansard*, fils d'une sœur de François
 » Mansard, prit le nom de cet Architecte. Le grand ouvrage
 » d'Hardouin Mansard est le Château de Versailles. Il donna
 » le plan de la Place des Victoires ; il finit la fameuse Eglise
 » des Invalides, commencée par *Libéral Bruant*, & éleva
 » la Coupole, qui est la plus belle de Paris. Il mourut en
 » 1708.

» *François Galli Bibiena*, Italien, mort en 1739, fut,

(a) Blondel fit toutes les inscriptions Latines de ce monument. Il étoit d'ailleurs grand Mathématicien.

» ainsi que son frère , Architecte & Peintre célèbre. Il fit le
» beau Théâtre de Vérone.

» *Christophe Wren*, Anglois, mourut en 1723. Cet Artiste ,
» à l'âge de 16 ans , avoit déjà fait des découvertes dans
» l'Astronomie & la Mécanique; il donna le dessin de la fameuse
» Eglise de Saint-Paul de Londres , que l'on commença à
» bâtir en 1672 , & qui fut achevée en 1710. Cet Architecte
» posa la première pierre , & son fils y mit la dernière.

» *Jacques Gabriel* , né à Paris & mort en 1742 , commença
» le Pont Royal , qui fut achevé par le Frère Romain.

» *Nicolas Salvi* , Italien , fut Poète & Architecte. Il mou-
» rut en 1751.

» *Boffrand* , mort en 1754. Il a construit le fameux puits
» de Bicêtre (a).

Cette nomenclature est beaucoup plus étendue dans le livre
d'où j'ai tiré cet extrait ; l'Auteur cite plusieurs grands Sei-
gneurs Italiens , qui se sont entièrement livrés à l'étude de
l'Architecture , & qui y ont excellé. Il ne parle point de
Vanvitelli , Architecte moderne très-célèbre. C'est lui qui a
fait l'élégant & magnifique escalier du Palais neuf de *Caserte*
auprès de Naples , & au Roi de Naples : Vanvitelli est mort
il y a environ neuf ou dix ans.

(57) « La première Musique des Romains leur vint des Etruf-
» ques , & ce n'étoit qu'une Musique grossière & sans aucuns
» principes ; mais depuis ils prirent la Musique des Grecs ,
» & la transportèrent en Italie. Le premier Romain qui écri-
» vit sur la Musique , fut le fameux Architecte Vitruve. . .
» Si la Grèce eût ses Timothées & ses Tyrtées , qui firent de

(a) Il fut fait en 1733 , 34 , 35 ; sa profondeur est de 28 toises &
demie , qui font 171 pieds , quinze pieds de diamètre dans œuvre , &
neuf pieds de hauteur d'eau intarissable , parce que tout le fond a été
creusé dans le roc , où sont les sources. On a pratiqué dans le mur , à
deux toises au-dessus du niveau de l'eau , une retraite d'une toise avec
un appui de fer au niveau du mur , dans toute sa circonférence , pour
les ouvriers & les matériaux nécessaires à son entretien & à des réparations. *Dict. Hist. de la Ville de Paris.*

» si grands effets sur leurs Contemporains , l'Italie à ses
 » *Stradella* & ses *Palma*, qui, dit-on, en ont faits d'aussi
 » étonnans. *Stradella*, en jouant du Violon, attendrit l'ame
 » d'un Scélérat, qui avoit eu le projet de l'assassiner. *Palma*,
 » Chanteur Napolitain se laisse surprendre par un créan-
 » cier qui veut le faire arrêter; *Palma*, pour toute réponse
 » à ses injures & à ses menaces, chante plusieurs ariettes,
 » en s'accompagnant du Clavecin : la fureur du Créancier
 » s'adoucit peu-à-peu, & se calme si parfaitement, que non-
 » seulement il remet la dette, mais donne à *Palma* dix
 » pièces d'or pour l'aider à payer d'autres Créanciers (a)
 » Les différentes notes que l'on trouve dans la Musique
 » écrite au quatorzième siècle & jusqu'au seizième, étoient
 » au nombre de cinq, & s'appeloient *maxime*, *longue*, *brève*,
 » *semi-brève*, *minime*. La noire, la croche & la double-
 » croche n'étoient pas encore en usage.

Musiciens Grecs.

» *Antimaque* étoit grand Musicien, & composa plusieurs
 » Poèmes (b). Un jour qu'il en lisoit dans une assemblée,
 » voyant que tous les auditeurs s'ennuyoient & se retiroient

(a) « On raconte que le célèbre *Farinelli*, jouant le rôle d'un Héros
 » captif imploroit dans un air très-touchant, sa grace & celle de sa
 » maîtresse, auprès d'un Tyran farouche & cruel, qui les avoit fait ses
 » prisonniers. L'Acteur qui représentoit le Tyran fut tellement attendri
 » par les accens plaintifs de *Farinelli*, qu'au lieu de lui refuser sa de-
 » mande comme le portoit la Pièce, il oublia entièrement son carac-
 » tère, fondit en larmes & serra le Captif dans ses bras ».

Voyage en Sicile & à Malte, traduit de L'Anglois de M. Brydane, second Volume.

(b) Chez les Grecs, tout Poète étoit Musicien. *Pindare* composoit ses
 Odes, les mettoit en Musique & les chantoit aux Jeux Olympiques.
 Tout le monde sait que la fameuse *Corinne* enleva cinq fois le prix à
Pindare.

« Succéssivement, mais que Platon seul restoit, *je lirai tous*
 « *jours, s'écria-t-il, Platon vaut seul une assemblée.*

« *Damophile*, femme de Pamphile, & amie de Sapho,
 « composa des Hymnes, qui se chantoient en l'honneur de
 « Diane. A l'exemple de Sapho, Damophile tenoit des as-
 « semblées où les jeunes filles les plus spirituelles venoient
 « apprendre la Poésie & la Musique. Damophile composa
 « plusieurs Poèmes.

« *Lamia*, la plus célèbre joueuse de flûte de son temps,
 « fut regardée comme un prodige, par sa beauté, son esprit
 « & ses talens. Plutarque & Athenée assurent qu'elle reçut
 « partout les plus grands honneurs,

« *Nanno*, *Neméade*, *Téléxilla-Neréa*, furent encore de
 « fameuses Musiciennes.

« *Thymèle*, femme célèbre, inventa la Danse Théâtra-
 « le, &c. . . »

Cette nomenclature est aussi étendue qu'intéressante dans
 d'ouvrage de M. de la Borde; je me bornerai (dans la vue
 d'exciter l'émulation des jeunes personnes) à extraire de cet
 ouvrage une courte notice sur la vie des plus célèbres Mu-
 siciennes modernes.

« *Marguerite Archinta*, d'une grande famille de Milan,
 « joignoit aux grâces de la figure les talens agréables de
 « la Poésie & de la Musique. Elle composa beaucoup de
 « Chançons & de Madrigaux, & les mit en Musique. Elle
 « vivoit vers le commencement du seizième siècle.

« *Julie Varèze*, Religieuse, se fit admirer par ses talens en
 « Musique, & par la beauté de son chant. Elle faisoit aussi
 « de bons vers.

« *Marie-Marguerite Costa*, Romaine, femme d'une vaste
 « érudition, s'exerça avec succès en différens genres de
 « Littérature. Elle a fait les Poèmes de plusieurs Opéras.

« *Faustine Bordoni*, Vénitienne, femme du célèbre Compo-

» sieur Jean-Adolphe *Haffe*, surnommé *il Sassone*, & Musicienne du premier ordre, inventa un nouveau genre de chant, pour lequel il falloit une agilité surprenante, une netteté, une précision qui faisoit d'admiration. Elle avoit l'art de soutenir sa voix avec force, & de reprendre haleine sans qu'on s'en apperçut. Elle parut sur le Théâtre de Venise, en 1716.

» *Dauphine de Sartre*, femme de M. le Marquis de Robias, possédoit parfaitement la Philosophie ancienne & moderne, l'Algèbre & les autres parties des Mathématiques. La Musique faisoit son amusement. Elle composoit facilement, chantoit fort bien, & jouoit du Clavecin, du Théorbe & du Luth. Elle mourut à Arles en 1685.

» *Elisabeth-Claude Jacquet de la Guerre*, née à Paris, fit connoître, dès sa plus grande jeunesse, les dispositions extraordinaires qu'elle avoit pour la Musique. A quinze ans elle joua du Clavecin devant le Roi. Madame de Montespan la garda trois ou quatre ans auprès d'elle. Elisabeth épousa *Marin de la Guerre*, Organiste. Elle a donné au Public *Céphale & Procris*, paroles de *Duché*; trois *Livres de Cantates*; un recueil de pièces de Clavecin; un recueil de Sonates; un *Te Deum* à grands Chœurs, qu'elle fit exécuter en 1721, dans la Chapelle du Louvre, pour la convalescence du Roi. Elle mourut en 1729.

» *Madame la Marquise de la Mézangère*, née en 1693, jouoit supérieurement du Clavecin; elle avoit aussi du talent pour la composition, qu'elle savoit parfaitement; mais elle n'a jamais voulu rendre public aucun de ses ouvrages. *Madame la Marquise de Gange*, sa fille, morte en 1741, jouoit du Clavecin aussi bien que Madame de la Mézangère, & n'avoit jamais eu d'autres leçons que celles de sa mère. En outre, Madame de la Mézangère éleva chez elle un enfant, & par les bons principes qu'elle lui enseigna, lui fit faire de tels progrès, qu'il

» est devenu Maître de Clavecin de la Reine & des Enfants
» de France (a).

» *Essais sur la Musique.*

(a) » *Jean-Marie le Clair*, naquit à Lyon : son premier goût fut
» celui de la danse, & il fit à Rouen, les premiers essais de ses talens.
» Par un hasard singulier, le fameux Dupré étoit alors violon dans
» l'Orchestre de la Comédie, mais tous deux mécontents de leurs talens,
» se rendirent justice & changèrent de place : Dupré devint le plus
» grand Danseur qui ait jamais existé, & le Clair ouvrit bientôt à
» l'harmonie une nouvelle carrière. En rentrant chez lui après avoir
» soupé en Ville, la nuit du 22 Octobre 1764, il fut assassiné sans
» qu'on ait jamais pu savoir par qui ». *Essai sur la Musique.*

F I N.

59603439







